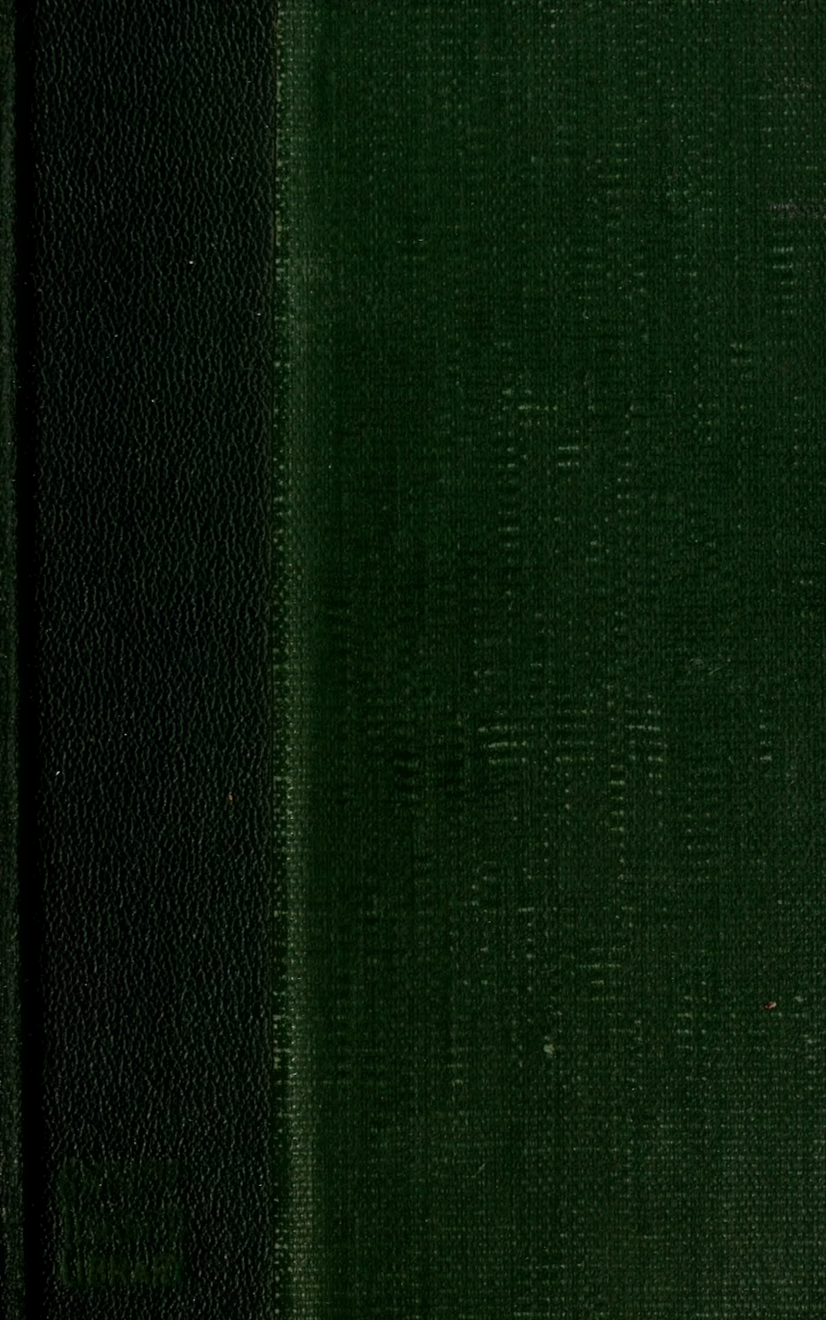
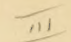


Nicoll, Alardyce

World Drama from

Aeschylus to Anouilh



THÉATRE COMPLET

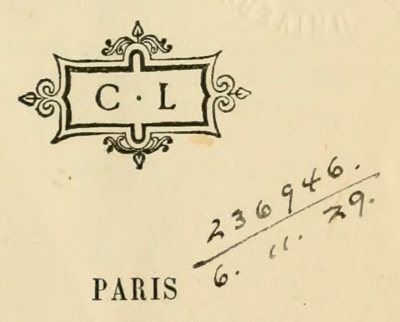
DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III

LE GENDRE DE M. POIRIER
LA PIERRE DE TOUCHE — CEINTURE DORÉE
LE MARIAGE D'OLYMPE



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

—

1889

LE GENDRE

DE

MONSIEUR POIRIER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 8 avril 1854,
et reprise à la COMÉDIE-FRANÇAISE, le 3 mai 1864.

3

EN COLLABORATION

AVEC

JULES SANDEAU

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
M. POIRIER	MM.	LESUEUR.
GASTON, marquis de Presles		BERTON.
HECTOR, duc de Montmeyran		DUPUIS.
VERDELET		VILLAR.
VATEL		THIBAUT.
CHAVASSUS		BORDIER.
ANTOINETTE	Mme	ROSE CHÉRI.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Poirier.

LE GENDRE

DE

MONSIEUR POIRIER

ACTE PREMIER

Un salon très riche. — Portes latérales, fenêtres au fond, donnant sur un jardin. — Cheminée avec feu.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, LE DUC, en uniforme de chasseur d'Afrique.

LE DOMESTIQUE, assis, tenant un journal.

Je vous répète, brigadier, que M. le marquis ne peut pas vous recevoir; il n'est pas encore levé.

LE DUC.

A neuf heures! (A part.) Au fait, le soleil se lève tard

pendant la lune de miel. (Haut.) À quelle heure déjeune-t-on ici ?

LE DOMESTIQUE.

A onze heures... Mais qu'est-ce que ça vous fait ?

LE DUC.

Vous mettrez un couvert de plus.

LE DOMESTIQUE.

Pour votre colonel ?

LE DUC.

Oui, pour mon colonel... C'est le journal d'aujourd'hui ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, 15 février 1846.

LE DUC.

Donnez !

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore lu.

LE DUC.

Vous ne voulez pas me donner le journal ? Alors vous voyez bien que je ne peux pas attendre. Annoncez-moi.

LE DOMESTIQUE.

Qui, vous ?

LE DUC.

Le duc de Montmeyran.

LE DOMESTIQUE.

Farceur !

SCÈNE II

LES MÊMES, GASTON.

GASTON.

Tiens, c'est toi ?

Ils s'embrassent.

LE DOMESTIQUE, à part.

Fichtre!... j'ai dit une bêtise...

Il sort.

LE DUC.

Cher Gaston !

GASTON.

Cher Hector ! parbleu ! je suis content de te voir !

LE DUC.

Et moi donc !

GASTON.

Tu ne pouvais arriver plus à propos!

LE DUC.

A propos ?

GASTON.

Je te conterai cela... Mais, mon pauvre garçon, comme te voilà fait ! Qui reconnaîtrait, sous cette casaque, un des princes de la jeunesse, l'exemple et le parfait modèle des enfants prodigues ?

LE DUC.

Après toi, mon bon. Nous nous sommes rangés tous

les deux : toi, tu t'es marié ; moi, je me suis fait soldat, et, quoi que tu penses de mon uniforme, j'aime mieux mon régiment que le tien.

GASTON, regardant l'uniforme du duc.

Bien obligé !

LE DUC.

Oui, regarde-la, cette casaque. C'est le seul habit où l'ennui ne soit pas entré avec moi. Et ce petit ornement que tu feins de ne pas voir...

Il montre ses galons.

GASTON.

Un galon de laine.

LE DUC.

Que j'ai ramassé dans la plaine d'Isly, mon bon.

GASTON.

Et quand auras-tu l'étoile des braves ?

LE DUC.

Ah ! mon cher, ne plaisantons plus là-dessus : c'était bon autrefois ; aujourd'hui, la croix est ma seule ambition, et, pour l'avoir, je donnerais gaiement une pinte de mon sang.

GASTON.

Ah çà ! tu es donc un troupier fini ?

LE DUC.

Eh ! ma foi, oui ! j'aime mon métier. C'est le seul qui convienne à un gentilhomme ruiné, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir pris plus tôt. C'est amusant, vois-tu, cette existence active et aventureuse ; il n'y a pas jusqu'à la discipline qui n'ait son charme ; c'est

sain, cela repose l'esprit d'avoir sa vie réglée d'avance. sans discussion possible et par conséquent sans irrésolution et sans regret. C'est de là que viennent l'insouciance et la gaieté. On sait ce qu'on doit faire, on le fait, et on est content.

GASTON.

A peu de frais.

LE DUC.

Et puis, mon cher, ces idées patriotiques, dont nous nous moquions au café de Paris et que nous traitions de chauvinisme, nous gonflent diablement le cœur en face de l'ennemi. Le premier coup de canon défonce les blagues et le drapeau n'est plus un chiffon au bout d'une perche, c'est la robe même de la patrie.

GASTON.

Soit; mais ton enthousiasme pour un drapeau qui n'est pas le tien...

LE DUC.

Bah! on n'en voit plus la couleur au milieu de la fumée de la poudre.

GASTON.

Enfin, tu es content, c'est l'essentiel. Es-tu à Paris pour longtemps?

LE DUC.

Pour un mois, pas plus. Tu sais comment j'ai arrangé ma vie?

GASTON.

Non, comment?

LE DUC.

Je ne t'ai pas dit?... C'est très ingénieux : avant de

partir, j'ai placé chez un banquier les bribes de mon patrimoine, cent mille francs environ, dont le revenu doit me procurer tous les ans trente jours de mon ancienne existence, en sorte que j'ai soixante mille livres de rente pendant un mois de l'année et six sous par jour pendant les onze autres. J'ai naturellement choisi le carnaval pour mes prodigalités : il a commencé hier, j'arrive aujourd'hui et ma première visite est pour toi.

GASTON.

Merci ! Ah çà! je n'entends pas que tu loges ailleurs que chez moi.

LE DUC.

Oh! je ne veux pas te donner d'embarras...

GASTON.

Tu ne m'en donneras aucun; il y a justement dans l'hôtel un petit pavillon, au fond du jardin.

LE DUC.

Tiens, franchement, ce n'est pas toi que je crains de gêner, c'est moi. Tu comprends : tu vis en famille; ta femme, ton beau-père...

GASTON.

Ah! oui, tu te figures, parce que j'ai épousé la fille d'un ancien marchand de draps, que ma maison est devenue le temple de l'ennui, que ma femme a apporté dans ses nippes une horde farouche de vertus bourgeoises, et qu'il ne reste plus qu'à écrire sur ma porte : « Ci-gît Gaston, marquis de Presles! » Détrompe-toi. Je mène un train de prince, je fais courir, je joue un jeu d'enfer, j'achète des tableaux, j'ai le premier cuisinier de Paris, un drôle qui prétend descendre de Vatel et qui prend son art au grand sérieux ; je tiens table ouverte (entre paren-

thèses, tu dîneras demain avec tous nos amis et tu verras comment je traite) ; bref, le mariage n'a rien supprimé de mes habitudes, rien... que les créanciers.

LE DUC.

Ta femme, ton beau-père, te laissent ainsi la bride sur le cou?

GASTON.

Parfaitement. Ma femme est une petite pensionnaire. assez jolie, un peu gauche, un peu timide, encore tout ébaubie de sa métamorphose, et qui, j'en jurerais, passe son temps à regarder dans son miroir la marquise de Presles. Quant à M. Poirier, mon beau-père, il est digne de son nom. Modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruit, il était né pour vivre en espalier. Toute son ambition était de fournir aux desserts d'un gentilhomme : ses vœux sont exaucés.

LE DUC.

Bah ! il y a encore des bourgeois de cette pâte-là ?

GASTON.

Pour te le peindre en un mot, c'est Georges Dandin à l'état de beau-père... Sérieusement, j'ai fait un mariage magnifique.

LE DUC.

Je pense bien que tu ne t'es mésallié qu'à bon escient.

GASTON.

Je t'en fais juge : Tu sais dans quelle position je me trouvais. Orphelin à quinze ans, maître de ma fortune à vingt, j'avais promptement exterminé mon patrimoine et m'étais mis en devoir d'amasser un capital de dettes digne du neveu de mon oncle. Or, au moment où, grâce à mon

activité, ce capital atteignait le chiffre de cinq cent mille francs, mon septuagénaire d'oncle n'épousait-il pas tout à coup une jeune personne romanesque dont il se croyait adoré ? Corvisart l'a dit, à soixante-dix ans on a toujours des enfants. J'avais compté sans mes cousins ; il me fallut décompter.

LE DUC.

Tu passais à l'état de neveu honoraire.

GASTON.

Je songeai à reprendre du service actif dans le corps des gendres ; c'est alors que le ciel mit M. Poirier sur mon chemin.

LE DUC.

Où l'as-tu rencontré ?

GASTON.

Il avait des fonds à placer et cherchait un emprunteur ; c'était une chance de nous rencontrer : nous nous rencontrâmes. Je ne lui offrais pas assez de garanties pour qu'il fît de moi son débiteur ; je lui en offrais assez pour qu'il fît de moi son gendre. Je pris des renseignements sur sa moralité ; je m'assurai que sa fortune venait d'une source honnête, et, ma foi, j'acceptai la main de sa fille.

LE DUC.

Avec quels appointements ?

GASTON.

Le bonhomme avait quatre millions, il n'en a plus que trois.

LE DUC.

Un million de dot !

GASTON.

Mieux que cela : tu vas voir. Il s'est engagé à payer mes dettes, et je crois même que c'est aujourd'hui que ce phénomène sera visible : ci, cinq cent mille francs. Il m'a remis, le jour du contrat, un coupon de rentes de vingt-cinq mille francs : ci, cinq cents autres mille francs.

LE DUC.

Voilà le million ; après ?

GASTON.

Après ? Il a tenu à ne pas se séparer de sa fille et à nous défrayer de tout dans son hôtel ; en sorte que, logé, nourri, chauffé, voituré, servi, il me reste vingt-cinq mille livres de rentes pour l'entretien de ma femme et le mien.

LE DUC.

C'est très joli.

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Il y a encore quelque chose ?

GASTON.

Il a racheté le château de Presles, et je m'attends, d'un jour à l'autre, à trouver les titres de propriété sous ma serviette.

LE DUC.

C'est un homme délicieux !

GASTON.

Attends donc !

LE DUC.

Encore ?

GASTON.

Après la signature du contrat, il est venu à moi, il m'a pris les mains, et, avec une bonhomie touchante, il s'est confondu en excuses de n'avoir que soixante ans; mais il m'a donné à entendre qu'il se dépêcherait d'en avoir quatre-vingts... Au surplus, je ne le presse pas... il n'est pas gênant, le pauvre homme. Il se tient à sa place, se couche comme les poules, se lève comme les coqs, règle les comptes, veille à l'exécution de mes moindres désirs; c'est un intendant qui ne me vole pas : je le remplacerais difficilement.

LE DUC.

Décidément, tu es le plus heureux des hommes.

GASTON.

Attends donc! Tu pourrais croire qu'aux yeux du monde, mon mariage m'a délustré, m'a décati, comme dirait M. Poirier : rassure-toi, je suis toujours à la mode; c'est moi qui donne le ton. Les femmes m'ont pardonné, et, enfin, comme j'avais l'honneur de te le dire, tu ne pouvais arriver plus à propos.

LE DUC.

Pourquoi?

GASTON.

Tu ne me comprends pas, toi, mon témoin naturel, mon second obligé?

LE DUC.

Un duel?

GASTON.

Oui, mon cher, un joli petit duel, comme dans le bon temps... Eh bien, qu'en dis-tu? Est-il mort, ce marquis de Presles, et faut-il songer à le porter en terre?

LE DUC.

Avec qui te bas-tu, et à quel propos?

GASTON.

Avec le vicomte de Pontgrimaud, à propos d'une querelle de jeu.

LE DUC.

Une querelle de jeu? alors cela peut s'arranger.

GASTON.

Est-ce au régiment que l'on apprend à arranger les affaires d'honneur?

LE DUC.

Tu l'as dit. c'est au régiment. C'est là qu'on apprend l'emploi du sang; tu ne me persuaderas pas qu'il en faille pour terminer une querelle de jeu?

GASTON.

Et si cette querelle de jeu n'était qu'un prétexte? s'il y avait autre chose derrière?

LE DUC.

Une femme?

GASTON.

Voilà!

LE DUC.

Une intrigue! déjà! ce n'est pas bien.

GASTON.

Que veux-tu!... une passion de l'an dernier que je croyais morte de froid. et qui, après mon mariage, a eu son été de la Saint-Martin. Tu vois que ce n'est ni bien sérieux ni bien inquiétant.

LE DUC.

Et peut-on savoir?

GASTON.

Je n'ai pas de secrets pour toi... C'est la comtesse de Montjay.

LE DUC.

Je t'en fais mon compliment; mais c'est furieusement grave. J'avais songé à lui faire la cour: j'ai reculé devant les périls d'une telle liaison, périls qui n'ont rien de chevaleresque. Tu n'ignores pas que la comtesse n'a pas de fortune personnelle?

GASTON.

Qu'elle attend tout de son vieux mari, et qu'il aurait le mauvais goût de la déshériter, s'il lui découvrait une faiblesse? Je sais tout cela.

LE DUC.

Et, de gaieté de cœur, tu as repris une pareille chaîne?

GASTON.

L'habitude, un reste d'amour, l'attrait du fruit défendu, le plaisir de couper l'herbe sous le pied à ce petit drôle de Pontgrimaud, que je déteste...

LE DUC.

Tu lui fais bien de l'honneur!

GASTON.

Que veux-tu! il m'agace les nerfs, ce petit monsieur, qui se croit de noblesse d'épée parce que M. Grimaud, son grand-père, était fournisseur aux armées. C'est vicomte, on ne sait comment ni pourquoi, et ça veut être plus légitimiste que nous; ça se porte à tout propos champion de la noblesse, pour avoir l'air de la

représenter... Si on fait une égratignure à un Montmorency, ça crie comme si on l'écorchait lui-même... Bref, il y avait entre nous deux une querelle dans l'air; elle a crevé hier soir à une table de lansquenet. Il en sera quitte pour un coup d'épée... ce sera le premier qu'on aura reçu dans sa famille.

LE DUC.

T'a-t-il envoyé ses témoins?

GASTON.

Je les attends... Tu m'assisteras avec Grandlieu.

LE DUC.

C'est entendu.

GASTON.

Tu t'installes chez moi, c'est entendu aussi?

LE DUC.

Eh bien, soit.

GASTON.

Ah çà! quoique en carnaval, tu ne comptes pas rester déguisé en héros?

LE DUC.

Non. J'ai écrit de là-bas à mon tailleur...

GASTON.

Tiens, j'entends des voix... C'est mon beau-père; tu vas le voir au complet, avec son ami Verdelet, son ancien associé... Parbleu! tu as de la chance.

SCÈNE III

LES MÊMES, POIRIER, VERDELET.

GASTON.

Bonjour, monsieur Verdelet, bonjour.

VERDELET.

Votre serviteur, messieurs.

GASTON, présentant le duc.

Un de mes bons amis, mon cher monsieur Poirier: le duc de Montmeyran.

LE DUC.

Brigadier aux chasseurs d'Afrique.

VERDELET, à part.

A la bonne heure!

POIRIER.

Très honoré, monsieur le duc!

GASTON.

Plus honoré que vous ne pensez, cher monsieur Poirier : monsieur le duc veut bien accepter ici l'hospitalité que je me suis empressé de lui offrir.

VERDELET, à part.

Un rat de plus dans le fromage.

LE DUC.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir accepté une invita-

tion que mon ami Gaston m'a faite un peu étourdiment peut-être.

POIRIER.

Monsieur... le marquis mon gendre n'a pas besoin de me consulter pour installer ses amis ici; les amis de nos amis...

GASTON.

Très bien, monsieur Poirier. Hector occupera le pavillon du jardin. Est-il en état?

POIRIER.

J'y veillerai.

LE DUC.

Je suis confus, monsieur, de l'embarras...

GASTON.

Pas du tout! monsieur Poirier sera trop heureux...

POIRIER.

Trop heureux.

GASTON.

Vous aurez soin, n'est-ce pas, qu'on tienne aux ordres d'Hector le petit coupé bleu?

POIRIER.

Celui dont je me sers habituellement?

LE DUC.

Alors je m'oppose...

POIRIER.

Oh! il y a une place de fiacres au bout de la rue.

VERDELET, à part.

Cassandre! Ganache!

GASTON, au duc.

Et maintenant, allons visiter mes écuries... J'ai reçu hier un arabe dont tu me diras des nouvelles... Viens.

LE DUC, à Poirier.

Vous permettez, monsieur? Gaston est impatient de me montrer son luxe, et je le conçois : c'est une façon pour lui de me parler de vous.

POIRIER.

Monsieur le duc comprend toutes les délicatesses de mon gendre.

GASTON, bas, au duc.

Tu vas me gâter mon beau-père. (Fausse sortie, sur la porte.) A propos, monsieur Poirier, vous savez que j'ai demain un grand dîner; est-ce que vous nous ferez le plaisir d'être des nôtres?

POIRIER.

Non, merci... je dînerai chez Verdelet.

GASTON.

Ah! monsieur Verdelet! je vous en veux de m'enlever mon beau-père chaque fois que j'ai du monde ici.

VERDELET, à part.

Impertinent!

POIRIER.

A mon âge, on gêne la jeunesse.

VERDELET, à part.

Géronte, va!

GASTON.

A votre aise, mon cher monsieur Poirier.

Il sort avec le duc.

SCÈNE IV

POIRIER, VERDELET.

VERDELET.

Je trouve ton gendre obséquieux avec toi. Tu me l'avais bien dit que tu saurais te faire respecter.

POIRIER.

Je fais ce qui me plaît. J'aime mieux être aimé que craint.

VERDELET.

Ça n'a pas toujours été ton principe. Du reste, tu as réussi : ton gendre a pour toi des bontés familières qu'il ne doit pas avoir pour les autres domestiques.

POIRIER.

Au lieu de faire de l'esprit, mêle-toi de tes affaires.

VERDELET.

Je m'en mêle parbleu ! Nous sommes solidaires ici, nous ressemblons un peu aux jumeaux siamois, et. quand tu te mets à plat ventre devant ce marquis, j'ai de la peine à me tenir debout.

POIRIER.

A plat ventre ! Ne dirait-on pas ?... ce marquis !... Crois-tu donc que son titre me jette de la poudre aux yeux ? J'ai toujours été plus libéral que toi, tu le sais bien. je le suis encore. Je me moque de la noblesse comme de ça ! Le talent et la vertu sont les seules dis-

tinctions sociales que je reconnaisse et devant lesquelles je m'incline.

VERDELET.

Diable! ton gendre est donc bien vertueux?

POIRIER.

Tu m'ennuies. Ne veux-tu pas que je lui fasse sentir qu'il me doit tout?

VERDELET.

Oh! oh! il te prend sur le tard des délicatesses exquises. C'est le fruit de tes économies. Tiens, Poirier, je n'ai jamais approuvé ce mariage, tu le sais; j'aurais voulu que ma chère filleule épousât un brave garçon de notre bord: mais, puisque tu ne m'as pas écouté...

POIRIER.

Ah! ah! écouter monsieur! il ne manquerait plus que cela!

VERDELET.

Pourquoi donc pas?

POIRIER.

Oh! monsieur Verdelet! vous êtes un homme de bel esprit et de beaux sentiments; vous avez lu des livres amusants; vous avez sur toutes choses des opinions particulières; mais, en matière de sens commun, je vous rendrais des points.

VERDELET.

En matière de sens commun... tu veux dire en matière commerciale. Je ne conteste pas: tu as gagné quatre millions tandis que j'amassais à peine quarante mille livres de rente.

POIRIER.

Et encore, grâce à moi.

VERDELET.

D'accord ! cette fortune me vient par toi, elle retournera à ta fille, quand ton gendre t'aura ruiné.

POIRIER.

Quand mon gendre m'aura ruiné ?

VERDELET.

Oui, dans une dizaine d'années.

POIRIER.

Tu es fou !

VERDELET.

Au train dont il y va, tu sais trop bien compter pour ne pas voir que cela ne peut pas durer longtemps.

POIRIER.

Bien, bien, c'est mon affaire.

VERDELET.

S'il ne s'agissait que de toi, je ne soufflerais mot.

POIRIER.

Et pourquoi ne souffleriez-vous mot ? vous ne me portez donc aucun intérêt ? cela vous est égal qu'on me ruine, moi qui ai fait votre fortune ?

VERDELET.

Qu'est-ce qui te prend ?

POIRIER.

Je n'aime pas les ingrats !

VERDELET.

Diantre ! tu te rattrapes sur moi des familiarités de ton gendre. Je te disais donc que, s'il ne s'agissait que de toi, je prendrais ton mal en patience, n'étant pas ton parrain ; mais je suis celui de ta fille.

POIRIER.

Et j'ai fait un beau pas de clerc en vous donnant ce droit sur elle.

VERDELET.

Ma foi ! tu pouvais lui choisir un parrain qui l'aurait moins aimée !

POIRIER.

Oui, je sais... vous l'aimez plus que je ne fais moi-même... C'est votre prétention... et vous le lui avez persuadé, à elle.

VERDELET.

Nous retombons dans cette litanie ? Va ton train !

POIRIER.

Oui, j'irai mon train. Croyez-vous qu'il me soit agréable de me voir expulsé, par un étranger, du cœur de mon enfant ?

VERDELET.

Elle a pour toi toute l'affection...

POIRIER.

Ce n'est pas vrai, tu me supplantes ! elle n'a de confiance et de câlineries que pour toi.

VERDELET.

C'est que je ne lui fais pas peur, moi. Comment veux-tu que cette petite fille ait de l'épanchement pour un

hérisson comme toi? Elle ne sait par où te dorloter, tu es toujours en boule.

POIRIER.

C'est toi qui m'a réduit au rôle de père rabat-joie, en prenant celui de papa-gâteau. Ça n'est pas bien malin de se faire aimer des enfants quand on obéit à toutes leurs fantaisies, sans se soucier de leurs véritables intérêts. C'est les aimer pour soi, et non pour eux.

VERDELET.

Doucement, Poirier; quand les vrais intérêts de ta fille ont été en jeu, ses fantaisies n'ont rencontré de résistance que chez moi. Je l'ai assez contrariée, la pauvre Toinon, à l'occasion de son mariage, tandis que tu l'y poussais bêtement.

POIRIER.

Elle aimait le marquis. Laissez-moi lire mon journal.

Il s'assied et parcourt le *Constitutionnel*.

VERDELET.

Tu as beau dire que l'enfant avait le cœur pris, c'est toi qui le lui as fait prendre. Tu as attiré M. de Presles chez toi.

POIRIER, se levant.

Encore un d'arrivé! M. Michaud, le propriétaire de forges, est nommé pair de France.

VERDELET.

Qu'est-ce que ça me fait?

POIRIER.

Comment, ce que ça te fait? Il t'est indifférent de voir

un des nôtres parvenir, de voir que le gouvernement honore l'industrie en appelant à lui ses représentants? N'est-ce pas admirable, un pays et un temps où le travail ouvre toutes les portes? Tu peux aspirer à la pairie et tu demandes ce que cela te fait ?

VERDELET.

Dieu me garde d'aspirer à la pairie! Dieu garde surtout mon pays que j'y arrive !

POIRIER.

Pourquoi donc? M. Michaud y est bien !

VERDELET.

M. Michaud n'est pas seulement un industriel, c'est un homme du premier mérite. Le père de Molière était tapissier : ce n'est pas une raison pour que tous les fils de tapissier se croient poètes.

POIRIER.

Je te dis, moi, que le commerce est la véritable école des hommes d'État. Qui mettra la main au gouvernail, sinon ceux qui ont prouvé qu'ils savaient mener leur barque ?

VERDELET.

Une barque n'est pas un vaisseau, un batelier n'est pas un pilote, et la France n'est pas une maison de commerce. J'enrage quand je vois cette manie qui s'empare de toutes les cervelles! On dirait, ma parole, que, dans ce pays-ci, le gouvernement est le passe-temps naturel des gens qui n'ont plus rien à faire... Un bonhomme comme toi et moi s'occupe pendant trente ans de sa petite besogne ; il y arrondit sa pelote, un beau jour il ferme boutique et s'établit homme d'État... Ce n'est pas plus difficile que cela ! il n'y a pas d'autre recette! Morbleu!

messieurs. que ne vous dites-vous aussi bien : « J'ai tant auné de drap, que je dois savoir jouer du violon. »

POIRIER

Je ne saisis pas le rapport...

VERDELET.

Au lieu de songer à gouverner la France, gouvernez votre maison. Ne mariez pas vos filles à des marquis ruinés qui croient vous faire honneur en payant leurs dettes avec vos écus...

POIRIER.

Est-ce pour moi que tu dis cela ?

VERDELET.

Non, c'est pour moi.

SCÈNE V

Les Mêmes, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Bonjour, mon père; comment allez-vous? Bonjour. parrain. Tu viens déjeuner avec nous? tu es bien gentil!

POIRIER.

Il est gentil !... Qu'est-ce que je suis donc alors, moi qui l'ai invité ?

ANTOINETTE.

Vous êtes charmant!

POIRIER.

Je ne suis charmant que quand j'invite Verdelet. C'est agréable pour moi !

ANTOINETTE.

Où est mon mari ?

POIRIER.

A l'écurie. Où veux-tu qu'il soit?

ANTOINETTE.

Est-ce que vous blâmez son goût pour les chevaux ?... Il sied bien à un gentilhomme d'aimer les chevaux et les armes.

POIRIER.

Soit ; mais je voudrais qu'il aimât autre chose.

ANTOINETTE.

Il aime les arts, la peinture. la poésie. la musique.

POIRIER.

Peuh ! ce sont des arts d'agrément.

VERDELET.

Tu voudrais qu'il aimât des arts de désagrément peut-être ; qu'il jouât du piano ?

POIRIER.

C'est cela ; prends son parti devant Toinon, pour te faire bien venir d'elle. (A Antoinette.) Il me disait encore tout à l'heure que ton mari me ruine... Le disais-tu ?

VERDELET.

Oui, mais tu n'as qu'à serrer les cordons de ta bourse.

POIRIER.

Il est beaucoup plus simple que ce jeune homme s'occupe.

VERDELET.

Il me semble qu'il s'occupe beaucoup.

POIRIER.

Oui, à dépenser de l'argent du matin au soir. Je lui voudrais une occupation plus lucrative.

ANTOINETTE.

Laquelle?... Il ne peut pourtant vendre du drap ou de la flanelle.

POIRIER.

Il en est incapable. On ne lui demande pas tant de choses : qu'il prenne tout simplement une position conforme à son rang ; une ambassade, par exemple.

VERDELET.

Prendre une ambassade ! Ça ne se prend pas comme un rhume.

POIRIER.

Quand on s'appelle le marquis de Presles, on peut prétendre à tout.

ANTOINETTE.

Mais on est obligé de ne prétendre à rien, mon père.

VERDELET.

C'est vrai : ton gendre a des opinions...

POIRIER.

Il n'en a qu'une, c'est la paresse.

ANTOINETTE.

Vous êtes injuste, mon père ; mon mari a ses convictions.

Elle va à la fenêtre.

VERDELET.

A défaut de conviction, il a l'entêtement chevaleresque de son parti. Crois-tu que ton gendre renoncera aux traditions de sa famille, pour le seul plaisir de renoncer à sa paresse ?

POIRIER, à demi-voix.

Tu ne connais pas mon gendre, Verdelet ; moi, je l'ai étudié à fond, avant de lui donner ma fille. C'est un étourneau ; la légèreté de son caractère le met à l'abri de toute espèce d'entêtement. Quant à ses traditions de famille, s'il y tenait beaucoup, il n'eût pas épousé mademoiselle Poirier.

VERDELET.

C'est égal, il eût été prudent de le sonder à ce sujet avant le mariage.

POIRIER.

Que tu es bête ! j'aurais eu l'air de lui proposer un marché ; il aurait refusé tout net. On n'obtient de pareilles concessions que par les bons procédés, par une obsession lente et insensible... Depuis trois mois, il est ici comme un coq en pâte.

VERDELET.

Je comprends : tu as voulu graisser la girouette avant de souffler dessus.

POIRIER.

Tu l'as dit, Verdelet. (A Antoinette.) On est bien faible

pour sa femme, pendant la lune de miel. Si tu lui demandais ça gentiment... le soir... tout en déroulant tes cheveux...

ANTOINETTE.

Oh ! mon père !

POIRIER.

Dame ! c'est comme ça que madame Poirier m'a demandé de la mener à l'Opéra, et je l'y ai menée le lendemain... Tu vois !

ANTOINETTE.

Je n'oserai jamais parler à mon mari d'une chose si grave.

POIRIER.

Ta dot peut cependant bien te donner voix au chapitre.

ANTOINETTE.

Il lèverait les épaules, il ne me répondrait pas.

VERDELET.

Il lève les épaules quand tu lui parles ?

ANTOINETTE.

Non, mais...

VERDELET.

Oh ! oh ! tu baisses les yeux... Il paraît que ton mari te traite un peu légèrement. C'est ce que j'ai toujours craint.

POIRIER.

Est-ce que tu as à te plaindre de lui ?

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Est-ce qu'il ne t'aime pas ?

ANTOINETTE.

Je ne dis pas cela.

POIRIER.

Qu'est-ce que tu dis, alors ?

ANTOINETTE.

Rien.

VERDELET.

Voyons, ma fille, explique-toi franchement avec tes vieux amis. Nous ne sommes créés et mis au monde que pour veiller sur ton bonheur ; à qui te confieras-tu si tu te caches de ton père et de ton parrain ? — Tu as du chagrin.

ANTOINETTE.

Je n'ai pas le droit d'en avoir... mon mari est très doux et très bon.

POIRIER.

Eh bien, alors ?

VERDELET.

Est-ce que cela suffit ? Il est doux et bon, mais il ne fait guère plus attention à toi qu'à une jolie poupée, n'est-ce pas ?

ANTOINETTE.

C'est ma faute. Je suis timide avec lui ; je n'ose lui ouvrir ni mon esprit ni mon cœur. Je suis sûre qu'il me prend pour une pensionnaire qui a voulu être marquise.

POIRIER.

Cet imbécile !

VERDELET.

Que ne t'expliques-tu à lui ?

ANTOINETTE.

J'ai essayé plusieurs fois ; mais le ton de sa première réponse était toujours en tel désaccord avec ma pensée, que je n'osais plus continuer. Il y a des confidences qui veulent être encouragées ; l'âme a sa pudeur... Tu dois comprendre cela, mon bon Tony?

POIRIER.

Eh bien, et moi, est-ce que je ne le comprends pas?

ANTOINETTE.

Vous aussi, mon père. Comment dire à Gaston que ce n'est pas son titre qui m'a plu, mais la grâce de ses manières et de son esprit, son humeur chevaleresque, son dédain des mesquineries de la vie ? comment lui dire enfin qu'il est l'homme de mes rêveries, si, au premier mot, il m'arrête par une plaisanterie ?

POIRIER.

S'il plaisante, c'est qu'il est gai, ce garçon.

VERDELET.

Non, c'est que sa femme l'ennuie.

POIRIER, à Antoinette.

Tu ennuies ton mari ?

ANTOINETTE.

Hélas ! j'en ai peur !

POIRIER.

Parbleu ! ce n'est pas toi qui l'ennuies, c'est son oisi-

veté. Un mari n'aime pas longtemps sa femme quand il n'a pas autre chose à faire que de l'aimer.

ANTOINETTE.

Est-ce vrai, Tony?

POIRIER.

Puisque je te le dis, tu n'as pas besoin de consulter Verdelet.

VERDELET.

Je crois, en effet, que la passion s'épuise vite et qu'il faut l'administrer comme la fortune, avec économie.

POIRIER.

Un homme a des besoins d'activité qui veulent être satisfaits à tout prix et qui s'égarent quand on leur barre le chemin.

VERDELET.

Une femme doit être la préoccupation et non l'occupation de son mari.

POIRIER.

Pourquoi ai-je toujours adoré ta mère? c'est que je n'avais jamais le temps de penser à elle.

VERDELET.

Ton mari a vingt-quatre heures par jour pour t'aimer...

POIRIER.

C'est trop de douze.

ANTOINETTE.

Vous m'ouvrez les yeux.

POIRIER.

Qu'il prenne un emploi et les choses rentreront dans l'ordre.

ANTOINETTE.

Qu'en dis-tu, Tony?

VERDELET.

C'est possible! La difficulté est de le faire consentir.

POIRIER.

J'attacherai le grelot. Soutenez-moi tous les deux.

VERDELET.

Est-ce que tu comptes aborder la question tout de suite?

POIRIER.

Non, après déjeuner. J'ai observé que monsieur le marquis a la digestion gaie.

SCÈNE VI

Les Mêmes, GASTON, LE DUC.

GASTON, *présentant le duc à sa femme.*

Ma chère Antoinette, monsieur de Montmeyran; ce n'est pas un inconnu pour vous.

ANTOINETTE.

En effet, monsieur; Gaston m'a tant de fois parlé de vous, que je crois tendre la main à un ancien ami.

LE DUC.

Vous ne vous trompez pas, madame; vous me faites comprendre qu'un instant peut suffire pour improviser une vieille amitié. (Bas, au marquis.) Elle est charmante, ta femme!

GASTON, bas, au duc.

Oui, elle est gentille. (A Antoinette.) J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, ma chère : Hector veut bien demeurer avec nous pendant tout son congé.

ANTOINETTE.

Que c'est aimable à vous, monsieur! J'espère que votre congé est long?

LE DUC.

Un mois, et je retourne en Afrique.

VERDELET.

Vous donnez là un noble exemple. monsieur le duc; c'est bien à vous de n'avoir pas considéré l'oisiveté comme un héritage de famille.

GASTON, à part.

Une pierre dans mon jardin! Il finira par le paver, ce bon monsieur Verdelet.

Entre un domestique apportant un tableau.

LE DOMESTIQUE.

On vient d'apporter ce tableau pour monsieur le marquis.

GASTON.

Mettez-le sur cette chaise, près de la fenêtre... là! c'est bien! (Le domestique sort.) Viens voir cela, Montmeyran.

LE DUC.

C'est charmant! le joli effet de soir! Ne trouvez-vous pas, madame?

ANTOINETTE.

Oui, charmant!... et comme c'est vrai!... que tout cela est calme, recueilli! On aimerait à se promener dans ce paysage silencieux.

POIRIER, à Verdelet, lui montrant le journal.

Pair de France!

GASTON.

Regarde donc cette bande de lumière verte, qui court entre les tons orangés de l'horizon et le bleu froid du reste du ciel! comme c'est rendu!

LE DUC.

Et le premier plan!... quelle pâte, quelle solidité!

GASTON.

Et le miroitement presque imperceptible de cette flaque d'eau sous le feuillage... est-ce joli!

POIRIER.

Voyons ça, Verdelet... (Ils s'approchent tous deux.) Eh bien, qu'est-ce que ça représente?

VERDELET.

Parbleu! ça représente neuf heures du soir, en été, dans les champs.

POIRIER.

Ça n'est pas intéressant, ce sujet-là, ça ne dit rien! J'ai dans ma chambre une gravure qui représente un

chien au bord de la mer, aboyant devant un chapeau de matelot... à la bonne heure ! ça se comprend, c'est ingénieux, c'est simple et touchant.

GASTON.

Eh bien, monsieur Poirier, puisque vous aimez les tableaux touchants, je vous en ferai faire un d'après un sujet que j'ai pris moi-même sur nature. Il y avait sur une table un petit oignon coupé en quatre, un pauvre petit oignon blanc ! le couteau était à côté... Ce n'était rien et ça tirait les larmes des yeux.

VERDELET, bas, à Poirier.

Il se moque de toi.

POIRIER, bas, à Verdelet.

Laisse-le faire.

LE DUC.

De qui est ce paysage ?

GASTON.

D'un pauvre diable plein de talent, qui n'a pas le sou.

POIRIER.

Et combien avez-vous payé ça?

GASTON.

Cinquante louis.

POIRIER.

Cinquante louis ! le tableau d'un inconnu qui meurt de faim ! A l'heure du dîner, vous l'auriez eu pour vingt-cinq francs.

ANTOINETTE.

Oh! mon père !

POIRIER.

Voilà une générosité bien placée !

GASTON.

Comment, monsieur Poirier! trouveriez-vous mauvais qu'on protège les arts ?

POIRIER.

Qu'on protège les arts, bien! mais les artistes. non... ce sont tous des fainéants et des débauchés. On raconte d'eux des choses qui donnent la chair de poule et que je ne me permettrais pas de répéter devant ma fille.

VERDELET, bas, à Poirier.

Quoi donc ?

POIRIER, bas.

On dit, mon cher...

Il le prend à part et lui parle dans le tuyau de l'oreille.

VERDELET.

Tu crois ces choses-là, toi ?

POIRIER.

Je l'ai entendu dire à des gens qui le savaient.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Madame la marquise est servie.

POIRIER, au domestique.

Vous monterez une fiole de mon pomard de 1811... (Au duc.) année de la comète... monsieur le duc !... quinze francs la bouteille ! Le roi n'en boit pas de meilleur. (Bas, à Verdelet.) Tu n'en boiras pas... ni moi non plus.

GASTON, au duc.

Quinze francs la bouteille, en rendant le verre, mon bon.

VERDELET, bas, à Poirier.

Il se moque toujours de toi, et tu le souffres?

POIRIER, bas.

Il faut être coulant en affaires.

Ils sortent.

ACTE DEUXIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, LE DUC, ANTOINETTE, VERDELET, POIRIER.

On sort de la salle à manger.

GASTON.

Eh bien, Hector, qu'en dis-tu? Voilà la maison! c'est ainsi tous les jours que Dieu fait. Crois-tu qu'il y ait au monde un homme plus heureux que moi?

LE DUC.

Ma foi! j'avoue que je te porte envie, tu me réconcilies avec le mariage.

ANTOINETTE, bas, à Verdelet.

Quel charmant jeune homme, que de M. Montmeyran!

VERDELET, bas.

Il me plaît beaucoup.

GASTON, à Poirier, qui entre le dernier.

Monsieur Poirier, il faut que je vous le dise une bonne fois, vous êtes un homme excellent. Croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat.

POIRIER.

Oh ! monsieur le marquis !

GASTON.

Appelez-moi Gaston, que diable ! Et vous, mon cher monsieur Verdelet, savez-vous bien que j'ai plaisir à vous voir ?

ANTOINETTE.

Il est de la famille, mon ami.

GASTON.

Touchez donc là, mon oncle !

VERDELET, lui donnant la main. — A part.

Il n'est pas méchant.

GASTON.

Conviens, Hector, que j'ai eu de la chance ! Tenez, monsieur Poirier, j'ai un poids sur la conscience. Vous ne songez qu'à faire de ma vie une fête de tous les instants ; ne m'offrirez-vous jamais une occasion de m'acquitter ? Tâchez donc une fois de désirer quelque chose qui soit en mon pouvoir.

POIRIER.

Eh bien, puisque vous êtes en si bonnes dispositions, accordez-moi un quart d'heure d'entretien ; je veux avoir avec vous une conversation sérieuse.

LE DUC.

Je me retire.

POIRIER.

Au contraire, monsieur. faites-nous l'amitié de rester. Nous allons tenir en quelque sorte un conseil de famille ; vous n'êtes pas de trop, non plus que Verdelet.

GASTON.

Diantre, cher beau-père, un conseil de famille ! voudriez-vous me faire interdire, par hasard ?

POIRIER.

Dieu m'en garde, mon cher Gaston! Asseyons-nous.

On s'assied en cercle autour de la cheminée à gauche de la scène.

GASTON.

La parole est à monsieur Poirier.

POIRIER.

Vous êtes heureux, mon cher Gaston, vous le dites, et c'est ma plus douce récompense.

GASTON.

Je ne demande qu'à doubler la gratification.

POIRIER.

Mais voilà trois mois donnés aux douceurs de la lune de miel, la part du roman me semble suffisante, et je crois l'instant venu de penser à l'histoire.

GASTON.

Palsambleu! vous parlez comme un livre; pensons à l'histoire, je le veux bien.

POIRIER.

Que comptez-vous faire ?

GASTON.

Aujourd'hui ?

POIRIER.

Et demain, et à l'avenir... vous devez avoir une idée.

GASTON.

Sans doute, mon plan est arrêté : je compte faire aujourd'hui ce que j'ai fait hier, et demain ce que j'aurai fait aujourd'hui... Je ne suis pas un esprit versatile malgré mon air léger, et, pourvu que l'avenir ressemble au présent, je me tiens satisfait.

POIRIER.

Vous êtes cependant trop raisonnable pour croire à l'éternité de la lune de miel.

GASTON.

Trop raisonnable, vous l'avez dit, et trop ferré sur l'astronomie... Mais vous n'êtes pas sans avoir lu Henri Heine ?

POIRIER.

Tu dois avoir lu ça, Verdelet ?

VERDELET.

Je l'ai lu, j'en conviens.

POIRIER.

Cet être-là a passé sa vie à faire l'école buissonnière.

GASTON.

Eh bien, Henri Heine, interrogé sur le sort des vieilles pleines lunes, répond qu'on les casse pour en faire des étoiles.

POIRIER.

Je ne saisis pas...

GASTON.

Quand notre lune de miel sera vieille, nous la casserons, et il y aura de quoi faire toute une voie lactée.

POIRIER.

L'idée est sans doute fort gracieuse.

LE DUC.

Elle n'a de mérite que son extrême simplicité.

POIRIER.

Mais sérieusement, mon gendre, la vie un peu oisive que vous menez ne vous semble-t-elle pas funeste au bonheur d'un jeune ménage?

GASTON.

Nullement.

VERDELET.

Un homme de votre valeur ne peut pas se condamner au désœuvrement à perpétuité.

GASTON.

Avec de la résignation...

ANTOINETTE.

Ne craignez-vous pas, mon ami, que l'ennui ne vous gagne ?

GASTON.

Vous vous calomniez, ma chère

ANTOINETTE.

Je n'ai pas la vanité de croire que je puisse remplir votre existence tout entière, et. je vous l'avoue, je serais heureuse de vous voir suivre l'exemple de M. de Montmeyran.

GASTON, se levant en s'adossant à la cheminée.

Me conseillez-vous de m'engager, par hasard?

ANTOINETTE.

Non, certes.

GASTON.

Mais quoi donc, alors ?

POIRIER.

Nous voudrions vous voir prendre une position digne de votre nom.

GASTON.

Il n'y a que trois positions que mon nom me permette : soldat, évêque ou laboureur. Choisissez.

POIRIER.

Nous nous devons tous à la France : la France est notre mère.

VERDELET.

Je comprends le chagrin d'un fils qui voit sa mère se remarier; je comprends qu'il n'assiste pas à la noce; mais, s'il a du cœur, il ne boudera pas sa mère; et, si le second mari la rend heureuse, il lui tendra bientôt la main.

POIRIER.

L'abstention de la noblesse ne peut durer éternellement; elle commence elle-même à le reconnaître, et déjà plus d'un grand nom a donné l'exemple : M. de Valchevrière, M. de Chazerolle, M. de Mont-Louis...

GASTON.

Ces messieurs ont fait ce qu'il leur a convenu de faire; je ne les juge pas, mais il ne m'est pas permis de les imiter.

ANTOINETTE.

Pourquoi donc, mon ami ?

GASTON.

Demandez à Montmeyran.

VERDELET.

L'uniforme de M. le duc répond pour lui.

LE DUC.

Permettez, monsieur : le soldat n'a qu'une opinion, le devoir ; qu'un adversaire, l'ennemi.

POIRIER.

Cependant, monsieur, on pourrait vous répondre...

GASTON.

Brisons là, monsieur Poirier; il n'est pas question ici de politique. Les opinions se discutent, les sentiments ne se discutent pas. Je suis lié par la reconnaissance : ma fidélité est celle d'un serviteur et d'un ami... Plus un mot là-dessus. (*Au duc.*) Je te demande pardon, mon cher; c'est la première fois qu'on parle politique ici, je te promets que ce sera la dernière.

LE DUC, *bas, à Antoinette.*

On vous a fait faire une maladresse, madame.

ANTOINETTE.

Ah! monsieur, je le sens trop tard!

VERDELET, *bas, à Poirier.*

Te voilà dans de beaux draps!

POIRIER, *bas.*

Le premier assaut a été repoussé, mais je ne lève pas le siège.

GASTON.

Sans rancune, monsieur Poirier; je me suis exprimé un peu vertement, mais j'ai l'epiderme délicat à cet endroit, et, sans le vouloir, j'en suis certain, vous m'aviez égratigné. Je ne vous en veux pas, touchez là.

POIRIER.

Vous êtes trop bon.

UN DOMESTIQUE.

Il y a, dans le petit salon, des gens qui prétendent avoir rendez-vous avec M. Poirier.

POIRIER.

Très bien, priez-les de m'attendre un instant, je suis à eux. (*Le domestique sort.*) Vos créanciers, mon gendre.

GASTON.

Les vôtres, mon cher beau-père, je vous les ai donnés.

LE DUC.

En cadeau de noces.

VERDELET.

Adieu, monsieur le marquis.

GASTON.

Vous nous quittez déjà!

VERDELET.

Le mot est aimable. Antoinette m'a donné une petite commission.

POIRIER.

Tiens! laquelle?

VERDELET.

C'est un secret entre elle et moi.

GASTON.

Savez-vous bien que si j'étais jaloux...

ANTOINETTE.

Mais vous ne l'êtes pas.

GASTON.

Est-ce un reproche? Eh bien, je veux être jaloux. Monsieur Verdelet, au nom de la loi, je vous enjoins de me dévoiler ce mystère.

VERDELET.

A vous moins qu'à personne.

GASTON.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

VERDELET.

Vous êtes la main droite d'Antoinette, et la main droite doit ignorer...

GASTON.

Ce que donne la main gauche. Vous avez raison, j'ai été indiscret, et je me mets à l'amende. (Donnant sa bourse à Antoinette.) Joignez mon offrande à la vôtre, ma chère enfant.

ANTOINETTE.

Merci pour mes pauvres.

POIRIER, à part.

Comme il y va!

LE DUC.

Me permettez-vous, madame, de vous voler aussi un peu de bénédictions? (Lui donnant sa bourse.) Elle est bien légère, mais c'est l'obole du brigadier.

ANTOINETTE.

Offerte par le cœur d'un duc.

POIRIER, à part.

Ça n'a pas le sou, et ça fait l'aumône!

VERDELET.

Et toi, Poirier, n'ajouteras-tu rien à ma récolte?

POIRIER.

Moi, j'ai donné mille francs au bureau de bienfaisance.

VERDELET.

A la bonne heure. Adieu, messieurs. Votre charité ne figurera pas sur les listes du bureau, mais elle n'en est pas plus mauvaise.

Il sort avec Antoinette.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins VERDELET.

POIRIER.

A bientôt, monsieur le marquis; je vais payer vos créanciers.

GASTON.

Ah çà! monsieur Poirier, parce que ces gens-là m'ont

prêté de l'argent, ne vous croyez pas tenu d'être poli avec eux. — Ce sont d'abominables coquins... Tu as dû les connaître, Hector? le père Salomon, M. Chavassus, M. Cogne.

LE DUC.

Si je les ai connus!... Ce sont les premiers arabes auxquels je me sois frotté. Ils me prêtaient à cinquante pour cent, au denier deux, comme disaient nos pères.

POIRIER.

Quel brigandage! Et vous aviez la sottise... Pardon, monsieur le duc... pardon!

LE DUC.

Que voulez-vous! Dix mille francs au denier deux font encore plus d'usage que rien du tout à cinq pour cent.

POIRIER.

Mais, monsieur, il y a des lois contre l'usure.

LE DUC.

Les usuriers les respectent et les observent, ils ne prennent que l'intérêt légal; seulement on leur fait un billet et on ne touche que moitié en espèces.

POIRIER.

Et le reste?

LE DUC.

On le touche en lézards empaillés, comme du temps de Molière... car les usuriers ne progressent plus, sans doute, pour avoir atteint la perfection tout d'abord.

GASTON.

Comme les Chinois.

POIRIER.

J'aime à croire, mon gendre, que vous n'avez pas emprunté à ce taux.

GASTON.

J'aimerais à le croire aussi, beau-père.

POIRIER.

A cinquante pour cent!

GASTON.

Ni plus ni moins.

POIRIER.

Et vous avez touché des lézards empaillés?

GASTON.

Beaucoup.

POIRIER.

Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt? Avant votre mariage, j'aurais obtenu une transaction.

GASTON.

C'est justement ce que je ne voulais pas. Il ferait beau voir que le marquis de Presles rachetât sa parole au rabais, et fît lui-même cette insulte à son nom!

POIRIER.

Cependant, si vous ne devez que moitié...

GASTON.

Je n'ai reçu que moitié, mais je dois le tout; ce n'est pas à ces voleurs que je le dois, c'est à ma signature.

POIRIER.

Permettez, monsieur le marquis, je me crois honnête

homme; je n'ai jamais fait tort d'un sou à personne, et je suis incapable de vous donner un conseil indélicat; mais il me semble qu'en remboursant ces drôles de leurs déboursés réels, et en y ajoutant les intérêts composés à six pour cent, vous auriez satisfait à la plus scrupuleuse probité.

GASTON.

Il ne s'agit pas ici de probité, c'est une question d'honneur.

POIRIER.

Quelle différence faites-vous donc entre les deux ?

GASTON.

L'honneur est la probité du gentilhomme.

POIRIER.

Ainsi, nos vertus changent de nom quand vous voulez bien les pratiquer? Vous les décrassez pour vous en servir ? Je m'étonne d'une chose, c'est que le nez d'un noble daigne s'appeler comme le nez d'un bourgeois.

GASTON.

C'est que tous les nez sont égaux.

LE DUC.

A six pouces près.

POIRIER.

Croyez-vous donc que les hommes ne le soient pas?

GASTON.

La question est grave.

POIRIER.

Elle est résolue depuis longtemps, monsieur le marquis.

LE DUC.

Nos droits sont abolis, mais non pas nos devoirs. De tous nos priviléges il ne nous reste que deux mots, mais deux mots que nulle main humaine ne peut rayer : *Noblesse oblige*. Et, quoi qu'il arrive, nous resterons toujours soumis à un code plus sévère que la loi, à ce code mystérieux que nous appelons l'honneur.

POIRIER.

Eh bien, monsieur le marquis, il est heureux pour votre honneur que ma probité paye vos dettes. Seulement, comme je ne suis pas gentilhomme, je vous préviens que je vais tâcher de m'en tirer au meilleur marché possible.

GASTON.

Ah! vous serez bien fin si vous faites lâcher prise à ces bandits : ils sont maîtres de la situation.

POIRIER.

Nous verrons, nous verrons. (A part.) J'ai mon idée, je vais leur jouer une petite comédie de ma façon. (Haut.) Je ne veux pas les irriter en les faisant attendre plus longtemps.

LE DUC.

Non, diable! ils vous dévoreraient.

Poirier sort.

SCÈNE III

GASTON, LE DUC, puis ANTOINETTE.

GASTON.

Pauvre M. Poirier ! j'en suis fâché pour lui... cette

révélation lui gâte tout le plaisir qu'il se faisait de payer mes dettes.

LE DUC.

Écoute donc : ils sont rares les gens qui savent se laisser voler. C'est un art de grand seigneur.

UN DOMESTIQUE.

MM. de Ligny et de Chazerolles demandent à parler à M. le marquis de la part de M. de Pontgrimaud.

GASTON.

C'est bien. (Le domestique sort.) Va recevoir ces messieurs, Hector. Tu n'as pas besoin de moi pour arranger la partie.

ANTOINETTE, entrant.

Une partie ?

GASTON.

Oui, j'ai gagné une grosse somme à Pontgrimaud et je lui ai promis sa revanche. (A Hector.) Que ce soit demain, dans l'après-midi.

LE DUC, bas, à Gaston.

Quand te reverrai-je ?

GASTON, de même.

Madame de Montjay m'attend à trois heures... Eh bien, à cinq heures, ici.

Le duc sort.

SCÈNE IV

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON s'assied sur un canapé, ouvre une revue, bâille, et dit à sa femme :

Viendrez-vous ce soir aux Italiens ?

ANTOINETTE.

Oui, si vous y allez.

GASTON.

J'y vais... Quelle robe mettrez-vous ?

ANTOINETTE.

Celle qui vous plaira.

GASTON.

Oh ! cela m'est égal... je veux dire que vous êtes jolie avec toutes.

ANTOINETTE.

Vous qui avez si bien le sentiment de l'élégance, mon ami, vous devriez me donner des conseils.

GASTON.

Je ne suis pas un journal de modes, ma chère enfant ; au surplus, vous n'avez qu'à regarder les grandes dames et à prendre modèle... Voyez madame de Nohan, madame de Villepreux...

ANTOINETTE.

Madame de Montjay...

GASTON.

Pourquoi madame de Montjay plus qu'une autre ?

ANTOINETTE.

Parce qu'elle vous plaît plus qu'une autre.

GASTON.

Où prenez-vous cela ?

ANTOINETTE.

L'autre soir, à l'Opéra, vous lui avez fait une longue visite dans sa loge. Elle est très jolie... A-t-elle de l'esprit ?

GASTON.

Beaucoup.

Un silence.

ANTOINETTE.

Pourquoi ne m'avertissez-vous pas, quand je fais quelque chose qui vous déplaît ?

GASTON.

Je n'y ai jamais manqué.

ANTOINETTE.

Oh ! vous ne m'avez jamais adressé une remontrance.

GASTON.

C'est donc que vous n'avez jamais rien fait qui m'ait déplu.

ANTOINETTE.

Sans aller bien loin, tout à l'heure, en insistant pour que vous prissiez un emploi, je vous ai froissé.

GASTON.

Je n'y pensais déjà plus.

ANTOINETTE.

Croyez bien que, si j'avais su à quel sentiment respectable je me heurtais...

GASTON.

En vérité, ma chère enfant, on dirait que vous me faites des excuses.

ANTOINETTE.

C'est que j'ai peur que vous n'attribuiez à une vanité puérile...

GASTON.

Et quand vous auriez un peu de vanité, le grand crime !

ANTOINETTE.

Je n'en ai pas, je vous jure.

GASTON, se levant.

Alors, ma chère, vous êtes sans défauts, car je ne vous en voyais pas d'autres... Savez-vous bien que vous avez fait la conquête de Montmeyran? Il y a là de quoi être fière. Hector est difficile.

ANTOINETTE.

Moins que vous.

GASTON.

Vous me croyez difficile? Vous voyez bien que vous avez de la vanité, je vous y prends.

ANTOINETTE.

Je ne me fais pas d'illusion sur moi-même, je sais tout ce qui me manque pour être digne de vous... mais si vous vouliez prendre la peine de diriger mon esprit, de l'initier aux idées de votre monde, je vous aime assez pour me métamorphoser.

GASTON, lui baisant la main.

Je ne pourrais que perdre à la métamorphose, madame ; je serais d'ailleurs un mauvais instituteur. Il n'y a qu'une école où l'on apprenne ce que vous croyez ignorer : c'est le monde. Étudiez-le.

ANTOINETTE.

Oui, je prendrai modèle sur madame de Montjay.

GASTON.

Encore ce nom !... me feriez-vous l'honneur d'être jalouse ? Prenez garde, ma chère, ce sentiment est du dernier bourgeois. Apprenez, puisque vous me permettez de faire le pédagogue, apprenez que, dans notre monde, le mariage n'est pas le ménage ; nous ne mettons en commun que les choses nobles et élégantes de la vie. Ainsi, quand je suis loin de vous, ne vous inquiétez pas de ce que je fais ; dites-vous seulement : « Il fatigue ses défauts pour m'apporter une heure de perfection... ou à peu près. »

ANTOINETTE.

Je trouve que votre plus grand défaut, c'est votre absence.

GASTON.

Le madrigal est joli, et je vous en remercie.

SCÈNE V

LES MÊMES, CHEVASSUS.

GASTON.

Qui vient là ?

CHEVASSUS.

Un de vos créanciers.

GASTON.

Vous ici, monsieur Chevassus? vous vous êtes trompé de porte, l'escalier de service est de l'autre côté.

CHEVASSUS.

Je ne voulais pas sortir sans vous voir, monsieur le marquis : ces messieurs qui étaient avec moi auraient eu le même désir, mais ils ne sont pas entrés, par modestie, et je viens de leur part...

GASTON.

Dites-leur que je les tiens quittes de leurs remerciements.

CHEVASSUS.

Pardon ! en leur nom et au mien, je viens chercher les vôtres.

GASTON.

Qu'est-ce à dire ?

CHEVASSUS.

Vous nous avez assez longtemps traités de Gobsecks, de grippe-sous et de fesse-mathieux...

GASTON.

Je ne vous en fais pas mes excuses.

CHEVASSUS.

Je suis bien aise de vous dire que nous sommes d'honnêtes gens.

GASTON.

Quelle est cette plaisanterie?

CHEVASSUS.

Ce n'est pas une plaisanterie, c'est un fait : nous vous avons prêté notre argent au taux du commerce.

GASTON.

Comment dites-vous?

CHEVASSUS.

A six pour cent, pas davantage.

GASTON.

Mes billets n'ont-ils pas été acquittés intégralement?

CHEVASSUS.

Il s'en faut d'une bagatelle...

GASTON.

Finissons, s'il vous plaît.

CHEVASSUS.

Comme qui dirait deux cent dix-huit mille francs. Hélas! oui, il a fallu en passer par là ou tout perdre. Votre beau-père voulait absolument qu'on vous mît à Clichy.

GASTON.

Mon beau-père voulait?...

CHEVASSUS.

Oui, oui! il paraît que vous lui en faites voir de cruelles. à ce pauvre homme. Ce n'est pas que je le plaigne au surplus, il a fait une sottise qui ne lui coûtera jamais assez. En attendant, elle nous coûte cher à nous.

GASTON.

Votre père, madame, a joué là une comédie indigne.

(A Chevassus.) Je reste votre débiteur et celui de ces messieurs. J'ai vingt-cinq mille livres de rente.

CHEVASSUS.

Vous savez bien que vous n'y pouvez pas toucher sans le consentement de votre femme. Nous avons vu le contrat; on vous a lié les mains, et vous ne rendez pas votre femme assez heureuse...

Antoinette s'assied à la table et écrit rapidement.

GASTON.

Sortez!

CHEVASSUS.

Doucement! on ne chasse pas comme des chiens d'honnêtes gens dont on est l'obligé... qui ont cru que la signature du marquis de Presles valait quelque chose... et qui se sont trompés!

ANTOINETTE, tendant un papier à Chevassus.

Vous ne vous êtes pas trompés, monsieur : vous êtes tous payés.

GASTON intercepte le papier, le lit et le donnant à Chevassus.

Et maintenant, dehors!

CHEVASSUS.

Trop bon, monsieur le marquis! mille fois trop bon!

Il sort avec force révérences.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, GASTON.

GASTON, *enlevant sa femme dans ses bras.*

Tiens, toi, je t'adore!

ANTOINETTE.

Cher Gaston!

GASTON.

Où diable monsieur ton père a-t-il pris le cœur qu'il t'a donné?

ANTOINETTE.

Ne jugez pas mon père trop sévèrement, mon ami!... Il est bon et généreux, mais il a des idées étroites et ne connaît que son droit. C'est la faute de son esprit, et non celle de son cœur. Enfin, mon ami, si vous trouvez que j'ai fait mon devoir à propos, pardonnez à mon père le moment d'angoisses...

GASTON.

J'aurais mauvaise grâce à vous rien refuser.

ANTOINETTE.

Vous ne lui ferez pas mauvais visage? bien sûr?

GASTON.

Non, puisque c'est votre bon plaisir, chère marquise... marquise, entendez-vous?

ANTOINETTE.

Appelez-moi votre femme... c'est le seul titre dont je puisse être fière!

GASTON.

Vous m'aimez donc un peu?

ANTOINETTE.

Vous ne vous en étiez pas aperçu, ingrat?

GASTON.

Si fait... mais j'aime à vous l'entendre dire... surtout dans ce moment-ci. (La pendule sonne trois heures.) Trois heures! (A part.) Diable!... madame de Montjay qui m'attend chez elle.

ANTOINETTE.

A quoi pensez-vous en souriant?

GASTON.

Voulez-vous faire un tour de promenade au Bois avec moi?

ANTOINETTE.

Mais... je ne suis pas habillée.

GASTON.

Vous jetterez un châle sur vos épaules... Sonnez votre femme de chambre.

Antoinette sonne.

SCÈNE VII

Les Mêmes, POIRIER.

POIRIER.

Eh bien, mon gendre, vous avez vu vos créanciers?

GASTON, sèchement.

Oui, monsieur...

ANTOINETTE, bas, à Gaston, lui prenant le bras.

Rappelez-vous votre promesse.

GASTON, d'un air aimable.

Oui, cher beau-père, je les ai vus.

Entre la femme de chambre.

ANTOINETTE, à la femme de chambre.

Apportez-moi un châle et un chapeau, et dites qu'on attelle.

GASTON, à Poirier.

Permettez-moi de vous témoigner mon admiration pour votre habileté... vous avez joué ces drôles-là sous jambe. (Bas, à Antoinette.) Je suis gentil?

POIRIER.

Vous prenez la chose mieux que je n'espérais... j'étais préparé à de fières ruades de votre honneur.

GASTON.

Je suis raisonnable, cher beau-père... Vous avez agi selon vos idées : je le trouve d'autant moins mauvais, que cela ne nous a pas empêchés d'agir selon les nôtres.

POIRIER.

Hein?

GASTON.

Vous n'avez soldé à ces faquins que leur créance réelle; nous avons payé le reste.

POIRIER, à sa fille.

Comment, tu as signé! (Antoinette fait signe que oui.) Ah! Dieu du ciel! qu'as-tu fait là?

ANTOINETTE.

Je vous demande pardon, mon père...

POIRIER.

Je me mets la cervelle à l'envers pour te gagner une somme rondelette, et tu la jettes par la fenêtre! Deux cent dix-huit mille francs!

GASTON.

Ne pleurez pas, monsieur Poirier, c'est nous qui les perdons, et c'est vous qui les gagnez.

La femme de chambre entre tenant un châle et un chapeau.

ANTOINETTE.

Adieu, mon père, nous allons au Bois.

GASTON.

Donnez-moi le bras, ma femme.

Ils sortent.

SCÈNE VIII

POIRIER, seul.

Ah! mais... il m'ennuie, mon gendre! Je vois bien qu'il n'y a rien à tirer de lui... Ce garçon-là mourra dans la gentilhommerie finale. Il ne veut rien faire, il n'est bon à rien, il me coûte les yeux de la tête, il est maître chez moi... Il faut que ça finisse. — (Il sonne. — Entre un domestique.) Faites monter le portier et le cuisinier. (Le domestique sort.) Nous allons voir, mon gendre!... J'ai assez fait le gros dos et la patte de velours. Vous ne voulez pas faire de concession, mon bel ami? A votre aise! je n'en ferai pas plus que vous : restez marquis, je redeviens bourgeois. J'aurai du moins le contentement de vivre à ma guise.

SCÈNE IX

POIRIER, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Monsieur m'a fait demander?

POIRIER.

Oui, François, monsieur vous a fait demander. Vous allez mettre sur-le-champ l'écriteau sur la porte.

LE PORTIER.

L'écriteau?

POIRIER.

« A louer présentement un magnifique appartement au premier étage, avec écuries et remises. »

LE PORTIER.

L'appartement de monsieur le marquis?

POIRIER.

Vous l'avez dit, François.

LE PORTIER.

Mais, monsieur le marquis ne m'a pas donné d'ordres...

POIRIER.

Qui est le maître ici, imbécile? à qui est l'hôtel?

LE PORTIER.

A vous, monsieur.

POIRIER.

Faites donc ce que je vous dis, sans réflexion.

LE PORTIER.

Oui, monsieur.

Entre Vatel.

POIRIER.

Allez, François. (Le portier sort.) Approchez, monsieur Vatel; vous préparez un grand dîner pour demain?

VATEL.

Oui, monsieur, et j'ose dire que le menu ne serait pas désavoué par mon illustre aïeul. Ce sera véritablement un objet d'art, et M. Poirier sera étonné.

POIRIER.

Avez-vous le menu sur vous?

VATEL.

Non, monsieur, il est à la copie; mais je le sais par cœur.

POIRIER.

Veuillez me le réciter.

VATEL.

Le potage aux ravioles à l'Italienne et le potage à l'orge à la Marie Stuart.

POIRIER.

Vous remplacerez ces deux potages inconnus par la bonne soupe grasse avec des légumes sur une assiette.

VATEL.

Comment, monsieur?

POIRIER.

Je le veux. Continuez!

VATEL.

Relevé. La carpe du Rhin à la Lithuanienne; les poulardes à la Godard... le filet de bœuf braisé aux raisins, à la Napolitaine; le jambon de Westphalie, rôtie madère.

POIRIER.

Voici un relevé plus simple et plus sain : la barbue sauce aux câpres... le jambon de Bayonne aux épinards, le fricandeau à l'oseille, le lapin sauté.

VATEL.

Mais, monsieur Poirier... je ne consentirai jamais...

POIRIER.

Je suis le maître ici, entendez-vous ? Continuez !

VATEL.

Entrées. Les filets de volaille à la Concordat... les croustades de truffes garnies de foie à la Royale ; le faisan étoffé à la Montpensier; les perdreaux rouges, farcis à la Bohémienne.

POIRIER.

A la place de ces entrées... nous ne mettrons rien du tout. et nous passerons tout de suite au rôti, c'est l'essentiel.

VATEL.

C'est contre tous les préceptes de l'art.

POIRIER.

Je prends ça sur moi. Voyons vos rôtis.

VATEL.

C'est inutile, monsieur. Mon aïeul s'est passé son épée au travers du corps pour un moindre affront... je vous donne ma démission.

POIRIER.

J'allais vous la demander, mon bon ami ; mais, comme on a huit jours pour remplacer un domestique...

VATEL.

Un domestique ! Monsieur, je suis un cuisinier.

POIRIER.

Je vous remplacerai par une cuisinière. En attendant, vous êtes pour huit jours encore à mon service, et vous voudrez bien exécuter le menu.

VATEL.

Je me brûlerais la cervelle plutôt que de manquer à mon nom.

POIRIER, à part.

Encore un qui tient à son nom ! (Haut.) Brûlez-vous la cervelle, monsieur Vatel, mais ne brûlez pas vos sauces... Bien le bonjour. (Vatel sort.) Et maintenant, allons écrire quelques invitations à mes vieux camarades de la rue des Bourdonnais. Monsieur le marquis de Presles, on va vous couper vos talons rouges !

Il sort en fredonnant le premier couplet de *Monsieur et Madame Denis.*

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GASTON, ANTOINETTE.

GASTON.

La bonne promenade, la bonne bouffée de printemps ! On se croirait en avril.

ANTOINETTE.

Vous ne vous êtes pas trop ennuyé, vraiment ?

GASTON.

Avec vous, ma chère? Vous êtes tout simplement la plus charmante femme que je connaisse.

ANTOINETTE.

Des compliments, monsieur ?

GASTON.

Non pas ! la vérité sous sa forme la plus brutale. Quelle jolie excursion j'ai faite dans votre esprit ! que de

points de vue inattendus ! que de découvertes ! je vivais auprès de vous sans vous connaître, comme un Parisien dans Paris.

ANTOINETTE.

Je ne vous déplais pas trop ?

GASTON.

C'est à moi de vous faire cette question. Je ressemble à un campagnard qui a hébergé une reine déguisée ; tout à coup la reine met sa couronne et le rustre confus s'inquiète de ne pas lui avoir fait plus de fête.

ANTOINETTE.

Rassurez-vous, bon villageois ; votre reine n'accusait que son incognito.

GASTON.

Pourquoi l'avoir si longtemps gardé, méchante ? Est-ce par coquetterie et pour faire nouvelle lune ? Vous avez réussi ; je n'étais que votre mari, je veux être votre amant.

ANTOINETTE.

Non, cher Gaston, restez mon mari ; il me semble qu'on peut cesser d'aimer son amant, mais non pas d'aimer son mari.

GASTON.

A la bonne heure, vous n'êtes pas romanesque.

ANTOINETTE.

Je le suis à ma manière ; j'ai là-dessus des idées qui ne sont peut-être plus de mode, mais qui sont enracinées en moi comme toutes les impressions d'enfance : quand j'étais petite fille, je ne comprenais pas que mon père et ma mère ne fussent pas parents ; et le mariage m'est resté dans l'esprit comme la plus tendre et la plus étroite

des parentés. L'amour pour un autre homme que mon mari, pour un étranger, me paraît un sentiment contre nature.

GASTON.

Voilà des idées de matrone romaine, ma chère Antoinette; conservez-les toujours pour mon honneur et mon bonheur.

ANTOINETTE.

Prenez garde ! il y a le revers de la médaille ! je suis jalouse, je vous en avertis. Comme il n'y a pour moi qu'un homme au monde, il me faut toute son affection. Le jour où je découvrirais qu'il la porte ailleurs, je ne ferais ni plainte ni reproche, mais le lien serait rompu; mon mari redeviendrait tout à coup un étranger pour moi... je me croirais veuve.

GASTON, à part.

Diable ! (Haut.) Ne craignez rien à ce sujet, chère Antoinette... nous allons vivre comme deux tourtereaux, comme Philémon et Baucis, sauf la chaumière... Vous ne tenez pas à la chaumière?

ANTOINETTE.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je veux donner une fête splendide pour célébrer notre mariage, je veux que vous éclipsiez toutes les femmes et que tous les hommes me portent envie.

ANTOINETTE.

Faut-il tant de bruit autour du bonheur?

GASTON.

Est-ce que vous n'aimez pas les fêtes?

ANTOINETTE.

J'aime tout ce qui vous plaît. Avons-nous du monde à dîner aujourd'hui ?

GASTON.

Non, c'est demain; aujourd'hui, nous n'avons que Montmeyran. Pourquoi cette question?

ANTOINETTE.

Dois-je faire une toilette ?

GASTON.

Parbleu ! — je veux qu'en te voyant Hector ait envie de se marier. Va, chère enfant ; cette journée te sera comptée dans mon cœur.

ANTOINETTE.

Oh! je suis bien heureuse!

Elle sort.

SCÈNE II

GASTON, seul; puis POIRIER.

GASTON.

Il n'y a pas à dire, elle est plus jolie que madame de Montjay... Que le diable m'emporte si je ne suis pas en train de devenir amoureux de ma femme!... L'amour est comme la fortune : pendant que nous le cherchons bien loin, il nous attend chez nous, les pieds sur les chenets. (Entre Poirier.) Eh bien, cher beau-père, comment gouvernez-vous ce petit désespoir ? Êtes-vous toujours furieux contre votre panier percé de gendre ? Avez-vous pris votre parti?

POIRIER.

Non, monsieur ; mais j'ai pris un parti.

GASTON.

Violent ?

POIRIER.

Nécessaire.

GASTON.

Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander... ?

POIRIER.

Au contraire, monsieur, c'est une explication que je vous dois... (Il lui montre un siège ; ils s'asseyent tous deux, l'un à droite et l'autre à gauche de la table du milieu.) En vous donnant ma fille et un million, je m'imaginais que vous consentiriez à prendre une position.

GASTON.

Ne revenons pas là-dessus, je vous prie.

POIRIER.

Je n'y reviens que pour mémoire... Je reconnais que j'ai eu tort d'imaginer qu'un gentilhomme consentirait à s'occuper comme un homme, et je passe condamnation. Mais, dans mon erreur, je vous ai laissé mettre ma maison sur un ton que je ne peux pas soutenir à moi seul ; et, puisqu'il est bien convenu que nous n'avons à nous deux que ma fortune, il me paraît juste, raisonnable et nécessaire de supprimer de mon train ce qu'il me faut rabattre de mes espérances. J'ai donc songé à quelques réformes que vous approuverez sans doute.

GASTON.

Allez, Sully ! allez, Turgot !... coupez, taillez, j'y consens ! Vous me trouvez en belle humeur, profitez-en !

POIRIER.

Je suis ravi de votre condescendance. J'ai donc décidé, arrêté, ordonné...

GASTON.

Permettez, beau-père : si vous avez décidé, arrêté, ordonné, il me paraît superflu que vous me consultiez.

POIRIER.

Aussi ne vous consulté-je pas ; je vous mets au courant, voilà tout.

GASTON.

Ah ! vous ne me consultez pas ?

POIRIER.

Cela vous étonne ?

GASTON.

Un peu ; mais, je vous l'ai dit, je suis en belle humeur.

POIRIER.

Ma première réforme, mon cher garçon...

GASTON.

Vous voulez dire mon cher Gaston, je pense ? La langue vous a fourché.

POIRIER.

Cher Gaston, cher garçon... c'est tout un... De beau-père à gendre, la familiarité est permise.

GASTON.

Et, de votre part, monsieur Poirier, elle me flatte et m'honore... Vous disiez donc que votre première réforme ?...

POIRIER, se levant.

C'est, monsieur, que vous me fassiez le plaisir de ne plus me gouailler. Je suis las de vous servir de plastron.

GASTON.

Là, là, monsieur Poirier, ne vous fâchez pas!

POIRIER.

Je sais très bien que vous me tenez pour un très petit personnage et pour un très petit esprit; mais...

GASTON.

Où prenez-vous cela ?

POIRIER.

Mais vous saurez qu'il y a plus de cervelle dans ma pantoufle que sous votre chapeau.

GASTON.

Ah! fi! voilà qui est trivial... vous parlez comme un homme du commun.

POIRIER.

Je ne suis pas un marquis, moi!

GASTON.

Ne le dites pas si haut, on finirait par le croire.

POIRIER.

Qu'on le croie ou non, c'est le cadet de mes soucis. Je n'ai aucune prétention à la gentilhommerie, Dieu merci! je n'en fais pas assez de cas pour cela.

GASTON.

Vous n'en faites pas de cas?

POIRIER.

Non, monsieur, non! Je suis un vieux libéral, tel que vous me voyez; je juge les hommes sur leur mérite, et non sur leurs titres; je me ris des hasards de la naissance; la noblesse ne m'éblouit pas, et je m'en moque comme de l'an quarante : je suis bien aise de vous l'apprendre.

GASTON.

Me trouveriez-vous du mérite, par hasard?

POIRIER.

Non, monsieur, je ne vous en trouve pas.

GASTON.

Non? Alors, pourquoi m'avez-vous donné votre fille?

POIRIER, interdit.

Pourquoi je vous ai donné...?

GASTON.

Vous aviez donc une arrière-pensée?

POIRIER.

Une arrière-pensée?

GASTON.

Permettez! Votre fille ne m'aimait pas quand vous m'avez attiré chez vous; ce n'étaient pas mes dettes qui m'avaient valu l'honneur de votre choix; puisque ce n'est pas non plus mon titre, je suis bien obligé de croire que vous aviez une arrière-pensée.

POIRIER, se rasseyant.

Quand même, monsieur!... quand j'aurais tâché de concilier mes intérêts avec le bonheur de mon enfant, quel mal y verriez-vous? qui me reprochera, à moi qui

donne un million de ma poche, qui me reprochera de choisir un gendre en état de me dédommager de mon sacrifice, quand d'ailleurs il est aimé de ma fille? J'ai pensé à elle d'abord, c'était mon devoir; à moi, ensuite, c'était mon droit.

GASTON.

Je ne conteste pas, monsieur Poirier. Vous n'avez eu qu'un tort, c'est de manquer de confiance en moi.

POIRIER.

C'est que vous n'êtes pas encourageant.

GASTON.

Me gardez-vous rancune de quelques plaisanteries? Je ne suis peut-être pas le plus respectueux des gendres, et je m'en accuse; mais. dans les choses sérieuses, je suis sérieux. Il est très juste que vous cherchiez en moi l'appui que j'ai trouvé en vous.

POIRIER, à part.

Comprendrait-il la situation?

GASTON.

Voyons, cher beau-père, à quoi puis-je vous être bon? si tant est que je puisse être bon à quelque chose.

POIRIER.

Eh bien, j'avais rêvé que vous iriez aux Tuileries.

GASTON.

Encore! c'est donc votre marotte de danser à la cour?

POIRIER.

Il ne s'agit pas de danser. Faites-moi l'honneur de me prêter des idées moins frivoles. Je ne suis ni vain ni futile.

GASTON.

Qu'êtes-vous donc, ventre-saint-gris! expliquez-vous.

POIRIER, *piteusement.*

Je suis ambitieux!

GASTON.

On dirait que vous en rougissez; pourquoi donc? Avec l'expérience que vous avez acquise dans les affaires, vous pouvez prétendre à tout. Le commerce est la véritable école des hommes d'État.

POIRIER.

C'est ce que Verdelet me disait ce matin.

GASTON.

C'est là qu'on puise cette hauteur de vues, cette élévation de sentiments, ce détachement des petits intérêts qui font les Richelieu et les Colbert.

POIRIER.

Oh! je ne prétends pas...

GASTON.

Mais qu'est-ce qui pourrait donc bien lui convenir, à ce bon monsieur Poirier? Une préfecture? fi donc! Le conseil d'État? non! Un poste diplomatique? justement l'ambassade de Constantinople est vacante...

POIRIER.

J'ai des goûts sédentaires : je n'entends pas le turc.

GASTON.

Attendez! (*Lui frappant sur l'épaule.*) Je crois que la pairie vous irait comme un gant.

POIRIER.

Oh! croyez-vous?

GASTON.

Mais, voilà le diable! vous ne faites partie d'aucune catégorie... vous n'êtes pas encore de l'Institut...

POIRIER.

Soyez donc tranquille! je payerai, quand il le faudra, trois mille francs de contributions directes. J'ai à la banque trois millions qui n'attendent qu'un mot de vous pour s'abattre sur de bonnes terres.

GASTON.

Ah! Machiavel! Sixte-Quint! vous les roulerez tous!

POIRIER.

Je crois que oui.

GASTON.

Mais j'aime à penser que votre ambition ne s'arrête pas en si bon chemin? Il vous faut un titre.

POIRIER.

Oh! je ne tiens pas à ces hochets de la vanité : je suis, comme je vous le disais, un vieux libéral.

GASTON.

Raison de plus. Un libéral n'est tenu de mépriser que l'ancienne noblesse; mais la nouvelle, celle qui n'a pas d'aïeux...

POIRIER.

Celle qu'on ne doit qu'à soi-même!

GASTON.

Vous serez comte.

POIRIER.

Non. Il faut être raisonnable. Baron, seulement.

GASTON.

Le baron Poirier !... cela sonne bien à l'oreille.

POIRIER.

Oui. le baron Poirier !

GASTON, le regardant et partant d'un éclat de rire.

Je vous demande pardon : mais là, vrai ! c'est trop drôle ! Baron ! monsieur Poirier !... baron de Catillard !

POIRIER, à part.

Je suis joué !...

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DUC.

GASTON.

Arrive donc, Hector ! arrive donc ! — Sais-tu pourquoi Jean Gaston de Presles a reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de La Rochelle ? Pourquoi Louis Gaston de Presles s'est fait sauter à La Hogue ? Pourquoi Philippe Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fût un jour pair de France et baron !

LE DUC.

Que veux-tu dire ?

GASTON.

Voilà le secret du petit assaut qu'on m'a livré ce matin.

LE DUC, à part.

Je comprends.

POIRIER.

Savez-vous, monsieur le duc, pourquoi j'ai travaillé quatorze heures par jour pendant trente ans? pourquoi j'ai amassé, sou par sou, quatre millions, en me privant de tout? C'est afin que M. le marquis Gaston de Presles, qui n'est mort ni à Quiberon, ni à Fontenoy, ni à La Hogue, ni ailleurs, puisse mourir de vieillesse sur un lit de plume, après avoir passé sa vie à ne rien faire.

LE DUC.

Bien répliqué, monsieur!

GASTON.

Voilà qui promet pour la tribune.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là des messieurs qui demandent à voir l'appartement.

GASTON.

Quel appartement?

LE DOMESTIQUE.

Celui de M. le marquis.

GASTON.

Le prend-on pour un muséum d'histoire naturelle?

POIRIER, au domestique.

Priez ces messieurs de repasser. (Le domestique sort.) Excusez-moi, mon gendre; entraîné par la gaieté de votre entretien, je n'ai pas pu vous dire que je loue le premier étage de mon hôtel.

GASTON.

Hein?

POIRIER.

C'est une des petites réformes dont je vous parlais.

GASTON.

Et où comptez-vous me loger?

POIRIER.

Au deuxième ; l'appartement est assez vaste pour nous contenir tous.

GASTON.

L'arche de Noé !

POIRIER.

Il va sans dire que je loue les écuries et les remises.

GASTON.

Et mes chevaux? vous les logerez au deuxième aussi?

POIRIER.

Vous les vendrez.

GASTON.

J'irai donc à pied?

LE DUC.

Ça te fera du bien. Tu ne marches pas assez.

POIRIER.

D'ailleurs, je garde mon coupé bleu. Je vous le prêterai.

LE DUC.

Quand il fera beau.

GASTON.

Ah çà ! monsieur Poirier !...

LE DOMESTIQUE, rentrant.

M. Vatel demande à parler à monsieur le marquis.

GASTON.

Qu'il entre ! (Entre Vatel en habit noir.) Quelle est cette tenue, monsieur Vatel? êtes-vous d'enterrement, ou la marée manque-t-elle ?

VATEL.

Je viens donner ma démission à M. le marquis.

GASTON.

Votre démission? la veille d'une bataille !

VATEL.

Telle est l'étrange position qui m'est faite; je dois déserter pour ne pas me déshonorer; que M. le marquis daigne jeter les yeux sur le menu que m'impose Poirier.

GASTON.

Que vous impose M. Poirier? Voyons cela. (Lisant.) Le lapin sauté ?

POIRIER.

C'est le plat de mon vieil ami Ducaillou.

GASTON.

La dinde aux marrons ?

POIRIER.

C'est le régal de mon camarade Groschenet.

GASTON.

Vous traitez la rue des Bourdonnais ?

POIRIER.

En même temps que le faubourg Saint-Germain.

GASTON.

J'accepte votre démission, monsieur Vatel. (Vatel sort.) Ainsi, demain, mes amis auront l'honneur d'être présentés aux vôtres?

POIRIER.

Vous l'avez dit, ils auront cet honneur. M. le duc sera-t-il humilié de manger ma soupe entre M. et madame Pincebourde?

LE DUC.

Nullement. Cette petite débauche ne me déplaira pas. Madame Pincebourde doit chanter au dessert?

GASTON.

Après dîner, nous ferons un cent de piquet.

LE DUC.

Ou un loto.

POIRIER.

Ou un nain jaune.

GASTON.

Et, de temps en temps, j'espère, nous renouvellerons cette bamboche?

POIRIER.

Mon salon sera ouvert tous les soirs et vos amis seront toujours les bienvenus.

GASTON.

Décidément, monsieur Poirier, votre maison va devenir un lieu de délices, une petite Capoue. Je craindrais de m'y amollir, j'en sortirai pas plus tard que demain.

POIRIER.

J'en serai au regret... mais mon hôtel n'est pas une

prison. Quelle carrière embrasserez-vous? la médecine ou le barreau?

GASTON.

Qui parle de cela?

POIRIER.

Les ponts et chaussées peut-être? ou le professorat? car vous ne pensez pas tenir votre rang avec neuf mille francs de rente?

LE DUC.

Neuf mille francs de rente?

POIRIER, à Gaston.

Dame! le bilan est facile à établir : vous avez reçu cinq cent mille francs de la dot de ma fille. La corbeille de noces et les frais d'installation en ont absorbé cent mille. Vous venez d'en donner deux cent dix-huit mille à vos créanciers, il vous en reste donc cent quatre-vingt deux mille, qui, placés au taux légal, représentent neuf mille livres de rente... Est-ce clair? Est-ce avec ce revenu que vous nourrirez vos amis de carpes à la Lithuanienne et de volailles à la Concordat? Croyez-moi, mon cher Gaston, restez chez moi; vous y serez encore mieux que chez vous. Pensez à vos enfants... qui ne seront pas fâchés de trouver un jour dans la poche du marquis de Presles les économies du bonhomme Poirier. Au revoir, mon gendre; je vais régler le compte de M. Vatel.

Il sort.

SCÈNE IV

LE DUC, GASTON.

Ils se regardent un instant. Le duc éclate de rire.

GASTON.

Tu trouves cela drôle, toi?

LE DUC.

Ma foi, oui! Voilà donc ce beau-père modeste et nourrissant comme tous les arbres à fruit? ce Georges Dandin? Tu as trouvé ton maître, mon fils. Mais, au nom du ciel, ne fais pas cette piteuse mine! Regarde-toi, tu as l'air d'un paladin qui partait pour la croisade et que la pluie a fait rentrer! Ris donc un peu; l'aventure n'est pas tragique.

GASTON.

Tu as raison!... Parbleu! monsieur Poirier, mon beau-père, vous me rendez là un service dont vous ne vous doutez pas.

LE DUC.

Un service?

GASTON.

Oui, mon cher, oui, j'allais tout simplement me couvrir de ridicule; j'étais en chemin de devenir amoureux de ma femme... Heureusement M. Poirier m'arrête à la première station.

LE DUC.

Ta femme n'est pas responsable des sottises de Poirier. Elle est charmante.

GASTON.

Laisse-moi donc tranquille! Elle ressemble à son père.

LE DUC.

Pas le moins du monde.

GASTON.

Je te dis qu'elle a un air de famille... je ne pourrais plus l'embrasser sans penser à ce vieux crocodile. Et puis je voulais bien rester au coin du feu... mais du moment qu'on y met la marmite... (Il tire sa montre.) Bonsoir!

LE DUC.

Où vas-tu?

GASTON.

Chez madame de Montjay : voilà deux heures qu'elle m'attend.

LE DUC.

Non, Gaston, n'y va pas.

GASTON.

Ah! on veut me rendre la vie dure ici, on veut me mettre en pénitence!...

LE DUC.

Écoute-moi donc!

GASTON.

Tu n'as rien à me dire.

LE DUC.

Et ton duel?

GASTON.

Tiens! c'est vrai... je n'y pensais plus.

LE DUC.

Tu te bats demain à deux heures, au bois de Vincennes.

GASTON.

Très bien! De l'humeur dont je suis, Pontgrimaud passera demain un joli quart d'heure.

SCÈNE V

Les Mêmes, VERDELET, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Vous sortez, mon ami?

GASTON.

Oui, madame, je sors.

Il sort.

VERDELET.

Dis donc, Toinon? il ne paraît pas d'humeur aussi charmante que tu le disais.

ANTOINETTE.

Je n'y comprends rien...

LE DUC.

Il se passe ici des choses graves, madame.

ANTOINETTE.

Quoi donc?

LE DUC.

Votre père est ambitieux.

VERDELET.

Ambitieux !... Poirier ?

LE DUC.

Il avait compté sur le nom de son gendre pour arriver...

VERDELET.

A la pairie, comme M. Michaud ! (*A part.*) Vieux fou !

LE DUC.

Irrité du refus de Gaston, il cherche à se venger à coups d'épingle, et je crains bien que ce ne soit vous qui payiez les frais de la guerre.

ANTOINETTE.

Comment cela ?

VERDELET.

C'est bien simple... si ton père rend la maison odieuse à ton mari, il cherchera des distractions dehors.

ANTOINETTE.

Des distractions dehors ?

LE DUC.

M. Verdelet a mis le doigt sur le danger, et vous seule pouvez le prévenir. Si votre père vous aime, mettez-vous entre lui et Gaston. Obtenez la cessation immédiate des hostilités ; rien n'est encore perdu... tout peut se réparer.

ANTOINETTE.

« Rien n'est encore perdu ! tout peut se réparer ! » Vous me faites trembler ! Contre qui donc ai-je à me défendre ?

LE DUC.

Contre votre père.

ANTOINETTE.

Non, vous ne me dites pas tout... Les torts de mon père ne m'enlèveraient pas mon mari en un jour... Il fait la cour à une femme, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Non, madame; mais...

ANTOINETTE.

Pas de ménagements, monsieur le duc... j'ai une rivale.

LE DUC.

Calmez-vous, madame.

ANTOINETTE.

Je le devine, je le sens, je le vois... Il est auprès d'elle.

LE DUC.

Non, madame, il vous aime.

ANTOINETTE.

Il ne me connaît que depuis une heure ! Ce n'est pas à moi qu'il a senti le besoin de raconter sa colère... Il a été se plaindre ailleurs.

VERDELET.

Ne te bouleverse pas comme ça, Toinon ; il a été prendre l'air, voilà tout. C'était mon remède quand Poirier m'exaspérait.

Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.

LE DOMESTIQUE.

Une lettre pour M. le marquis.

ANTOINETTE.

Il est sorti; mettez-la là. (Elle regarde la lettre. — A part.) Une écriture de femme! (Haut.) De quelle part?

LE DOMESTIQUE.

C'est le valet de pied de madame de Montjay qui l'a apportée.

Il sort.

ANTOINETTE, à part.

De madame de Montjay!

LE DUC.

Je verrai Gaston avant vous, madame; si vous voulez, je lui remettrai cette lettre?

ANTOINETTE.

Craignez-vous que je ne l'ouvre?

LE DUC.

Oh! madame!

ANTOINETTE.

Elle se sera croisée avec Gaston.

VERDELET.

Qu'est-ce que tu vas supposer là? La maîtresse de ton mari n'aurait pas l'imprudence de lui écrire chez toi.

ANTOINETTE.

Pour ne point oser lui écrire chez moi, il faudrait qu'elle me méprisât bien! D'ailleurs, je ne dis pas que ce soit sa maîtresse. Je dis qu'il lui fait la cour. Je le dis parce que j'en suis sûre.

LE DUC.

Je vous jure, madame...

ANTOINETTE.

L'oseriez-vous jurer sérieusement, monsieur le duc?

LE DUC.

Mon serment ne vous prouverait rien, car un galant homme a le droit de mentir en pareil cas. Quoi qu'il en soit, madame, je vous ai prévenue du danger; je vous ai indiqué le moyen d'y échapper, j'ai rempli mon devoir d'ami et d'honnête homme; ne m'en demandez pas plus.

Il sort.

SCÈNE VI

ANTOINETTE, VERDELET.

ANTOINETTE.

Ah! je viens de perdre tout ce que j'avais gagné dans le cœur de Gaston... Il m'appelait marquise, il y a une heure... Mon père lui a rappelé brutalement que je suis mademoiselle Poirier.

VERDELET.

Eh bien, est-ce qu'on ne peut pas aimer mademoiselle Poirier?

ANTOINETTE.

Mon dévouement aurait fini par le toucher peut-être, ma tendresse par attirer la sienne; il était déjà sur la pente insensible qui le conduisait à moi! mon père lui fait rebrousser chemin! — Sa maîtresse! Il est impossible qu'elle le soit déjà, n'est-ce pas, Tony? Est-ce que tu crois qu'elle l'est?

VERDELET.

Moi ? pas du tout !

ANTOINETTE.

Qu'il lui fasse la cour depuis quelques jours, je le comprends; mais, pour être son amant, il faudrait qu'il eût commencé le lendemain de notre mariage et ce serait infâme !

VERDELET.

Oui, mon enfant.

ANTOINETTE.

Il ne m'a pas épousée avec la certitude qu'il ne m'aimerait jamais... il n'a pas dû me condamner si vite.

VERDELET.

Non, sans doute.

ANTOINETTE.

Tu n'en as pas l'air bien sûr... Es-tu fou, Tony, d'accueillir un soupçon si odieux ! Je te jure que mon mari est incapable d'une infamie. Réponds donc que c'est évident ! Le prends-tu pour un misérable ?

VERDELET.

Non pas !

ANTOINETTE.

Alors tu peux jurer qu'il est innocent... jure-le, mon bon Tony, jure-le !

VERDELET.

Je le jure ! je le jure !

ANTOINETTE.

Pourquoi lui écrit-elle ?

VERDELET.

Pour l'inviter à quelque soirée, tout simplement.

ANTOINETTE.

Une soirée bien pressée, puisqu'elle envoie l'invitation par un domestique. — Oh ! quand je pense que le secret de ma destinée est enfermé sous ce pli... Allons-nous-en... cette lettre m'attire... je suis tentée.

Elle la remet sur la table et reste immobile à la regarder.

VERDELET.

Viens, tu as raison.

Elle ne bouge pas.

SCÈNE VII

LES MÊMES, POIRIER.

POIRIER.

Dis donc, fifille... Antoinette... (A Verdelet.) Qu'est-ce qu'elle regarde là ? une lettre ?

Il prend la lettre.

ANTOINETTE, vivement.

Laissez, mon père ! c'est une lettre pour M. de Presles.

POIRIER, regardant l'adresse.

Jolie écriture ! (Il la flaire.) Ça ne sent pas le tabac. C'est une lettre de femme.

ANTOINETTE, vivement.

Oui, de madame de Montjay, je sais ce que c'est.

POIRIER.

Comme tu as l'air agité... Est-ce que tu as la fièvre ? (Il lui prend la main.) Tu as la fièvre !

ANTOINETTE.

Non, mon père.

POIRIER.

Si fait ! Il y a quelque chose.

ANTOINETTE.

Il n'y a rien, je vous assure...

VERDELET, bas, à Poirier.

Laisse-la donc tranquille...

POIRIER.

Est-ce que le marquis te ferait des traits, par hasard ? Nom de nom ! si je le savais !

ANTOINETTE.

Si vous m'aimez, mon père...

POIRIER.

Si je t'aime !

ANTOINETTE.

Ne tourmentez plus Gaston.

POIRIER.

Est-ce que je le tourmente ! je fais des économies, voilà tout.

VERDELET.

Tu fais des taquineries, et elles retombent sur ta fille.

POIRIER.

Mêle-toi de ce qui te regarde. (A Antoinette.) Voyons, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce monsieur ? je veux le savoir.

ANTOINETTE,

Rien... rien... n'allez pas le quereller, au nom du ciel !

POIRIER.

Pourquoi mangeais-tu des yeux cette lettre ? Est-ce que tu crois que madame de Montjay... ?

ANTOINETTE.

Non, non...

POIRIER.

Elle le croit, n'est-ce pas, Verdelet ?

VERDELET.

Elle suppose...

POIRIER.

Il est facile de s'en assurer.

Il rompt le cachet.

ANTOINETTE.

Mon père !... le secret d'une lettre est sacré !

POIRIER.

Il n'y a de sacré pour moi que ton bonheur.

VERDELET.

Prends garde, Poirier !... Que dira ton gendre ?

POIRIER.

Je me soucie bien de mon gendre !

Il ouvre la lettre.

ANTOINETTE.

Ne lisez pas, au nom du ciel !

POIRIER.

Je lirai... Si ce n'est pas mon droit c'est mon devoir. (Lisant.) « Cher Gaston. » Ah ! le scélérat !

Il froisse la lettre et la jette avec colère.

ANTOINETTE.

Oh! mon Dieu!...

Elle tombe dans un fauteuil.

POIRIER, prenant Verdelet au collet.

C'est toi qui m'as laissé faire ce mariage-là!

VERDELET.

C'est trop fort!

POIRIER.

Quand je t'ai consulté, pourquoi ne t'es-tu pas mis en travers? pourquoi ne m'as-tu pas dit ce qui devait arriver?

VERDELET.

Je te l'ai dit vingt fois!... mais monsieur était ambitieux!

POIRIER.

Ça m'a bien réussi!

VERDELET.

Elle perd connaissance.

POIRIER.

Ah! mon Dieu!

VERDELET, à genoux devant Antoinette.

Toinon, mon enfant! reviens à toi...

POIRIER.

Ote-toi de là... Est-ce que tu sais ce qu'il faut lui dire! (A genoux devant Antoinette.) Toinon, mon enfant, reviens à toi!

ANTOINETTE.

Ce n'est rien, mon père.

POIRIER.

Sois tranquille... je te débarrasserai de ce monstre.

ANTOINETTE.

Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour être éprouvée de la sorte? Après trois mois de mariage! Non! le lendemain! le lendemain! Il ne m'a pas été fidèle un jour! Il a couru chez cette femme en sortant de mes bras... Il n'avait donc pas senti battre mon cœur? il n'avait donc pas compris que je me donnais à lui tout entière? Le malheureux! j'en mourrai!

POIRIER.

Tu en mourras?... je te le défends! Qu'est-ce que je deviendrais, moi! Ah! le brigand!... Où vas-tu?

ANTOINETTE.

Chez moi.

POIRIER.

Veux-tu que je t'accompagne?

ANTOINETTE.

Merci, mon père.

VERDELET, à Poirier

Laissons-la pleurer seule... les larmes la soulageront.

SCÈNE VIII

POIRIER, VERDELET.

POIRIER.

Quel mariage! quel mariage!

Il se promène en se donnant des coups de poing.

VERDELET.

Calme-toi, Poirier... tout peut se réparer. Notre devoir, maintenant, c'est de rapprocher ces deux cœurs.

POIRIER.

Mon devoir, je le connais, et je le ferai.

Il ramasse la lettre.

VERDELET.

Je t'en supplie, pas de coup de tête!

SCÈNE IX

LES MÊMES, GASTON, *qui va à la table et cherche fiévreusement dans les papiers et albums qui la couvrent.*

POIRIER.

Vous cherchez quelque chose, monsieur?

GASTON.

Oui, une lettre.

POIRIER.

De madame de Montjay. Ne cherchez pas, elle est dans ma poche.

GASTON.

L'auriez-vous ouverte, par hasard?

POIRIER.

Oui, monsieur, je l'ai ouverte.

GASTON.

Vous l'avez ouverte? Savez-vous bien, monsieur, que c'est une indignité, que c'est l'action d'un malhonnête homme?

VERDELET.

Monsieur le marquis!... Poirier!

POIRIER.

Il n'y a qu'un malhonnête homme ici, c'est vous!

GASTON.

Pas de reproches! En me volant le secret de mes fautes, vous avez perdu le droit de les juger! Il y a quelque chose de plus inviolable que la serrure d'un coffre-fort, monsieur; c'est le cachet d'une lettre, car il ne se défend pas.

VERDELET, à Poirier.

Qu'est-ce que je te disais?

POIRIER.

C'est trop fort! Un père n'aurait pas le droit... Mais je suis bien bon de répondre! Vous vous expliquerez devant les tribunaux, monsieur le marquis.

VERDELET.

Les tribunaux?

POIRIER.

Ah ! vous croyez qu'on peut impunément apporter dans nos familles l'adultère et le désespoir ? Un bon procès, monsieur ! un procès en séparation de corps !

GASTON.

Un procès ? où cette lettre sera lue ?

POIRIER.

En public ; oui, monsieur, en public !

VERDELET.

Es-tu fou, Poirier ? un pareil scandale...

GASTON.

Mais vous ne songez pas que vous perdez une femme !

POIRIER.

Vous allez me parler de son honneur, peut-être ?

GASTON.

Oui, de son honneur, et, si ce n'est pas assez pour vous, sachez qu'il y va de sa ruine...

POIRIER.

Tant mieux, morbleu, j'en suis ravi ! Elle ne sera jamais trop punie, celle-là !

GASTON.

Monsieur...

POIRIER.

En voilà une, par exemple, qui n'intéressera personne ! Prendre le mari d'une pauvre jeune femme après trois mois de mariage !

GASTON.

Elle est moins coupable que moi, n'accusez que moi...

POIRIER.

Si vous croyez que je ne vous méprise pas comme le dernier des derniers!... N'êtes-vous pas honteux? sacrifier une femme charmante... Que lui reprochez-vous? Trouvez-lui un défaut, un seul, pour vous excuser ! Un cœur d'or! des yeux superbes! Et une éducation ! Tu sais ce qu'elle m'a coûté, Verdelet?

VERDELET.

Modère-toi, de grâce...

POIRIER.

Crois-tu que je ne me modère pas? Si je m'écoutais !... mais non... il y a des tribunaux... je vais chez mon avoué.

GASTON.

Attendez jusqu'à demain, monsieur, je vous en supplie... donnez-vous le temps de la réflexion.

POIRIER.

C'est tout réfléchi.

GASTON, à Verdelet.

Aidez-moi à prévenir un malheur irréparable.

VERDELET.

Ah! vous ne le connaissez pas!

GASTON, à Poirier.

Prenez garde, monsieur. Je dois sauver cette femme, je dois la sauver à tout prix... Comprenez donc que je suis responsable de tout!

POIRIER.

Je l'entends bien ainsi.

GASTON.

Vous ne savez pas jusqu'où le désespoir pourrait m'emporter!

POIRIER.

Des menaces?

GASTON.

Oui! des menaces; rendez-moi cette lettre... Vous ne sortirez pas!

POIRIER.

De la violence! faut-il que je sonne mes gens?

GASTON.

C'est vrai! ma tête se perd. Écoutez-moi, du moins. Vous n'êtes pas méchant... c'est la colère, c'est la douleur qui vous égare.

POIRIER.

Colère légitime, douleur respectable!

GASTON.

Oui, monsieur, je reconnais mes fautes, je les déplore... mais, si je vous jurais de ne plus revoir madame de Montjay, si je vous jurais de consacrer ma vie au bonheur de votre fille?

POIRIER.

Ce serait la seconde fois que vous le jureriez... Finissons!

GASTON.

Arrêtez! vous aviez raison ce matin, c'est le désœuvrement qui m'a perdu.

POIRIER.

Ah! vous le reconnaissez maintenant.

GASTON.

Eh bien, si je prenais un emploi?...

POIRIER.

Un emploi? vous?

GASTON.

Vous avez le droit de douter de ma parole, je le sais; mais gardez cette lettre, et, si je manque à mes engagements, vous serez toujours à temps...

POIRIER.

C'est vrai! oui, c'est vrai.

VERDELET.

Eh bien, tu acceptes? Tout vaut mieux qu'une séparation.

POIRIER.

Ce n'est pas tout à fait mon avis... Cependant puisque tu l'exiges... (Au marquis.) Je souscris pour ma part, monsieur, au traité que vous m'offrez... Il ne reste plus qu'à le soumettre à ma fille.

VERDELET.

Oh! ce n'est pas ta fille qui demandera du scandale.

POIRIER.

Allons la trouver. (A Gaston.) Croyez bien, monsieur, qu'en tout ceci je ne consulte que le bonheur de mon enfant. Pour que vous n'ayez pas le droit d'en douter, je vous déclare d'avance que je n'attends plus rien de vous, que je n'accepterai rien, et resterai Gros-Jean comme devant.

VERDELET.

C'est bien, Poirier.

POIRIER, à Verdelet.

A moins pourtant qu'il ne rende ma fille si heureuse... si heureuse!...

Ils sortent.

SCÈNE X

GASTON, seul.

Tu l'as voulu, marquis de Presles! Est-ce assez d'humiliations! Ah! madame de Montjay! — En ce moment, mon sort se décide. Que vont-ils me rapporter? Ma condamnation ou celle de cette infortunée? la honte ou le remords? Et tout cela pour une fantaisie d'un jour! Tu l'as voulu, marquis de Presles... n'accuse que toi!

Il reste absorbé.

SCÈNE XI

GASTON, LE DUC.

LE DUC, entrant, et frappant sur l'épaule de Gaston.

Qu'as-tu donc?

GASTON.

Tu sais ce que mon beau-père me demandait ce matin?

LE DUC.

Eh bien?

GASTON.

Si on te disait que j'y consens?

LE DUC.

Je répondrais que c'est impossible.

GASTON.

C'est pourtant la vérité.

LE DUC.

Es-tu fou ? Tu le disais toi-même, s'il est un homme qui n'ait pas le droit...

GASTON.

Il le faut... Mon beau-père a ouvert une lettre de madame de Montjay ; dans sa colère, il voulait la porter chez son avoué, et, pour l'arrêter, j'ai dû me mettre à sa discrétion.

LE DUC.

Pauvre ami ! dans quel abîme as-tu roulé !

GASTON.

Ah ! si Pontgrimaud me tuait demain, quel service il me rendrait !

LE DUC.

Voyons, voyons, pas de ces idées-là !

GASTON.

Cela arrangerait tout.

LE DUC.

Tu n'as que vingt-cinq ans, ta vie peut être belle encore.

GASTON.

Ma vie?... Regarde où j'en suis : ruiné, esclave d'un beau-père dont le despotisme s'autorisera de mes fautes, mari d'une femme que j'ai blessée au cœur et qui ne l'oubliera jamais !... Tu dis que ma vie peut être belle encore !... Mais je suis dégoûté de tout et de moi-même !... Mes étourderies, mes sottises, mes égarements m'ont amené à ce point que tout me manque à la fois :

la liberté, le bonheur domestique, l'estime du monde et la mienne propre !... Quelle pitié !...

LE DUC.

Du courage, mon ami ; ne te laisse pas abattre !

GASTON, se levant.

Oui, je suis un lâche ! Un gentilhomme a le droit de tout perdre, fors l'honneur.

LE DUC.

Que veux-tu faire ?

GASTON.

Ce que tu ferais à ma place.

LE DUC.

Non !

GASTON.

Tu vois bien que si, puisque tu m'as compris... Taistoi !... je n'ai plus que mon nom, et je veux le garder intact... On vient.

SCÈNE XII

Les Mêmes, POIRIER, ANTOINETTE, VERDELET.

ANTOINETTE.

Non, mon père, non, c'est impossible !... Tout est fini entre M. de Presles et moi !

VERDELET.

Je ne te reconnais plus là, mon enfant.

POIRIER.

Mais puisque je te dis qu'il prendra une occupation! qu'il ne reverra jamais cette femme! qu'il te rendra heureuse!

ANTOINETTE.

Il n'y a plus de bonheur pour moi! Si M. de Presles ne m'a pas aimée librement, croyez-vous qu'il m'aimera par contrainte?

POIRIER, au marquis.

Parlez donc, monsieur!

ANTOINETTE.

M. de Presles se tait; il sait que je ne croirais pas à ses protestations. Il sait aussi que tout lien est rompu entre nous, et qu'il ne peut plus être qu'un étranger pour moi... Reprenons donc tous les deux ce que la loi peut nous rendre de liberté... Je veux une séparation. mon père. Donnez-moi cette lettre : c'est à moi, à moi seule, qu'il appartient d'en faire usage! Donnez-la-moi!

POIRIER.

Je t'en supplie, mon enfant, pense au scandale qui va nous éclabousser tous.

ANTOINETTE.

Il ne salira que les coupables!

VERDELET.

Pense à cette femme que tu vas perdre à jamais...

ANTOINETTE.

A-t-elle eu pitié de moi?... Mon père, donnez-moi cette lettre. Ce n'est pas votre fille qui vous la demande, c'est la marquise de Presles outragée.

POIRIER.

La voilà... Mais puisqu'il prendrait une occupation...

ANTOINETTE.

Donnez. (Au marquis.) Je tiens ma vengeance, monsieur, elle ne saurait m'échapper. Vous aviez engagé votre honneur pour sauver votre maîtresse, je le dégage et vous le rends.

Elle déchire la lettre et la jette au feu.

POIRIER.

Eh bien, qu'est-ce qu'elle fait?

ANTOINETTE.

Mon devoir!

VERDELET.

Brave enfant!

LE DUC.

Noble cœur!

GASTON.

Oh! madame, comment vous exprimer?... Orgueilleux que j'étais! je croyais m'être mésallié... vous portez mon nom mieux que moi! Ce ne sera pas trop de toute ma vie pour réparer le mal que j'ai fait.

ANTOINETTE.

Je suis veuve, monsieur.

Elle prend le bras de Verdelet pour sortir.

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

VERDELET, ANTOINETTE, POIRIER.

Antoinette est assise entre Verdelet et Poirier.

VERDELET.

Je te dis que tu l'aimes encore.

POIRIER.

Et moi, je te dis que tu le hais.

VERDELET.

Mais non, Poirier...

POIRIER.

Mais si!... Ce qui s'est passé hier ne te suffit pas? Tu voudrais que ce vaurien m'enlevât ma fille à présent?

VERDELET.

Je voudrais que l'existence d'Antoinette ne fût pas à jamais perdue, et, à la façon dont tu t'y prends...

POIRIER.

Je m'y prends comme il me plaît, Verdelet... Ça t'est facile de faire le bon apôtre, tu n'es pas à couteaux tirés avec le marquis, toi! Une fois qu'il aurait emmené sa femme, tu serais toujours fourré chez elle, et, pendant ce temps, je vivrais dans mon trou, seul, comme un chat-huant... voilà ton rêve! Oh! je te connais, va! Égoïste comme tous les vieux garçons!...

VERDELET.

Prends garde, Poirier! Es-tu sûr qu'en poussant les choses à l'extrême, tu n'obéisses pas toi-même à un sentiment d'égoïsme?...

POIRIER.

Nous y voilà! C'est moi qui suis l'égoïste ici! parce que je défends le bonheur de ma fille! parce que je ne veux pas que mon gueux de gendre m'arrache mon enfant pour la torturer! (A sa fille.) Mais dis donc quelque chose!... ça te regarde plus que moi.

ANTOINETTE.

Je ne l'aime plus, Tony. Il a tué dans mon cœur tout ce qui fait l'amour.

POIRIER.

Ah!

ANTOINETTE.

Je ne le hais pas, mon père; il m'est indifférent, je ne le connais plus.

POIRIER.

Ça me suffit.

VERDELET.

Mais, ma pauvre Toinon, tu commences la vie à peine

As-tu jamais réfléchi sur la destinée d'une femme séparée de son mari ? T'es-tu jamais demandé... ?

POIRIER.

Ah! Verdelet, fais-nous grâce de tes sermons! Elle sera, pardieu, bien à plaindre avec son bonhomme de père, qui n'aura plus d'autre ambition que de l'aimer et de la dorloter! Tu verras, fifille, quelle bonne existence nous mènerons à nous deux... (Montrant Verdelet.) A nous trois! car je vaux mieux que toi, gros égoïste!... Tu verras comme nous t'aimerons, comme nous te câlinerons! Ce n'est pas nous qui te planterons là pour courir après des comtesses!... Allons, faites tout de suite une risette à ce père... dites que vous serez heureuse avec lui.

ANTOINETTE.

Oui, mon père, bien heureuse.

POIRIER.

Tu l'entends, Verdelet?

VERDELET.

Oui, oui.

POIRIER.

Quant à ton garnement de mari... tu as été trop bonne pour lui, ma fille... nous le tenions!... Enfin!... Je lui servirai une pension de mille écus, et il ira se faire pendre ailleurs.

ANTOINETTE.

Ah! qu'il prenne tout, qu'il emporte tout ce que je possède.

POIRIER.

Non pas!

ANTOINETTE.

Je ne demande qu'une chose, c'est de ne jamais le revoir.

POIRIER.

Il entendra parler de moi sous peu... Je viens de lui décocher un dernier trait...

ANTOINETTE.

Qu'avez-vous fait ?

POIRIER.

Hier, en te quittant, je suis allé avec Verdelet chez mon notaire.

ANTOINETTE.

Eh bien ?

POIRIER.

J'ai mis en vente le château de Presles, le château de messieurs ses pères.

ANTOINETTE.

Vous avez fait cela ? Et toi, Tony, tu l'as laissé faire ?

VERDELET, bas, à Antoinette.

Sois tranquille.

POIRIER.

Oui, oui. La bande noire a bon nez, et j'espère qu'avant un mois, ce vestige de la féodalité ne souillera plus le sol d'un peuple libre. Sur son emplacement, on plantera des betteraves ; avec ses matériaux, on bâtira des chaumières pour l'homme utile, pour le laboureur, pour le vigneron ; le parc de ses pères, on le rasera, on le sciera en petits morceaux, on le brûlera dans la cheminée des bons bourgeois qui ont gagné de quoi acheter du bois.

J'en ferai venir quelques stères pour ma consommation personnelle.

ANTOINETTE.

Mais il croira que c'est une vengeance...

POIRIER.

Il aura raison.

ANTOINETTE.

Il croira que c'est moi...

VERDELET, bas, à Antoinette.

Sois donc tranquille, mon enfant.

POIRIER.

Je vais voir si les affiches sont prêtes, des affiches énormes dont nous couvrirons les murs de Paris. — « A vendre, le château de Presles ! »

VERDELET.

Il est peut-être déjà vendu.

POIRIER.

Depuis hier soir? Allons donc! je vais chez l'imprimeur.

SCENE II

VERDELET, ANTOINETTE.

VERDELET.

Ton père est absurde! si on le laissait faire, il rendrait tout rapprochement impossible entre ton mari et toi.

ANTOINETTE.

Qu'espères-tu donc, mon pauvre Tony ? Mon amour est tombé de trop haut pour pouvoir se relever jamais. Tu ne sais pas ce que M. de Presles était pour moi...

VERDELET.

Mais si, mais si, je le sais.

ANTOINETTE.

Ce n'était pas seulement un mari, c'était un maître dont j'aurais été fière d'être la servante. Je ne l'aimais pas seulement, je l'admirais comme un représentant d'un autre âge. Ah ! Tony, quel réveil !

UN DOMESTIQUE, entrant.

M. le marquis demande si madame peut le recevoir ?

ANTOINETTE.

Non.

VERDELET.

Reçois-le, mon enfant. (Au domestique.) M. le marquis peut entrer.

Le domestique sort.

ANTOINETTE.

A quoi bon ?

Le marquis entre.

GASTON.

Rassurez-vous, madame, vous n'aurez pas longtemps l'ennui de ma présence. Vous l'avez dit hier, vous êtes veuve, et je suis trop coupable pour ne pas sentir que votre arrêt est irrévocable. Je viens vous dire adieu.

VERDELET.

Comment, monsieur ?

GASTON.

Oui, monsieur, je prends le seul parti honorable qui me reste, et vous êtes homme à le comprendre.

VERDELET.

Mais, monsieur...

GASTON.

Je vous entends... Ne craignez rien de l'avenir et rassurez M. Poirier. J'ai un état, celui de mon père : soldat. Je pars demain pour l'Afrique avec M. de Montmeyran, qui me sacrifie son congé.

VERDELET, bas, à Antoinette.

C'est un homme de cœur.

ANTOINETTE, bas.

Je n'ai jamais dit qu'il fût lâche.

VERDELET.

Voyons, mes enfants... ne prenez pas de résolutions extrêmes... Vos torts sont bien grands, monsieur le marquis, mais vous ne demandez qu'à les réparer, j'en suis sûr.

GASTON.

Ah! s'il était une expiation ! (Un silence.) Il n'en est pas, monsieur. (A Antoinette.) Je vous laisse mon nom, madame, vous le garderez sans tache. J'emporte le remords d'avoir troublé votre vie, mais vous êtes jeune, vous êtes belle, et la guerre a d'heureux hasards.

SCÈNE III

Les Mêmes, LE DUC.

LE DUC.

Je viens te chercher.

GASTON.

Allons ! (Tendant la main à Verdelet.) Adieu, monsieur Verdelet. (Ils s'embrassent.) Adieu, madame ; adieu pour toujours !

LE DUC.

Il vous aime, madame.

GASTON.

Tais-toi !

LE DUC.

Il vous aime éperdument... En sortant de l'abîme dont vous l'avez tiré, ses yeux se sont ouverts, il vous a vue telle que vous êtes.

ANTOINETTE.

Mademoiselle Poirier l'emporte sur madame de Montjay ?... quel triomphe !...

VERDELET.

Ah ! tu es cruelle !

GASTON.

C'est justice, monsieur. Elle était digne de l'amour le plus pur, et je l'ai épousée pour son argent. J'ai fait un marché ! un marché que je n'ai pas même eu la probité

de tenir. (A Antoinette.) Oui, le lendemain de notre mariage, je vous sacrifiais, par forfanterie de vice, à une femme qui ne vous vaut pas. C'était trop peu de votre jeunesse, de votre grâce, de votre pureté : pour éclairer ce cœur aveugle, il vous a fallu en un jour me sauver deux fois l'honneur. Quelle âme assez basse pour résister à tant de dévouement ? et que prouve mon amour, qui puisse me relever à vos yeux ? En vous aimant, je fais ce que tout homme ferait à ma place ; en vous méconnaissant, j'ai fait ce que n'eût fait personne. Vous avez raison, madame, méprisez un cœur indigne de vous : j'ai tout perdu, jusqu'au droit de me plaindre, et je ne me plains pas... Viens, Hector.

LE DUC.

Attends... Savez-vous où il va, madame ? Sur le terrain.

VERDELET et ANTOINETTE.

Sur le terrain ?

GASTON.

Que fais-tu ?

LE DUC.

Puisque ta femme ne t'aime plus, on peut bien lui dire... Oui, madame, il va se battre.

ANTOINETTE.

Ah ! Tony, sa vie est en danger...

LE DUC.

Que vous importe, madame ? Tout n'est-il pas rompu entre vous ?

ANTOINETTE.

Oui, oui, je le sais, tout est rompu... M. de Presles

peut disposer de sa vie... Il ne me doit plus rien...

LE DUC, à Gaston.

Allons, viens...

Ils vont jusqu'à la porte.

ANTOINETTE.

Gaston!

LE DUC.

Tu vois bien qu'elle t'aime encore!

GASTON, se jetant à ses pieds.

Ah! madame, s'il est vrai, si je ne suis pas sorti tout à fait de votre cœur, dites un mot... donnez-moi le désir de vivre.

Entre Poirier.

SCÈNE IV

Les Mêmes, POIRIER.

POIRIER.

Qu'est-ce que vous faites donc là, monsieur le marquis?

ANTOINETTE.

Il va se battre.

POIRIER.

Un duel! cela t'étonne? Les maîtresses, les duels, tout cela se tient. Qui a terre a guerre.

ANTOINETTE.

Que voulez-vous dire, mon père?... Supposeriez-vous...

POIRIER.

J'en mettrais ma main au feu.

ANTOINETTE.

Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, monsieur? Vous ne répondez pas?

POIRIER.

Crois-tu qu'il aura la franchise de l'avouer?

GASTON.

Je ne sais pas mentir, madame. Ce duel est tout ce qui reste d'un passé odieux.

POIRIER.

Il a l'impudence d'en convenir! Quel cynisme!

ANTOINETTE.

Et on me dit que vous m'aimez!... Et j'étais prête à vous pardonner au moment où vous alliez vous battre pour votre maîtresse!... On faisait de cette dernière offense un piège à ma faiblesse... Ah! monsieur le duc!

LE DUC.

Il vous l'a dit, madame, ce duel est le reliquat d'un passé qu'il déteste et qu'il voudrait anéantir.

VERDELET, au marquis.

Eh bien, monsieur, c'est bien simple; si vous n'aimez plus madame de Montjay, ne vous battez pas pour elle.

GASTON.

Quoi! monsieur, faire des excuses?

VERDELET.

Il s'agit de donner à Antoinette une preuve de votre

sincérité; c'est la seule que vous puissiez lui offrir. Le sacrifice qu'on vous demande est très grand, je le sais; mais, s'il l'était moins, pourrait-il racheter vos torts?

POIRIER, à part.

Voilà cet imbécile qui va les raccommoder, maintenant!

GASTON.

Je ferais avec joie le sacrifice de ma vie pour réparer mes fautes, mais celui de mon honneur... la marquise de Presles ne l'accepterait pas.

ANTOINETTE.

Et si vous vous trompiez, monsieur? si je vous le demandais?

GASTON.

Quoi! madame, vous exigeriez?...

ANTOINETTE.

Que vous fassiez pour moi presque autant que pour madame de Montjay? Oui, monsieur. Vous consentiez pour elle à renier le passé de votre famille, et vous ne renonceriez pas pour moi à un duel... à un duel qui m'offense? Comment croirai-je à votre amour, s'il est moins fort que votre vanité?

POIRIER.

D'ailleurs, vous serez bien avancé quand vous aurez attrapé un mauvais coup! Croyez-moi, prudence est mère de sûreté.

VERDELET, à part.

Vieux serpent!

GASTON.

Voilà ce qu'on dirait, madame.

ANTOINETTE.

Qui oserait douter de votre courage ? N'avez-vous pas fait vos preuves ?

POIRIER.

Et que vous importe l'opinion d'un tas de gedelureaux ? Vous aurez l'estime de mes amis, cela doit vous suffire.

GASTON.

Vous le voyez, madame, on rirait de moi... vous n'aimeriez pas longtemps un homme ridicule.

LE DUC.

Personne ne rira de toi. C'est moi qui porterai tes excuses sur le terrain, et je te promets qu'elles n'auront rien de plaisant.

GASTON.

Comment ! tu es aussi d'avis... ?

LE DUC.

Oui, mon ami : ton duel n'est pas de ceux qu'il ne faut pas arranger, et le sacrifice dont se contente ta femme ne touche qu'à ton amour-propre.

GASTON.

Des excuses, sur le terrain ?...

POIRIER.

J'en ferais, moi...

VERDELET.

Décidément, Poirier tu veux forcer ton gendre à se battre ?

POIRIER.

Moi ? Je fais tout ce que je peux pour l'en empêcher.

LE DUC.

Allons, Gaston, tu n'as pas le droit de refuser cette marque d'amour à ta femme.

GASTON.

Eh bien... non ! c'est impossible.

ANTOINETTE.

Mon pardon est à ce prix.

GASTON.

Reprenez-le donc, madame, je ne porterai pas loin mon désespoir.

POIRIER.

Ta ra ta ta. Ne l'écoute pas, fifille; quand il aura l'épée à la la main, il se défendra malgré lui.

ANTOINETTE.

Si madame de Montjay vous défendait de vous battre, vous lui obéiriez. Adieu.

GASTON.

Antoinette... au nom du ciel !...

LE DUC.

Elle a mille fois raison.

GASTON.

Des excuses ! moi !

ANTOINETTE.

Ah ! vous n'avez que de l'orgueil !

LE DUC.

Voyons, Gaston, fais-toi violence. Je te jure que, moi, à ta place, je n'hésiterais pas.

GASTON.

Eh bien... A un Pontgrimaud ! — Va sans moi.

Il tombe dans un fauteuil.

LE DUC, à Antoinette.

Êtes-vous contente de lui?

ANTOINETTE.

Oui, Gaston, tout est réparé. Je n'ai plus rien à vous pardonner, je vous crois, je suis heureuse, je vous aime. (Elle lui prend la tête dans ses mains et l'embrasse au front.) Et maintenant, va te battre, va !...

GASTON, bondissant.

Oh ! chère femme, tu as le cœur de ma mère !

ANTOINETTE.

Celui de la mienne, monsieur...

POIRIER, à part.

Que les femmes sont bêtes, mon Dieu !

GASTON, au duc.

Allons vite ! nous arriverons les derniers.

ANTOINETTE.

Vous tirez bien l'épée, n'est-ce pas ?

LE DUC.

Comme Saint-George, madame, et un poignet d'acier ! M. Poirier, priez pour Pontgrimaud.

ANTOINETTE, à Gaston.

N'allez pas tuer ce pauvre jeune homme, au moins.

GASTON.

Il en sera quitte pour une égratignure, puisque tu m'aimes. — Partons, Hector.

Entre un domestique avec une lettre sur un plat d'argent.

ANTOINETTE.

Encore une lettre ?

GASTON.

Ouvrez-la vous-même.

ANTOINETTE.

C'est la première, monsieur.

GASTON.

Oh! j'en suis sûr.

ANTOINETTE, ouvre la lettre.

C'est M. de Pontgrimaud.

GASTON.

Bah !

ANTOINETTE, lisant.

« Mon cher marquis,

» Nous avons fait tous les deux nos preuves. Je n'hésite donc pas à vous dire que je regrette un moment de vivacité... »

GASTON.

Oui, de ma part.

ANTOINETTE.

« Vous êtes le seul homme du monde à qui je consentisse à faire des excuses. Et je ne doute pas que vous ne les acceptiez aussi galamment qu'elles vous sont faites. »

GASTON.

Ni plus ni moins.

ANTOINETTE.

« Tout à vous de cœur,

» Vicomte DE PONTGRIMAUD. »

LE DUC.

Il n'est pas vicomte, il n'a pas de cœur, il n'a pas de Pont; mais il est Grimaud, sa lettre finit bien.

VERDELET, à Gaston.

Tout s'arrange pour le mieux, mon cher enfant : j'espère que vous voilà corrigé?

GASTON.

A tout jamais, cher monsieur Verdelet. A partir d'aujourd'hui, j'entre dans la vie sérieuse et calme; et, pour rompre irrévocablement avec les folies de mon passé, je vous demande une place dans vos bureaux.

VERDELET.

Dans mes bureaux! vous? un gentilhomme?

GASTON.

Ne dois-je pas nourrir ma femme?

VERDELET.

C'est bien, monsieur le marquis.

POIRIER, à part.

Exécutons-nous. (Haut.) C'est très bien, mon gendre; voilà des sentiments véritablement libéraux. Vous étiez digne d'être un bourgeois; nous pouvons nous entendre. Faisons la paix et restez chez moi.

GASTON.

Faisons la paix, je le veux bien, monsieur. Quant à rester ici, c'est autre chose. Vous m'avez fait comprendre le bonheur du charbonnier qui est maître chez lui. Je ne vous en veux pas, mais je m'en souviendrai.

POIRIER.

Et vous emmenez ma fille ? vous me laissez seul dans mon coin ?

ANTOINETTE.

J'irai vous voir souvent, mon père.

GASTON.

Et vous serez toujours le bienvenu chez moi.

POIRIER.

Ma fille va être la femme d'un commis marchand !

VERDELET.

Non, Poirier; ta fille sera châtelaine de Presles. Le château est vendu depuis ce matin, et, avec la permission de ton mari, Toinon, ce sera mon cadeau de noces.

ANTOINETTE.

Bon Tony !... Vous me permettez d'accepter, Gaston ?

GASTON.

M. Verdelet est de ceux envers qui la reconnaissance est douce.

VERDELET.

Je quitte le commerce, — je me retire chez vous, monsieur le marquis, si vous le trouvez bon, et nous cultiverons vos terres ensemble : c'est un métier de gentilhomme.

POIRIER.

Eh bien, et moi ? on ne m'invite pas ?... Tous les enfants sont des ingrats, mon pauvre père avait raison.

VERDELET.

Achète une propriété, et viens vivre auprès d'eux.

POIRIER.

Tiens, c'est une idée.

VERDELET.

Pardieu ! tu n'as que cela à faire : car tu es guéri de ton ambition, je pense.

POIRIER.

Oui, oui. (A part.) Nous sommes en mil huit cent quarante-six; je serai député de l'arrondissement de Presles en quarante-sept, et pair de France en quarante-huit.

FIN DE « LE GENDRE DE M. POIRIER »

LA
PIERRE DE TOUCHE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française, le 23 décembre 1853.

EN COLLABORATION

AVEC

JULES SANDEAU

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
FRANTZ MILHER.	MM.	LEROUX.
SPIEGEL.		GOT.
LE BARON DE BERGHAUSEN. . .		PROVOST.
STURM, intendant du château.		MATHIEN.
GOTTLIEB, notaire.		ANSELME.
LA MARGRAVE DE ROSENFELD.	Mmes	ALLAN.
FRÉDÉRIQUE WAGNER, cousine de Frantz.		M. BROHAN.
DOROTHÉE, fille de la margrave. . .		E. DUBOIS.
PETERMANN, laquais du baron.		
UN LAQUAIS DE LA MARGRAVE.		
UN FACTEUR.		
UN DOMESTIQUE DU CHATEAU.		

La scène se passe en Bavière, vers 1825.

LA

PIERRE DE TOUCHE

ACTE PREMIER

n atelier de peintre au rez-de-chaussée, éclairé du fond par un grand vitrage. A gauche du spectateur, un chevalet avec un tableau, une petite table à côté; plus haut, une porte latérale. Au fond, un piano; au milieu, la porte d'entrée; à droite, un divan adossé au mur; un petit meuble entre le divan et la porte d'entrée. Sur les murs, des plâtres, des ébauches; sur un bahut, un casque, une mandoline, des rapières; des vases de fleurs sur le piano.

SCÈNE PREMIÈRE

PIEGEL, peignant au chevalet; FRANTZ, étendu sur le divan, un journal à la main.

FRANTZ.

Dis donc, Spiegel, sais-tu qu'il y a eu un comte Sigisiond d'Hildesheim?

SPIEGEL.

Où ça?

FRANTZ.

Ici, à Munich.

SPIEGEL.

A quelle époque?

FRANTZ.

Pas plus tard qu'avant-hier.

SPIEGEL.

Et il est déjà terminé?

FRANTZ.

Il durait depuis assez longtemps. (*Lisant.*) « 14 juillet 1825. Avant-hier matin est mort, à l'âge de soixante-cinq ans, le comte Sigismond d'Hildesheim, un des mélomanes les plus excentriques d'Allemagne. »

SPIEGEL.

Un mélomane!... Ah! c'est une perte que tu fais là, mon pauvre Frantz!

FRANTZ.

Oui, mais c'est une fière aubaine pour les héritiers. (*Lisant.*) « Il laisse une fortune d'un revenu de quatre cent mille florins, et n'a que des parents éloignés. » Il y a des gens heureux.

SPIEGEL.

Il y en a beaucoup : il y a d'abord nous deux.

FRANTZ.

Tu es heureux, toi?

SPIEGEL.

Si je le suis!... Je me regarde tout simplement comme le plus fortuné des mortels. J'ai l'honneur d'être un

honnête homme; je ne m'occupe jamais de politique ni de Bourse; je ne vais pas dans le monde; enfin, je suis l'ami intime d'un grand artiste, nommé Frantz Milher. Que diable peut-on souhaiter de plus?

FRANTZ.

De l'argent.

SPIEGEL.

De l'argent! Est-ce que nous en manquons? Il y a encore dix-huit florins dans le tiroir, sans compter trois kreutzers dans la poche de mon gilet. Tu aspires donc aux trésors de Golconde? tu envies le sort des nababs?

FRANTZ.

Ah! Spiegel, il te sied de faire bonne mine à notre pauvreté; mais, moi qui vis de ton travail, moi qui suis réduit à accepter de toi un dévouement...

SPIEGEL.

Je suis un homme antique, un parangon de l'amitié, c'est convenu; mais n'en parlons plus, que diable! et surtout n'y pensons plus.

FRANTZ.

N'y plus penser, quand je te vois tous les jours consommer ton sacrifice héroïque!... Crois-tu que je sois dupe de ta feinte insouciance, et que je n'aie pas entendu plus d'un soupir, quand tes yeux se détournent de ta besogne de manœuvre et s'arrêtent sur cette belle toile ébauchée que tu ne finiras peut-être jamais? Vois-tu, Spiegel, j'ai des instants d'angoisse et de remords; je me prends à douter de cet avenir auquel tu m'as fait croire et auquel tu te sacrifies, et alors je me dis : « Si le grand artiste de nous deux, c'était lui? s'il condamnait au néant

des œuvres immortelles pour donner le temps de naître à des œuvres mort-nées! »

SPIEGEL.

Ta ra ta!... mes œuvres! mon sacrifice!... Il n'y a pas grand mérite, va! Nous avions associé nos pauvretés; nous vivions à cheval sur l'art et le métier, risquant fort de nous trouver par terre entre deux. Tu ne donnais pas assez de leçons de piano pour vivre, tu en donnais trop pour avoir le recueillement nécessaire à une grande œuvre; moi, j'interrompais à chaque instant mon tableau pour faire des portraits... dînatoires; nous étions en train d'avorter tous les deux... Alors je me suis dit : « Nous avons un mur à escalader; l'échelle est étroite et longue, et le vent est fort... Si nous montons ensemble, elle chavirera. Que Frantz monte le premier, je lui tiendrai l'échelle d'en bas, et, quand il sera arrivé, il me la tiendra d'en haut. » Tu vois que ce dévouement sublime est tout simplement un calcul.

FRANTZ.

Alors, pourquoi n'avoir pas tiré au sort à qui monterait le premier?

SPIEGEL.

Parbleu! parce que tu es plus leste que moi, et que ton ascension est plus sûre que la mienne. Et puis, moi, j'ai une vertu que tu n'as pas, celle du bœuf, la patience. Que m'importent un an, deux ans de retard? Mon but est à deux pas, j'y arriverai toujours. Toi, au contraire, tu voyais devant toi une route infinie, et il te tardait de partir... C'est tout simple... la vie est courte!

FRANTZ.

Enfin, je suis parti, grâce à toi! J'ai fait une symphonie que tu trouves belle...

SPIEGEL.

Je le crois pardieu bien, que je la trouve belle!...

FRANTZ.

Je l'ai portée à la Société des concerts, voilà déjà trois mois... Je n'ai pas même obtenu d'audition...

SPIEGEL.

Patience! la symphonie est faite et bien faite. Tu as déjà mon suffrage, dont je fais le plus grand cas; tu as celui de ta cousine Frédérique; tu as eu enfin celui du vieil inconnu qui m'a commandé ce tableau.

FRANTZ.

Il avait l'air d'un vieux fou.

SPIEGEL.

En quoi donc? En ce qu'il aimait ta musique?

FRANTZ.

Ma foi! son entrée chez nous n'était pas d'un homme bien sensé.

SPIEGEL.

Oui; mais sa sortie!... « Voilà cinq cents florins à compte sur votre tableau, monsieur Spiegel! » J'ai trouvé qu'il parlait bien.

FRANTZ.

Les cinq cents florins sont dévorés!

SPIEGEL.

Parbleu! en deux mois, sans compter la maladie de ce pauvre Hermann... A propos, il n'a plus d'argent, il faudra lui porter dix florins.

FRANTZ.

Encore un qui a du talent et qui meurt de faim! Tu as beau dire, Spiegel, le monde va mal.

SPIEGEL.

Le feras-tu aller mieux?

FRANTZ.

Non; mais j'ai bien le droit de me plaindre et de dire que le ciel n'est pas juste.

SPIEGEL.

On n'a peut-être pas pu faire autrement. Ce n'est pas facile de donner les places à des écoliers qui veulent tous être le premier. Il n'y a que les pensionnats de demoiselles où l'on ait résolu le problème, et encore a-t-on été obligé d'inventer le prix de croissance!

FRANTZ.

Ne plaisante pas, Spiegel, ce n'est pas plaisant. Quoi donc! un tas d'imbéciles nagent dans le luxe et la joie, et nous voilà trois hommes de mérite, Hermann, toi et moi, dont l'un n'a pas de quoi payer le médecin; dont l'autre n'a pas le loisir de déployer son talent; dont le troisième enfin ne peut arriver au public! Que répondras-tu à cela?

SPIEGEL, lui frappant sur l'épaule.

J'ai bien peur, mon enfant, que tu n'aies un grain d'envie au cœur. Prends garde à cela! c'est une mauvaise herbe qui t'envahira et pompera toute ta sève.

FRANTZ.

Tu parles comme les heureux, Spiegel.

SPIEGEL.

Ah! ne recommence pas tes déclamations contre la société!

FRANTZ.

Selon toi, je devrais me réjouir d'être opprimé?

SPIEGEL.

Eh! qui t'opprime?... On te fait attendre un peu, voilà tout. Diable! monsieur Frantz, vous ètes un enfant gâté! Vous vous indignez d'acheter votre chimère par un peu de souffrance, quand cette chimère est la gloire! On ne monte pas en voiture sur la Yungfrau... Il faut suer, se déchirer les pieds aux cailloux et aux épines, traverser des abîmes sur une planche, avoir le soleil sur la tête et la neige dans les yeux... Mais, si l'on arrive, on a gravi la montagne vierge.

FRANTZ.

Tu es optimiste, Spiegel.

SPIEGEL.

Cela n'est pas plus cher que d'être pessimiste, et c'est plus amusant.

FRANTZ.

Tu n'as donc pas d'ambition, toi?

SPIEGEL.

Non.

FRANTZ.

Si la fortune frappait à ta porte, tu lui ouvrirais pourtant?

SPIEGEL.

Ma foi, je ne sais pas. Je suis un bon pauvre, je serais peut-être un mauvais riche.

FRANTZ.

Toi, la crème des hommes !

SPIEGEL.

Eh ! eh ! la crème est sujette à tourner. Il y a peut-être en moi une foule de mauvais instincts qui n'attendent qu'un rayon de soleil pour se dresser et siffler... As-tu lu Sénèque, en son *Traité des richesses ?*

FRANTZ.

Non... Et toi ?

SPIEGEL.

Jamais de la vie ! mais il doit dire de bien bonnes choses.

FRANTZ.

Pourquoi cela ?

SPIEGEL.

Parce qu'il y en a beaucoup à dire.

FRANTZ.

Entre autres ?

SPIEGEL.

Entre autres... L'opulence est un état difficile à exercer, il faut y être acclimaté pour la pratiquer sainement : elle ressemble à ces contrées d'Amérique qui respectent les habitants et donnent les fièvres aux étrangers... Sénèque ignorait ce détail.

FRANTZ.

C'est fâcheux, car il est concluant.

SPIEGEL.

Figure-toi que as un million de rente, que tu peux te passer tous tes caprices sans prendre le temps de la réflexion !... C'est effrayant !

FRANTZ.

Ma foi, non!

SPIEGEL.

Eh bien, moi, cela m'effraye à penser. Exécuter toutes mes fantaisies, juste ciel ! Il m'en passe quelquefois par la tête de si baroques! je serais bien vexé, une heure après, de les avoir satisfaites. S'il me prenait envie de brûler Rome, comme Néron, juge un peu !

FRANTZ.

Est-ce que l'envie t'en prendrait si tu pouvais le faire ?

SPIEGEL.

Eh! eh! qui sait? Brûler Rome, c'est appétissant. Qui peut se croire à l'abri de cette lubie, quand elle a pris justement à l'élève de Sénèque?

FRANTZ.

Un monstre !

SPIEGEL.

Qui aurait été peut-être un pauvre délicieux.

FRANTZ.

Enfin ta conclusion?

SPIEGEL.

Ma conclusion? C'est qu'il ne faut pas tant crier contre les riches; qu'ils nous valent bien, et qu'à leur place beaucoup d'entre nous feraient comme beaucoup d'entre eux, sinon pis.

FRANTZ.

Eh bien, moi, je ne demande qu'à être mis à l'épreuve.

SPIEGEL.

Et si tu découvrais un trésor demain, combien dînerais-tu de fois après-demain? combien porterais-tu de

paires de souliers l'une sur l'autre? combien de chapeaux?

FRANTZ.

Oh! la philosophie d'Horace, n'est-ce pas? Je ne ferais qu'un dîner, je ne porterais qu'un chapeau et qu'une paire de souliers; mais je te commanderais pour cent mille florins de tableaux.

SPIEGEL.

Bien!

FRANTZ.

J'en enverrais dix mille à ce pauvre Hermann.

SPIEGEL.

Très bien!

FRANTZ.

Je ferais jouer ma symphonie sur un théâtre à moi.

SPIEGEL.

Bravo!

FRANTZ.

Enfin, si tu veux voir le fond de mon cœur et la vraie plaie d'où me vient cette fièvre, j'épouserais celle que j'aime.

SPIEGEL.

Tu es amoureux?

FRANTZ.

Tais-toi!

SCÈNE II

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE.

FRÉDÉRIQUE, à Frantz.

Déjà levé, cousin ? — Bonjour, Spiegel.

FRANTZ.

Cela t'étonne, Frédérique, que je sois aussi matinal que toi ?

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas ton habitude, au moins ; ordinairement, Spiegel et moi, nous vivons depuis trois heures, quand tu parais sur l'horizon.

SPIEGEL.

Pourquoi se lèverait-il aussi tôt que moi, ce pauvre garçon ? Il n'est pas obligé, comme moi, de profiter du jour pour son travail.

FRÉDÉRIQUE.

Ni, comme moi, de mettre la maison en ordre. Aussi n'est-ce pas un reproche de paresse que je lui fais. (A Frantz.) Est-ce que tu as mal dormi ? Tu es un peu pâle.

FRANTZ.

Oui, j'ai été agité toute la nuit.

SPIEGEL.

Il est dans ses jours de découragement ; grondez-le, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE.

Quand donc auras-tu la conscience de ta valeur, mon cher Frantz ?

FRANTZ.

Ma valeur ! C'est votre amitié à tous deux qui me la prête.

FRÉDÉRIQUE.

Et ta défiance qui te l'ôtera. La certitude est la vertu des forts, c'est peut-être leur force.

FRANTZ.

Que veux-tu ! j'ai une organisation de femme : l'obstacle me décourage, l'attente m'énerve.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas ta faute, mon pauvre Frantz ; tu as toujours été traité en enfant gâté, par ton père d'abord, par nous ensuite. La moindre résistance chez les autres t'étonne et t'irrite.

FRANTZ.

Je n'ai pas votre sérénité d'âme à tous deux, je l'avoue ; je prends parfois ma faiblesse en pitié... Mais enfin, que veux-tu ! je souffre, je doute, j'ai l'esprit troublé.

FRÉDÉRIQUE.

Veux-tu que je te joue ta symphonie ? C'est le remède souverain à tes défaillances.

FRANTZ, avec humeur.

Eh ! ma symphonie !...

FRÉDÉRIQUE, à part.

Pauvre Frantz ! tu as raison, ton esprit est malade !

SPIEGEL.

Frantz, passe-moi le vermillon.

FRANTZ, couché sur le divan.

Tiens, Frédérique, il est là.

Il montre une petite étagère.

FRÉDÉRIQUE va le prendre et le donne à Spiegel, près de qui elle reste.

Cher tableau ! — Vous en ferez une copie que nous garderons, n'est-ce pas, Spiegel ?

SPIEGEL.

Si cela vous fait plaisir.

FRÉDÉRIQUE.

Quel souvenir il nous rappelle ! et que cet inconnu a été bien inspiré de vous le commander !

FRANTZ.

Ç'a été mon premier triomphe... mon seul ! On fait bien de le fixer sur la toile.

FRÉDÉRIQUE.

Vous avez presque fini, Spiegel ?

SPIEGEL.

A part le nez du noble inconnu, que je ne peux pas attraper... La miniature qu'il m'a envoyée est stupide.

FRÉDÉRIQUE.

Notre chien n'est qu'ébauché.

SPIEGEL.

Il ne veut pas poser, le gredin ! Depuis que j'ai besoin de lui, il est toujours en course.

FRANTZ.

Eh bien, ôte-le du tableau, ce sera son châtiment.

SPIEGEL.

L'ôter du tableau, ce vieux compagnon ? Nous ne serions plus au complet. J'aimerais mieux racler le noble étranger.

FRÉDÉRIQUE.

Il a raison, Frantz. Ce vieux Spark est de la famille.

SPIEGEL.

Mais où se cache-t-il, le scélérat ? C'est peut-être par modestie. J'ai justement besoin de lui maintenant.

FRÉDÉRIQUE.

Voici l'heure de son déjeuner ; il doit être rentré, je vais tâcher de l'attirer sous un prétexte.

SPIEGEL.

Oh ! le vieux sournois ne s'y trompera pas. Mais vous avez de l'influence sur lui, et, en le priant bien, vous le déciderez peut-être.

FRÉDÉRIQUE.

C'est cela ; j'aime mieux la franchise. Je vais vous l'amener.

Elle sort.

SCÈNE III

SPIEGEL, FRANTZ.

SPIEGEL.

Charmante fille, va! Bénédiction!... Ah çà! tu étais en train de me raconter tes amours, mon gaillard!

FRANTZ, allant à Spiegel.

Ce sera bientôt fait... J'aime Frédérique.

SPIEGEL.

Frédérique?... ta cousine?... notre enfant?...

FRANTZ.

Elle était une enfant, quand, après la mort de mon père, qui l'avait élevée, je l'ai recueillie pour la seconde fois; mais quatre ans ont fait une femme de la petite fille.

SPIEGEL.

Comment t'est venue l'idée de l'aimer, toi qui la tutoies, qui es comme son frère?

FRANTZ.

Est-ce qu'on sait comme cela vient?

SPIEGEL.

Mais... elle... crois-tu qu'elle se doute...? Penses-tu qu'elle t'aime?

FRANTZ.

Je n'en sais rien. Je n'ose pas l'interroger. A quoi bon, d'ailleurs? Je ne peux pas l'épouser... je suis trop pauvre.

SPIEGEL.

Ah !... c'est vrai... tu es trop pauvre.

FRANTZ.

Si j'étais sûr de mon talent, à la bonne heure !

SPIEGEL.

Oui ; mais, tant que ta symphonie n'aura pas été jouée, tu ne peux pas en effet...

FRANTZ.

Tu vois donc bien que mon irritation n'est pas une impatience puérile.

SPIEGEL.

Oui, oui,... tu as raison... Est-ce que tu ne vas pas prendre l'air ce matin ?

FRANTZ.

Non, je suis triste.

SPIEGEL.

Mais cependant... Ah ! il faut porter ces dix florins à Hermann ! je n'y pensais plus.

FRANTZ.

Est-ce que cela presse ? Tu iras après déjeuner.

SPIEGEL.

Non, non, il les attend ; vas-y.

FRANTZ.

Je ne suis bon à rien ce matin.

SPIEGEL.

Cela t'arrive souvent. Faut-il que je quitte mon travail pour que tu puisses rester là les bras croisés ?

FRANTZ.

Comme tu me dis cela!

SPIEGEL.

Eh! sacrebleu! c'est vrai. Tu te laisses soigner par nous comme une femme! Hermann ne demeure pas si loin. que diable!

FRANTZ.

J'y vais.

SPIEGEL.

Tiens, voilà ta casquette.

Frantz sort.

SCÈNE IV

SPIEGEL, seul.

Paresseux! inutile! égoïste! Il se persuade qu'on lui doit tout et qu'il ne doit rien à personne. Voilà ce que c'est que de se vouer corps et âme à ces natures molles, on fait des ingrats... Ah çà! qu'est-ce que j'ai donc contre lui? Est-ce que par hasard...? Non, non!... Spiegel amoureux! ce serait trop drôle! Ce n'est pas mon lot, morbleu! Je ne suis ni beau, ni élégant, ni... enfin je ne suis ni un amant ni un mari, je suis un ami, un oncle! Bah! que Frantz soit heureux et glorieux! ma gloire et mon bonheur seront d'applaudir ses œuvres et de bercer ses enfants... et... et... Veux-tu bien ne pas pleurer, animal! — Ah! il était temps que cette confidence me réveillât, je ne sais pas où j'allais. (Se boutonnant.) N'y pensons plus. (Il chante.) Tra deri dera... Elle ne l'aime peut-être pas... Oh! si, elle doit l'aimer. Assurons-nous-en, et

puis... marions-les; car j'ai besoin de mettre une barrière entre elle et moi. — La voici.

SCÈNE V

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Spark ne veut décidément pas venir, mon pauvre Spiegel.

SPIEGEL.

Tant mieux! J'ai à vous parler sans témoins.

FRÉDÉRIQUE.

Un secret... même pour Spark?... Il est pourtant discret.

SPIEGEL.

Il s'agit de savoir si vous aimez votre cousin.

FRÉDÉRIQUE.

Singulière question, mon ami! Je serais bien ingrate de ne pas l'aimer. C'est son père qui m'a recueillie et élevée; quand il est mort, il m'a dit : « Je te lègue à Frantz. » Je suis venue à Munich, et Frantz m'a fait une place dans son cœur et à son foyer.

SPIEGEL.

Ne fallait-il pas vous laisser dans la rue? Frantz n'a fait là que le devoir d'un parent.

FRÉDÉRIQUE.

Et pour vous, Spiegel, était-ce aussi le devoir d'un

parent ? car vous avez votre part dans le bienfait : vos deux pauvretés se sont cotisées pour recueillir l'orpheline.

SPIEGEL.

Pardieu ! quand il n'y a pas pour deux, ça n'est pas plus ruineux d'être trois.

FRÉDÉRIQUE.

Mais ce dont je serai éternellement reconnaissante, ce qui me touche au fond du cœur, depuis que je suis en âge de réfléchir et de comprendre, c'est la dignité que vous avez mise tous deux dans votre existence de jeunes gens, par respect pour votre fille. Votre maison d'artistes est devenue maternelle dès l'instant que j'y ai posé le pied, comme si le tapage de votre jeunesse était sorti par une porte tandis que j'entrais par l'autre.

SPIEGEL.

C'est là ce qui vous acquitte et au delà envers nous. Vous avez installé ici l'ordre et le travail ; votre innocence s'est emparée du logis, et nous nous sommes mis à marcher sur la pointe du pied comme dans la chambre d'un enfant qui dort.

FRÉDÉRIQUE.

Comment donc ne vous aimerais-je pas, et que veut dire votre question ?

SPIEGEL, à part.

C'est vrai que ma question...

FRÉDÉRIQUE.

C'était là le grand secret que Spark ne peut pas entendre ?

SPIEGEL, à part.

Ah ! une idée. (Haut.) Écoutez, Frédérique, Frantz est bien triste : il a un chagrin.

FRÉDÉRIQUE.

Et lequel, mon Dieu?

SPIEGEL.

Il est amoureux.

FRÉDÉRIQUE.

Amoureux! lui?... Non, c'est impossible!...

SPIEGEL.

D'une femme qu'il ne peut pas épouser, parce qu'il est trop pauvre.

FRÉDÉRIQUE.

Est-ce lui qui vous a dit qu'il était amoureux?

SPIEGEL.

Oui, tout à l'heure.

FRÉDÉRIQUE.

Il vous l'a dit? Alors, c'est donc vrai!

SPIEGEL.

Qu'y a-t-il d'étonnant?

FRÉDÉRIQUE.

Rien... c'est tout simple... il est d'âge à se marier... mais je n'avais jamais songé qu'il se marierait. Et... vous êtes sûr qu'il l'aime?

SPIEGEL.

Que trop sûr!

FRÉDÉRIQUE.

Que trop? Elle n'est donc pas digne de lui? Il faut lui ouvrir les yeux, alors, l'empêcher... Peut-être ne l'aime-t-elle pas?

SPIEGEL.

Hélas! elle l'adore sans le savoir.

FRÉDÉRIQUE.

Sans le savoir?

SPIEGEL.

Son âme est si pure, qu'elle prend son amour pour de l'amitié; mais elle est jalouse de lui, elle pâlit à l'idée de lui en voir épouser une autre... sa voix s'altère, sa main tremble... (A part.) Je casserais bien quelque chose.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE BARON DE BERGHAUSEN.

LE BARON, en dehors.

A bas! à bas donc, vilaine bête!

SPIEGEL.

On vilipende Spark, maintenant?

LE BARON, entrant.

Pardon d'entrer sans plus de cérémonie; mais il n'y a pas de marteau chez vous, et la clef est sur la porte; ce qui m'a paru vouloir dire : « Entrez sans frapper. »

SPIEGEL.

C'est en effet l'habitude ici, monsieur.

LE BARON.

Cependant votre concierge m'a sauté aux jambes.

SPIEGEL.

Votre physionomie lui aura déplu.

LE BARON.

Il n'a pourtant pas le droit d'être difficile.

SPIEGEL, à part.

Il ne l'est pas.

LE BARON, apercevant Frédérique.

Mademoiselle!... (A Spiegel.) C'est à M. Frantz Milher que j'ai l'honneur...?

SPIEGEL.

Non, monsieur, c'est à M. Spiegel.

LE BARON, insistant.

On m'avait pourtant dit que M. Frantz Milher demeurait ici.

SPIEGEL.

Alors, ce doit être moi qui me trompe.

LE BARON.

Monsieur est facétieux.

SPIEGEL.

Non, monsieur, je suis peintre.

Spiegel va à son chevalet.

FRÉDÉRIQUE.

M. Frantz demeure en effet ici, monsieur ; mais il est sorti pour le moment.

LE BARON.

Tant pis ! tant pis ! Je suis pressé.

FRÉDÉRIQUE.

Si c'est une chose qu'on puisse lui redire, voilà M. Spiegel, son ami intime.

LE BARON.

Merci ! j'aime mieux l'attendre. Je prends la peine de m'asseoir.

Il passe à droite près du divan.

SPIEGEL.

Je vous y autorise.

FRÉDÉRIQUE, *bas, à Spiegel.*

Soyez donc plus poli.

SPIEGEL, *de même.*

Il nous déplaît, à Spark et à moi. Or, Spark a bon nez... et moi aussi.

LE BARON, *assis, à part.*

La petite est jolie... La maîtresse d'un de ces drôles, sans doute.

FRÉDÉRIQUE, *au baron.*

Vous n'attendrez pas longtemps, monsieur; car j'entends M. Frantz.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANTZ, *puis* PETERMANN.

LE BARON, *se levant, à Frantz.*

Monsieur, je suis votre serviteur.

FRANTZ.

A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ?

LE BARON.

Au baron de Berghausen. (A part.) Celui-ci a l'air mieux élevé. (Haut.) Je venais vous entretenir d'une petite affaire.

FRANTZ.

Je regrette, monsieur le baron, que vous ayez eu l'ennui de m'attendre.

LE BARON.

Ne regrettez rien, monsieur ; votre ami m'a reçu avec une bonne grâce...

SPIEGEL, à Frédérique, assise près du chevalet.

Ah ! que d'indulgence !

FRANTZ.

L'affaire en question veut-elle le secret, monsieur ?

LE BARON.

Nullement, jeune homme ; elle concerne votre métier.

FRANTZ.

Mon mét... ?

LE BARON.

Je voulais dire votre art. Vous devez avoir dans vos cartons un *Requiem*, une *Messe des Morts*, un *De Profundis*, quelque chose de larmoyant ?

FRANTZ.

Vous savez, monsieur, que les musiciens inconnus, comme moi, ont toujours leurs tiroirs pleins d'essais de tous genres. Mais puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre demande ? car je n'ai aucune notoriété.

LE BARON.

C'est bien simple, jeune homme : je suis cousin du comte Sigismond d'Hildesheim.

FRANTZ.

Celui qui vient de mourir ?

LE BARON.

Il m'avait souvent dit qu'il voulait à ses obsèques un *Requiem* de votre façon, et je tiens à accomplir cette fantaisie bizarre d'un mourant.

FRANTZ.

C'est étrange ! Je ne connaissais pas le comte Sigismond.

LE BARON.

Il paraît qu'il avait entendu de votre musique quelque part. Toujours est-il qu'il faisait grand cas de votre talent.

FRANTZ.

Alors, monsieur, pour la rareté du fait, et pour remercier mon seul admirateur, permettez-moi de vous offrir ce que vous veniez acheter.

LE BARON.

Non pas, non pas ! Il faut que chacun vive de son travail.

FRANTZ.

Vous me ferez plaisir, monsieur.

LE BARON.

Impossible, mon cher ; comprenez donc ! ce serait inconvenant.

Frantz va chercher la musique sur le piano.

SPIEGEL, *allant au baron.*

Alors, monsieur le baron, c'est cinq cents florins.

LE BARON.

Plaît-il ?

SPIEGEL.

Cinq cents florins.

LE BARON.

A la bonne heure !

FRANTZ.

Voici la chose.

Il présente au baron un rouleau de musique.

LE BARON.

Mais dites-moi donc, jeune homme, c'est énorme, cela... Il y a là de quoi enterrer vingt personnes.

FRANTZ.

Rassurez-vous, c'est l'orchestration qui fait tout ce volume.

LE BARON.

Très bien ! (*Il appelle.*) Petermann ? (*Entre un domestique.*) Prenez ce paquet. — Monsieur Frantz, je vous remercie. Voici les cinq cents florins demandés, il n'y a pas moins dans cette bourse ; s'il y a davantage, tant mieux pour vous.

Il tend une bourse à Frantz ; Spiegel fait un mouvement pour la prendre ; Frantz lui arrête le bras ; la bourse tombe sur le parquet.

FRANTZ, *poussant la bourse du pied.*

Petermann, le paquet est lourd, voici votre pourboire.

PETERMANN.

Monsieur le baron, dois-je... ?

LE BARON.

Comme il vous plaira, mon prince.

Il sort. — Petermann ramasse la bourse et sort.

SCÈNE VIII

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, FRANTZ.

FRANTZ.

Tu as vu, Spiegel, l'insolence de ce riche !

SPIEGEL.

Tu as fait voir, en revanche, l'orgueil de ce pauvre ! Ces cinq cents florins auraient été bien commodes à Hermann et à nous.

FRANTZ.

Pas tant qu'ils m'ont été agréables à jeter au nez de cet impertinent. J'ai eu du plaisir pour plus de mille florins.

SPIEGEL.

Alors, c'est une économie nette de cinq cents florins que tu as faite. Je n'ai plus rien à dire.

FRANTZ.

As-tu remarqué la figure de ce vieux fat ? Il est peint comme une vieille femme.

SPIEGEL.

Encore est-il mal peint ; c'est une croûte.

FRANTZ.

Le fait est que son visage a l'air d'un mauvais portrait.

SPIEGEL.

Qui aurait bien besoin d'être rentoilé. Mais laissons là cette gouache ; nous avons à causer de choses plus intéressantes · de toi, Frantz ; de vous, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE, se levant.

De moi ?

SPIEGEL.

Oui...

SCÈNE IX

Les Mêmes, DOROTHÉE, LA MARGRAVE.

Un laquais ouvre la porte et annonce.

UN LAQUAIS.

Madame la margrave de Rosenfeld.

SPIEGEL, à part.

Est-ce que tout l'*Almanach de Gotha* va défiler.

LA MARGRAVE.

Lequel de vous, messieurs, est M. Frantz Milher ?

FRANTZ.

C'est moi, madame.

LA MARGRAVE.

J'ai un service à vous demander, monsieur.

FRÉDÉRIQUE, approchant une chaise.

Veuillez vous asseoir, mesdames.

LA MARGRAVE.

Merci, madame; je n'ai que deux mots à dire à monsieur votre mari.

Elle s'assied sur le divan avec Dorothée.

FRÉDÉRIQUE, à part.

Mon mari!

FRANTZ.

Il ne fallait pas prendre la peine de vous déranger, madame; il fallait me faire dire de passer chez vous.

LA MARGRAVE.

J'y avais songé, monsieur; mais les préparatifs d'un départ, les visites d'adieu, les emplettes, occupent tellement ma journée, que je n'aurais su quelle heure vous assigner, et il m'a semblé plus court de venir moi-même, d'autant que vous étiez sur mon chemin.

FRANTZ.

C'est beaucoup d'honneur pour ma pauvre maison.

LA MARGRAVE.

Vous devez avoir dans vos cartons un *Requiem*.

SPIEGEL, toujours peignant.

Non, madame, non, il n'y en a plus. On vient d'enlever le dernier; mais, si vous voulez une marche funèbre, il nous en reste une en très bon état.

LA MARGRAVE.

Quelle est cette plaisanterie?

FRANTZ.

La vérité, madame : il sort d'ici un certain baron de Berghausen...

LA MARGRAVE.

Le baron de Berghausen?... Tout s'explique.

SPIEGEL.

Il a fait rafle sur les *Requiem.*

LA MARGRAVE.

Je suis contrariée de cette circonstance, monsieur; elle m'enlève la consolation de satisfaire un désir de mon bien-aimé parent. Mais je ne me tiens pas pour battue, et, puisque le baron s'est emparé du *Requiem*, je pourrai m'arranger de la marche funèbre dont parlait votre ami.

FRANTZ.

C'est bien, madame.

LA MARGRAVE, à Frantz.

Les œuvres d'un homme comme vous ne se marchandent pas, monsieur; veuillez fixer vous-même...

FRANTZ.

Je ne peux pas vous demander un prix, madame, après avoir offert pour rien au baron...

LA MARGRAVE.

Pour rien ?...

FRANTZ.

Il ne m'a pas fait la grâce d'accepter, je dois le dire. Il a tenu à me jeter un pourboire.

LA MARGRAVE, se levant.

J'accepte votre musique avec reconnaissance, monsieur,

à condition que vous me permettrez d'envoyer à madame un souvenir de moi.

SPIEGEL, à part.

A la bonne heure, celle-là est polie !

DOROTHÉE, qui s'est approchée du chevalet de Spiegel.

Oh ! maman, venez donc voir...

LA MARGRAVE.

Quoi, ma fille ?

DOROTHÉE.

Le portrait de notre cousin, le comte Sigismond !

FRANTZ.

Est-il possible ?

LA MARGRAVE.

Très ressemblant.

SPIEGEL.

Tiens, tiens, tiens, c'était lui !

FRANTZ.

Je comprends à présent.

LA MARGRAVE.

Vous faisiez son portrait sans savoir son nom ?

SPIEGEL.

Parfaitement ! — C'est-à-dire... parfaitement...

LA MARGRAVE.

Et pourquoi figure-t-il dans cette scène ? Il y a une histoire là-dessous.

FRÉDÉRIQUE.

Oui, madame, et une histoire qui nous est bien chère.

DOROTHÉE.

Oh! contez-nous-la, s'il vous plaît. J'adore les histoires.

LA MARGRAVE.

Vous êtes indiscrète, ma fille.

FRÉDÉRIQUE.

Au contraire, madame, nous aimons à raconter ce trait du comte Sigismond, qui jusqu'ici s'appelait chez nous le grand inconnu. (La margrave s'assied sur une chaise près du chevalet ; Frantz, pendant le récit, met en ordre la partition de la *Marche funèbre*). Nous étions réunis tous trois dans cette chambre, un soir d'été; Frantz venait de terminer une symphonie, et je la jouais sur le piano; aux dernières notes, la porte s'ouvre et nous voyons entrer un étranger...

SPIEGEL.

Vieux, grand, sec, nez en bec d'aigle, canne à pomme d'ivoire, bague de cornaline au doigt.

DOROTHÉE.

C'était bien lui!

FRÉDÉRIQUE.

« Je passais devant votre fenêtre, nous dit-il, votre musique m'a arrêté; je me suis assis sur le banc de pierre et j'ai tout écouté. Apprenez-moi quel est l'auteur de cette symphonie digne de Beethoven ? »

SPIEGEL.

« — Elle est de mon ami Frantz Wagner, » lui dis-je fièrement. Alors, il pria Frédérique de la recommencer,

et, quand elle eut fini, il s'approcha de Frantz, et, lui imposant la main sur le front : « — Monsieur Frantz, lui dit-il, vous êtes un maître. » Il s'y connaissait.

FRÉDÉRIQUE.

Alors, il s'assit entre nous et nous questionna sur notre existence avec une si paternelle bonté, que nous lui avons tout raconté, et que le récit a duré jusqu'à onze heures du soir. « — Je reviendrai, dit-il en nous quittant. j'ai passé près de vous les plus douces heures de ma vie... Monsieur Spiegel. faites-moi la grâce de composer un tableau de cette scène. »

SPIEGEL.

Il tira de son portefeuille un billet de cinq cents florins qu'il me remit pour acompte, et il partit sans que nous songions à lui demander son nom. Nous ne l'avons pas revu.

DOROTHÉE.

C'est tout ?

LA MARGRAVE.

Il est tombé malade vers la fin du printemps; malgré nos soins, il ne s'est plus relevé.

SPIEGEL.

Pauvre brave homme !

DOROTHÉE.

Il avait de singulières idées d'entrer ainsi chez les gens... C'est égal, le tableau est très ressemblant. Ah ! monsieur, quel délicieux passe-temps que la peinture !

SPIEGEL, *d'un air gracieux.*

Ah ! mademoiselle... Et le battage en grange, donc !...

LA MARGRAVE.

Votre récit m'a tellement intéressée, que j'ai oublié mes courses. Je vous remercie, madame, des douces heures qu'a passées près de vous le comte Sigismond. Vous voudrez bien accepter de moi une bagatelle... qui ne m'acquittera pas envers votre mari.

FRÉDÉRIQUE.

Je vous rends grâces, madame, en mon nom, au nom de mon cousin.

LA MARGRAVE.

Votre cousin ?... Ah !... Venez, ma fille. François, prenez ce rouleau. Messieurs, ne vous dérangez pas.

Elle sort avec sa fille ; le laquais les suit.

SCÈNE X

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

FRANTZ.

A la bonne heure ! voilà une vraie grande dame !

FRÉDÉRIQUE.

Elle est très gracieuse !

SPIEGEL.

As-tu remarqué, Frantz, qu'elle s'est refroidie tout à coup en apprenant que Frédérique n'est pas ta femme ?

FRANTZ.

Non.

LE LAQUAIS DE LA MARGRAVE, rentrant.

Madame la margrave envoie ceci à M. Frantz, avec ses compliments.

Il remet un petit rouleau, salue et sort.

FRANTZ, prenant le rouleau et le donnant à Frédérique.

Déjà son souvenir à Frédérique !

FRÉDÉRIQUE et SPIEGEL.

Ah ! voyons !....

SPIEGEL.

Ce souvenir ressemble terriblement à un rouleau d'or.

FRANTZ.

Allons donc !

FRÉDÉRIQUE, défaisant le rouleau.

C'est vrai, de l'or.

SPIEGEL.

Tu vois !

FRANTZ.

C'est une impertinence pire que celle du baron !

SPIEGEL, prenant le rouleau des mains de Frédérique et le mettant dans sa poche.

La margrave a raison. Elle avait promis un souvenir à ta femme, et non à ta... cousine.

FRANTZ.

Ah ! je comprends ! Elle a cru... Mordieu ! je cours après elle pour lui dire...

SPIEGEL.

Rien qu'elle puisse croire. Le monde, qui n'est pas

dans le secret de notre existence, a le droit de juger sur les apparences.

FRÉDÉRIQUE.

Que voulez-vous dire, Spiegel?

SPIEGEL.

Cela ne vous regarde pas. (A Frantz.) Frédérique n'est plus une enfant, tu me le disais toi-même ; que veux-tu qu'on pense de son séjour ici? Tu vois qu'à notre premier contact avec le monde, la fausseté de la position se fait sentir.

FRANTZ.

C'est vrai.

SPIEGEL.

Il faut couper court aux interprétations, et le moyen est simple. Frédérique t'aime d'amour.

FRÉDÉRIQUE.

Moi! Qui vous l'a dit?

SPIEGEL.

Je l'ai parbleu bien vu tout à l'heure!

FRÉDÉRIQUE.

Mais, Spiegel, en vérité, je ne sais pourquoi...

SPIEGEL.

Que de façons, mon Dieu! C'est vous qu'il aime.

FRÉDÉRIQUE.

Est-ce vrai, Frantz?

FRANTZ, souriant.

Puisqu'il te le dit!

FRÉDÉRIQUE.

Oh! que je suis heureuse! Vilain Spiegel, qui m'avait fait croire...

Elle lui saute au cou.

SPIEGEL, à part.

Voilà mon rôle de père qui commence!

FRANTZ.

Et moi, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Vous?

Elle lui tend la main.

SPIEGEL.

Tu vas l'épouser dans huit jours... le temps de publier les bans.

FRANTZ.

Mais nous sommes trop pauvres pour nous marier.

SPIEGEL.

C'est justement parce que tu es pauvre qu'il faut te marier. L'amour est la seule chose qui ne s'achète pas. Dans un palais ou dans un taudis, il remplit tout, il est meublant. Nous en avons plus besoin ici que dans un château.

FRANTZ.

Tu ne vois guère loin, mon ami!

SPIEGEL.

Ah! oui, les enfants, n'est-ce pas? Tes enfants feront comme nous; ils se porteront bien sans se douter qu'ils sont pauvres... C'est l'âge riche, l'enfance!... S'ils ne mangent que pour dix kreutzers par jour, ils dormiront pour cent mille florins par an, et, quand ils seront

grands, parbleu! ils travailleront. — Qu'en pensez-vous, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Je suis de votre avis, Spiegel : nous sommes riches puisque nous sommes jeunes.

FRANTZ.

Eh bien, donc, à la grâce de Dieu! Mon amour sera aussi courageux que le tien, chère Frédérique. Bien fou qui sacrifie sa jeunesse à sa vieillesse! Mangeons notre bonheur en herbe, de peur de la grêle.

SPIEGEL.

Va, va, c'est une plante vivace qui repousse du pied.

FRANTZ, à Frédérique.

Dans huit jours, tu seras ma femme.

FRÉDÉRIQUE.

Bon Spiegel!...

SPIEGEL, à part.

Eh bien... j'ai un poids de moins sur la poitrine.

SCÈNE XI

LES MÊMES, UN FACTEUR DE LA POSTE.

LE FACTEUR.

Une lettre pour M. Frantz... un demi-florin.

Il remet une lettre à Frantz, qui le paye, et il sort.

SPIEGEL, à Frantz.

Tu reçois des lettres d'un demi-florin!... Sardanapale!

FRANTZ, tenant la lettre.

Le format est respectable!

SPIEGEL.

Encore une commande de *Requiem?*

FRANTZ.

Cachet noir, justement!... et d'une belle largeur.

SPIEGEL.

Quel malheur de casser cette moulure! Il le faut, cependant.

FRANTZ, lisant la lettre.

« Monsieur, conformément aux dernières volontés du comte Sigismond d'Hildesheim, je vous invite, ainsi que M. Spiegel, votre ami, et mademoiselle Frédérique, votre cousine, à vous trouver au château d'Hildesheim, jeudi prochain, sur le coup de midi, pour assister à la lecture du testament dudit comte d'Hildesheim.

» Je vous salue,

» GOTTLIEB, *notaire royal.* »

SPIEGEL.

Il nous salue... tout simplement... à la bonne franquette, sans être plus fier de l'honneur qu'il se fait... Voilà un patriarche! Irons-nous à ce château?

FRANTZ.

Parbleu!... Gageons que ce brave comte nous laisse quelque-chose.

SPIEGEL.

Au fait, il était assez braque pour cela.

FRÉDÉRIQUE.

Et puis ce sera un voyage!

SPIEGEL.

Je vais commander une berline à quatre chevaux.

FRANTZ.

Tu es fou!

SPIEGEL.

Est-ce trop de quatre chevaux? Alors, allons à pied.

FRANTZ.

Nous prendrons une patache. Veux-tu pas que Frédérique fasse là route le sac sur le dos?

SPIEGEL.

C'est juste! j'emporterai ma boîte à couleurs et je ferai quelques études en chemin.

FRÉDÉRIQUE.

Ce sera charmant!

FRANTZ.

Au fait, jeudi, c'est après-demain... Nous n'avons pas de temps à perdre.

SPIEGEL, mettant sa boîte à couleurs sur son dos.

En route! les paquets sont faits.

FRANTZ.

Laisse-moi prendre une valise pour Frédérique et moi.

SPIEGEL.

Buckingham!... Va chercher tes bijoux, va! (Frantz sort par la gauche.) Vous voilà contente, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE.

Oui... et pourtant, si nous laissions le bonheur ici?

SPIEGEL.

Eh bien, nous saurons où il est, nous reviendrons le chercher.

ACTE DEUXIÈME

Une grande salle au château d'Hildesheim; porte d'entrée au fond. — A gauche, une table avec un fauteuil; à droite, trois fauteuils sur une même ligne diagonale au théâtre, derrière lesquels sont placées trois chaises à une certaine distance.

SCÈNE PREMIÈRE

STURM, DOMESTIQUES.

STURM.

Mettez entre les fauteuils et les chaises un intervalle respectueux... C'est cela. La réunion est pour midi, les héritiers ne sauraient tarder. Préparez-vous à les recevoir avec tous les honneurs dus à leur rang et à leurs qualités.

UN DOMESTIQUE.

Oui, monsieur l'intendant.

STURM.

Pour M. le baron, l'appartement de l'aile droite; pour madame la margrave et sa fille, celui de l'aile gauche.

LE DOMESTIQUE.

Où logera-t-on les trois autres?

STURM.

Les trois autres?

LE DOMESTIQUE.

Oui, ceux qui doivent s'asseoir sur les chaises.

STURM.

On ne les logera pas; il y a une auberge dans le village. (Tirant sa montre.) Onze heures, et personne encore d'arrivé! Maître Gottlieb, lui-même...

LE DOMESTIQUE.

Faites excuse, monsieur l'intendant, M. le notaire est depuis deux heures dans la salle à manger.

STURM.

A propos, tenez prête une collation. Pour M. le baron, un pâté de venaison et un flacon de johannisberg; pour la margrave et sa fille, des sirops, des gâteaux et les plus beaux fruits du verger.

LE DOMESTIQUE.

Et pour les trois autres?

STURM.

Les trois autres passeront à l'office, et vous veillerez à ce qu'ils n'y fassent pas trop de dégâts. — La margrave et sa fille! Sortez.

Les domestiques sortent par la gauche.

SCÈNE II

STURM, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

STURM, saluant.

Madame la margrave... Mademoiselle...

LA MARGRAVE.

Qu'est-ce à dire, maître Sturm? Personne dans les antichambres!... On entre ici comme dans une auberge.

STURM.

Quand vous êtes entrée, madame, j'étais occupé à donner des ordres...

LA MARGRAVE.

C'est moi seule que ce soin regarde désormais.

STURM.

Ah!

LA MARGRAVE.

Ce château est mal tenu : le perron est en ruine, le parc m'a semblé négligé.

DOROTHÉE.

Il est plein de mouches.

LA MARGRAVE.

L'herbe et les ronces poussent dans les allées.

STURM.

Madame la margrave n'ignore pas que M. le comte était bizarre en tout. Il aimait à voir pousser en paix les

grandes herbes et voulait qu'on respectât autour de lui ce qu'il appelait le travail du bon Dieu.

LA MARGRAVE.

Esprit charmant ! belle âme que le ciel jaloux a trop tôt reprise à la terre ! — Sans plus tarder, maître Sturm, vous ferez sabler et ratisser les allées du parc... vous m'entendez ?

STURM.

Parfaitement, madame la margrave, parfaitement. (A part.) C'est clair, c'est elle qui hérite.

LA MARGRAVE.

M. le baron n'a point paru ?

STURM.

Pas encore, madame la margrave.

LA MARGRAVE.

Que font ces trois chaises ?

STURM.

Ces trois chaises, madame la margrave, attendent de petites gens à qui M. le comte aura voulu faire quelque galanterie posthume... des artistes... des histrions... C'est le notaire qui les a convoqués.

LA MARGRAVE.

Je devine... C'est bien !... laissez-nous.

Sturm sort.

SCÈNE III

DOROTHÉE, LA MARGRAVE.

DOROTHÉE.

Enfin, je vais donc pouvoir me marier !

LA MARGRAVE.

Vous dites ?

DOROTHÉE.

Je dis qu'à présent que me voilà riche, rien ne s'oppose plus à mon mariage avec Conrad.

LA MARGRAVE.

Vous me comptez pour rien ?...

DOROTHÉE.

Mais, maman, quand vous vouliez me faire épouser le comte Sigismond, vous me disiez qu'une fois veuve, j'épouserais Conrad.

LA MARGRAVE.

Êtes-vous veuve ?

DOROTHÉE.

Ce n'est pas ma faute si je ne le suis pas.

LA MARGRAVE.

Est-ce la mienne ?

DOROTHÉE.

Non, maman ; mais...

LA MARGRAVE.

Vous êtes sous mon autorité, et, sachez-le, jamais la margrave de Rosenfeld ne jettera sa fille, une des plus riches et des plus nobles héritières d'Allemagne, à la tète d'un petit lieutenant de chevau-légers.

DOROTHÉE.

Puisque je l'aime !

LA MARGRAVE.

C'est son uniforme que vous aimez.

DOROTHÉE.

Il est bleu de ciel !

LA MARGRAVE.

Bleu de ciel, ou bleu de Prusse, vous ferez ce que je jugerai convenable. Vous avez assez d'esprit, Dorothée, pour savoir que vous n'en avez pas ?

DOROTHÉE.

Oh ! oui, maman.

LA MARGRAVE.

Reposez-vous donc sur moi du soin de votre bonheur. Vous épouserez un conseiller aulique, ou bien un feld-maréchal. Soyez raisonnable, et je vous laisserai arranger ce château à votre fantaisie.

DOROTHÉE.

Vrai, maman ?

LA MARGRAVE.

Je vous le promets.

DOROTHÉE.

C'est moi qui choisirai les tentures ?

LA MARGRAVE.

Vous seule.

DOROTHÉE.

Eh bien, alors, ce salon sera bleu de ciel.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LE BARON.

LE BARON, qui est entré depuis un instant.

Gorge-de-pigeon, mon petit ange.

DOROTHÉE.

Comment ?...

LE BARON.

C'est la nuance que je préfère.

DOROTHÉE.

Bleu de ciel, monsieur de Berghausen ; c'est ma couleur de prédilection.

LE BARON.

Chère margrave !...

Il lui prend la main.

LA MARGRAVE.

Bonjour, baron.

LE BARON, après lui avoir baisé la main.

Voilà ce qu'aucun revers de fortune ne saurait vous ravir... la plus jolie main de toute la Bavière. (Se tournant vers Dorothée.) Mon petit ange, il sera gorge-de-pigeon.

DOROTHÉE.

Bleu! bleu! bleu! Pas vrai, maman?

LA MARGRAVE.

Taisez-vous! — Baron, compteriez-vous hériter, par hasard?

LE BARON.

Et vous?

LA MARGRAVE.

Je m'en flatte.

LE BARON.

Moi, j'en suis sûr.

LA MARGRAVE.

J'aurais cru que vous aviez passé l'âge des illusions.

LE BARON.

Ah! margrave, quand je pense encore tant de bien de vous!

LA MARGRAVE.

Mon pauvre baron, on vous avait noirci dans l'esprit du comte Sigismond.

LE BARON.

Moi, madame! Et comment, je vous prie?

LA MARGRAVE.

On lui avait parlé de vous.

DOROTHÉE.

Oui, oui... il en savait de belles sur votre compte!... Il disait que vous étiez un bourreau d'argent, un panier percé, un gouffre sans fond; que vous aviez déjà englouti

deux fortunes, et que, s'il vous laissait la sienne, vous n'en feriez qu'une bouchée.

LE BARON.

Oh! oh!

LA MARGRAVE, allant à Dorothée.

Ménagez vos expressions, Dorothée!... — Excusez-la, baron, c'est une enfant. Alors même qu'il parlait de vous, le comte Sigismond ne se départait jamais des égards qu'on se doit entre parents. Parfois même il avait la bonté de vous plaindre; seulement, comme il savait que vous comptiez sur sa succession pour payer vos dettes, il vous plaignait moins que vos créanciers.

DOROTHÉE.

Ce sont les nôtres qui vont être contents!...

LE BARON.

Ah! parfait!

LA MARGRAVE, bas, à sa fille.

Sotte que vous êtes!

LE BARON.

La malice d'un démon et la naïveté d'un ange! Je ne m'explique pas que notre cher parent ait résisté à tant de séductions.

LA MARGRAVE.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Qu'à sa place, moins sage que lui, je me serais pris au piége de ces beaux yeux...

Il regarde Dorothée.

LA MARGRAVE.

Que signifie ?...

LE BARON.

Voyons, madame la margrave, entre parents aussi tendrement unis que nous le sommes, on se dit tout ! Ne vouliez-vous pas lui faire épouser votre fille ?

LA MARGRAVE.

Dites donc plutôt que c'est vous qui vouliez vous faire adopter par lui.

LE BARON.

Il se trouvait un peu mûr pour conduire à l'autel une jeune épousée.

LA MARGRAVE.

Il se trouvait un peu jeune pour avoir un fils de votre âge.

LE BARON.

Entre nous, madame la margrave, le comte Sigismond, tout en s'amusant de la petite comédie que vous donniez à sa vieillesse, vous en voulait un peu du rôle que vous lui réserviez.

LA MARGRAVE.

Vous croyez peut-être qu'il vous savait gré de l'honneur que vous lui ménagiez ?

LE BARON.

« Mon cousin, me disait-il parfois, il y aura, après ma mort, bien des cupidités déçues ! »

LA MARGRAVE.

« Ma cousine, me disait-il souvent, l'ouverture de mon testament trompera bien des convoitises. »

LE BARON.

Eh bien, madame la margrave, précisément voici maître Gottlieb qui porte nos destinées sous son bras.

SCÈNE V

Les Mêmes, GOTTLIEB.

GOTTLIEB, un portefeuille sous le bras et saluant.

Madame la margrave !... Mademoiselle !... Monsieur le baron !...

LE BARON.

Bonjour, Gottlieb, bonjour.

GOTTLIEB, bas, au baron.

Le comte Sigismond avait mis en moi toute sa confiance, dans quelques instants, vous allez sans doute hériter de tous ses droits...

LE BARON, bas.

C'est votre sentiment ?

GOTTLIEB.

Il vous appréciait... Puis-je espérer ?...

LE BARON.

Vous pouvez me compter au nombre de vos clients.

GOTTLIEB, bas, à la margrave.

Le comte Sigismond avait mis en moi toute sa confiance, dans quelques instants, madame la margrave, vous allez sans doute hériter de tous ses droits...

LA MARGRAVE, bas.

C'est votre opinion?

GOTTLIEB.

Il vous appréciait... Puis-je espérer...?

LA MARGRAVE.

Ma clientèle vous est acquise.

LE BARON.

Ah çà! la réunion est complète...

GOTTLIEB.

Pas tout à fait, monsieur le baron.

LE BARON.

Qui donc manque-t-il?

GOTTLIEB.

Quelques bohémiens que j'ai dû convoquer conformément aux ordres du testateur.

LE BARON.

Des bohémiens?

GOTTLIEB.

Un monsieur Milher... un monsieur Spiegel.

LE BARON, à lui-même.

Tiens, mes artistes!

GOTTLIEB.

S'ils ne sont pas arrivés à midi sonnant...

LE BARON.

Mais il est midi.

GOTTLIEB, tirant sa montre.

Moins trois minutes, monsieur le baron... c'est moi qui règle le soleil.

LE BARON.

Toujours de l'esprit, mon gaillard !... Mais quel est ce tapage ?

GOTTLIEB.

Sans doute les voici.

Il va se placer à la table.

SCÈNE VI

Les Mêmes, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

SPIEGEL, se querellant avec Sturm dans la coulisse.

Que diable ! laissez entrer mon chien !

STURM.

Encore une fois, les chiens n'entrent pas ici.

SPIEGEL, montrant sa tête.

Messieurs et dames, dites, je vous en prie, qu'on laisse entrer mon chien.

LE BARON, à Gottlieb.

Le chien de monsieur est-il convoqué ?

GOTTLIEB.

Je ne le pense pas, monsieur le baron.

LE BARON.

Eh bien, alors, il n'a que faire ici.

SPIEGEL, parlant à son chien dans la coulisse.

Tu l'entends, mon vieux, on n'entre pas sans billet. Va, mon bonhomme, va m'attendre sous la charmille.

Frantz, Frédérique et Spiegel entrent en scène.

LE BARON, saluant Frédérique.

Mademoiselle!... Eh! bonjour, monsieur Milher.

FRANTZ.

Monsieur le baron...

LE BARON.

Enchanté, mon jeune ami, que le comte Sigismond ait pensé à vous.

FRANTZ.

Madame la margrave, voilà quelques jours, je vous ai présenté ma cousine; permettez-moi de vous présenter aujourd'hui ma fiancée.

LA MARGRAVE.

Je vous en félicite, monsieur. Il n'est jamais trop tard pour sortir d'une position équivoque.

FRANTZ.

Madame!...

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Qu'a-t-elle dit?

SPIEGEL, bas.

Une frivolité.

LE BARON, à Spiegel.

Vous vous mariez donc, vous autres?

SPIEGEL.

Et parfois même il nous en cuit... comme à vous autres.

LA MARGRAVE.

Qui attendons-nous encore, maître Gottlieb ?

GOTTLIEB.

Mesdames et messieurs, veuillez vous asseoir.

LE BARON, allant offrir la main à la margrave.

Madame la margrave !...

Il la conduit à un fauteuil.

FRANTZ, à Frédérique, la conduisant à une des chaises.

Quel luxe, ma pauvre enfant ! que c'est grand ! que c'est beau !

Dorothée, la margrave et le baron prennent place sur les fauteuils; Frantz, Frédérique et Spiegel sur les chaises.

LA MARGRAVE.

Maître Gottlieb, nous vous écoutons.

GOTTLIEB, debout devant la table, en face de l'auditoire, et tirant de son portefeuille un pli qu'il lui montre.

Voici le testament de très haut et très puissant seigneur Louis-Ulric Sigismond, comte d'Hildesheim. La veille de sa mort, le comte Sigismond l'a déposé lui-même entre mes mains, fermé et scellé de ses armes. — Vous voyez tous que les trois sceaux sont intacts.

SPIEGEL, se soulevant à moitié.

Ils sont parfaitement intacts... tous les quatre.

LE BARON.

Oui, oui ; allez, Gottlieb !

GOTTLIEB, déployant le testament.

Le testament est écrit en entier de la main du testateur; c'est ce que nous autres. officiers publics, nous appelons un testament olographe.

LE BARON.

Mais allez donc, Gottlieb!... à quoi pensez-vous?... Vous n'êtes pas ici pour professer le notariat, mon cher.

GOTTLIEB.

Je commence. (Lisant d'un ton solennel, après avoir toussé.) « Ceci est l'expression libre, pleine et entière de mes dernières volontés. Ayant toujours pensé que la richesse n'était qu'un dépôt entre mes mains... »

LA MARGRAVE.

Belle âme!

LE BARON.

Noble cœur!

GOTTLIEB, lisant.

« Et ne m'étant considéré moi-même que comme le distributeur des bienfaits de la Providence... »

SPIEGEL, à Frantz.

Tu vois bien qu'il y en a de bons.

GOTTLIEB, lisant.

« Je désire que l'œuvre de justice et de charité que j'ai poursuivie de mon vivant ne soit pas intérrompue par ma mort. »

LA MARGRAVE.

Sois tranquille, âme généreuse!

LE BARON.

Oui, repose en paix!

GOTTLIEB, lisant.

« En conséquence : à la margrave de Rosenfeld, ma cousine au dix-huitième degré, je lègue en toute jouissance, sa vie durant, et réversible, après sa mort, sur la tête de son aimable fille, une rente de six mille florins.

LA MARGRAVE et DOROTHÉE, se levant.

Six mille florins !...

LA MARGRAVE.

C'est impossible !...

GOTTLIEB.

J'ai parfaitement lu, madame la margrave. (Relisant.) « Une rente de six mille florins. »

LA MARGRAVE.

C'est tout ?

GOTTLIEB.

C'est tout.

DOROTHÉE.

Allons-nous-en, maman.

LA MARGRAVE, se rasseyant.

Pas encore.

LE BARON, lui offrant un flacon de sels.

Chère margrave !

SPIEGEL, à Frantz et à Frédérique.

Ah ! mais, je m'amuse, moi !

LA MARGRAVE, d'un air aimable.

Continuez, maître Gottlieb.

GOTTLIEB, lisant.

« A mon cousin au dix-neuvième degré, Rodolphe-Alfred, baron de Berghausen, ancien diplomate, commandeur de l'ordre du Saint-Sépulcre, je lègue en toute jouissance une rente viagère de six mille florins... »

LE BARON, se levant.

Hein ?...

GOTTLIEB, répétant.

« Une rente de six mille florins. »

LE BARON.

C'est tout ?

GOTTLIEB.

Oui, monsieur le baron.

LA MARGRAVE, lui offrant son flacon de sels.

Cher baron !

SPIEGEL.

Ah ! mais, je m'amuse beaucoup, moi.

LE BARON.

Ah çà ! qui donc hérite ?... Le chien de monsieur ?

GOTTLIEB.

Nous allons le savoir. (Lisant.) « A mademoiselle Frédérique Wagner... »

FRÉDÉRIQUE, se levant.

A moi ?

GOTTLIEB, lisant.

« Je laisse ma bague de cornaline, en priant cette honnête et belle personne de la porter en souvenir de moi. »

FRÉDÉRIQUE.

Excellent homme !... Je la porterai toute ma vie avec respect.

Elle se rassied.

SPIEGEL.

Mais qu'il était gentil, ce comte Sigismond !

GOTTLIEB.

Silence ! (Lisant.) « A monsieur Spiegel... »

SPIEGEL, se levant.

Présent !

GOTTLIEB, continuant.

« Peintre, demeurant à Munich... »

SPIEGEL.

Rue des Armuriers, numéro 9.

GOTTLIEB, continuant.

« Désirant récompenser son admirable dévouement à son ami Milher... »

SPIEGEL.

Quelle idée !

GOTTLIEB, continuant.

« Et lui permettre en même temps de cultiver son art en toute liberté... »

SPIEGEL.

A la bonne heure !

GOTTLIEB.

« Pour prix du tableau que je lui ai commandé et qui reste acquis à ma succession, je lègue une somme de quatre-vingt mille florins. »

SPIEGEL.

Quatre-vingt mille florins !...

FRÉDÉRIQUE, se levant et prenant les mains de Spiegel, que Frantz vient féliciter aussi.

Quel bonheur !

SPIEGEL.

Brave homme, va ! brave homme !...

LE BARON, à la margrave.

Voilà de l'argent bien placé !

LA MARGRAVE.

Quelle pitié !

FRANTZ, à Spiegel.

Tu as de la chance, toi !

SPIEGEL.

Eh bien, Frantz, est-ce que cette fortune n'est pas à nous deux, à nous trois ?

GOTTLIEB.

Silence donc ! je n'ai pas fini. (Lisant.) « Quant à Frantz Milher, musicien à Munich... comme la musique a été, avec l'amour du bien, l'unique passion de ma vie, et que j'ai reconnu chez ce jeune homme un véritable génie musical... »

SPIEGEL.

Bien !

GOTTLIEB.

« Voulant donner à ce génie tout le loisir de se développer... »

SPIEGEL.

Très bien !

GOTTLIEB.

« Ne doutant pas, d'ailleurs, que Frantz Milher ne fasse de la richesse l'usage que j'en ai fait moi-même... »

FRANTZ et FRÉDÉRIQUE, se levant.

Oh ! ciel !...

SPIEGEL.

Je réponds de lui !

GOTTLIEB, à Frantz.

Noble jeune homme ! le génie comme la vertu trouve toujours sa récompense ici-bas...

SPIEGEL.

Achevez, mais achevez donc !...

GOTTLIEB, achevant de lire.

« C'est lui, c'est Frantz Milher que j'institue mon légataire universel. »

LE BARON.

Voilà le bouquet !

Il se lève ; la margrave et Dorothée en font autant, et tous trois passent à gauche.

FRANTZ.

Moi !

FRÉDÉRIQUE.

Cher Frantz !...

FRANTZ.

Spiegel, Frédérique !... Mes amis !... est-ce un rêve ?...

SPIEGEL.

C'est ton rêve réalisé !... Tu voulais la richesse, tu l'as.

FRANTZ.

Nous l'avons !...

SPIEGEL.

Parbleu !...

FRANTZ.

Ah ! merci, comte Sigismond !... La richesse... et bientôt la gloire !...

SPIEGEL.

Plus de leçons, plus de cachets. (En montrant Frantz.) Il rendra à l'Allemagne Beethoven et Mozart.

FRANTZ.

Tu lui rendras Holbein et Albert Dürer.

SPIEGEL.

Oui !

FRÉDÉRIQUE.

Et nous n'oublierons jamais que nous sommes les trésoriers du pauvre.

SPIEGEL et FRANTZ.

Jamais !

Gottlieb s'approche de Spiegel, qui lui saute au cou.

FRANTZ.

Et toi, chère Frédérique, tu m'aimeras toujours ?...

FRÉDÉRIQUE.

Oh ! toujours, mon cher Frantz ! J'ai tant aimé ta pauvreté, que je puis, sans scrupule, aimer ton opulence.

SPIEGEL.

Allons visiter nos propriétés...

FRANTZ.

C'est cela... notre château...

FRÉDÉRIQUE.

Nos jardins !

SPIEGEL.

Notre parc...

TOUS TROIS.

Oui, oui, allons !

Ils se dirigent vivement vers le fond.

GOTTLIEB, à Frantz, qui ne l'écoute pas.

Le comte Sigismond avait mis en moi sa confiance... Puis-je espérer... ?

SPIEGEL, dans la coulisse.

Vive Sigismond !

Frédérique et Frantz sortent à la suite de Spiegel.

GOTTLIEB, regardant le baron et la margrave.

Que leur dire ?... Ma foi ! puisqu'ils n'héritent pas, bonsoir !

Il s'esquive.

SCÈNE VII

LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

Le baron et la margrave se regardent un moment en silence.

LE BARON.

Eh bien, margrave ?

LA MARGRAVE.

Eh bien, baron ?

LE BARON.

Mais où diable cette ganache de Sigismond avait-il connu ces espèces ?

LA MARGRAVE.

Je ne sais... dans leur atelier... Ce benêt de Frantz lui avait joué une symphonie de sa façon... Il n'en a pas fallu davantage.

LE BARON.

Vertudieu ! voilà une symphonie qui n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

LA MARGRAVE.

Mais les choses n'en resteront pas là. Il y a des juges à Munich !... Nous ferons casser le testament.

DOROTHÉE.

Tiens ! ça se casse donc, maman, les testaments ?

LE BARON.

Comme du verre, mon petit ange. — Chère margrave, j'y avais pensé... Malheureusement, c'est impossible.

LA MARGRAVE.

Pourquoi ?

LE BARON.

Parce que, n'étant ni vous ni moi, parents du défunt au degré successible, nous n'avons pas le droit d'attaquer ses dernières dispositions.

LA MARGRAVE.

En insinuant que la musique lui avait détraqué la cervelle ?

LE BARON.

Si vous m'en croyez, nous ne lèverons pas ce lièvre-là, il n'entrerait pas dans notre gibecière.

LA MARGRAVE.

Que voulez-vous dire?

LE BARON.

Que, le testament une fois cassé, le domaine public hériterait du tout, et qu'à ce jeu nous aurions perdu, vous et moi, six mille florins de rente.

LA MARGRAVE.

Mais c'est affreux, cela!...

LE BARON.

Ce n'est pas gai.

DOROTHÉE.

Maman, est-ce qu'à présent je vais pouvoir épouser Conrad?

LA MARGRAVE, préoccupée.

Épouser Conrad!...

LE BARON, bas.

Chère margrave...

LA MARGRAVE, de même.

Quoi?

LE BARON, de même.

Éloignez votre fille.

LA MARGRAVE, de même.

Pourquoi?

LE BARON, de même.

Éloignez-la.

LA MARGRAVE.

Allez, Dorothée, allez dire adieu à vos propriétés.

Elle passe à droite.

DOROTHÉE, faisant un pas vers le fond.

Adieu? je ne leur ai pas encore dit bonjour !

LE BARON.

Vous ferez d'une pierre deux coups.

LA MARGRAVE.

Allez, ma fille.

DOROTHÉE, à part.

On me renvoie toujours.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VIII

LE BARON, LA MARGRAVE.

LE BARON.

Jouons cartes sur table. Nous avons besoin d'une franchise réciproque. Je vais vous en donner l'exemple. Je suis perdu.

LA MARGRAVE.

Voilà le résultat de vos prodigalités et de vos folies.

LE BARON.

Mes folies? Je suis tout simplement le plus grand financier des temps modernes. Je me flatte d'avoir apporté dans ma vie un ordre et une prévoyance dignes de Salomon.

LA MARGRAVE.

Je serais curieuse...

LE BARON.

Rien de plus simple. Maître à vingt ans de mon patrimoine, qui n'allait qu'à cent mille florins de rente, j'avais devant moi l'héritage d'une tante et celui de mon cousin Sigismond. Ma tante, selon toutes probabilités, devait durer encore quinze ans. J'employai ces quinze années à manger magnifiquement le bien de mon père. Vous savez, margrave, si j'ai dignement soutenu l'éclat de ma maison... Au bout de quinze ans, il ne me restait pas un florin.

LA MARGRAVE.

Et votre tante mourait à point?

LE BARON.

Elle fut exacte. Me voilà donc à la tête de cent cinquante mille florins de revenu. Tout bien calculé, le comte Sigismond n'avait plus que quinze ans à vivre... s'il était raisonnable; je divisai ma tante en quinze parts égales.

LA MARGRAVE.

Malheureusement, le comte Sigismond se fit attendre un peu.

LE BARON.

Vous savez, il était flâneur par nature; il fut en retard de dix-huit mois, pendant lesquels il eût été absurde de diminuer mon train. J'hypothéquai la succession de cinq cent mille florins. Pouvais-je prévoir qu'elle me glisserait entre les doigts? Maintenant, si je veux payer mes créanciers, il faudra vendre ma terre de Berghausen, que j'ai respectée jusqu'ici, et j'en serai réduit à vivre

de la petite rente que m'a laissée ce mauvais plaisant de Sigismond.

LA MARGRAVE.

Pauvre baron!

LE BARON.

Mais, vous-même, pauvre margrave?

LA MARGRAVE.

Oh! moi, vous savez que mon existence a toujours été simple; il n'y a que deux manières de porter un grand nom : avec magnificence ou avec austérité. Vous avez pu choisir la première... j'ai dû me résigner à la seconde. Mais, je l'avoue, j'avais rêvé pour ma fille une vie plus brillante que la mienne. La voilà maintenant bien difficile à marier. Elle est jolie et de grande maison, mais elle est sans dot!

LE BARON.

Oui, ce drôle de Milher nous escamote quatre cent mille florins de rente. Nous le regarderions comme notre débiteur que nous serions dans notre droit.

LA MARGRAVE.

Nous n'avons pas d'action contre lui.

LE BARON, finement.

Mais sur lui!

LA MARGRAVE.

Est-ce que vous entrevoyez...?

LE BARON.

J'entrevois que la tête va lui tourner. Quatre cent mille florins de rente qui vous tombent du ciel sont bien faits pour bouleverser les idées d'un pauvre diable... de celui-là surtout... Je ne l'ai vu qu'un moment, mais je suis édifié sur son compte. Il a une vanité!...

LA MARGRAVE.

Quel parti pouvons-nous tirer...?

LE BARON.

Vous n'entrevoyez rien, vous?

LA MARGRAVE.

Non.

LE BARON.

Il est très gentil, ce petit Milher.

LA MARGRAVE.

Vous croyez?

LE BARON.

Très gentil! Il me rappelle mon fils, mon pauvre Christian. Ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble?

LA MARGRAVE.

Pas du tout!

LE BARON, finement, lui prenant la main.

Je vous assure que si.

LA MARGRAVE.

Ah! ah!

LE BARON.

Oui! — Et savez-vous que, s'il était gentilhomme, ce serait un parti superbe?

LA MARGRAVE.

C'est possible... c'est vrai... vous avez raison!

LE BARON.

Or çà, chère margrave, nous nous sommes fait la guerre et nous savons ce qu'il nous en coûte...

LA MARGRAVE.

Voici ma main.

LE BARON.

Voici la mienne. Nous sommes gens d'honneur...

LA MARGRAVE.

Le traité d'alliance est signé.

SCÈNE IX

LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, sur le seuil de la porte du fond.

Puis-je rentrer?

LA MARGRAVE.

Oui.

DOROTHÉE, descendant en scène.

Dites, maman, vais-je pouvoir épouser Conrad?

LA MARGRAVE.

Moins que jamais.

SCÈNE X

LES MÊMES, SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

SPIEGEL, dans la coulisse.

C'est superbe, ce parc! c'est une forêt vierge.

FRANTZ.

Au château, maintenant! (Ils entrent. — Bas, à Spiegel.) Ah! diantre, encore ici! Ils doivent être furieux.

FRÉDÉRIQUE, bas.

Pauvres gens!

LA MARGRAVE.

Nous vous attendions, monsieur Milher. J'ai un petit compte à régler avec vous.

FRANTZ.

Avec moi, madame?

LA MARGRAVE.

Oui; à notre première rencontre, il y a eu entre nous un malentendu que je tiens à réparer. J'avais promis à madame Milher un souvenir... Permettez-moi de l'offrir à votre fiancée.

FRANTZ.

Madame!...

LA MARGRAVE.

Dorothée, venez ici.

Elle détache la croix de Dorothée.

DOROTHÉE, bas.

Est-ce que vous allez donner ma croix à cette demoiselle?

LA MARGRAVE.

Taisez-vous!

DOROTHÉE, à part.

C'est agréable!

LA MARGRAVE, à Frédérique.

Voulez-vous bien, mademoiselle, que je mette à votre cou la croix de ma fille?

FRÉDÉRIQUE.

Que vous êtes bonne, madame!

SPIEGEL, *à part.*

C'est gentil, ce qu'elle fait là!

LA MARGRAVE.

Elle n'a de valeur que celle que vous voudrez bien y attacher.

FRÉDÉRIQUE, *à Dorothée.*

Voulez-vous que nous soyons amies, mademoiselle?

DOROTHÉE, *d'un air souriant, sur un signe de sa mère.*

Je le veux bien, mademoiselle.

Frédérique va auprès d'elle.

FRANTZ.

En un jour comme celui-ci, madame, le procédé est deux fois charmant.

LE BARON, *entre la margrave et Frantz, montrant celui-ci.*

Margrave, que vous disais-je?

LA MARGRAVE.

C'est vrai; il y a quelque chose.

LE BARON.

Quelque chose? Il y a tout.

FRANTZ.

Qu'est-ce donc?

LE BARON.

Rien... une ressemblance! — Allons, chère margrave, il est temps de prendre congé.

FRANTZ.

Vous partez ?

LA MARGRAVE.

Pour Munich.

FRÉDÉRIQUE.

Mais, madame, vous arrivez à peine... Mademoiselle doit être fatiguée de la route... La chaleur est accablante.

DOROTHÉE.

Ah ! oui, il fait bien chaud.

FRANTZ.

Ma cousine a raison, madame ; dans notre joie, nous n'avons pas songé... et puis nous n'aurions pas osé... mais, à présent...

FRÉDÉRIQUE.

Vous ne pouvez partir aujourd'hui... Faites-nous la grâce de vous reposer ici au moins une nuit... Vous êtes chez le comte Sigismond.

LA MARGRAVE.

Je ne sais si je dois...

FRANTZ.

Assez généreuse pour pardonner à ma fortune, vous êtes trop bonne pour vouloir l'humilier.

SPIEGEL, à part.

Ce diable de Frantz, quelle élocution !

FRANTZ.

Monsieur le baron, soyez assez aimable pour donner l'exemple à madame.

LE BARON.

Voyons, margrave, acceptons, pour la rareté du fait. Il sera plaisant de voir les parents qui n'héritent pas rester, ne fût-ce qu'un jour, chez les étrangers qui héritent. Ce sera plaisant et de très bon goût.

LA MARGRAVE.

Eh bien, baron...

FRANTZ.

Vous restez. Croyez, madame, que je sens tout le prix d'une faveur si grande.

LE BARON, à Spiegel.

Parbleu ! mon jeune Apelles, je veux que nous vidions un vieux flacon et que nous trinquions tous ensemble à la mémoire du défunt.

SPIEGEL.

Ça me va. (A part.) Il n'a pas plus de rancune qu'un poulet.

SCÈNE XI

LES MÊMES, STURM.

FRANTZ, à Sturm qui entre.

Que voulez-vous, mon ami ?

STURM.

Je viens prendre les ordres de mon nouveau maître.

FRANTZ, montrant Spiegel.

Adressez-vous à monsieur.

SPIEGEL.

A moi ?

FRANTZ.

Oui, cher Spiegel, je veux que le premier ordre soit donné par toi.

STURM, à Spiegel.

Parlez, monsieur.

SPIEGEL, après avoir réfléchi.

Faites entrer mon chien.

ACTE TROISIÈME

Un joli salon style Louis XIV, avec portes au fond et portes latérales. Une fenêtre au premier plan à droite. Sur le devant, à droite, un canapé ; à gauche, un métier à broder. Fauteuils et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

DOROTHÉE, LA MARGRAVE, assises à gauche devant le métier à broder; FRANTZ, assis à côté d'elles, mais un peu au-dessus; LE BARON, assis et tenant un journal; SPIEGEL, assis à droite sur un tabouret et dessinant auprès de FRÉDÉRIQUE, qui brode assise sur le canapé.

LE BARON.

Mon jeune ami, vous ne pouvez plus vous défendre de m'avoir sauvé la vie : c'est imprimé.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Encore cette sotte histoire !

FRANTZ.

Imprimé ?

LE BARON.

Oui, c'est un méchant tour que la *Gazette de Munich* joue à votre modestie. Écoutez ! (Lisant.) « Décidément, le château d'Hildesheim paraît prédestiné aux aventures

romanesques. On connaît le testament bizarre du comte Sigismond; on pouvait croire raisonnablement qu'il donnerait lieu à litige et que les héritiers naturels déclareraient la guerre au légataire universel. Bien loin de là. la margrave de Rosenfeld et le baron de Berghausen sont installés depuis trois semaines chez M. Frantz Milher. et vivent avec lui dans une intimité des plus cordiales. Ce miracle est dû à l'intervention d'un sanglier monstrueux qui s'apprêtait à découdre le baron dans une partie de chasse, quand M. Frantz Milher se jeta devant son hôte, lui fit un rempart de son corps et plongea son couteau dans la gorge du monstre, payant ainsi sa dette à la famille du comte Sigismond. » (A Frantz.) Qu'en dites-vous, mon jeune ami ?

FRANTZ.

Je dis, monsieur le baron, qu'en tuant ce sanglier, je n'ai sauvé absolument que moi. Vous étiez à quinze pas de la bête...

DOROTHÉE, au baron.

Derrière un petit mur. Je vous ai bien vu du fond de la calèche.

LA MARGRAVE, bas, à Dorothée.

Taisez-vous ! (Haut.) Ils sont rares, cher baron, les créanciers assez délicats pour nier leur créance.

LE BARON.

Très rares.

FRANTZ.

Pas plus que les débiteurs imaginaires, monsieur le baron.

LE BARON.

Prenez garde, mon cher ! si vous niez si obstinément mon danger, on finira par croire que la peur m'avait

troublé l'esprit, et votre délicatesse tournera à ma confusion.

FRANTZ.

Allons, monsieur le baron, puisque vous le voulez... je vous ai sauvé la vie.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Et ces gens-là n'ont pas un plan?

SPIEGEL, bas.

Bah !

FRANTZ.

Mais comment cette fable... je veux dire cette histoire est-elle arrivée jusqu'à Munich ?

LE BARON.

Je l'ai racontée à quelques gentilshommes du voisinage, à qui je n'ai pas demandé le secret.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Je jurerais que c'est lui qui a envoyé la note au journal.

SPIEGEL, bas.

A quoi bon?

FRÉDÉRIQUE, bas.

Nous ne le saurons que trop tôt.

LE BARON, à Frantz.

Ah çà ! mon jeune ami, je vous présente aujourd'hui chez le feld-maréchal. Il a toute la noblesse des environs à sa fête ; on va vous complimenter sur votre courage ; n'allez pas faire le modeste, au moins ; car ce serait à mon détriment.

LA MARGRAVE.

Il faut vous résigner à cette ovation.

FRANTZ.

Ce sera un triomphe à peu de frais; mais puisque monsieur le baron l'exige, je triompherai.

LA MARGRAVE.

Vous triompherez deux fois... car c'est à cette fête, mademoiselle, que M. Frantz doit annoncer son mariage avec vous.

FRÉDÉRIQUE.

Qu'importe mon mariage à cette noble société?

LA MARGRAVE.

Pardonnez-moi, mademoiselle, on s'en occupe. On vous sait gré d'avoir retardé votre bonheur d'un mois, par respect pour la mémoire du comte Sigismond.

FRÉDÉRIQUE.

C'était la seule façon que nous eussions de porter son deuil, et l'idée nous en fût venue, quand même vous ne nous l'eussiez pas suggérée.

LA MARGRAVE.

J'en suis si convaincue, que je vous en ai laissé tout l'honneur, et voilà ce dont le monde vous sait gré.

FRANTZ.

Serez-vous assez bon, monsieur le baron, pour m'emmener dans votre voiture? car je n'ai trouvé ici que des carrosses antédiluviens.

LE BARON.

Très volontiers.

LA MARGRAVE.

Est-ce que vous n'allez pas remonter votre maison?

FRANTZ.

Pardonnez-moi, madame. Le comte Sigismond m'a laissé beaucoup à faire à cet égard. Je compte d'abord remplacer ses domestiques, qui sont véritablement impossibles.

FRÉDÉRIQUE.

On va chasser ces vieux serviteurs?

FRANTZ.

Les chasser? Non pas. Je les renvoie à leurs métairies; car la plupart sont de vrais paysans. J'en garde quelques-uns, les plus vieux.

LA MARGRAVE.

Oui, les serviteurs à tête blanche font bien dans une grande maison.

FRANTZ.

Je voudrais vous soumettre une question très grave : aurai-je un huissier dans mon antichambre?

LA MARGRAVE.

Oui, cela aurait bon air.

FRANTZ.

Frac noir, chaîne d'argent, épée à poignée d'acier.

LA MARGRAVE.

Savez-vous, monsieur Frantz, que vous avez très bon goût? Où avez-vous appris toutes ces futilités de la vie des grands seigneurs?

LE BARON.

C'est dans le sang, ces choses-là. Notre ami est un gentilhomme changé en nourrice.

FRANTZ.

Ah ! monsieur le baron !...

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel.

Vous voyez, Spiegel : il est flatté du compliment.

SPIEGEL, bas.

Voudriez-vous qu'il s'en fachât?

LE BARON.

Et vos équipages, sont-ils commandés?

FRANTZ.

Pas tous... l'indispensable seulement : une berline, un landau, un tilbury, un briska, un char à bancs...

SPIEGEL, à part.

Et un char de triomphe à quatre places.

LE BARON.

Et que mettra-t-on sur les panneaux?

FRANTZ.

J'avais bien songé à une devise ; mais elle est peut-être trop ambitieuse.

LE BARON.

Voyons-la.

FRANTZ.

IPSIUS ATAVUS. (Se tournant vers la margrave.) Ancètre de soi-même, son propre ancêtre.

LA MARGRAVE.

C'est très joli.

DOROTHÉE.

Mais ce n'est pas possible !...

LE BARON.

Devise fière et modeste à la fois! Je l'envierais si je n'avais la mienne.

FRANTZ.

La vôtre, monsieur le baron?

LE BARON.

SANGUINE SOLVAM... Je paye avec mon sang.

SPIEGEL, à part.

Ça fait bien la jambe à ses fournisseurs!

FRANTZ.

Elle est superbe, en effet.

DOROTHÉE.

Pourquoi M. Frantz ne prend-il pas des armes de fantaisie? Par exemple, une lyre soutenue par deux anges?

LA MARGRAVE.

Dont l'un ressemblerait à mademoiselle Frédérique.

SPIEGEL.

Et l'autre à moi.

FRANTZ.

Il m'a semblé, monsieur le baron, que vous avez de très belles armes.

LE BARON, se levant.

Je porte d'azur au lion d'argent armé, à la queue tortillée et passée en sautoir, au chef de gueules à trois besans d'or.

SPIEGEL, bas, à Frédérique.

Tout simplement.

LA MARGRAVE.

Ces trois besans d'or indiquent, monsieur Frantz, qu'il y a eu des Berghausen aux croisades.

FRANTZ, qui s'est levé en même temps que le baron.

Il est beau, monsieur le baron, d'avoir de pareils souvenirs dans sa famille, et l'art héraldique qui les consacre n'est pas si vain qu'on veut bien le dire.

LA MARGRAVE.

Que décidez-vous pour vos panneaux?

FRANTZ.

Ni chiffre ni devise, madame.

LA MARGRAVE, bas, au baron.

Vos armoiries l'ont découragé...

DOROTHÉE.

Maman, la matinée musicale du feld-maréchal commence à trois heures... Il est temps de penser à notre toilette...

LA MARGRAVE, se levant, ainsi que Dorothée.

Ne parlez pas de toilette devant M. Spiegel.

DOROTHÉE.

Je n'avais pas l'intention de vous rien dire de désagréable, monsieur. Est-ce que je vous ai piqué?

SPIEGEL.

Il n'y a pas de rose sans épines.

LA MARGRAVE.

Charmant!... Venez, ma fille.

DOROTHÉE.

Quel bonheur ! nous allons enfin quitter le deuil.

LA MARGRAVE.

Venez-vous, baron ?

LE BARON.

Dans un instant, margrave. J'ai deux mots à dire à notre hôte.

La margrave sort avec Dorothée par la droite.

SCÈNE II

LE BARON, FRANTZ, SPIEGEL, FRÉDÉRIQUE.

LE BARON.

J'ai perdu hier six mille florins chez le vicomte de Berlinghem. Je n'ai pas cette bagatelle ici... Vous savez que les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures...

FRANTZ.

Tout à vous, monsieur le baron.

LE BARON, souriant.

Vous m'aurez sauvé la vie et l'honneur.

FRANTZ.

Souhaitez-vous que je fasse porter au vicomte la somme de votre part ?...

LE BARON.

Inutile... Il sera chez le feld-maréchal. Je vous présenterai à lui, et c'est lui qui sera mon débiteur.

FRANTZ.

Très bien, monsieur... Je vous remettrai cette misère en partant.

LE BARON.

Merci !

Il sort.

SCÈNE III

SPIEGEL, FRANTZ, FRÉDÉRIQUE.

FRANTZ, placé derrière le canapé.

Ah çà ! Spiegel, est-ce que tu comptes porter cette veste toute ta vie ?

SPIEGEL.

Hélas ! non. Il faudra songer à la remplacer dans un an ou deux.

FRANTZ.

Ne vois-tu pas que la margrave se moque de toi ?...

SPIEGEL.

Oh ! ne t'en préoccupe pas ; ça m'est égal.

FRANTZ.

Elle a raison. Cette tenue est inconvenante... ; je vais plus loin, elle est indécente.

SPIEGEL, se levant et allant à gauche.

Indécente ? En quoi offusqué-je ta pudeur ?

FRANTZ.

Eh ! ce n'est pas pour moi ! Mais tu devrais comprendre

que la margrave n'est pas habituée à coudoyer de pareilles souquenilles.

SPIEGEL.

Je ne recherche pas ses coudes, sois-en sûr.

FRANTZ.

Et pour nos gens eux-mêmes...

SPIEGEL.

Les domestiques me trouvent mal mis! Ah! que me dis-tu là? J'en suis navré.

FRANTZ.

Cela nuit à ta considération.

SPIEGEL.

Diantre! je n'y avais pas songé. Heureusement qu'on me voit dans la familiarité d'un élégant... car tu es furieusement bien vêtu! Est-ce que cet habit-là est à toi?...

FRANTZ.

Et à qui donc?

SPIEGEL.

Et les boutons aussi?... Je t'en félicite.

FRANTZ.

Je t'en ai fait venir un tout pareil de Munich.

SPIEGEL.

A moi?... Ah! non, non, non!

FRANTZ.

Qu'est-ce que ça te fait?

SPIEGEL.

Qu'est-ce que ça me fait? Un habit bleu à boutons d'or! ça me fait mal aux yeux.

FRANTZ.

Tu es absurde. Il faut s'habiller comme tout le monde.

SPIEGEL.

Ma foi, non, quand tout le monde s'habille mal; je ne ferai pas cette concession à tes palefreniers.

FRANTZ.

Pas à eux, mais à moi.

FRÉDÉRIQUE, bas, à Spiegel, qui s'est levé et est passé à gauche.

Cédez-lui.

SPIEGEL.

Allons, qu'on me mène au vestiaire.

FRANTZ.

Tu trouveras dans ta chambre une garde-robe complète.

SPIEGEL.

Faut-il tout mettre?

FRANTZ, riant.

Oui. Tout ce que tu pourras. Je veux que la margrave te voie propre avant de partir.

SPIEGEL.

Il suffit.

Fausse sortie.

FRANTZ.

A propos, veille donc un peu sur ton chien.

SPIEGEL.

Qui cela, mon chien ?

FRANTZ.

Parbleu ! Sparck...

SPIEGEL.

Alors, tu pourrais dire notre chien.

FRANTZ.

Ce matin, je l'ai trouvé sur un canapé de brocatelle, et j'ai eu toutes les peines du monde à l'en chasser.

SPIEGEL.

Dame ! il se croit toujours dans notre petite maison où les meubles étaient moins fiers.

FRÉDÉRIQUE.

Pauvre bête ! notre changement de fortune va le reléguer à la cuisine.

SPIEGEL.

Pas du tout ; il habitera ma chambre. Il prendrait de belles manières avec les domestiques.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV

FRÉDÉRIQUE, FRANTZ.

FRÉDÉRIQUE.

Et moi, mon ami, suis-je assez élégante pour tes hôtes ?...

FRANTZ.

Pourquoi cette question? et surtout pourquoi cet air triste?

FRÉDÉRIQUE.

Je ne suis pas triste, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Si fait. Je le remarque depuis quelques jours. Tu ne dis rien, tu te tiens à l'écart.

FRÉDÉRIQUE.

C'est que peut-être tu m'y laisses.

FRANTZ.

Allons! voilà maintenant que c'est moi... Mais, ma chère, il faut pourtant bien que je fasse les honneurs de ma maison à mes hôtes.

FRÉDÉRIQUE.

Ils ne devaient rester que vingt-quatre heures.

FRANTZ.

Quoi de plus simple? je les ai priés de rester jusqu'à notre mariage.

FRÉDÉRIQUE.

A quoi bon?

FRANTZ.

Ne comprends-tu pas que leur présence chez moi est d'un effet excellent dans le pays? Elle répond aux interprétations plus ou moins bienveillantes auxquelles a dû nécessairement donner lieu le testament du comte Sigismond. Et puis ils vont m'ouvrir les portes du seul monde où je puisse être désormais à ma place. Tu ne penses pas, j'espère, que toi, Spiegel et moi, nous allons manger à nous trois quatre cent mille florins de revenu?

FRÉDÉRIQUE.

Non, mon ami.

FRANTZ.

Alors, pourquoi s'étonner que j'aie retenu le baron et la margrave?

FRÉDÉRIQUE.

Je ne m'en étonne pas; mais je m'étonne qu'ils soient restés.

FRANTZ.

A ton compte, ils devraient m'en vouloir?

FRÉDÉRIQUE.

Il me semble qu'un peu de rancune de leur part...

FRANTZ.

Mais, ma pauvre enfant, tu ne connais pas ce monde de la noblesse. L'argent n'est à ses yeux qu'une puissance subalterne... J'aurais voulu que tu entendisses l'autre jour la margrave parler de tout cela... Et puis le baron, à tort ou à raison, s'est mis dans la tête que je lui ai sauvé la vie... Je lui rappelle son fils... Voyons, mon enfant, qu'est-ce qui t'effarouche?... Pourquoi leur fais-tu froide mine? pourquoi ne veux-tu jamais être de nos parties de plaisir?

FRÉDÉRIQUE.

Que te dirai-je? je me sens gênée avec ces gens-là... et puis je tiens compagnie à Spiegel.

FRANTZ.

Que Spiegel vive dans son coin comme un ours, si c'est son goût; mais, toi qui dois être la châtelaine d'Hildesheim, profite de l'occasion qui se présente de prendre les façons et le ton du grand monde. Tu ne les as pas,

ma chère enfant, et ton éducation est à faire... comme la mienne.

FRÉDÉRIQUE.

Tu me trouves gauche, n'est-ce pas?

FRANTZ.

Un peu... Ce n'est pas ta faute; mais...

FRÉDÉRIQUE.

Tu ne t'en apercevais pas autrefois...

FRANTZ.

C'est que la grâce et l'élégance de la pauvreté ne sont pas celles de la richesse. Le pot de réséda, qui était autrefois le luxe de ta fenêtre, humilierait tes serres aujourd'hui. Ta condition a changé, fais comme elle !

FRÉDÉRIQUE.

Eh bien, mon ami, j'essayerai.

La margrave paraît sur la porte à droite.

FRANTZ.

Eh bien, tu t'en vas?

FRÉDÉRIQUE.

Oui... je ne sais pas ce que j'ai... Une autre fois... Adieu...

Elle sort par la gauche.

SCÈNE V

FRANTZ, LA MARGRAVE.

LA MARGRAVE.

Est-ce moi qui fais fuir mademoiselle Frédérique?

FRANTZ.

Vous ne le croyez pas, madame! Est-ce que nous partons tout de suite?

LA MARGRAVE.

Oh! avant que le baron soit prêt... il donne à sa toilette plus de temps que ma fille.

FRANTZ.

C'est qu'il a plus à faire.

LA MARGRAVE.

Pauvre baron! il pourrait s'écrier comme le Corrège : « Et moi aussi, je suis peintre! »

FRANTZ.

Comment se fait-il qu'un homme d'un esprit si distingué donne dans ce travers?

LA MARGRAVE.

Cette question m'a longtemps tourmentée moi-même; mais j'ai fini par lui trouver une solution que je crois ingénieuse et qui m'a rendu le sommeil.

FRANTZ.

Y aurait-il de l'indiscrétion à vous l'emprunter?

LA MARGRAVE.

Pas du tout. Vous saurez que, chez les Berghausen, la beauté est une tradition de famille ; il y a toujours eu à la cour un Berghausen qu'on appelait le beau Berghausen. Le baron, qui a été un cavalier accompli, ne vous y trompez pas, a brillamment tenu l'emploi pendant une vingtaine d'années. Il s'apprêtait à le résigner entre les mains de son fils Christian, quand il a eu le malheur de le perdre ; pareil à la sentinelle qu'on ne relève pas, il continue héroïquement sa faction, et, pour l'honneur des Berghausen, il veut garder son poste de jeune homme, jusqu'à ce qu'il y meure de vieillesse.

FRANTZ.

Noble lutte contre les années !

LA MARGRAVE.

Malheureusement, le courage va bientôt succomber sous le nombre. Le baron sent lui-même les approches de la défaite. Sa figure s'allonge sous son fard ; le regret de son fils s'accroît de jour en jour ; il dit que la solitude lui pèse et qu'il s'ennuie... mais je jurerais que son chagrin n'est que le désespoir du vaincu.

FRANTZ.

Vous le calomniez, madame.

LA MARGRAVE.

Je plaisante ; mais il y a un peu de vrai là dedans. Le baron tient beaucoup à la beauté du sang. Un jour que je le voyais dans un accès de tristesse, je lui suggérai l'idée d'adopter le chevalier de Blumenthal... « Ma foi, non ! me répondit-il ; il est trop laid ; il me ferait des petits-fils affreux ! j'aimerais mieux adopter un hallebardier du roi. »

FRANTZ.

Est-ce qu'il ne s'est pas présenté de candidat plus séduisant?

LA MARGRAVE.

Ce ne sont pas les candidats qui manqueraient; car les plus nobles seraient fiers d'écarteler leur blason aux armes de Berghausen. Mais mon vieil ami, après avoir caressé quelque temps cette idée d'adoption, a fini par y renoncer. « Christian, m'a-t-il dit, vit toujours dans mon cœur. Le jour où je donnerais ce nom de fils à un étranger, il me semble que Christian mourrait une seconde fois... » Et, là-dessus, il a repris intrépidement sa faction.

FRANTZ.

Est-ce que l'adoption incorpore complètement l'adopté à la noblesse de l'adoptant?

LA MARGRAVE.

Comme la greffe à l'arbre.

FRANTZ.

Trouvez-vous, en effet, que je ressemble au fils du baron?

LA MARGRAVE.

Il y a quelque chose...

SCÈNE VI

FRANTZ, LA MARGRAVE, SPIEGEL, en habit très habillé, entrant par la gauche et venant à l'extrême droite.

SPIEGEL, à part.

Oh! la margrave! (Haut et grasseyant.) « Aurai-je la témé-

rité, belle dame, de vous baiser la main?... — Bonjour, cher! bonjour! — Et votre charmante fille?... »

LA MARGRAVE.

Quelle galanterie aujourd'hui!... et surtout quelle élégance!

SPIEGEL.

C'est de la propreté, voilà tout... Mais vous-même, belle dame... voilà une toilette qui avait plus besoin de vous que vous n'aviez besoin d'elle.

LA MARGRAVE.

Charmant!... on n'y saurait tenir... je vous cède la place.

Elle sort par la droite, Spiegel passe à gauche.

SCÈNE VII

SPIEGEL, FRANTZ.

FRANTZ.

Ah çà! qu'est-ce qui te prend?

SPIEGEL.

Ai-je été assez délicieux!... C'est-à-dire que mon habit n'est que de la Saint-Jean à côté de mes manières... toutes les traditions de l'ancienne cour.

FRANTZ.

Que le diable t'emporte!

SPIEGEL.

Je crois la margrave éblouie; j'attends le baron maintenant.

FRANTZ.

Fais-moi l'amitié de laisser le baron en paix. Tes plaisanteries d'atelier sont d'un goût exécrable, et je n'entends pas que mes hôtes te servent de plastron.

SPIEGEL.

C'est donc l'arche sainte, le baron?

FRANTZ.

Tant qu'il est chez moi, oui; considère-le comme tel, je t'en prie très sérieusement.

SPIEGEL.

Et même très sèchement.

FRANTZ.

C'est qu'aussi tu es intolérable. Tu seras bien avancé quand tu les auras forcés de quitter la place.

SPIEGEL.

J'en serais inconsolable.

FRANTZ.

Je le serais, moi.

SPIEGEL.

Ah çà! décidément, tu les adores donc?

FRANTZ.

Je serais un ingrat de ne pas les aimer, et puis, s'il faut le dire, j'ai une idée.

SPIEGEL.

Laquelle?

FRANTZ, allant s'asseoir sur le canapé.

Mets-toi donc là, mon vieux; il y a si longtemps que nous n'avons causé ensemble !

SPIEGEL, s'asseyant à la droite de Frantz.

Parbleu ! les descendants d'Arminius t'absorbent.

FRANTZ.

Tu détestes donc bien les nobles ?

SPIEGEL.

Moi ? Je ne déteste que les sots.

FRANTZ.

Aimerais-tu à être gentilhomme ?

SPIEGEL.

Oui, et joli homme aussi.

FRANTZ.

Si tu avais eu le choix de ton père ?...

SPIEGEL.

Je serais prince, parbleu ! Mais sont-ce là les épanchements ?...

FRANTZ.

Selon toi, la noblesse est donc un mérite ?

SPIEGEL.

Non, mais un avantage.

FRANTZ.

Si l'on t'offrait de devenir gentilhomme par un coup de baguette, tu accepterais donc ?

SPIEGEL.

Dame ! si le coup de baguette pouvait, en même temps, me donner le physique de l'emploi...

FRANTZ.

En sorte que, si tu avais la désinvolture aristocratique, tu accepterais ?

SPIEGEL.

Subitement. — Mais où diable veux-tu en venir ?

FRANTZ, se levant et passant à gauche.

Eh bien, mon cher, je suis bien aise d'avoir ton approbation ; je puis, avec un peu d'adresse, être le fils du plus ancien baron de la Bavière.

SPIEGEL.

Comment cela ?

FRANTZ.

En me faisant adopter par M. de Berghausen.

SPIEGEL, se levant.

M. de Berghausen ?... A ta place, je choisirais mieux.

FRANTZ.

Qu'as-tu à lui reprocher ? Sais-tu quelque chose contre lui ?

SPIEGEL, se levant et gravement.

Oui, et toi aussi. Nous savons tous qu'il a été déshérité par le comte Sigismond, qui ne l'a pas jugé digne de continuer son œuvre. Rappelle-toi les premiers mots du testament : voilà le langage, voilà les sentiments de l'honnête homme, du vrai gentilhomme !

SCÈNE VIII

Les Mêmes, FRÉDÉRIQUE.

SPIEGEL.

Dites-lui votre opinion, Frédérique... Il veut se faire adopter par le baron de Berghausen.

FRÉDÉRIQUE.

Que vous disais-je, Spiegel? Leur plan se découvre.

SPIEGEL.

Vous aviez raison... La farce du sanglier s'explique.

FRANTZ.

Vous êtes fous tous deux... Quel intérêt le baron aurait-il à m'adopter? Regardez ses équipages, ses livrées... il est riche...

SPIEGEL.

Moins que toi...

FRANTZ.

En tout cas, est-ce lui qui hériterait de moi, ou moi qui hériterais de lui?... D'ailleurs, il ne songe pas à m'adopter. C'est une idée qui me vient à l'instant, qui n'appartient qu'à moi.

FRÉDÉRIQUE.

Tu as eu cete idée de toi-même?

FRANTZ.

Pourquoi pas?

FRÉDÉRIQUE.

Pourquoi pas ? Et ton père ! est-ce en reniant son nom que tu comptes payer ta dette à sa mémoire ? Ne sais-tu pas au prix de quels sacrifices il a fait de toi un artiste, au lieu d'un artisan que tu devais être ? Si tu l'as oublié, je m'en souviens, moi qui tenais ta place dans sa pauvre maison... Ame tendre ! cœur simple et dévoué ! Pendant sa dernière maladie, comme il sentait sa fin prochaine : « Va, ma fille, me disait-il, n'appelle pas de médecins ; ils coûtent cher, et Frantz a besoin d'argent là-bas. » Il mourut en bénissant le travail qui te retenait loin de lui... et tu veux quitter son nom !

FRANTZ.

Qui parle de le quitter ? Je l'illustrerais, au contraire, en y joignant l'éclat d'un titre, et mon père lui-même, dont je n'ai pas oublié la tendresse, se réjouirait de me voir anobli.

FRÉDÉRIQUE.

Non, Frantz, non.

FRANTZ.

Vous m'en aimeriez donc moins, vous autres ?...

SPIEGEL.

Je ne dis pas cela.

FRÉDÉRIQUE.

Je t'aimerais toujours, c'est ma destinée ; je ne sais pas ce qui pourrait t'arracher de mon cœur... mais je serais malheureuse.

FRANTZ.

Malheureuse d'être baronne ?

FRÉDÉRIQUE.

Ah ! c'est déjà trop de ta richesse ! Si tu m'aimes,

laisse-moi dans mon obscurité, Frantz. Ne me conduis pas dans un monde où je serais toujours déplacée. Je suis gauche, tu me l'as dit toi-même... je veux toujours l'être. Cette gaucherie dont tu te plains, c'est la sincérité d'une âme honnête. Tu auras beau faire, la pauvre fille qui vint un soir frapper à ta porte avec son petit paquet sous le bras, ne sera jamais une grande dame. T'aimer, élever tes enfants, vivre pour toi, porter dignement ton nom, le nom de ton père, voilà mon rôle, à moi ; ne m'en cherche pas d'autre.

SPIEGEL.

Écoute-la, Frantz... C'est ton ange gardien qui parle.

FRANTZ.

Vous êtes deux enfants... Heureusement, je suis un homme et j'ai de la tête pour trois. (Sturm paraît sur la porte.) Entrez, entrez, monsieur Sturm... vous ne nous dérangez pas.

Il passe à droite.

SCÈNE IX

Les Mêmes, STURM.

STURM.

Je venais demander à monsieur s'il faut atteler la berline.

FRANTZ.

Non... M. le baron me donne une place dans sa voiture. A propos, vous lui remettrez six mille florins.

STURM.

C'est fait, monsieur... M. le baron a déjà touché la première année de sa rente.

FRANTZ.

Ah !... Comment se fait-il alors qu'il songe à me les emprunter ?...

STURM.

Il aura sans doute envoyé la somme à Munich, pour apaiser quelques créanciers impolis.

SPIEGEL.

Des créanciers ?... Il a donc des dettes?

STURM.

Il en est criblé.

SPIEGEL.

Boum !...

FRANTZ.

Que signifie... ? et comment savez-vous... ?

STURM.

Il est complètement ruiné. Le comte Sigismond, qui soupçonnait la chose, m'avait chargé de la tirer au clair. du temps que M. le baron voulait se faire adopter par lui.

FRANTZ.

Le baron voulait se faire adopter par le comte Sigismond, dites-vous ?... A quoi bon, puisqu'il devait hériter du comte ?...

STURM.

C'est qu'il craignait que madame la margrave ne réussît à lui faire épouser sa fille.

SPIEGEL.

Boum !... complet !...

FRANTZ.

C'est bien, monsieur Sturm... Vous remettrez à M. le baron les six mille florins... Allez.

Il s'assied sur le canapé. Sturm se dirige vers la porte.

SPIEGEL.

Un mot encore, monsieur Sturm. Vous avez connu le fils du baron?

STURM.

M. Christian?... Oui, monsieur.

SPIEGEL.

Ressemblait-il à M. Frantz ?

STURM.

Pas du tout ! Il avait les cheveux rouges.

SPIEGEL.

Merci, monsieur Sturm.

Sturm sort.

SCÈNE X

FRÉDÉRIQUE, FRANTZ, assis; SPIEGEL.

SPIEGEL, allant à la gauche de Frantz par derrière le canapé.

Eh bien, mon pauvre Frantz?...

FRÉDÉRIQUE, s'approchant aussi de Frantz.

Est-ce assez clair maintenant, mon ami ?

SPIEGEL.

Reviens à nous, va !...

FRÉDÉRIQUE.

A nous qui t'aimons...

SPIEGEL.

Nous ne voulons de toi que ton amitié, nous autres.

FRÉDÉRIQUE.

J'ai cru un instant que tu nous échappais ; si tu savais comme me voilà heureuse !... Mon bonheur n'était pas perdu, et pourtant il me semble que je le retrouve.

SPIEGEL.

Pour l'honneur de la noblesse, il faut que Frantz jette ces gens-là à la porte.

FRANTZ, se levant et venant en scène.

Sous quel prétexte les mettre à la porte? Ils ne se sont pas assez avancés pour que je puisse les confondre.

FRÉDÉRIQUE.

Fais-leur sentir par ta froideur que tu les as pénétrés. Ils se retireront d'eux-mêmes.

SPIEGEL.

Commence par ne pas les accompagner à cette fête.

FRANTZ.

Il faut pourtant bien que je me crée des relations.

SPIEGEL.

Est-ce que tu n'en as pas? Fais venir nos amis de Munich ; fonde ici un prytanée d'artistes : des musiciens,

des peintres, des poètes... Ce sera charmant! quelle bonne vie nous mènerons! Pourquoi Hermann n'est-il pas déjà ici? L'air de la campagne lui ferait du bien.

FRÉDÉRIQUE.

Que nous faut-il pour être heureux? Qu'y a-t-il de changé pour nous depuis que tu es riche?... La nature est-elle moins belle? l'art est-il moins noble et moins charmant, moins digne d'occuper la vie?... S'il en était ainsi, le comte Sigismond nous eût appauvris au lieu de nous enrichir.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA MARGRAVE, DOROTHÉE, LE BARON.

LE BARON.

Nous partons, mon jeune sauveur.

SPIEGEL, à part.

Nous restons, monsieur le sauvé.

LA MARGRAVE.

Venez-vous, monsieur Frantz?...

FRÉDÉRIQUE.

Nous le gardons, madame.

LA MARGRAVE.

Comment?

FRÉDÉRIQUE.

Ne nous enviez pas cette joie ; c'est la première que nous avons eue depuis que nous sommes riches.

DOROTHÉE.

La richesse ne fait pas le bonheur.

SPIEGEL.

Vous avez des opinions avancées, mademoiselle.

LA MARGRAVE.

Vous ne venez pas, monsieur Frantz ?

FRANTZ.

Vous le voyez, madame, on me retient... Vous voudrez bien m'excuser auprès du feld-maréchal.

LE BARON.

Prenez garde !... le maréchal est susceptible.

LA MARGRAVE.

Très susceptible.

LE BARON.

A cheval sur l'étiquette. Ne pas vous rendre à son invitation, c'est repousser les avances qu'il vous a faites, et il n'en fait pas à tout le monde.

LA MARGRAVE.

C'est lui qui donne le ton dans le pays ; que son salon vous soit fermé, aucun ne s'ouvrira devant vous.

SPIEGEL.

C'est tout profit.

LE BARON.

Au surplus, cela vous regarde... nous n'insistons pas...

LA MARGRAVE, à Frantz.

Vous sera-t-il permis, du moins, de me donner la main jusqu'à ma voiture ?

Frantz lui donne la main.

LE BARON, offrant le bras à Dorothée.

Mon petit ange !...

DOROTHÉE.

Nous ne resterons pas jusqu'à la fin, n'est-ce pas ?

LE BARON.

Vous n'aimez donc pas la musique ?

DOROTHÉE.

Je n'aime que la musique militaire... Avez-vous entendu celle des chevau-légers ?

Ils sortent.

SCÈNE XII

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Quelle bonne journée nous allons passer !... nous l'avons retrouvé !

Elle s'assied à gauche.

SPIEGEL.

Il n'était pas perdu... ils sont vexés, les autres !... (Il s'approche de la fenêtre du fond.) Voilà qu'il les met en voi-

ture... la margrave d'abord... la petite... M. du Sanglier... Eh bien!... que diable peut-il leur dire sur le marchepied?... Oh! c'est trop fort...

FRÉDÉRIQUE.

Quoi donc?...

SPIEGEL.

Il part avec eux.

ACTE QUATRIÈME

Un immense salon brillamment éclairé; portes latérales et trois grandes portes au fond donnant sur un autre salon également illuminé. — Au premier plan, de chaque côté, consoles avec des vases de fleurs. — Un portrait en pied du comte Sigismond sur un pan coupé à gauche. — Canapés, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARGRAVE, LE BARON.

Ils entrent par la droite, de la salle du fond.

LE BARON.

Quel luxe! quel éclat! c'est princier.

LA MARGRAVE.

C'est royal.

LE BARON.

Que voilà bien nos parvenus! Il y a un mois à peine, c'était trop gueux pour entrer en ménage, et ça tranche aujourd'hui du grand seigneur! Ça donne une soirée de contrat, à laquelle est conviée toute la noblesse du pays.

LA MARGRAVE.

L'accueil qu'il a reçu chez le feld-maréchal lui a

tourné la tête. Je savais bien ce que je faisais en l'introduisant dans ce monde, qu'on peut railler de loin, mais où nul n'est entré sans en subir le charme. Il en est sorti enivré.

LE BARON.

Oh ! il a été le roi de la fête.

LA MARGRAVE.

Je l'avais bien prévu ; toutes les bizarreries de sa situation, le testament du comte Sigismond, notre séjour ici, l'histoire du sanglier, tout cela faisait de lui le point de mire d'une curiosité qu'il a pu prendre pour de l'empressement. Puis il s'est mis au piano, il a joué sa fameuse symphonie, qui a été couverte d'applaudissements polis ; bref, il a pu se croire complètement accepté par l'aristocratie, et il a trouvé tout simple de l'inviter sans façon à venir fêter son contrat.

LE BARON.

Oh ! il va vite ! Je n'aurais pas osé compter moi-même sur des progrès si rapides.

LA MARGRAVE.

Oui, c'est une riche nature. Ses instincts, qui végétaient dans le froid de la pauvreté, ont éclaté tout à coup, comme les fleurs des tropiques, dans la serre chaude de la richesse. Et, à mesure que la température s'élève autour de lui, ses vanités jettent de nouvelles pousses, de nouveaux bourgeons. A peine enrichi, il étalait devant nous toutes les puérilités du faste ; la vue seule de nos armoiries a suffi pour lui montrer l'infériorité de la fortune ; il n'a fait qu'entrevoir notre monde, et son orgueil n'admet déjà plus qu'on puisse en voir un autre. De là à vouloir la noblesse, il n'y a qu'un pas, et, une fois de notre caste, je suis tranquille, il n'en prendra que les préjugés, mais il les prendra tous.

LE BARON.

En attendant le contrat se signe ce soir.

LA MARGRAVE.

Ce n'est pas fait.

LE BARON.

Hum ! Il n'est pas douteux que Frantz n'ait pénétré nos projets.

LA MARGRAVE.

Oh ! ce n'est pas douteux. Les allusions délicates de M. Spiegel...

LE BARON.

Le drôle ! Tout à l'heure encore, n'est-il pas venu me prévenir d'un air mystérieux qu'il y avait un huissier dans l'antichambre. J'en ai frissonné, margrave.

LA MARGRAVE.

Il y avait de quoi. Mais, en fin de compte, notre hôte n'a pas fait la moindre allusion, et, puisqu'il n'a pas rompu la glace, notre position est entière. Le reste me regarde. Vous avez sur vous la lettre du feld-maréchal ?

LE BARON.

La voici. Il nous donne là, sans s'en douter, un fameux coup d'épaule, grâce à sa morgue habituelle !

LA MARGRAVE.

Quelle lettre !

LE BARON.

Il a un peu raison.

LA MARGRAVE.

Oui, mais la forme !

LE BARON.

Elle est féroce, j'en conviens. Que voulez-vous ! il écrit avec son épée !

LA MARGRAVE.

Et il se bat avec sa plume.

LE BARON.

Ah ! margrave ! Le fait est que sa lettre est tout au plus polie pour nous... Il a trop oublié que Milher est notre hôte.

LA MARGRAVE.

Croyez-moi, baron, ne nous en plaignons pas.

FRANTZ, au dehors.

C'est entendu...

LA MARGRAVE.

Voici Milher... laissez-moi seule avec lui.

Ils remontent vers la droite.

FRANTZ, à la cantonade du fond, à gauche.

Le feu d'artifice immédiatement après la signature du contrat. Pendant toute la durée du bal, les plateaux ne cesseront pas de circuler... les buffets renouvelés d'heure en d'heure... le souper dans l'orangerie.

LE BARON, à la margrave.

Au train dont il y va, ce garçon-là va nous ruiner.

Il sort par la droite.

SCÈNE II

FRANTZ, LA MARGRAVE.

FRANTZ.

Ah ! madame la margrave...

LA MARGRAVE.

Vous venez à propos, monsieur Milher... J'admirais l'ordonnance de votre fête.

FRANTZ.

Une petite fête, toute simple, sans prétention.

LA MARGRAVE.

C'est digne d'un prince. Et pourtant ce que j'admire ici, c'est moins encore la magnificence que le goût qui se révèle en tout.

FRANTZ.

Madame la margrave, vous allez me donner de l'orgueil.

LA MARGRAVE, à part.

Où le logerait-il ? (Haut.) Non, sans flatterie...

FRANTZ.

Eh bien, madame, je vous prends au mot : que peut-il en effet manquer à une fête que vous honorez à la fois de votre présence et de votre suffrage ?

LA MARGRAVE.

Prenez garde !... Il y manque encore quelque chose.

FRANTZ.

Et quoi donc?

LA MARGRAVE.

Faut-il vous le dire? Presque rien... un gentilhomme pour en faire les honneurs. Le comte Sigismond a laissé son œuvre inachevée; pour un homme tel que vous, la richesse ne suffit pas, et, tant que vous n'y aurez pas joint la noblesse, vous serez comme une colonne sans chapiteau.

FRANTZ, se croisant les bras.

Vous allez me proposer de me faire adopter par le baron?

LA MARGRAVE.

Précisément. Et ce n'est pas d'aujourd'hui que, le baron et moi, nous caressons ce projet.

FRANTZ.

Vous en convenez?

LA MARGRAVE.

Pourquoi m'en défendrais-je? Il est né dans notre esprit en même temps que notre amitié pour vous. Depuis quinze jours, c'est là notre unique préoccupation; si nous ne vous en avons pas parlé plus tôt, c'est que vous n'étiez pas encore en état de comprendre vos véritables intérêts; mais nous étions certains que le moment viendrait, et nous préparions toutes choses à votre insu. Cette révélation vous donne la clef de bien des énigmes. Vous comprenez maintenant l'aventure du sanglier... Il fallait justifier d'avance votre adoption aux yeux du monde et vous en assurer ainsi les avantages.

FRANTZ.

Ma foi, madame, je tombe des nues! Le baron n'est donc pas ruiné?

LA MARGRAVE.

Il est parfaitement ruiné.

FRANTZ.

Mais, alors, c'est un marché que vous me proposez là?

LA MARGRAVE.

C'est un marché sans doute, mais qui n'a rien d'odieux, s'il se conclut entre gens qui s'aiment et s'estiment. Si vous n'avez pour le baron ni estime ni affection, tout est dit. Quant à lui, il vous aime et fait grand cas de vous. Êtes-vous assez modeste pour vous en étonner, assez ingrat pour vous en plaindre?

FRANTZ.

Ce n'est pas par modestie, madame; mais il est difficile de croire à la sincérité d'une affection si dispendieuse. Les dettes du baron sont un gouffre où je n'entends pas jeter ma fortune. Je ne veux pas que son nom me coûte aussi cher...

LA MARGRAVE.

Que lui a coûté votre symphonie, n'est-ce pas? Vous voyez bien qu'en payant ses dettes, vous ne feriez qu'une restitution. Rassurez-vous, vous ne feriez même qu'une avance. Le baron doit en tout cinq cent mille florins hypothéqués sur sa terre de Berghausen, qu'il s'est interdit d'aliéner et qui vaut six cent mille florins. Vous dégrèveriez la terre, dont vous hériteriez un jour, et, jusque-là, le baron vivrait honorablement du revenu. Vous voyez qu'il n'y a là rien de semblable à un marché de dupe.

FRANTZ.

C'est vrai, madame, et je suis heureux de ces explications. Je vous avoue que j'avais pénétré vos intentions et

que je souffrais pour vous de ce qu'il y avait de singulier dans votre conduite. Encore une fois, je suis heureux de croire à votre franchise et à votre loyauté.

LA MARGRAVE.

Dites : et à notre amitié. Et maintenant, que pensez-vous de ma proposition ?

FRANTZ.

C'est un traité fort acceptable. Le nom de Berghausen vaut bien un million pour un homme qui ne pourrait pas s'en passer. Mais je n'en suis pas là. L'aristocratie à laquelle vous avez eu l'obligeance de me présenter m'a complètement accepté ; ma fortune, ma qualité d'artiste, le talent qu'elle veut bien m'accorder, m'assurent de sa bienveillance. Je n'ai donc pas besoin d'un titre pour en avoir les bénéfices.

LA MARGRAVE.

C'est possible ; un grand artiste est l'égal d'un prince, et je conçois que vous ne vouliez pas mêler à ce lustre naturel un éclat emprunté...

FRANTZ.

Et qui me coûterait un million.

LA MARGRAVE.

N'en parlons plus ; si je me suis mêlée de cette affaire, c'était par intérêt pour vous, par amitié pour le baron.

FRANTZ.

Veuillez lui expliquer mon refus de la façon la moins désobligeante.

LA MARGRAVE.

Il est homme à le comprendre. Je vais lui donner vos

raisons en deux mots, et soyez sûr que, tout en renonçant à l'espoir d'être votre père, il restera pour vous le meilleur et le plus dévoué des amis. A tout à l'heure, mon cher Frantz. (A part.) Tout va bien.

Elle sort par la droite.

SCÈNE III

FRANTZ, seul; puis STURM, venant du fond à droite.

FRANTZ.

Elle a beau dire, au fond de tout cela, il reste un gentilhomme qui cherche à trafiquer de son nom, et ce trafic, pour ne plus être une supercherie, n'en est pas moins un trafic. Grâce au ciel, pour m'élever jusqu'à la noblesse, je n'ai pas besoin de m'abaisser jusque-là.

STURM.

Le notaire est arrivé, monsieur.

FRANTZ.

Qu'il attende.

Il passe à droite

STURM.

Monsieur est-il content de l'ordonnance de sa fête?

FRANTZ, s'asseyant.

Point mécontent...c'est convenable.

STURM.

Monsieur est-il satisfait de la décoration de ses salons?

FRANTZ.

Cela ne manque pas de goût, j'en suis assez satisfait, monsieur Sturm.

STURM.

Monsieur ne souhaite pas qu'il y soit rien changé ?

FRANTZ.

Pourquoi cette question ?

STURM.

C'est que M. Spiegel prétend que monsieur l'a autorisé à couvrir de peintures tous les murs du château.

FRANTZ, à part, avec humeur.

Ma parole d'honneur, il se croit chez lui. (Haut.) Je ne veux pas dans ce salon d'autre peinture que le portrait du comte Sigismond.

STURM.

Dans tous les cas, si monsieur se décide à commander des peintures à M. Spiegel, je ne pense pas qu'il veuille y mettre le prix qu'y mettait le comte Sigismond... quatre-vingt mille florins pour un tableau !

FRANTZ.

Pardieu ! vous m'y faites penser... Quatre-vingt mille florins, un tableau... (A part.) de Spiegel ! (Haut, se levant.) Dites-moi, monsieur Sturm, vous avez beaucoup connu le comte Sigismond ? Est-ce qu'il n'était pas un peu... ?

Il se frappe le front avec le doigt. — Sturm cligne les yeux en souriant.

FRANTZ.

Voilà !... Avez-vous délivré le legs à M. Spiegel ?

STURM.

Pas encore.

FRANTZ.

Ne négligez point cette affaire. (Il se rassied. — A part.) Quatre-vingt mille florins ! Il a eu de la chance de me connaître, celui-là.

STURM.

Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner ?

FRANTZ.

Pas pour l'instant...

Sturm sort.

SCÈNE IV

SPIEGEL, FRANTZ.

SPIEGEL, en tenue élégante d'étudiant.

Bonjour, monsieur Sturm. (A Frantz.) Suis-je à ton goût ?

FRANTZ, se levant.

A la bonne heure !

SPIEGEL.

Et je n'ai pas fumé de la journée, mon cher ! La bouche fraîche comme une rose !... Demain matin, les papillons viendront se poser sur mes lèvres.

FRANTZ.

Décidément, tu te ranges, mon cher Spiegel.

SPIEGEL.

Je m'étonne moi-même... Sais-tu que c'est diablement

bien éclairé ici? Qui nous eût dit cela quand nous étions tous trois dans notre petite chambre? qui nous eût dit que tu te marierais sur tes terres, dans ton château, et que toute la noblesse des environs viendrait signer à ton contrat?

FRANTZ.

Mais, mon cher, on a vu des choses plus surprenantes.

SPIEGEL.

Pas beaucoup... pas beaucoup. Dis donc, est-ce que je vais être obligé de danser?

FRANTZ.

Non.

SPIEGEL.

Bonne affaire! Ah! à propos, que je te dise : je te ménage une surprise.

FRANTZ.

Une surprise?... Tu me fais frémir! qu'est-ce que c'est?

SPIEGEL.

Tu verras!... une idée mirobolante... un trait de génie!

FRANTZ.

Mais quoi encore?

SPIEGEL.

Puisque c'est une surprise...

FRANTZ.

Tiens, Spiegel, là, vrai, tu m'épouvantes! Il est temps d'en finir avec les enfantillages de notre vie d'artistes. Tout cela pouvait être charmant; mais la saison en est passée.

SPIEGEL.

Sois donc tranquille!... tu seras surpris et charmé. Attention! voici des princesses.

FRANTZ.

Déjà? Non, ce n'est que Frédérique et mademoiselle de Rosenfeld.

SPIEGEL.

Que ça! Frédérique! (A part.) Qu'elle est belle!... Allons! est-ce que ça me regarde?

SCÈNE V

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE, DOROTHÉE.

FRANTZ, à Frédérique.

Ce n'est pas ma richesse qu'on enviera ce soir.

FRÉDÉRIQUE.

Cher Frantz... Tu me trouves belle?

FRANTZ.

Comme le jour.

FRÉDÉRIQUE.

Tant mieux, mon ami!... Mais, vois donc, que mademoiselle est charmante!

FRANTZ.

Oui, charmante.

DOROTHÉE.

Près de mademoiselle Frédérique, il est bien difficile de paraître jolie.

SPIEGEL.

Très difficile... excessivement diffi...

FRANTZ.

Tais-toi donc!

FRÉDÉRIQUE.

Eh bien, mon bon Spiegel. c'est ce soir que vous faites votre entrée dans le monde?

SPIEGEL.

Le petit vicomte m'a dit qu'il n'était bruit que de cela à la cour.

DOROTHÉE.

Si vous croyez qu'on s'occupe de vous à la cour!...

SPIEGEL.

Je le croyais, mademoiselle... Vous effeuillez une de mes dernières illusions.

DOROTHÉE, à Frédérique.

Nous pouvons nous asseoir; il y a de la place.

Elles s'asseyent l'une près de l'autre, à droite.

FRANTZ, tirant sa montre.

Dix heures... et personne encore...

Il se promène dans le salon du fond.

SPIEGEL, se promenant de son côté.

C'est amusant, le monde!

DOROTHÉE, à Frédérique.

Vous devez être bien contente, mademoiselle : vous avez une soirée de contrat comme n'en ont pas beaucoup de duchesses.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas là ce qui me rend contente, mademoiselle: j'aurais voulu autour de mon bonheur moins d'éclat et de bruit.

DOROTHÉE.

Pourquoi donc?... Vous aimez la danse?

FRÉDÉRIQUE.

Je n'en sais rien... je n'ai jamais dansé.

DOROTHÉE.

Oh! que c'est drôle!

Un laquais leur présente un plateau chargé de glaces.

FRANTZ, qui paraît un instant; à un laquais qui lui présente un plateau chargé de verres de punch.

Non!...

Le laquais présente le plateau à Spiegel, qui est assis à gauche; il prend un verre.

SPIEGEL, après avoir bu.

Qui a fait ce punch?

LE LAQUAIS.

Ce n'est pas moi, monsieur.

SPIEGEL.

Je vous en félicite, mon bon ami... Dis donc, Frantz, le punch est faible.

FRANTZ.

Eh! qu'est-ce que cela me fait?

Il sort.

DOROTHÉE.

Est-ce que M. Spiegel va demeurer ici avec vous?

FRÉDÉRIQUE.

Sans doute.

DOROTHÉE.

Je ne vous en fais pas mon compliment.

FRÉDÉRIQUE.

C'est que vous ignorez, mademoiselle, tout ce que son cœur renferme de dévouement et de bonté.

DOROTHÉE.

Connaissez-vous M. Conrad?

FRÉDÉRIQUE.

M. Conrad?

DOROTHÉE.

De Stolzenfeld... Un officier de chevau-légers.

FRÉDÉRIQUE.

Non, mademoiselle, je ne le connais pas.

DOROTHÉE.

C'est lui qui est joli avec son uniforme bleu de ciel!

FRÉDÉRIQUE.

Bleu de ciel!... Il doit être en effet bien joli.

DOROTHÉE.

Mais nous sommes seules ici; M. Spiegel s'endort poliment; M. Frantz est sorti...

FRÉDÉRIQUE.

Voulez-vous que nous allions faire un tour dans la galerie?

DOROTHÉE.

Je le veux bien.

Elles sortent par la droite.

SCÈNE VI

SPIEGEL, endormi; FRANTZ.

FRANTZ, rentrant par le fond, à droite.

Onze heures.... Personne encore... c'est étrange!.... (Frappant sur l'épaule de Spiegel.) Réveille-toi donc!

SPIEGEL, se réveillant en sursaut.

Est-ce qu'on arrive?

FRANTZ.

Eh non! mais on ne peut tarder. — Onze heures!

SPIEGEL.

Dis donc, ça me fait bien l'effet qu'il ne viendra personne.

FRANTZ.

Impossible... Ils auraient écrit...

SPIEGEL.

A cette heure-ci, ils sont tous couchés.

Il tire un cigare de sa poche.

FRANTZ.

Eh bien, tu vas fumer?

SPIEGEL.

Pas ici, sois tranquille !

Il sort.

SCÈNE VII

FRANTZ, seul; puis LE BARON.

FRANTZ, tirant sa montre.

Personne !... Qu'est-ce qui peut les empêcher de venir? Il faut qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, quelque grand événement que j'ignore. Je n'ai pas lu le journal aujourd'hui : Y aurait-il bal à la cour ? Oh ! non, le baron et la margrave le sauraient.

LE BARON, entrant.

Mauvaise nouvelle, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Quoi donc?

LE BARON.

Vous n'aurez personne.

FRANTZ, avec effroi.

Est-ce que le roi est mort?

LE BARON.

Rassurez-vous, Sa Majesté se porte à merveille.

FRANTZ.

Eh bien, alors ?

LE BARON.

Voici une lettre que je reçois à l'instant du feld-maréchal; mais je ne sais si je dois...

FRANTZ.

Donnez, donnez... Je suis prêt à tout.

LE BARON.

Vous l'exigez? Eh bien, du courage, mon cher enfant.

Il lui donne la lettre.

FRANTZ, lisant.

« Mon cher Alfred, ton petit millionnaire se moque-t-il du monde de nous inviter à son contrat de mariage avec mademoiselle Javotte? »

LE BARON.

Assez, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Non, non, je vous l'ai dit, je suis prêt à tout. (Reprenant.) « ... Avec mademoiselle Javotte? Se figure-t-il, parce que je l'ai reçu poliment, que nous ayons couru le cachet ensemble? Il a donné assez de leçons pour en recevoir une à son tour, et, afin qu'elle soit complète, personne de nous ne daignera s'excuser auprès de ce petit monsieur. Quant à son art... »

LE BARON.

Assez, mon cher Frantz... Ce diable de maréchal!

FRANTZ.

Non, non, j'irai jusqu'au bout. (Reprenant.) « ... Quant

à son art, conseille-lui d'y renoncer. Lorsqu'on a le malheur d'avoir écrit une symphonie payée dix-huit millions, on n'a plus le droit de faire de la musique. Son génie, si tant est qu'il en ait, serait toujours fort au-dessous de son salaire.

» Tout à toi. »

(Il rend la lettre au baron. — Silence.) Monsieur le baron, votre nom est à vendre, je vous l'achète.

LE BARON.

A qui croyez-vous parler, monsieur?... Vous vous méprenez étrangement. Oui, j'ai pu penser à rentrer, en vous adoptant, dans une partie de mon héritage, mais à la condition d'y rentrer tête haute. Vos manières m'avaient plu, et, dans ma pensée, vos intérêts étaient consultés pour le moins autant que les miens. Dès que vous le prenez sur ce ton...

FRANTZ.

Pardon, monsieur... j'ai la tête perdue... vous devez le comprendre... Si, comme on me l'a dit, vous avez de l'amitié pour moi, eh bien, relevez-moi, faites-moi l'égal de ceux qui me foulent aux pieds.

LE BARON.

Vous venez de rendre la chose difficile, monsieur.

FRANTZ.

Ah! monsieur le baron, ne m'accablez pas... Je vous l'ai dit, j'ai la tête perdue. Vous seul pouvez effacer le soufflet que je viens de recevoir... et je vous supplie!..

LE BARON.

A la bonne heure... Mais, si j'y consentais, il est bien

entendu que vous vous regarderiez comme mon obligé, et qu'une fois adopté, vous auriez pour moi les égards qu'un fils doit à son père.

FRANTZ.

Oh ! je vous le jure, monsieur.

LE BARON.

C'est bien, monsieur. Soyez sûr que, de votre côté, quand je vous aurai donné mon nom, vous trouverez chez moi un appui sérieux.

FRANTZ.

J'y compte, monsieur, et je vous remercie... Partons pour Munich.

LE BARON.

Allons, monsieur, partons. Je présenterai demain votre requête au roi. Ce soir, on n'est pas venu chez le musicien Milher ; on viendra dans huit jours chez le chevalier de Berghausen. Faites atteler une berline pendant que je vais prendre un costume de voyage. (*Fausse sortie. Il redescend à gauche de Frantz.*) Ah çà ! plus de symphonie ?

FRANTZ.

Soyez tranquille.

LE BARON.

Les Berghausen aiment la musique, mais ils n'en font pas ; vous n'irez plus divertir les gens à domicile ?

FRANTZ.

C'est assez d'une fois... c'est trop.

LE BARON.

Faites atteler.

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE VIII

FRANTZ, seul; puis FRÉDÉRIQUE et SPIEGEL.

FRANTZ, après un silence.

C'est fait! (Entrent Spiegel et Frédérique.) Ah! c'est vous? Adieu! je pars pour Munich... une affaire de la dernière importance...

SPIEGEL.

Et le contrat?

FRANTZ.

Dans huit jours.

FRÉDÉRIQUE.

Dans huit jours?

FRANTZ.

Oui, oui, sois tranquille!... dans huit jours.

FRÉDÉRIQUE.

Mais, mon Dieu! qu'as-tu donc, Frantz? Est-ce qu'il nous est arrivé un malheur?

FRANTZ.

Non... non... ne t'inquiète pas... je n'ai pas le temps de vous expliquer... Adieu!

Il sort par le fond à gauche.

SCÈNE IX

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

SPIEGEL.

Que le diable emporte la richesse ! Les riches ont toujours un tas d'affaires plus pressées que le bonheur.

FRÉDÉRIQUE.

Allons ! nous signerons le contrat dans huit jours. Frantz aura pensé que nous sommes assez jeunes pour perdre une semaine.

SPIEGEL.

Il ne s'agit pas seulement du contrat... je ménageais une surprise à Frantz, moi.

FRÉDÉRIQUE.

Une surprise !... Vous ne m'en avez pas parlé.

SPIEGEL.

C'est que je vous la ménageais, à vous aussi.

FRÉDÉRIQUE.

Oh ! dites-moi ce que c'est ?...

SPIEGEL.

Vous savez que Frantz n'a jamais eu la joie d'entendre sa symphonie à grand orchestre. Autrefois, il était trop pauvre pour se donner ce plaisir.

FRÉDÉRIQUE.

Aujourd'hui, il est trop riche pour avoir le temps d'y penser.

SPIEGEL.

Eh bien, moi, l'autre jour, sans en rien dire à personne, j'étais allé à Munich, j'avais retiré la partition de la Société des concerts, je l'avais distribuée aux musiciens qui sont là, et tout à l'heure la symphonie devait éclater sur nos têtes pendant qu'on aurait signé votre contrat... Une fameuse idée, n'est-ce pas ? la Gloire couronnant le Bonheur. Une petite allégorie. Mais, à quoi pensez-vous?

FRÉDÉRIQUE.

Je pense, mon ami, à tout ce que votre cœur renferme de choses exquises et charmantes. Vous avez des délicatesses de femme.

SPIEGEL.

Oh ! oh ! je ne suis pas méchant.

FRÉDÉRIQUE.

C'est moi qui aurais dû avoir cette idée... et, pourtant, j'aime mieux qu'elle vienne de vous.

SPIEGEL.

Pourquoi ?

FRÉDÉRIQUE.

Parce qu'à vous voir, on ne se douterait pas des raffinements de tendresse dont vous êtes capable.

SPIEGEL.

Bah ! je ne suis qu'un vieil égoïste... J'ai commencé par me donner le plaisir que je voulais vous faire : j'ai entendu hier la répétition générale de la symphonie... Si vous saviez comme c'est beau !

FRÉDÉRIQUE.

Je le sais.

SPIEGEL.

Ouiche !... vous ne l'avez entendue qu'au piano... C'est bien autre chose à grand orchestre... Voyez-vous, je buvais du nectar, je voyais défiler devant mes yeux tous les tableaux que je n'ai pas faits. Et quand je pensais que je suis l'ami de cet homme-là !...

FRÉDÉRIQUE.

Oui, vous avez le droit d'être fier quand vous songez à Frantz ; vous avez été le père nourricier de son génie.

SPIEGEL.

Ah ! sa symphonie l'acquitte envers moi... Mais dites donc, Frédérique. les violons sont payés. Qui nous empêche de nous donner ce luxe à nous deux ?

FRÉDÉRIQUE, montrant le portrait du comte Sigismond.

A nous trois.

SPIEGEL.

Oui, digne homme, cela te réjouira. (Il dispose deux fauteuils en face de la porte de gauche. — A la cantonade.) Commencez, messieurs, l'assemblée est au complet !

FRÉDÉRIQUE.

Que ce monde a bien fait de ne pas venir ! Chère symphonie ! cher poème de nos belles années ! pas une note n'en tombera ailleurs que dans nos cœurs. — En l'écoutant, nous entendrons chanter les douces heures de notre pauvreté. Oh ! cher et bon Spiegel !

Elle lui tend la main ; Spiegel la conduit à un fauteuil et s'assied auprès d'elle sans quitter sa main ; il fait signe aux musiciens à gauche. — On entend la symphonie, qui, après quelques mesures, s'arrête brusquement à la voix de Frantz.

FRANTZ.

Silence, malheureux ! silence donc !

SPIEGEL, se levant.

Frantz !

FRÉDÉRIQUE, se levant.

Qu'a-t-il donc?

SCÈNE X

LES MÊMES, FRANTZ, en costume de voyage ; puis LE BARON.

FRANTZ, tenant la partition et entrant furieux par la gauche.

C'est la surprise que tu me ménageais, Spiegel ? J'aurais dû m'en douter.

Il déchire la partition.

SPIEGEL.

Que fais-tu ?

FRANTZ.

Je déchire mon passé, je ne suis plus un artiste.

Spiegel le saisit par le bras, et le fait retourner vers le portrait du comte.

SPIEGEL.

Dis-lui donc ça, à lui !

Frantz reste immobile, les yeux baissés.

LE BARON, entrant, à Frantz.

Eh bien, partons-nous?

FRANTZ, brusquement.

Partons !

FRÉDÉRIQUE.

Le malheureux ! renier son génie !

SPIEGEL.

C'est qu'il n'en avait pas.

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

GOTTLIEB, FRANTZ.

Frantz est assis à droite.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur le notaire.

RANTZ.

Qu'il entre ! — Bonjour, Gottlieb.

GOTTLIEB.

Monsieur Frantz Milher avait mis en moi toute sa confiance ; j'ose espérer que monsieur le chevalier de Berghausen ne me la retirera pas.

FRANTZ.

Asseyez-vous. (Gottlieb s'assied.) Je vous ai fait appeler pour m'entendre avec vous sur les modifications que mon titre nécessite dans le contrat : au nom de Milher, vous ajouterez celui de Berghausen.

GOTTLIEB.

J'écrirai donc : « M. Frantz Milher, chevalier de Berghausen. »

FRANTZ.

Non, vous mettrez : « Le chevalier Milher de Berghausen. »

GOTTLIEB.

N'y a-t-il rien de changé dans les clauses du contrat ?

FRANTZ.

Si fait. Je constituais en dot à la future trois cent mille florins : vous y substituerez ma terre de Ransberg, qui représente la même valeur, et vous ajouterez le nom de la terre à celui de ma cousine.

GOTTLIEB.

Mademoiselle Frédérique Wagner de Ransberg.

FRANTZ.

C'est cela.

GOTTLIEB.

Monsieur le chevalier a eu là une idée des plus heureuses.

FRANTZ.

Je ne vous demande pas votre opinion.

GOTTLIEB, à part.

S'il croit que je la lui donne !

Entre Spiegel.

SCÈNE II

Les Mêmes, SPIEGEL.

SPIEGEL.

Bonjour. J'ai à te parler.

FRANTZ.

Tu vois bien que je suis en affaires. (A Gottlieb, qui s'est levé et se confond en salutations.) Ne vous dérangez donc pas, monsieur Gottlieb. (A part.) Une explication ! des reproches ! (Gottlieb se rassied. — A Gottlieb.) Demain, à huit heures du soir, la signature du contrat.

GOTTLIEB.

C'est entendu. Monsieur le chevalier n'a plus rien à me dire ?

FRANTZ.

Si fait. Comment vont vos petites affaires, maître Gottlieb ?

GOTTLIEB.

Monsieur le chevalier est trop bon.

FRANTZ.

Se marie-t-on beaucoup dans le pays ?

GOTTLIEB.

Peu, peu ; mais on y meurt pas mal. Je me rattrape sur les testaments.

FRANTZ.

Quel âge avez-vous donc, monsieur Gottlieb ?

GOTTLIEB.

Cinquante-cinq ans, monsieur le chevalier.

FRANTZ.

Vous vous portez bien?... (Voyant que Spiegel s'assied à gauche — A part.) Allons, décidément, il faut en passer par là. (Haut.) Au revoir, maître Gottlieb.

GOTTLIEB, saluant.

Monsieur le chevalier...

Il sort par le fond; en même temps, Spiegel se lève et se tient debout au milieu du théâtre.

SCÈNE III

FRANTZ, SPIEGEL.

FRANTZ, après un silence.

Si tu viens me faire des remontrances sur mon adoption, je te préviens qu'elles sont inutiles. Les lettres royales sont signées, et le baron, qui est resté à Munich pour en presser l'expédition, doit les apporter aujourd'hui. Ainsi, il n'y a plus à revenir là-dessus.

SPIEGEL.

Est-ce que je t'ai parlé de cela depuis ton retour?

FRANTZ.

Je vois bien sur ton visage que je n'ai pas l'honneur de ton approbation.

SPIEGEL.

Je pense que tu t'en passes.

FRANTZ.

Parfaitement... quand j'ai le témoignage de ma conscience.

SPIEGEL.

Ta conscience ! Non, rien... je ne veux pas parler de cela.

FRANTZ.

Pourquoi donc ? Crois-tu que je redoute l'entretien ?

SPIEGEL.

Il serait inutile. D'ailleurs, il s'agit d'autre chose.

FRANTZ, allant et venant devant Spiegel, qui reste immobile.

J'ai fait ce que j'ai cru nécessaire à ma position.

SPIEGEL.

Rien de mieux.

FRANTZ.

Ce que j'ai cru devoir à moi, à ma cousine.

SPIEGEL.

D'accord.

FRANTZ.

Et au comte Sigismond lui-même.

SPIEGEL.

Qui dit le contraire ?

FRANTZ.

Enfin, j'ai fait ce qui m'a plu, tu m'entends ?

SPIEGEL.

Tu as raison.

FRANTZ.

Si j'ai raison, pourquoi me boudes-tu ?

SPIEGEL.

Je ne te boude pas.

FRANTZ.

Il n'y a moyen de rien tirer de toi ! Va te promener avec tes airs de victime.

SPIEGEL.

J'irai tout à l'heure, quand je t'aurai parlé.

FRANTZ, à la droite de Spiegel.

Alors, dépêche-toi !

SPIEGEL.

J'ai reçu une lettre d'Hermann. Il entre en convalescence.

FRANTZ.

Tant mieux pour lui !

SPIEGEL.

Mais il n'a pas le sou.

FRANTZ.

Tant pis pour lui !

SPIEGEL.

Je lui ai écrit tes intentions à son égard.

FRANTZ.

Mes intentions ?

SPIEGEL.

Ne veux-tu pas lui envoyer dix mille florins ?

FRANTZ.

Moi ? Je n'ai pas parlé de cela.

SPIEGEL.

Tu as la mémoire courte. Tu ne te souviens pas de ce que tu disais dans notre atelier? « Si je devenais riche, je ferais jouer ma symphonie sur un théâtre à moi. »

FRANTZ.

Bon, bon!

SPIEGEL.

« J'enverrais dix mille florins à Hermann. »

FRANTZ.

Dix mille seulement? Es-tu sûr que ne soit pas cent mille?

SPIEGEL.

Je n'ai entendu que dix mille; mais tu as le droit d'envoyer davantage... tu es assez riche.

FRANTZ.

Riche, moi? Je n'ai pas un écu disponible; j'ai payé quatre-vingt-douze mille florins de legs; la succession a trois procès en train; il faut réparer la toiture du château qui menace ruine; tout mon revenu se trouve absorbé.

SPIEGEL, mettant la main à sa poche.

C'est triste. Veux-tu que je te prête quelque monnaie?

FRANTZ.

Je n'ai pas dix mille florins à jeter par la fenêtre.

SPIEGEL.

Il faut donc qu'Hermann meure de faim?

FRANTZ.

Est-ce qu'on meurt de faim? C'est une phrase inventée

par les paresseux. Je ne veux pas être la vache à lait de tous les bohémiens que j'ai connus. J'aime les arts, j'entends protéger les artistes, mais les véritables artistes, et non pas ces fainéants qui abritent leur paresse sous une prétendue vocation. S'ils ont du talent, qu'ils travaillent et ils s'enrichiront.

SPIEGEL.

Comme toi, n'est-ce pas? (Entre Frédérique, qui s'arrête au fond de la scène et écoute les bras croisés sur la poitrine.) N'en parlons plus ! J'enverrai la somme à Hermann sur le legs du comte Sigismond. Toute sa fortune n'est pas tombée en mauvaises mains.

FRANTZ.

Voyons, puisque tu le veux absolument, je m'exécuterai.

SPIEGEL.

Il est trop tard. Tu as dit un mot de trop. Hermann ne peut plus rien accepter de toi.

FRANTZ.

Parbleu ! pour un mot qui m'est échappé.

SPIEGEL.

Ces mots-là n'échappent pas aux cœurs bien placés.

FRANTZ.

Oh ! alors, prends-le comme tu voudras. J'ai offert d'envoyer l'argent, tu ne veux pas, je m'en lave les mains.

SPIEGEL.

C'est un mot connu ! — Tiens, je vois le fond de ta pensée : tu veux te brouiller avec Hermann parce qu'il

te tutoie et que son père n'était qu'un petit marchand comme le tien.

FRANTZ.

Crois-tu m'humilier en me le rappelant ?

SPIEGEL.

Je crois te le rappeler.

FRANTZ.

Sais-tu que tes aigres façons de censeur sont parfaitement ridicules, que tu abuses des droits de l'amitié, et que je ne suis ni d'âge ni d'humeur à supporter ce contrôle perpétuel de toutes mes actions ?

SPIEGEL.

Crois-tu, toi, parce que tu es riche et anobli, que tu échappes au jugement de tes amis ? Espères-tu traiter mon estime en pays conquis ?

FRANTZ.

Si ce qui se fait ici te déplaît...?

SPIEGEL.

Si j'y suis encore, crois bien que ce n'est pas à cause de toi... Tu n'as pas de cœur !

FRANTZ.

Si un autre me parlait ainsi !

SPIEGEL.

Provoque-moi, chevalier ! cela t'achèvera de peindre.

FRANTZ.

Tiens ! je m'en vais, car je finirais par m'oublier.

Il sort part la po.te de droite sans voir Frédérique.

SCÈNE IV

FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL.

FRÉDÉRIQUE.

Oh ! malheureuse !... Vous l'avez dit, il n'a pas de cœur.

Elle tombe dans un fauteuil en pleurant.

SPIEGEL.

Vous avez entendu ?...

FRÉDÉRIQUE.

Tout, Spiegel, tout !

SPIEGEL, *à part.*

Pauvre enfant ! Elle l'aime encore ! (*Haut.*) Ne pleurez pas !

FRÉDÉRIQUE.

Quelle dureté ! quelle sécheresse !

SPIEGEL.

Mais non... vous vous trompez... vous n'avez pas tout entendu... C'est ma faute, je m'y suis mal pris... Vous savez... je suis maladroit... je l'ai irrité... Ne pleurez pas... (*Il se met à genoux devant Frédérique et lui prend les mains.*) Vous me brisez le cœur... Je vous dis qu'il n'est pas méchant... je suis sûr qu'il reviendra de lui-même... Je vais lui demander pardon... il est bon... il vous aime... Mais, au nom du ciel, ne pleurez pas !...

FRÉDÉRIQUE.

Ah ! je suis perdue, Spiegel, je suis perdue ! Lâche que

je suis! pourquoi suis-je restée? (Elle se lève.) Partons! emmenez-moi.

SPIEGEL.

Non; vous l'aimez toujours... ne partez pas... vous ne pourriez pas vivre sans lui... au nom de votre bonheur...

FRÉDÉRIQUE.

Mon bonheur!... vous savez bien que je l'ai perdu jour par jour, heure par heure, depuis que je suis ici... Ne sentez-vous pas qu'il rougira de moi, comme il a rougi de son père et de son art?

SPIEGEL.

Rougir de vous! si je le croyais! mais non, Frédérique... nous avons fait un mauvais rêve... Tout cela n'est pas vrai... nous allons nous réveiller... Et puis, dans tous les cas, nous aurons fait notre devoir jusqu'au bout.

FRÉDÉRIQUE.

Et pourtant, vous voulez partir, vous.

SPIEGEL.

Eh bien, je resterai, je resterai pour vous, pour vous aider, pour vous soutenir... Je ne partirai que lorsque vous serez heureuse.

FRÉDÉRIQUE.

Vous êtes mon véritable ami, vous!

SPIEGEL.

Vous ne savez pas combien je vous aime, vous ne le saurez jamais.

FRÉDÉRIQUE.

Tenez, voici le père qu'il s'est donné. Allons-nous-en!

Elle sort par le fond.

SPIEGEL, regardant le baron qui entre.

Vieux misérable !

Il sort à la suite de Frédérique.

SCÈNE V

LE BARON, seul; puis FRANTZ et STURM.

LE BARON.

Je leur fais l'effet de la tête de Méduse... Ah çà ! est-ce que monsieur mon fils ne m'attend pas, qu'il n'est pas venu à ma rencontre?... Ah !

Frantz entre par la porte de gauche, suivi de Sturm.

STURM.

On l'enchaîne bien, mais M. Spiegel le détache toujours.

FRANTZ.

Eh bien, qu'on m'en débarrasse, qu'on ne m'en rompe plus la tête. Allez. (Sturm sort. Frantz allant au baron.) J'apprends votre arrivée, monsieur, et j'accours...

LE BARON.

Monsieur?... Voici qui vous donne le droit de m'appeler désormais votre père. (Il lui tend un parchemin; Frantz l'ouvre et le parcourt des yeux.) Êtes-vous content, chevalier ?

FRANTZ.

Merci ! (Tirant des papiers de sa poche.) Vous n'avez plus qu'un seul créancier, et celui-là ne vous tourmentera pas.

LE BARON, prenant les papiers de la main de Frantz.

Bien, mon fils !

FRANTZ.

Je dois vous apprendre, monsieur, que mon contrat de mariage avec ma cousine se signe demain...

LE BARON.

Demain !... pourquoi cette précipitation ?

FRANTZ.

Il faut en finir.

LE BARON.

Qui vous y force?

FRANTZ.

L'honneur... ma parole.

LE BARON.

Votre parole !... Le chevalier de Berghausen est-il obligé de tenir les engagements de M. Frantz Milher ? L'honneur ?... Devez-vous donc une réparation à mademoiselle Frédérique ? l'avez-vous compromise ? Vous l'avez recueillie, élevée, nourrie... Elle vous doit tout... vous ne lui devez rien...

FRANTZ.

Je me dis tout cela... et pourtant... j'aime Frédérique.

LE BARON.

Que diable ! mon cher, vous pouviez faire un mariage d'inclination, quand vous n'étiez qu'un artiste ; mais un gentilhomme n'a pas le droit d'épouser une grisette.

FRANTZ.

Une grisette ?

LE BARON.

Eh ! sans doute. Aux yeux du monde, votre cousine ne sera jamais autre chose. Vous vous perdez par le ridicule. On se demandera si vous n'avez revêtu un grand nom que pour le salir. C'est tout simplement impossible. Je comprends votre situation. Ce n'est pas l'amour qui vous retient, mais une mauvaise honte. Je me charge de tout. Soyez tranquille : c'est votre cousine qui vous rendra votre parole ; vous lui donnerez cent mille florins de dot. pour mettre votre conscience en paix, et vous épouserez mademoiselle de Rosenfeld.

FRANTZ, qui a écouté jusque-là les yeux baissés, regardant le baron.

Vous vous acquittez envers la margrave, monsieur.

LE BARON.

Vous êtes un enfant. Ce mariage est une excellente affaire pour vous. J'en ai parlé à Sa Majesté, qui le verra d'un très bon œil.

FRANTZ.

Vous pensez que le roi...?

LE BARON.

Le roi vous tiendra compte d'avoir relevé la fortune d'une des plus anciennes maisons du royaume, et l'aristocratie vous saura gré d'avoir saisi une occasion de restituer l'héritage du comte Sigismond à sa famille. La petite est jolie ; tant mieux pour vous ! Elle est bête : qu'est-ce que cela vous fait ? En vous donnant sa main. elle complète mon œuvre. elle donne le sacre à votre noblesse. C'est tout ce qu'il vous faut. La voici.

SCÈNE VI

FRANTZ, LE BARON, LA MARGRAVE, DOROTHÉE.

LE BARON, bas, à la margrave.

Il est à nous ! (Haut.) Bonjour, chère margrave ; le chevalier me parlait justement de votre fille.

LA MARGRAVE.

Et que disait-il ?

FRANTZ.

Des banalités, madame. Je disais qu'elle est charmante et que son mari sera le plus heureux des hommes.

DOROTHÉE.

Vous vous trompez bien, monsieur ; si on me marie contre mon goût, je serai insupportable.

LA MARGRAVE.

Est-ce qu'on vous mariera malgré vous ? Je ne suis pas une mère barbare.

DOROTHÉE.

Je puis choisir ?

LA MARGRAVE.

Oui, pouvu que votre choix soit conforme à votre rang.

DOROTHÉE, à part.

Pauvre Conrad !

FRANTZ.

Vous payez cher votre noblesse, mademoiselle.

DOROTHÉE.

Oh ! oui. — J'aimerais mieux être une simple bergère.

FRANTZ, à part.

Quelle compagne !

LE BARON, bas, à Frantz, et l'attirant à droite.

Ayez donc l'air plus aimable.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRÉDÉRIQUE, SPIEGEL, très pâle, traînant STURM par le collet.

SPIEGEL.

Est-ce vrai ? est-ce par ton ordre ?

FRANTZ.

Quoi ?

SPIEGEL.

Qu'il a tué Spark ?

FRANTZ.

Par mon ordre ?... Je ne sais ce que tu veux dire...

LE BARON.

Vous le savez très bien, mon fils... Ayez le courage de vos actes. Vous avez ordonné tout à l'heure qu'on nous délivrât de cette odieuse bête, et vous avez bien fait.

SPIEGEL.

Est-ce vrai ?

FRANTZ.

Eh bien, oui. — Après ?

FRÉDÉRIQUE.

O mon Dieu !

SPIEGEL, lâchant l'intendant et tombant sur un fauteuil à gauche.

Il l'a tué !... Pauvre Spark ! tu avais pourtant partagé sa misère ; tu avais couché sur ses pieds l'hiver ; tu étais heureux d'une de ses caresses ; tu lui étais aussi tendrement dévoué que moi ! mais il n'avait plus besoin de toi ; tu n'étais plus bon qu'à l'aimer ; tu n'étais ni beau ni élégant ; tu le gênais comme moi... comme moi !

FRÉDÉRIQUE.

Ne pleurez pas devant ces gens-là, Spiegel ; ils riraient de votre douleur.

LE BARON.

Pardon, belle demoiselle, je compatis... un chien qui donnait tant d'espérances !

SPIEGEL, se levant et passant au milieu.

Ce n'est pas lui seulement que je pleure, monsieur, ce n'est pas lui seulement qui est mort : c'est l'amitié

qui remplissait ma vie. (*A Frantz.*) Je crois tout de toi, maintenant. Ce dernier trait a déchiré le voile que j'épaississais sur mes yeux, et je vois toute ton âme. O égoïste ! ô ingrat ! ô lâche !

FRANTZ.

Spiegel!

SPIEGEL.

Tais-toi ! je t'ai nourri, nourri de mon pain, de mon cœur, de mon espérance. J'ai fait de mon talent litière à ton génie... Si tu m'avais demandé mon sang, je te l'aurais donné ! Et sache tout ! je l'aimais, elle... Oui, je l'aimais comme tu n'es pas capable de l'avoir aimée un seul instant ! Ce qui me donnait la force de te sacrifier ma vie, c'est qu'elle approuvait mon sacrifice, et qu'elle m'en payait par un regard. Eh bien, quand j'ai découvert qu'elle t'aimait, toi ! je t'ai pardonné ton bonheur et j'en suis resté le témoin. Et comment m'as-tu récompensé ? Tu m'as amené au point de trouver un âcre plaisir à te reprocher mes bienfaits !... Après m'avoir pris mon talent, m'avoir pris Frédérique, tu m'as pris ta gloire, le but et la consolation de tous mes sacrifices. Il me restait mon chien, tu me l'as ôté... Ah ! tu devais pourtant bien sentir dans ton cœur que je n'avais pas d'autre ami ! Mais tu l'as tué pour te débarrasser de son maître... Sois content... je m'en vais.

FRÉDÉRIQUE.

Nous nous en allons ! Il y a longtemps que je me sens de trop ici ! Je vous connais aussi maintenant ! mon amour a fini en même temps que l'amitié de Spiegel.

SPIEGEL.

Noble fille !

Il lui prend la main.

FRÉDÉRIQUE, à Frantz.

Restez dans votre fortune et votre noblesse ; mais, je vous le dis, votre châtiment commence, votre triomphe sera votre supplice.

SPIEGEL.

Regarde-nous bien, Frantz : c'est le bonheur qui sort de chez toi pour n'y plus rentrer. Garde mon tableau, accroche-le dans ton alcôve ; un jour, tes yeux se rempliront de larmes en s'y arrêtant ; mais il sera trop tard ! Adieu ! — Venez, Frédérique.

FRANTZ.

Arrêtez ! Oui, c'est le bonheur qui s'en va... Reste. Frédérique ; je ne t'ai rien fait, à toi !... Reste, je t'en supplie !... tu m'aimes encore !

FRÉDÉRIQUE.

Vous êtes rayé de mon cœur. (Montrant Spiegel.) Tout ce que j'aimais en vous n'existait qu'en lui. (A Spiegel.) Tu étais sa bienfaisance, sa bonté, son enthousiasme... Toi parti, il n'a plus d'âme.

FRANTZ.

Vous oubliez que je vous ai recueillie.

FRÉDÉRIQUE.

Ce n'est pas vous, c'est lui ; je le comprends, maintenant.

FRANTZ.

C'est bien ! Voici ma réponse à vos outrages : je suis

votre seul parent, c'est mon droit et mon devoir de vous doter...

Spiegel s'élance sur lui; Frédérique l'arrête.

SPIEGEL, après un silence.

Partons, Frédérique.

Ils sortent.

LE BARON.

Bon voyage!

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Conrad de Stolzenfeld!

LE BARON.

Un de nos amis, mon cher Frantz.

FRANTZ.

Faites entrer.

FIN DE LA PIERRE DE TOUCHE

CEINTURE DORÉE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris,
sur le théâtre du GYMNASE-DRAMATIQUE, le 3 février 1855.

A

ÉDOUARD FOUSSIER

Mon cher ami,

J'inscris votre nom sur la seconde page de cette comédie, puisque vous n'avez pas voulu l'écrire à côté du mien sur la première.

Le germe de la pièce vous appartient, et quelque chose de plus encore : cela constitue, malgré vous, une copaternité que je ne dois ni ne veux passer sous silence, et dont l'aveu public me plaît, ajoutant un nouveau lien à notre amitié.

É. AUGIER.

10 février 1855.

PERSONNAGES

		Acteurs qui ont créé les rôles.
ROUSSEL	MM.	GEFFROY.
DE TRÉLAN		BERTON.
BALARDIER		DUPUIS.
LANDARA		LESUEUR.
BAPTISTE, valet de chambre de Roussel		PRISTON.
BAJARD, invité		BLAUDET.
CALISTE, fille de Roussel	Mmes	ROSE CHÉRI.
AMÉLIE DE LUSSAN		FIGEAC.
MADAME DE LARCY, invitées		BODIN.
MADAME DE LAHAYE, invitées		RIQUER.

La scène se passe à Paris, de nos jours.

CEINTURE DORÉE

ACTE PREMIER

Un riche salon, chez Roussel. A droite, une cheminée autour de laquelle sont deux causeuses et un fauteuil. A gauche, au fond, un piano. Au milieu, une table.

SCÈNE PREMIÈRE

CALISTE, au piano; LANDARA.

LANDARA.

Parfait ! adorable ! Cela va au cœur ! Vous êtes l'ange de la musique.

CALISTE.

Vous êtes plein d'enthousiasme.

LANDARA.

C'est ce qui nous ronge, nous autres artistes : c'est notre vautour... La musique me tuera.

CALISTE, à part.

Elle n'est pas si rancunière.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Madame de Lussan.

LANDARA, à part.

Contretemps funeste !

SCÈNE II

Les Mêmes, AMÉLIE.

CALISTE.

Bonjour, chère Amélie.

AMÉLIE.

Ce n'est pas pour toi que je viens : ainsi ne me parle pas.

CALISTE.

Serait-ce pour M. Landara ?

AMÉLIE.

Justement ! (A Landara.) Je savais, monsieur, que je vous trouverais chez Caliste, et, comme j'ai un service à vous demander...

LANDARA.

Un service, madame ?

AMÉLIE.

On baptise ma fille après-demain...

CALISTE.

A telles enseignes que je suis la marraine.

AMÉLIE.

Il y a, le soir, une petite fête chez moi ; nous aurons plusieurs artistes du premier mérite : la réunion sera digne de vous.

LANDARA.

Puissé-je être digne d'elle ! Je ferai entendre chez vous pour la première fois, madame, une symphonie philosophique que je viens d'achever.

AMÉLIE.

Philosophique ?

LANDARA.

Ne faut-il pas que tous les arts s'inspirent de leur époque? J'ai intitulé ma symphonie *le Veau d'or ;* et, sans vanité, dans certains passages, je crois avoir assez énergiquement flétri...

CALISTE.

C'est un vrai service que vous rendez à la société.

LANDARA.

La musique commence où finit la poésie, on l'a dit. Pourquoi donc lui fermer le domaine de la pensée ?

CALISTE.

C'est une injustice criante.

LANDARA.

Je ne fais pas fi de nos devanciers ; Gluck, Mozart, Grétry, Rossini avaient certainement le génie musical. Mais qu'ont-ils prouvé ? rien, absolument rien. Ce n'étaient pas des penseurs. Ils ont préparé l'instrument : c'est à nous de l'appliquer aux grandes idées. Vous verrez ma symphonie.

AMÉLIE, à part.

C'est effrayant.

LANDARA.

Je vous prierai seulement d'avoir deux pianos.

AMÉLIE.

Deux pianos ?

LANDARA.

Un seul ne serait pas de force à rendre ma pensée.

AMÉLIE, à part.

C'est épouvantable.

CALISTE, à Amélie.

Maintenant que tu as fait ta visite à M. Landara, puis-je te parler ?

LANDARA.

Je vous laisse, mesdames.

CALISTE.

Nous ne vous renvoyons pas, au moins.

LANDARA.

J'ai une leçon à l'autre bout du faubourg.

CALISTE.

Adieu donc. A propos, mon père m'a chargé de vous inviter à dîner aujourd'hui.

LANDARA, à part.

Le père verrait-il de bon œil...? Il n'a pas l'embarras du choix en fait de gendre !

CALISTE.

Êtes-vous libre ?

LANDARA.

De passer une soirée auprès de vous, mademoiselle ? Toujours.

CALISTE.

Très aimable ! A ce soir donc.

Landara salue et sort.

SCÈNE III

CALISTE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Dis donc, il va me jouer une symphonie philosophique.

CALISTE.

J'ai bien entendu.

AMÉLIE.

Je comptais, en l'invitant, qu'il nous jouerait quelque chose de Liszt ou de Chopin... Je ne savais pas qu'il composât lui-même.

CALISTE.

Que veux-tu !... A force d'exécuter les œuvres des maîtres, il s'imagine qu'il lui reste du génie aux doigts.

AMÉLIE.

Sérieusement, tu devrais user de ton influence sur lui pour m'obtenir une commutation de symphonie.

CALISTE.

Tu t'adresses bien ! C'est à mes pieds qu'il compte déposer sa gloire.

AMÉLIE.

Bah!

CALISTE.

C'est comme ça. J'ai trouvé grâce à ses yeux. Il tourne depuis huit jours autour d'une déclaration.

AMÉLIE.

Quoi! ce coureur de cachets...?

CALISTE.

Est aussi un coureur de dots. La mienne lui a donné dans l'œil.

AMÉLIE.

Voilà ce que c'est, ma chère enfant, que de refuser les partis convenables; tu es cotée comme fille romanesque, et les pianistes se croient appelés à prendre devant toi des poses mélancoliques.

CALISTE.

Est-ce que tu me crois romanesque?

AMÉLIE.

Je ne dis pas cela.

CALISTE.

Eh bien, ma chère, je le suis horriblement; je m'en aperçois de jour en jour. Je croyais être la demoiselle la plus facile du monde à marier; mon idéal me semblait des plus modestes... Pas du tout; je suis forcée de reconnaître qu'il est presque irréalisable; je dis *presque* par un dernier égard envers le genre humain.

AMÉLIE.

Te moques-tu de moi?

CALISTE.

Nullement. Ne me suis-je pas mis en tête de n'épouser qu'un honnête homme?

AMÉLIE.

Oh! oh! nous sommes dans nos jours de misanthropie, à ce qu'il paraît.

CALISTE.

Non; je constate un fait : il est évident que l'honnêteté a sa maladie comme la vigne.

AMÉLIE.

Bah! il y a plus d'honnêtes gens qu'on ne pense; et, sans aller bien loin, mon mari...

CALISTE.

C'est juste, oui; tu as rencontré un homme pour qui le mariage n'était pas une spéculation. Il cherchait une compagne et non une bailleuse de fonds; il s'est inquiété de te connaître; il a étudié ton caractère, et il t'a fait la cour un an avant de se déclarer. Mes prétendus à moi se déclarent tout de suite.

AMÉLIE.

C'est que tu leur plais tout de suite.

CALISTE.

Moi ou ma dot? Ah! maudit million! Sans lui on prendrait peut-être la peine de faire attention à ma personne. Quel malheur pour une statue d'être en or et non en marbre! Tu es un objet d'art, toi! Moi, je suis une pièce d'orfèvrerie; je ne vaux pas ma dot; la matière surpasse le travail; mes petites perfections, qui m'auraient peut-être valu une place dans la maison d'un homme de goût, ne m'empêcheront pas d'aller à l'hôtel des Monnaies.

Soyez donc une honnête fille, rendez-vous digne d'un galant homme, pour vous voir estimée au poids de l'or comme un lingot!

AMÉLIE.

Que tu es singulière! Si tu étais pauvre, ne trouverais-tu pas tout simple et tout charmant qu'on s'amourachât de toi à première vue?

CALISTE.

Sans doute. parce que je serais bien obligée de croire à la sincérité de mon admirateur.

AMÉLIE.

Eh bien. es-tu moins jolie pour être riche? moins bonne? moins spirituelle? et ton idéal d'honnête homme doit-il te faire un crime de ta fortune?

CALISTE.

Non; je consens même qu'il m'en fasse une vertu; je suis raisonnable, comme tu vois. Mais je ne veux pas qu'à ses yeux cette vertu-là me dispense des autres.

AMÉLIE.

Mais n'as-tu pas les autres?

CALISTE.

Que je les aie ou non, ces messieurs n'en savent rien; et, s'ils ne daignent pas s'en informer, ils ne me méritent pas. Je suis fière, et ne veux pas être prise au hasard. Quoi donc! vous demandez des renseignements sur un domestique que vous pouvez chasser dans huit jours et vous n'en demandez pas sur votre femme? Quelle place lui réservez-vous dans votre cœur et dans votre maison, que la première venue la puisse remplir? Ce qui doit faire toute ma vie, à moi, ne compte donc pas dans la

vôtre? Et puis, si vous confiez votre honneur à une inconnue parce qu'elle est riche, de quoi n'êtes-vous pas capable pour de l'argent?... Est-ce vrai, ce que je dis là?

AMÉLIE.

Tu resteras donc fille?

CALISTE.

A moins d'un miracle, oui!

AMÉLIE.

C'est triste de vieillir seule, sans enfants.

CALISTE.

Tu m'en prêteras un, que j'adopterai.

AMÉLIE.

Je n'en ai pas à revendre.

CALISTE.

Tu en auras... Aies-en, ma petite Amélie! Je t'en demande un pour moi... un joli poupon frisé, avec des yeux bleus; je te laisse carte blanche pour le reste.

AMÉLIE.

Tu ne tiens pas au sexe?

CALISTE.

Si fait! Je veux un garçon. Les filles sont trop malheureuses. Et puis je l'élèverai moi-même; il nous fera honneur, tu verras. Il sera très beau et très brave, et surtout il ne saura pas l'arithmétique. Est-ce convenu?

AMÉLIE.

Tope là.

CALISTE.

Tu t'en vas?

AMÉLIE.

Certainement.

CALISTE.

Veux-tu être bien gentille? Reviens dîner ici. Nous avons M. Landara; ce sera très ennuyeux.

AMÉLIE.

C'est engageant!

CALISTE.

Autrement, tu n'aurais pas de mérite.

AMÉLIE.

C'est vrai. Je reviendrai.

CALISTE.

Alors, ce n'est pas la peine de t'en aller.

AMÉLIE.

Il faut pourtant que j'avertisse mon mari.

CALISTE.

Écris-lui un mot qu'on lui portera.

AMÉLIE, ôtant son chapeau et son châle.

C'est plus simple; mais avec quoi écrire?

CALISTE.

Dans ma chambre.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROUSSEL.

ROUSSEL.

Est-ce moi qui vous fais fuir, madame Amélie?

AMÉLIE.

Non pas; mais je dîne chez vous...

ROUSSEL.

Ah! charmante!

AMÉLIE.

Et il faut que j'écrive un mot à mon mari.

ROUSSEL.

C'est trop juste : mais dites-moi d'abord votre avis sur cette verroterie.

Il tire de sa poche un petit écrin.

AMÉLIE.

Oh! les belles perles!

ROUSSEL.

Je les crois fines.

CALISTE.

C'est le collier que j'ai trouvé joli hier?

ROUSSEL.

C'est lui-même.

CALISTE.

Tu n'es pas raisonnable, père, je te gronderai.

Elle l'embrasse

ROUSSEL.

Gronde-moi aussi un peu sur l'autre joue, pendant que tu es en colère.

CALISTE.

Sais-tu bien qu'avec ta manie de m'acheter tout ce qui me plaît en route, tu m'empêcheras de trouver rien à mon goût ?

ROUSSEL.

Voyons. bijou, voyons... ça ne coûte pas cher, ne te fâche pas.

CALISTE.

Du reste, je pressentais encore quelque folie de ta part. et je la craignais plus grande.

ROUSSEL.

Plus grande ? Autre chose t'avait plu ? Quoi donc ?

CALISTE.

Je ne veux pas te le rappeler.

ROUSSEL.

Je t'en prie, trésor ! Ah ! je vieillis, je baisse. je n'ai plus de mémoire. Dis-moi ce que c'est, ou je vais me creuser la tête.

AMÉLIE.

Voyons, n'intrigue pas ton père.

CALISTE.

Comment ! tu ne te souviens pas qu'en passant sur la place Vendôme, j'ai eu l'imprudence de dire un mot agréable à la colonne ?

ROUSSEL.

Ah ! l'espiègle !

CALISTE.

J'avais une peur affreuse de la trouver ce matin sur mon étagère.

ROUSSEL.

Elle est gentille ! elle est gaie ! Ah ! ah ! ah ! la colonne Vendôme sur son étagère !... Ne suis-je pas un heureux père, madame Amélie ? Voilà comme mes journées passent avec cette enfant-là !

CALISTE.

Sérieusement, père, ne m'achète plus rien que je ne te le demande.

ROUSSEL.

Eh ! qu'est-ce que tu veux que je fasse de mon argent ? Je n'ai besoin de rien, moi ; je suis un homme tout simple. Je suis venu à Paris en sabots ; oui, madame, en sabots, je n'en rougis pas, je le dis à qui veut l'entendre... J'ai eu du bonheur, du mérite peut-être, je ne discute pas. J'ai gagné des millions... morbleu ! laisse-moi en jouir. Tu es mon seul luxe, ne me fais pas de loi somptuaire... Tu mettras ce collier à ton cou pour dîner.

CALISTE.

Est-ce qu'il y a du monde ?

ROUSSEL.

Peut-être... Landara vient-il ? Oui, bon ; nous ferons de la musique après dîner. Il t'accompagnera.

CALISTE.

Il y a donc quelqu'un ?

ROUSSEL.

Oui, oui, quelqu'un.

CALISTE.

Qui ?

ROUSSEL.

Tu verras.

CALISTE.

Ce n'est pas un prétendant, au moins ?

ROUSSEL.

Peut-être.

AMÉLIE.

J'ai bien peur que ce prétendant ne devienne pas un prétendu. Caliste ne s'est pas levée sur le pied de se marier de sitôt, je vous en avertis.

ROUSSEL.

Nous verrons, nous verrons.

AMÉLIE.

Suis-je de trop à cette présentation ?

ROUSSEL.

Vous, de trop ici ! Vous n'y ètes jamais assez.

AMÉLIE.

Alors, je vais écrire.

Elle sort.

SCÈNE V

ROUSSEL, CALISTE.

ROUSSEL.

Qu'est-ce qu'elle dit donc, que tu ne veux pas te marier de sitôt ?

CALISTE.

Est-ce que je trouverai jamais un mari qui m'aime autant que toi?

ROUSSEL.

Autant, ce n'est pas nécessaire. Mais il y a de la marge à côté. Je veux que tu sois heureuse; c'est mon luxe, que diable!

CALISTE.

Je le suis; ta tendresse me suffit.

ROUSSEL.

Elle ne te suffira pas éternellement; d'abord, il viendra un jour... Mais n'en parlons pas; je me porte comme le Pont-Neuf, grâce au ciel. Quoi qu'il en soit, mon trésor, le vœu de la nature est que les filles se marient, et on ne le contrarie que dans les familles pauvres. Enfin, c'est mon dada de te voir établie. Je veux avoir des petits-enfants et beaucoup; je suis assez riche pour les doter.

CALISTE.

Puisque vous êtes si pressé de partager votre fille avec un gendre...

ROUSSEL.

Ce n'est pas ce qui me presse; tu le sais bien, mauvaise!

CALISTE.

Trouvez-moi un mari qui me convienne, et je le prendrai.

ROUSSEL.

Parbleu! crois-tu que je veuille te marier contre ton gré? Irais-je te contrecarrer là-dessus, moi qui ne sais rien te refuser? Mais fais-moi le plaisir de me tutoyer: je n'aime pas que tu me boudes, même en plaisantant.

CALISTE.

Pourquoi t'occupes-tu de me chercher un mari? Laisse-moi choisir moi-même.

ROUSSEL.

Je ne demande pas mieux, saprelotte! Je voudrais te voir aimer quelqu'un pour t'en faire cadeau tout de suite, fût-il gueux comme un rat d'église. Aimes-tu quelqu'un? Dis-le.

CALISTE.

Pas encore.

ROUSSEL.

Mais as-tu quelqu'un en vue pour l'aimer?

CALISTE.

Personne.

ROUSSEL.

Alors, laisse-moi continuer mon exhibition; tu en seras quitte pour refuser. Je ne protège pas ces messieurs, moi; je te les montre, voilà tout.

CALISTE.

Franchement, tu n'as pas la main heureuse.

ROUSSEL.

Cette fois, j'espère avoir rencontré ton affaire : un garçon qui a fait ses preuves quant au désintéressement, puisque c'est ta marotte d'avoir un mari qui méprise l'argent.

CALISTE.

Me blâmes-tu de vouloir un homme d'honneur?

ROUSSEL.

Non pas! L'honneur est le plus bel ornement des maisons riches.

CALISTE.

Riches ou pauvres.

ROUSSEL.

Oui, oui. Tout le reste n'est que du clinquant, ou plaqué; le véritable confort, le luxe étoffé, cossu, c'est la probité. Aussi entends-je te donner un mari d'une honnêteté... contrôlée. Et j'ai trouvé mon homme.

CALISTE.

Comment s'appelle-t-il ?

ROUSSEL.

Tu le connais. Tu as dû le voir chez madame de Lussan. Il est très lié avec son mari.

CALISTE.

Mais qui ?

ROUSSEL.

M. de Trélan.

CALISTE.

En effet, je l'ai vu autrefois chez Amélie.

ROUSSEL.

Autrefois ? Est-ce qu'ils sont brouillés ?

CALISTE.

Non ; mais le hasard a fait que je n'ai plus rencontré ce monsieur.

ROUSSEL.

Enfin, tu le connais... Comment le trouves-tu de sa personne ?

CALISTE.

Plutôt bien que mal.

ROUSSEL.

Et son esprit ?

CALISTE.

Il en a ; mais je le crois d'humeur fantasque.

ROUSSEL.

Bah ! ce n'est pas ce qu'on m'en a dit.

CALISTE.

Je me trompe peut-être ; mais il était fort empressé avec moi dans nos premières rencontres ; je me figurais même qu'il me faisait un brin de cour. La dernière fois que j'ai eu l'honneur de le voir, il a été très froid et a maladroitement abrégé sa visite. J'ai peut-être dit quelque chose qui lui a déplu.

ROUSSEL.

Veux-tu savoir mon sentiment sur cette conduite ? C'est celle d'un homme fier qui s'est senti de l'inclination pour toi, et qui, prenant ta dot pour un obstacle insurmontable, a prudemment enrayé.

CALISTE.

Tu as toujours des explications à ma gloire. Mais quel beau trait a fait ce monsieur ?

ROUSSEL.

Il est l'aîné de deux enfants ; son père, en mourant, selon l'usage des hobereaux, l'avait avantagé de la quotité disponible... Comprends-tu ?

CALISTE.

Et il a déchiré le testament ; je sais cela.

ROUSSEL.

Eh bien ?

CALISTE.

Eh bien, c'est tout simple!

ROUSSEL.

Peu de gens sont capables de cette simplicité-là. La probité lui permettait de tout garder. Le reste de ses sentiments est parfaitement assorti à ce trait; j'ai pris mes informations.

CALISTE.

Je le veux bien; nous le mettrons à l'épreuve.

ROUSSEL.

A quelle épreuve?

CALISTE.

J'en ai imaginé une infaillible, par laquelle passeront désormais tous mes prétendants.

ROUSSEL.

Puis-je au moins savoir...?

CALISTE.

Non, tu les avertirais.

UN DOMESTIQUE.

M. Balardier attend monsieur dans son cabinet.

ROUSSEL.

Mon courtier... ah! diable! J'ai un ordre important à lui donner. Nous reprendrons cette conversation.

Il sort.

SCÈNE VI

CALISTE, seule.

Pauvre père ! si j'acceptais un de ses protégés, comme il s'arracherait les cheveux le lendemain ! Il me prend quelquefois fantaisie de me déguiser en bergère et d'attendre que le fils d'un prince m'épouse sous ce simple costume.

On annonce M. de Trélan.

SCÈNE VII

TRÉLAN, CALISTE.

CALISTE, à part.

Déjà ! il ne perd pas de temps.

TRÉLAN, entre sans voir Caliste, qui arrange sa musique sur le piano ; il s'avance jusqu'au millieu du salon comme cherchant quelqu'un, et il aperçoit Caliste. — A part.

Elle ! (Haut.) Pardon, mademoiselle ; le domestique s'est sans doute trompé en m'introduisant ici... Monsieur votre père m'a donné un rendez-vous...

CALISTE.

Il est occupé pour le moment. Je vais le faire prévenir.

TRÉLAN.

Ne le dérangez pas, je repasserai... ou je l'attendrai chez moi.

CALISTE.

Comme vous voudrez. (A part.) Il a l'air plus embarrassé que moi.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, AMÉLIE.

AMÉLIE, à Caliste.

Voici ma lettre... Vous, Trélan ? il faut venir ici pour vous voir.

TRÉLAN.

Je suis un grand coupable.

AMÉLIE.

Mon Dieu, non... Je demeure toujours rue de la Paix, numéro 12, vous savez.

CALISTE.

Vous ne ferez plus difficulté d'attendre mon père maintenant... Au surplus, je vais le faire prévenir que vous êtes là. (A Amélie.) Donne ta lettre, que je l'envoie.

Elle sort.

SCÈNE IX

AMÉLIE, TRÉLAN.

AMÉLIE.

On ne vous a pas vu depuis quinze jours ! Que signifie cette conduite ?

TRÉLAN.

J'ai été fort occupé : je suis en train de réaliser ma petite fortune... C'est même pour cela que vous me voyez ici. M. Roussel veut acheter ma maison ; il m'a prié de passer chez lui pour nous entendre... Le procédé n'est pas régulier ; mais je suis pressé de vendre...

AMÉLIE.

Pressé ?

TRÉLAN.

Oui ; je pars dans huit jours pour la Perse.

AMÉLIE.

Pour la Perse ? Est-ce qu'on va en Perse ?

TRÉLAN.

Et on en revient ; la preuve, c'est que j'y vais avec un ami qui y retourne.

AMÉLIE.

Quelle singulière idée d'aller si loin ! Et votre absence sera longue, que vous mettez vos affaires en ordre ?

TRÉLAN.

Un an, deux ans, trois ans, selon ce que sera la Perse.

AMÉLIE.

Mon pauvre Trélan, vous m'avez tout l'air d'un homme qui va faire le saut de Leucade.

TRÉLAN.

Ma foi, non.

AMÉLIE.

Soyez franc ! ce n'est pas pour vous guérir que vous partez ?

TRÉLAN.

Je ne dis pas que ce ridicule chagrin ne m'aide un peu à quitter mes amis; mais, depuis longtemps, j'avais le désir de voyager : il ne me manquait qu'une occasion et le courage de partir. J'ai trouvé l'un et l'autre, et je pars; ce n'est pas plus dramatique que cela.

AMÉLIE.

Comme vous voudriez rattraper la demi-confidence que vous m'avez faite !

TRÉLAN.

Je l'avoue; je ne sais comment elle m'a échappé, car je déteste le rôle de héros de roman.

AMÉLIE.

Prenez garde; la haine de la sensiblerie vous jette dans l'excès contraire. Pourquoi prendre cet air dégagé ? Croyez-vous que j'en sois dupe, ou craignez-vous que je ne me moque de votre chagrin ?

TRÉLAN.

Non ; vous êtes bonne et vous avez de l'amitié pour moi ; mais je méprise tant les pleurnicheurs, que je serais honteux de geindre. N'en parlons plus; à mon retour, elle sera mariée, mère de famille, et le charme sera rompu.

AMÉLIE.

Vous me la nommerez alors ?

TRÉLAN.

Je vous le promets.

AMÉLIE.

C'est égal; à votre place, je voudrais en avoir le cœur net. Je la demanderais en mariage pour l'acquit de ma conscience.

TRÉLAN.

A quoi bon ! je suis sûr que l'on me la refuserait... heureusement.

AMÉLIE.

Heureusement?

TRÉLAN.

Ai-je dit heureusement? La langue m'a tourné.

SCÈNE X

LES MÊMES, ROUSSEL.

ROUSSEL.

Pardon, monsieur, de vous avoir fait attendre... Au surplus, vous attendiez en si bonne compagnie, que vous ne devez pas m'en vouloir beaucoup.

TRÉLAN.

Il est vrai, monsieur.

AMÉLIE.

Vous avez à causer; j'ai des emplettes à faire; ne dites pas à Caliste que je suis sortie; je reviendrai à dîner... A bientôt, monsieur de Trélan.

SCÈNE XI

ROUSSEL, lui montrant une chaise.

J'aurais peut-être dû vous demander un rendez-vous

chez vous, au lieu de vous le donner chez moi; mais je suis le plus occupé, le plus vieux, et j'ai pensé que cette double considération...

TRÉLAN.

Vous voyez, monsieur, que je suis venu. Vous voulez m'acheter ma maison de la rue de Verneuil?

ROUSSEL.

Oui, monsieur, et j'ai cru que nous nous entendrions plus vite de vous à moi que par l'entremise d'un notaire, Tout le bien que m'ont dit de vous M. de Lussan, madame de Fonbonnes, et d'autres encore...

TRÉLAN.

Ce sont de très bons amis à moi. J'ai refusé en 47 cent cinquante mille francs de ma maison; aujourd'hui, elle en vaut cent quatre-vingt mille; mais je suis pressé de vendre, et, s'il le faut..

ROUSSEL.

Soyez tranquille, nous n'aurons pas de difficultés : j'aimerais mieux faire un mauvais marché avec vous qu'un bon avec un autre.

TRÉLAN.

Je vous suis obligé, mais je ne veux faire faire de mauvais marché à personne.

ROUSSEL.

Je sais à quel point vous poussez le désintéressement, et c'est ce qui m'a donné l'envie de vous voir; car, entre nous, j'aurais bien pu conclure avec le notaire; mais, pour épingles du marché, j'ai voulu avoir l'honneur de faire votre connaissance. Vous ne m'en voulez pas, j'imagine?

TRÉLAN.

Je suis très sensible à ce que ce désir a de flatteur pour moi. Avez-vous visité la maison?

ROUSSEL.

Non; elle est en bon état, m'a dit le notaire. J'espère que nos rapports n'en resteront pas là. Vous vous trouverez chez moi en pays ami : Lussan d'abord, madame de Fonbonnes, M. Pontarlier, paraissent quelquefois à mes réceptions du jeudi, et je crois qu'ils y viendront plus souvent quand ils auront l'espoir de vous y rencontrer.

TRÉLAN.

Vous êtes bien bon, monsieur; mais je quitte la France dans huit jours.

ROUSSEL.

Vous quittez la France?

TRÉLAN.

Je vais passer un an ou deux en Perse. C'est même ce départ qui m'oblige à vendre ma maison pour simplifier ma fortune. Ainsi, monsieur...

ROUSSEL.

Est-ce que vous avez une mission?

TRÉLAN.

Non; je voyage par curiosité.

ROUSSEL.

Vous n'avez donc absolument rien qui vous attache à Paris?

TRÉLAN.

J'espère que mes amis ne m'oublieront pas.

ROUSSEL.

Vos amis, c'est très bien; mais, à votre âge, on a ordinairement d'autres liens plus chers et plus fragiles que ceux de l'amitié.

TRÉLAN.

Apparemment que je fais exception à la règle.

ROUSSEL.

C'est clair; ma question est oiseuse. Vous ne partiriez pas si vous aviez le moindre fil au cœur. Le beau-père le plus méticuleux n'aurait pas besoin d'autres renseignements. A propos de beau-père, est-ce que vous ne songez pas à vous marier?

TRÉLAN.

Non, puisque je vais en Perse. Mais nous nous écartons beaucoup de la question.

ROUSSEL.

Je vous demande pardon de ma curiosité; elle n'est pas banale, croyez-le bien : je m'intéresse à vous plus que vous ne pensez, et mon âge me permet de dire que c'est un intérêt paternel.

TRÉLAN.

Je vous en rends mille grâces, monsieur, d'autant plus que je n'ai rien fait pour mériter cette bienveillance.

ROUSSEL.

Détrompez-vous. Un homme comme vous a droit à toutes mes sympathies.

TRÉLAN.

Vous me rendez confus, monsieur. Permettez-moi de reprendre contenance en parlant de l'affaire qui m'amène.

ROUSSEL.

Cette modestie vous sied et me charme; je ne connais personne dont je fasse autant de cas que de vous. Vous n'êtes pas riche, mais qu'importe? Je mets l'honnêteté à cent pieds au-dessus de l'argent. Je suis un bonhomme tout simple, que la richesse n'a pas gâté : je suis venu à Paris en sabots, et je ne l'ai pas oublié.

TRÉLAN, à part.

Où veut-il en venir?

ROUSSEL.

Je n'ai pas, d'ailleurs, grand mérite à penser ainsi; j'ai fait une de ces fortunes au delà desquelles l'argent ne représente plus rien que de l'argent. J'ai tout ce qui s'achète, et je ne peux désormais m'accroître que du côté de ce qui ne s'achète pas : j'entends les jouissances du cœur.

TRÉLAN.

Effectivement. — Mais je me demande quelle idée vous a pris d'acheter ma maison : vous devez en avoir tant d'autres!

ROUSSEL.

J'en ai beaucoup. Aussi disais-je l'autre jour à un de mes amis qui me parlait de mes prétentions pour ma fille. que je n'avais qu'une ambition. celle de trouver un gendre honnête homme.

TRÉLAN.

Vous aurez de la peine.

ROUSSEL.

Oui : un honnête homme ne se trouve pas sous le pied d'un cheval. Aussi, quand j'en aurai rencontré un qui plaise à ma fille. ne marchanderai-je pas à le lui donner.

TRÉLAN.

Vous ferez bien. Mais la conversation me fait oublier l'objet de ma visite. Mon notaire m'a dit que vous vous teniez à vingt mille francs : tranchons le différend par la moitié...

ROUSSEL, se levant.

Je ne peux pourtant pas être plus explicite, que diable ! Je conçois que ma fortune me permette, me commande même de faire le premier pas... mais, de votre côté, tâchez de comprendre à demi-mot, et de m'épargner le reste du chemin.

TRÉLAN.

Je suis très honoré et très touché, monsieur.

ROUSSEL.

Eh bien, faites-moi le plaisir de dîner ce soir avec nous.

TRÉLAN.

Nous ne nous comprenons pas, monsieur ; je suis très sensible à ce que vos ouvertures ont d'honorable pour moi ; mais je ne songe pas au mariage.

ROUSSEL.

Vous m'enchantez, mon cher ami. Votre froideur me confirme dans l'idée que j'avais de vous. Un autre serait tombé à mes pieds... Je n'aime pas les bassesses, moi ; vous êtes bien le gendre que je cherche.

TRÉLAN.

Pardon, monsieur ; mais je crois vous avoir dit que je veux rester garçon.

ROUSSEL.

Oui, oui, j'avais bien entendu. Vous changerez d'avis en voyant ma fille...

TRÉLAN.

Monsieur...

ROUSSEL.

Parbleu ! vous ne pouvez pas refuser de faire connaissance avec elle. Le plus grand risque que vous couriez, c'est d'en tomber amoureux... Ah ! je vous préviens que, si vous ne lui plaisez pas, il n'y a rien de fait. C'est elle qui dispose de sa main. Mais, avec les idées que je lui connais, je crois que vous lui plairez.

TRÉLAN.

Mon Dieu, monsieur, mon voyage est résolu ; je pars dans huit jours.

ROUSSEL.

C'est plus qu'il n'en faut pour apprécier Caliste.

TRÉLAN.

N'insistez pas, de grâce !

ROUSSEL, après un silence.

A la bonne heure. Nous n'en resterons pas moins bons amis. Vous êtes un fier original.

TRÉLAN.

Je vois que ma maison n'était qu'un prétexte.

ROUSSEL.

Ma foi, oui.

TRÉLAN.

Adieu, monsieur.

ROUSSEL.

Adieu ! (Trélan va jusqu'à la porte.) monsieur. Tout cela n'est pas naturel. Il n'y a pas de projet de célibat qui tienne contre les offres que je vous ai faites... Il y a quelque chose là-dessous.

ROUSSEL.

Que sais-je, moi? Vous refusez même de connaître ma fille : cela ressemble plus à un parti pris contre elle que contre le mariage... Est-ce que, par hasard...? Elle a toute l'étourderie de l'innocence... J'ai bien des envieux... Aurait-on calomnié Caliste?

TRÉLAN.

Qu'allez-vous supposer?

ROUSSEL.

Et que voulez-vous que je croie? Je cherche les motifs de votre conduite, et je n'en vois pas de raisonnables. Voyons! monsieur, parlez; ne laissez pas un père dans cette angoisse!

TRÉLAN.

Je vous jure...

ROUSSEL.

Vous avez vu ma fille chez madame de Lussan. Votre premier empressement s'est tout d'un coup changé en une froideur affectée. Pourquoi? Que vous a-t-on dit? Qui vous l'a dit? Ayez la charité de me nommer le calomniateur, que je le démasque.

TRÉLAN.

Ce n'est pas elle qui est calomniée...

ROUSSEL.

Et qui donc? moi, peut-être?

TRÉLAN.

Adieu! monsieur.

Il salue et sort.

SCÈNE XII

ROUSSEL, seul.

Les bras m'en tombent ! C'est un échappé des Petites-Maisons; le meilleur est d'en rire. Voilà que je ne suis pas honnête homme, maintenant, moi qui ai trois millions ! Il est drôle, ce monsieur ! (Se tournant vers la porte par où est sorti Trélan.) J'avais le droit pour moi, entendez-vous ! Je me suis toujours conformé aux lois de mon pays ! Je suis en règle; si vous n'êtes pas content, allez vous promener, idiot ! Le voilà bien fier de n'avoir pas volé son frère ! Mais, en vous donnant ma fille, pauvre diable que vous êtes, je faisais une action aussi belle que vous en déchirant le testament; plus belle même.... car je ne vous devais rien, et vous deviez quelque chose à la voix du sang, au droit éternel. Ma parole ! il y a des gens pour qui l'on n'est honnête homme qu'à la condition de mourir pauvre. Mais c'est ma faute : j'aurais dû vous juger tout d'abord pour ce que vous êtes, pour un don Quichotte ! un imbécile qui se croit obligé de renoncer au bénéfice de la loi ! — Ce testament était légal, comme je le disais à ma fille; la probité vous permettait d'accepter. C'est l'orgueil qui vous l'a défendu. Libre à vous de faire fi de moi. Je ne me soucie pas du respect d'un homme qui n'a pas respecté les dernières volontés de son père; qui foule aux pieds les sentiments les plus sacrés de la famille. Je suis bien enchanté de ne pas vous avoir pour gendre. — D'autant plus que je ne suis pas embarrassé de ma fille. Je trouverai cent partis pour un, et des gens plus riches que vous, mieux tournés, plus spirituels...

SCÈNE XIII

ROUSSEL, BALARDIER.

BALARDIER.

C'est encore moi.

ROUSSEL.

Qu'est-ce que vous voulez?

BALARDIER.

Je viens vous avertir que la baisse se décide; les nouvelles sont à la guerre.

ROUSSEL.

Tant mieux!... achetons! achetons! la baisse ne durera pas.

BALARDIER.

Êtes-vous bien sûr de votre renseignement?

ROUSSEL.

Sûr et certain. On ne se battra pas. Je double ma fortune!... à la hausse! à la hausse!

Il s'assied sur le fauteuil devant la cheminée.

BALARDIER.

A votre aise. Je m'en lave les mains. Adieu!

ROUSSEL.

Comme vous êtes pressé!

BALARDIER.

J'ai un rendez-vous.

ROUSSEL.

Ah ! ah ! joli garçon.

BALARDIER.

Non pas ! un rendez-vous d'affaires ; je ne donne pas dans la bagatelle, moi.

ROUSSEL.

Bah ! à votre âge ?

BALARDIER, passant entre Roussel et le canapé du fond.

L'âge n'y fait rien. Les hommes à bonnes fortunes sont des maladroits qui se nuisent auprès des pères de famille. Le célibat est une valeur, n'est-ce pas ? Il ne faut pas la déprécier avant de s'en défaire, voilà mon système.

ROUSSEL, lui a pris la main et le retient.

Est-ce que vous songez déjà à vous marier ?

BALARDIER, s'asseyant sur le canapé.

Déjà ? J'ai trente ans ! Si vous connaissez un parti, un parti riche, s'entend...

ROUSSEL.

Vous tenez donc à la fortune ?

BALARDIER.

Parbleu !

ROUSSEL.

A la bonne heure ! vous êtes franc. Vous ne vous posez pas en homme à grands sentiments, vous.

BALARDIER.

A quoi bon me surfaire? Mes sentiments ne sont ni grands ni petits; ils sont de taille ordinaire. Je n'épouserais pas la plus belle fille du monde sans une jolie dot, c'est vrai; mais je n'épouserais pas non plus la plus belle dot du monde sans une jolie fille. Les femmes laides, si riches qu'elles soient, ne sont jamais une bonne affaire; outre qu'elles donnent mauvaise tournure à une maison, elles ne dispensent pas d'avoir des maîtresses ruineuses, d'autant plus ruineuses qu'on est obligé de les dissimuler : voilà mon système.

ROUSSEL, se levant et prenant le bras de Balardier.

Vous serez un très bon mari par deux et deux font quatre.

BALARDIER.

Certainement. Et remarquez bien qu'il n'y a de sentiments solides que ceux qui reposent sur l'arithmétique.

Ils se promènent bras dessus bras dessous.

ROUSSEL.

Vous avez raison. On ne peut faire fonds que sur nous autres calculateurs. Nous sommes bien bêtes de ne pas nous marier entre nous. L'aristocratie d'argent en vaut bien une autre, quand le diable y serait. Je m'estime autant qu'un Montmorency.

BALARDIER.

Vous êtes modeste.

ROUSSEL.

Non ! les Montmorency étaient très riches.

BALARDIER.

Mais leur fortune leur venait de leurs aïeux.

ROUSSEL.

Tandis que j'ai fait la mienne moi-même; c'est vrai.

BALARDIER.

Honnêtement, par le travail.

ROUSSEL.

Aussi ma conscience est en paix, et je me moque de la calomnie.

BALARDIER.

Et que vous faites bien ! D'ailleurs, n'est pas calomnié qui veut. Votre valet de chambre, par exemple...

ROUSSEL.

Ma foi, non ! Baptiste n'est pas calomnié, le pauvre diable ! il ne le sera jamais. Ah ! ah ! ah ! votre idée est bonne ! En effet, Baptiste jouit d'une réputation excellente ! Ah ! ah ! ah ! on ne l'accuse pas d'avoir ruiné ses actionnaires... Ah ! ce pauvre Baptiste ! Il faudra que j'offre sa fille à quelqu'un que je sais bien, Baptiste le juste ! Baptiste l'incorruptible ! Aristide ! Phocion ! Baptiste ! — Touchez là, mon ami. Vous me plaisez... Morbleu, que vous me plaisez ! Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ? Venez donc dîner avec nous ce soir.

BALARDIER.

Volontiers.

ROUSSEL.

Je devais avoir un prétendant de ma fille; mais je l'ai envoyé promener. Il ne faisait pas mon affaire. C'est un nobliau qui aurait cru m'honorer beaucoup. Ce qu'il me faut, c'est un brave garçon de notre monde, en train de faire sa position comme j'ai fait la mienne.

BALARDIER, à part.

Tiens, tiens !

ROUSSEL.

Je suis venu à Paris en sabots, et je ne l'ai pas oublié. J'aime la jeunesse intelligente et laborieuse ; je veux lui venir en aide.

BALARDIER, timidement.

Est-ce que vous vous contenteriez d'un homme qui gagne bon an mal an une cinquantaine de mille ?

ROUSSEL.

Parfaitement, s'il plaisait à ma fille.

BALARDIER.

Je les gagne ; et, si vous me permettiez de me mettre sur les rangs...

ROUSSEL.

Pourquoi pas ? La lice est ouverte. Mais je vous préviens que c'est ma fille seule qui donne le prix. Tâchez de l'emporter, jeune homme ; je fais des vœux pour vous. Vous me convenez, je ne m'en cache pas, et je serais fâché que Caliste vous refusât.

BALARDIER.

Ceci me regarde.

ROUSSEL.

Hum ! Elle est difficile, je vous en avertis. Elle n'aime pas beaucoup les calculateurs.

BALARDIER.

N'est-ce que cela ? Vous me présenterez comme ancien marin.

ROUSSEL.

Ancien marin?

BALARDIER.

J'ai fait le tour du monde en qualité de second sur un navire de Bordeaux. J'ai assisté au bombardement de Saint-Jean-d'Ulloa; j'y aurais même pris part si j'avais eu des bombes.

ROUSSEL.

C'est presque un fait d'armes, cela.

BALARDIER.

Je ne suis pas un boursier bâté. J'ai de la pâture pour l'imagination d'une jeune fille : je chante; je dessine un peu; je tourne le vers au besoin.

ROUSSEL.

Parfait.

BALARDIER.

Je parle espagnol.

ROUSSEL.

Excellent. L'espagnol est la langue des amoureux, à ce que j'ai ouï dire. Mais par quel hasard l'avez-vous apprise? car c'est une non-valeur pour un homme d'affaires.

BALARDIER.

Je suis de Toulouse, et j'ai passé deux mois à la Havane.

ROUSSEL.

Ma foi, si vous ne plaisez pas à Caliste, j'y renonce. Apportez de la musique, nous en ferons après dîner. Si vous pouviez, d'ici là, préparer quelque impromptu, ce ne serait pas maladroit.

BALARDIER.

Je vais tâcher. Mademoiselle votre fille a les yeux bleus, je crois, et elle s'appelle Caliste. Ça suffit : *Caliste triste, bleus, cieux.* Je vais arranger cela en faisant ma toilette. A quelle heure dînez-vous ?

ROUSSEL.

A sept heures.

BALARDIER, tirant sa montre.

Diantre ! il en est six. Aller chez moi, m'habiller, revenir... le quatrain ne sera peut-être pas prêt.

ROUSSEL.

Courez, courez !

BALARDIER.

En un tournemain. — Ah ! tenez !

Savez-vous, Caliste,
Devant vos yeux bleus
Pourquoi l'on est triste?
C'est qu'on pense aux cieux.

Le voilà !

ROUSSEL.

Bravo ! charmant !... Quelle facilité ! Vous l'appelez Caliste tout court, mais c'est une licence poétique.

BALARDIER.

En vers, on tutoie les rois.

ROUSSEL.

Oui ! oui ! oui ! Je vous prierai de mettre quelque chose sur l'album de ma fille ; vous écrirez ce quatrain, qui aura l'air improvisé...

BALARDIER.

Il l'est.

ROUSSEL.

Il l'est, c'est juste. Ce sera délicieux. A tantôt.

BALARDIER.

A tantôt. (A part.) Voilà une chance!

Il sort.

SCÈNE XIV

ROUSSEL, seul.

Quel homme agréable! Pourvu que Caliste n'aille pas le prendre en grippe! Bah! un garçon qui chante, qui fait des vers, qui a assisté à un combat naval! D'ailleurs, si elle fait la sotte, j'emploierai mon autorité paternelle. Je suis sûr que son bonheur est au bout de cette union. Ah! ah! monsieur de Trélan, voilà un mariage qui rabattra votre caquet!

SCÈNE XV

ROUSSEL, CALISTE.

CALISTE.

Eh bien, père, tu as vu ton héros : que dit-il?

ROUSSEL.

Il n'y faut plus songer.

CALISTE.

Quel dommage! et pourquoi? Est-ce qu'il a recollé les morceaux du testament?

ROUSSEL.

Non.

CALISTE.

Est-ce qu'il s'est mal jeté à tes pieds?

ROUSSEL.

Eh non! Il part pour la Perse.

CALISTE.

Pour la Perse? Tu ne lui as donc pas laissé entrevoir ma dot?

ROUSSEL.

Je ne t'ai pas jetée à sa tête, comme tu penses.

CALISTE.

Alors, il ne se doute pas de ce que lui coûte son voyage?

ROUSSEL.

Je lui en ai dit assez pour le mettre sur la voie.

CALISTE.

Et il part tout de même?

ROUSSEL.

Il veut aller en Perse. C'est une manie comme une autre.

CALISTE.

En tous cas, on ne l'accusera pas d'être intéressé.

ROUSSEL.

Non; c'est un braque. Je te présenterai à sa place M. Balardier, un jeune homme charmant qui a servi dans la marine.

CALISTE.

M. de Trélan n'est pas riche?

ROUSSEL.

Quinze mille livres de rente, tout au plus.

CALISTE.

Et trois millions ne lui semblent pas mériter qu'il renonce à un projet? C'est un bien honnête homme.

ROUSSEL.

Un original.

CALISTE.

C'est ce que je voulais dire. Après cela, je lui déplais peut-être.

ROUSSEL.

Je le crois, il m'a tout l'air d'un imbécile.

CALISTE.

Je ne puis pourtant pas lui déplaire beaucoup; je ne suis pas affreuse. Non, c'est un homme qui compte l'argent pour rien et qui ne se mariera que par amour.

ROUSSEL.

Il se mariera en Perse avec une princesse des *Mille et une Nuits*. N'y pensons plus. Tu verras Balardier.

CALISTE.

Qui, Balardier?

ROUSSEL.

Ce jeune homme charmant dont je te parlais.

CALISTE.

Quand ?

ROUSSEL.

Tout à l'heure ; il dîne avec nous. Fais-toi belle.

CALISTE.

Pour M. Balardier ? — Sois-en sûr.

Elle sort.

ROUSSEL.

Elle ne fait pas d'opposition à Balardier, c'est bon signe ; quand elle saura qu'il a assisté à un bombardement !... Je leur donnerai le château de Feucherolles en cadeau de noces.

ACTE DEUXIÈME

Boudoir chez Amélie. — A gauche, cheminée; à droite, porte des appartements. — Au fond, à droite, porte d'un fumoir garni de canapés, guéridon, etc. — Au fond, à gauche, porte conduisant à l'extérieur; au milieu, canapé et glace. — Table au premier plan, vers la droite.

SCÈNE PREMIÈRE

BALARDIER, AMÉLIE, CALISTE, LANDARA.

Caliste et Landara sont assis près de la table.

AMÉLIE.

Sérieusement, monsieur Balardier, vous avez tort de ne pas vouloir chanter ce soir, à mon concert, la chanson que vous avez dite hier chez M. Roussel... Elle est ravissante !... (A Caliste et à Landara.) N'est-ce pas ?...

Elle s'assied près de Caliste.

LANDARA.

C'est fort joli, cette musiquette.

BALARDIER.

Musiquette ?... Mais, à ce compte, le xérès est de la piquette.

LANDARA.

Je ne vois pas le rapport.

CALISTE.

La rime a entraîné monsieur, qui est poète.

BALARDIER.

Pourquoi ne comparerait-on pas la musique à du vin ? Ne donne-t-elle pas une sorte d'ivresse ? et n'y en a-t-il pas de tous les crus, depuis la musique de Suresnes et d'Argenteuil jusqu'à la musique de Bordeaux et de Champagne ; sans compter la musique de Cette, que les savants fabriquent sans raisin ?

LANDARA.

Monsieur n'aime pas la musique savante ?...

BALARDIER.

Non, monsieur, je m'en vante. (A Caliste.) Encore la rime.

LANDARA.

Monsieur, je le vois, est de la vieille école ; monsieur voudrait réduire la musique à l'expression des sentiments ?

BALARDIER.

Et monsieur est de l'école... ?

LANDARA, se levant.

Idéologue, monsieur.

BALARDIER.

Idéologue ?

LANDARA.

Oui, monsieur, les temps sont accomplis. L'esprit

humain change d'instrument d'âge en âge, et, tandis qu'il en use un, un autre se prépare. Ouvrez l'histoire : À l'enfance des langues, quel est l'instrument de la pensée? L'architecture. Quand la langue est formée, la pensée s'en empare et laisse de côté l'architecture en décadence... Aujourd'hui, nous en sommes à la décadence de la langue; mais la musique est prête.

BALARDIER.

Eh bien, monsieur, puisque la musique est prête, faites-moi le plaisir de me jouer sur le piano ce que vous venez de me dire là.

LANDARA, sèchement.

Je croyais que vous parliez sérieusement.

BALARDIER.

Et moi que vous plaisantiez...

LANDARA.

Monsieur!

AMÉLIE, se levant.

Hé! messieurs!...

CALISTE, se levant.

Voilà comme les hommes s'aigrissent lorsqu'ils ne fument pas après dîner.

AMÉLIE.

Vous avez fait acte de chevalerie; c'est assez, nous vous permettons d'aller rejoindre vos complices au fumoir.

BALARDIER.

Oh! je fume si peu...

LANDARA.

Et moi pas du tout. (A part.) Je flaire un rival.

CALISTE.

Eh bien, voyez notre injustice ! Nous nous plaignons des fumeurs, et nous trouvons presque ridicule un homme qui ne fume pas.

BALARDIER, à part.

Elle est désagréable. (Haut.) Quand je dis que je fume peu, je veux dire...

CALISTE.

Que vous fumez beaucoup.

BALARDIER.

La cigarette seulement.

LANDARA.

Et moi la pipe... la pipe turque.

AMÉLIE.

Mon mari en a pour tous les goûts... Allez, chevaliers!

BALARDIER.

C'est un exil, mesdames ; mais nous nous soumettons.

LANDARA, à part.

Décidément, c'est un rival.

Ils sortent.

SCÈNE II

CALISTE, AMÉLIE.

CALISTE.

Enfin, nous voilà seules!... Sais-tu bien que c'est la première fois depuis hier matin? Et que j'ai autant de choses à te conter que si je ne t'avais pas vue depuis un mois!

AMÉLIE.

Vraiment! tant mieux; je t'écoute.

Elles s'asseyent sur le canapé du fond.

CALISTE.

Tu as dormi toute la nuit sur cette idée que le prétendant dont nous avait parlé papa était M. Balardier, n'est-ce pas?

AMÉLIE.

Toute la nuit et une partie de la matinée.

CALISTE.

Eh bien, c'est un sommeil à recommencer. M. Balardier n'était là que comme remplaçant et pis aller. Son couvert avait été mis pour un autre.

AMÉLIE.

Que me dis-tu là?...

CALISTE, *se levant.*

Oui, ma chère! hier, sur les quatre heures de l'après-midi, cette main si jolie a été refusée, — nettement,

tranquillement et simplement refusée. (Se rasseyant.) Et sais-tu par qui? Par un homme qui n'est pas riche, et qui ne se détourne pas de son chemin pour une bagatelle comme trois millions.

AMÉLIE.

Le nom de ce héros?

CALISTE.

Tu le connais... C'est M. de Trélan.

AMÉLIE.

Trélan!... cela ne m'étonne pas.

CALISTE.

Et pourquoi cela ne t'étonne-t-il pas?... Tu savais donc M. de Trélan de cette force-là?

AMÉLIE.

Sans doute.

CALISTE.

Pourquoi ne me l'avais-tu pas dit? Tu vois comme tu es cachottière! Tu me laisses coudoyer un homme des âges fabuleux sans m'avertir.

AMÉLIE.

Ne te moque pas de lui, Caliste; c'est véritablement un noble cœur.

CALISTE, se levant et descendant.

Ou un fou.

AMÉLIE.

Non, un noble cœur. — Mais pourquoi as-tu tant persécuté ce pauvre M. Balardier pendant le dîner? J'avais cru te faire plaisir en l'invitant.

CALISTE.

Erreur complète. Quant à ma persécution, c'est une petite épreuve que j'ai inventée à l'usage de mes prétendants. Je me rends insupportable; ceux qui me supportent prouvent clairement qu'ils n'en veulent qu'à ma dot, et alors je les refuse.

AMÉLIE.

De cette façon-là, tu refuses quiconque ne te refuse pas.

CALISTE.

Tu l'as dit.

AMÉLIE.

Cependant un peu de complaisance chez un prétendant...

CALISTE.

Un peu, oui; mais pas beaucoup, quand la fille est riche. Crois-tu qu'un homme digne, M. de Trélan, par exemple, aurait joué le rôle de ce M. Balardier?

AMÉLIE.

Qu'as-tu contre lui? Il n'est pas désagréable; il a bonne tournure, assez d'esprit; il t'a improvisé un quatrain tel quel...

CALISTE.

Il donnait à mon album un air de mirliton qui m'a décidée à le jeter au feu.

AMÉLIE.

Tu l'as brûlé?... Il y avait de si beaux autographes!

CALISTE.

Bah! une collection de platitudes signées de noms cé-

lèbres, et qui pourraient l'être par les premiers venus. Les gens à album me représentent ces Anglais qui gardent sous verre des éclats de pierre du Parthénon, ou du temple de Baalbek. — M. de Trélan va dans ces pays-là... Je parie qu'il ne rapportera pas un caillou.

AMÉLIE.

Je ne te dirai pas.

CALISTE.

Compte-t-il rester longtemps en Perse?

AMÉLIE.

Trois ans.

CALISTE.

Trois ans?... Et quand part-il?

AMÉLIE, venant à elle.

Je trouve qu'il t'occupe beaucoup... Est-ce que son refus t'aurait piquée au jeu?

CALISTE.

Peux-tu croire cela de moi?... Je lui en sais bon gré, au contraire; je l'en estime, je me sens de l'amitié pour lui, et je voudrais qu'il en eût pour moi.

AMÉLIE, allant à la cheminée.

Il est un peu tard... Il part dans huit jours.

CALISTE.

Tant pis... j'aurais voulu le connaître.

Amélie s'assied près de la cheminée et Caliste près de la table. Un domestique annonce M. de Trélan.

SCÈNE III

LES MÊMES, M. DE TRÉLAN.

AMÉLIE.

Tu es servie à souhait.

TRÉLAN, *entrant sans voir Caliste.*

Bonjour, madame.

Il lui baise la main.

AMÉLIE.

A la bonne heure!... les reproches ne sont pas perdus avec vous.

TRÉLAN.

C'est une visite d'adieu. Je quitte Paris ce soir même.

AMÉLIE.

Ce soir?

TRÉLAN, *s'asseyant devant la cheminée.*

Notre départ a été avancé par des circonstances trop longues à vous raconter. — Avez-vous des commissions pour la Perse?

AMÉLIE.

Rapportez-moi un morceau du temple de Baalbek, pour mettre dans mon album.

TRÉLAN.

Il est en Syrie; mais je ferai un crochet. — Je ne vous connaissais pas d'album.

AMÉLIE, lui montrant Caliste.

J'en veux avoir un pour contrarier Caliste, qui a brûlé le sien.

TRÉLAN, à Caliste; se levant et saluant.

Mademoiselle!... Qu'est-ce donc qu'il avait fait, ce malheureux album?

CALISTE.

Il m'avait fait maudire par beaucoup de gens d'esprit... et, en dernier lieu, une autre personne l'avait gâté.

TRÉLAN.

Alors, c'était justice... (A Amélie.) Donnez-moi une bonne poignée de main, ma chère amie... une poignée de main qui me dure trois ans.

AMÉLIE.

Comment! vous ne passez pas la soirée avec nous?

TRÉLAN.

Je suis justement venu de bonne heure pour vous trouver seule... Il faut qu'à neuf heures je sois chez M. de Morangis, qui doit me donner des lettres de recommandation.

AMÉLIE.

Il n'y a donc pas moyen de vous gagner un quart d'heure? je ne vous ai pas assez dit adieu.

TRÉLAN.

Ni moi, certes... Mais aux gens qu'on aime, que l'adieu soit d'une minute ou d'une heure, il est toujours trop court.

AMÉLIE, se levant.

A quelle heure partez-vous ?

TRÉLAN.

A dix heures... Mais, quand je vous aurai quittée, je me croirai parti. Adieu ! (A Caliste.) Mademoiselle...

CALISTE, se levant.

Adieu, monsieur... (Elle lui tend la main; Trélan hésite à la prendre.) Vous ne voulez pas me toucher la main ? C'est aussi celle d'une amie.

TRÉLAN, lui donnant la main.

D'une amie ?

CALISTE.

Cela vous étonne ?... Vous ne me connaissez guère; mais moi, voilà dix ans que je vous connais... depuis hier.

TRÉLAN.

Comment cela ?

CALISTE.

Mon père m'a beaucoup parlé de vous, monsieur.

TRÉLAN.

Votre père ? Que vous a-t-il dit ?... Pardon, je suis indiscret.

CALISTE.

Il m'a fait de vous le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un homme.

TRÉLAN.

Est-ce possible ?

CALISTE.

Oui ; il m'a dit que vous êtes un original, un braque, un don Quichotte.

TRÉLAN, souriant.

Et c'est là ce qui m'a valu votre amitié ? car c'est, je crois, le mot que vous avez employé.

CALISTE.

Il ne rend pas tout à fait ma pensée... mais la langue est si pauvre ! — Comment appelleriez-vous le sentiment que la patrie absente crée entre deux voyageurs ? Amitié, c'est trop dire ; bienveillance, ce n'est pas assez.

AMÉLIE.

Confiance peut-être.

CALISTE.

Confiance, soit... J'ai confiance en vous ; — nous sommes tous deux d'un pays lointain, du pays où l'on méprise l'argent, et nous n'avons pas beaucoup de compatriotes à Paris.

TRÉLAN.

Qui vous fait supposer que je sois de ce beau pays ?

CALISTE.

C'est une histoire que m'a contée mon père.

TRÉLAN.

Une histoire ?

CALISTE, s'approche de la chaise à droite de la table.
Amélie montre un siège à Trélan. On s'assied.

A laquelle je n'ai rien compris, je commence par vous le dire : — une spéculation superbe que vous avez refusée, enfin je ne sais quoi, d'où il résulte clairement que vous n'avez pas la moindre condescendance pour nos seigneurs les millions. Est-ce vrai ?

TRÉLAN.

Pourquoi m'en défendrais-je ? il n'y a là matière ni à vanité ni à modestie ; c'est une affaire de tempérament : la grosse richesse me fait l'effet de la grosse chaleur ; je le crains.

AMÉLIE.

Vous préférez l'hiver ?

TRÉLAN.

Non ; mais, pour parler sans métaphore, la médiocrité.

AMÉLIE.

Douce philosophie, agréable à mettre en vers.

TRÉLAN.

Et à pratiquer en prose. — Tenez, je ne connais qu'un homme vraiment fastueux : c'est un camarade de collège à moi, un brave garçon sans fortune, employé dans un ministère. Il a épousé une femme aussi pauvre que lui Il jouit d'un luxe effréné !... Vous avez là un tapis de Smyrne qui vous est parfaitement indifférent, n'est-ce pas ? eh bien, mon ami Durand a guetté pendant six mois un tapis jaspé qu'il voulait offrir à sa femme pour sa fête. Un jour, il a pu le lui acheter : il y a trois mois de cela, et il passe encore les soirées les plus sensuelles à marcher sur son tapis en silence, tandis que sa petite femme brode sous l'abat-jour de la lampe.

AMÉLIE.

Tout ce que vous voudrez, mais je ne porte pas envie à son bonheur.

TRÉLAN.

Si fait, moi ! Il voyage à pied dans le pays des surprises : il ne brûle pas une étape ; il a tous les jours le

plaisir d'arriver et de repartir. Nous autres (je dis nous, car je suis un Crésus auprès de lui), nous allons en chemin de fer; en trois enjambées nous sommes au bout de tout... Le monde est plus grand pour lui que pour nous, c'est évident. Enfermez dans la même chambre une gazelle et une tortue, laquelle sera le plus prisonnière?

AMÉLIE.

A ce compte, vous devez regretter de ne pas être pauvre.

TRÉLAN.

Il ne faudrait pas trop me pousser là-dessus! La pauvreté, c'est la grande déesse! Si nous étions au temps de la mythologie grecque, je voudrais qu'on lui élevât un temple avec cette inscription : *A la mère du monde.*

AMÉLIE.

C'est de l'enthousiasme!

TRÉLAN.

Oui, pour tout ce qu'elle fait de grand, d'utile, de beau!... Elle est le travail, le courage, le génie, la fécondité!... Elle est plus que tout cela : elle est l'amour!

AMÉLIE.

L'amour!... Je tombe de surprise en surprise!

TRÉLAN.

Mais franchement, madame, qu'avons-nous de commun avec nos femmes, nous autres? Pas même l'appartement. Quel encouragement attendons-nous d'elles? Quelle protection attendent-elles de nous? Elles sont à l'abri de tout besoin! nous sommes en dehors de toute lutte. Les petites gens appellent leur femme leur moitié,

et nous nous moquons d'eux. Le beau mot, pourtant ! et comme ils doivent l'aimer cette moitié de leur labeur, de leurs joies, de leurs espérances !

AMÉLIE.

Soyez franc... Vous êtes de l'avis des mélodrames : les gueux sont des anges, et les riches des diables.

TRÉLAN.

Non pas ! Cette sottise m'est moins permise qu'à personne. Mon père a été riche, et il a fait voir que la fortune peut grandir un honnête homme.

AMÉLIE.

A la bonne heure ! J'accepte votre paradoxe en tant que paradoxe.

TRÉLAN.

Il y en a qui valent mieux que la vérité, et celui-là, d'ailleurs, a l'avantage de ne pas être dangereux pour la société.

AMÉLIE.

Non ; il n'y a pas à craindre qu'il se répande par contagion

CALISTE.

C'est dommage !

AMÉLIE.

Oh ! toi, te voilà contente... On a daubé ta bête noire.

CALISTE.

C'est vrai. Monsieur n'a pas dit un mot qui n'exprimât mon sentiment.

TRÉLAN, s'approchant.

Je le sais, mademoiselle.

CALISTE.

Vous le savez ?

TRÉLAN.

Si vous ne me connaissez que d'hier, moi, j'ai l'honneur de vous connaître depuis longtemps.

CALISTE.

Vous me connaissez ?

TRÉLAN.

Est-ce que cela vous fâche ?

CALISTE.

Oui... Mon amour-propre s'arrangerait mieux du contraire.

TRÉLAN.

C'est votre modestie que vous voulez dire.

CALISTE.

Non... mon amour-propre.

TRÉLAN.

Que vous a donc raconté monsieur votre père ?

Silence.

AMÉLIE, à Trélan.

Avez-vous vu l'exposition d'horticulture au Luxembourg ?

TRÉLAN.

Non, madame...

AMÉLIE.

Il y a des dahlias superbes ; on se croirait en Perse.

TRÉLAN.

Vraiment ?

AMÉLIE.

Allez voir ça... Il y en a un jaune et bleu, à gauche en entrant, qui est une merveille.

TRÉLAN.

C'est probable.

AMÉLIE.

Comment probable ?... Je l'ai vu.

TRÉLAN, à Caliste.

Vous savez ce qui s'est passé hier entre votre père et moi, mademoiselle ?

Elle baisse les yeux et se lève.

AMÉLIE.

Trélan !

TRÉLAN.

Non, madame, laissons là les fictions de la politesse ; il y a ici autre chose en jeu que des convenances de salon. — Votre père vous a dit, n'est-ce pas, qu'il m'avait permis d'aspirer à votre main, et que j'avais décliné cet honneur ?

CALISTE.

Oui, monsieur.

TRÉLAN.

Et ce refus ne vous a pas donné une mauvaise opinion de moi ?

CALISTE.

Au contraire ; vous avez agi en honnête homme, et je vous en estime.

TRÉLAN.

Ah ! je ne savais pas encore tout ce que vous valez ! Votre mari sera le plus enviable des hommes... s'il est

digne de vous. (Lui tendant la main.) Adieu, mademoiselle ! adieu, chère enfant !... Pardon, mais vous m'avez offert votre amitié et je l'accepte avec orgueil. Soyez heureuse autant que vous le méritez... Personne ne fait de vœux plus ardents que moi pour votre bonheur. Quand je reviendrai (Il quitte sa main.) vous serez mariée, vous aurez des affections nouvelles... Gardez une place dans votre souvenir au voyageur dont la pensée ne s'éloigne pas de vous... Adieu, adieu !

Il sort.

SCÈNE IV

AMÉLIE, CALISTE.

AMÉLIE.

Quelle émotion !

CALISTE, embarrassée.

Quand on part pour trois ans...

AMÉLIE.

Je ne me l'explique pas autrement.

CALISTE.

Est-ce vrai qu'on a trouvé le dahlia bleu ?

AMÉLIE.

Je n'en sais rien... Il est si froid d'ordinaire.

CALISTE.

Le dahlia ?

AMÉLIE.

Non ; Trélan.

CALISTE.

La confusion est excusable... Le dahlia aussi est une fleur froide et compassée : je le déteste.

AMÉLIE.

Pourquoi détournes-tu la conversation?

CALISTE.

Je ne la détourne pas; c'est toi qui la ramènes toujours à M. de Trélan.

AMÉLIE.

Est-ce que cela t'embarrasse ?

CALISTE.

Pas le moins du monde. Tu veux parler de M. de Trélan? Voyons, qu'as-tu à en dire?

AMÉLIE.

Rien,... sinon que je ne voudrais pas que tu te montasses la tête pour lui.

CALISTE.

Es-tu folle? Suis-je une pensionnaire romanesque? Crois-tu que je ne puisse pas estimer un homme sans l'aimer? Tu vas me faire prendre en grippe ce pauvre M. de Trélan.

AMÉLIE.

Ce ne serait pas un mal.

CALISTE.

Ce ne sera pas long, si tu continues. D'abord il a débité trop de phrases sur la pauvreté; il se paye de son désintéressement. Ensuite il s'est livré à un attendris-

sement de mauvais goût, et m'a appelée sa chère enfant. Enfin il porte une turquoise au petit doigt, ce qui est bien sentimental.

AMÉLIE.

C'est une bague de sa mère.

CALISTE.

Ah ! c'est différent... Le médaillon de cheveux qu'il porte à sa chaîne de montre vient-il de sa mère aussi ?

AMÉLIE.

Tu as remarqué tout cela ?

CALISTE.

Quand on est embarrassée et qu'on baisse les yeux, il faut bien regarder quelque chose Je connais ton tapis depuis A jusqu'à Z.

AMÉLIE.

Si tu as regardé Trélan à titre de rosace, je n'ai rien à dire.

CALISTE.

Et je préfère celles de ton tapis... es-tu contente ?

AMÉLIE.

A la bonne heure !

CALISTE.

Je serais bien sotte et bien malheureuse de penser à un homme qui ne songe pas à moi, et qui part ce soir pour trois ans. Quel âge a-t-il ?

AMÉLIE.

Trente et un ans.

CALISTE.

Vois donc : il aura trente-quatre ans à son retour; l'âge mûr !

AMÉLIE, allant s'asseoir à la cheminée.

A ta place, je tâcherais de faire entrer mon idéal dans l'habit de M. Balardier.

SCÈNE V

LES MÊMES; ROUSSEL, sortant du fumoir

CALISTE.

Ah ! te voilà !... J'ai cru que tu apprenais à fumer.

ROUSSEL, à Amélie.

Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur à favoris rouges que votre mari tutoie ?

AMÉLIE.

M. de Saint-Paul. Pourquoi ?

ROUSSEL.

Il est déplaisant.

AMÉLIE.

Lui !... c'est la meilleure pâte d'homme que je connaisse; on l'a surnommé la bête du bon Dieu.

ROUSSEL.

Bête, c'est possible; du bon Dieu, c'est autre chose.

AMÉLIE.

Que vous a-t-il fait ?

ROUSSEL, s'asseyant au fond sur le canapé.

Rien. (A Caliste.) Pourquoi Balardier est-il venu nous rejoindre ? Est-ce que tu l'as renvoyé ?

CALISTE.

Il avait envie de fumer.

ROUSSEL, sèchement.

Il avait envie de te faire la cour ; mais il suffit que quelqu'un me plaise pour que tu le rebutes.

AMÉLIE.

C'est une épreuve qu'elle a inventée.

ROUSSEL.

Une épreuve fort ridicule. Tu n'es plus en passe de jouer ce jeu-là. Tu finiras, comme la fille de la fable, par épouser un malotru.

CALISTE.

Tu aimes mieux que je commence par là?

ROUSSEL.

Balardier n'est pas plus un malotru que ton père. J'ai trop écouté tes caprices de petite fille ; il faut en finir.

CALISTE.

Eh bien, moi, une fois pour toutes, je ne veux pas me marier, ni à M. Balardier, ni à personne.

ROUSSEL.

Et moi, je le veux !... Non, je t'en prie.

CALISTE, souriant.

Tu m'as fait peur.

ROUSSEL.

J'y tiens plus que jamais : j'ai mes raisons pour cela... Ne laisse pas échapper le parti qui se présente... Je n'aurai de repos que quand je te verrai établie. Balardier ne te déplaisait pas tant hier !

CALISTE.

C'est possible ; il me déplaît aujourd'hui.

AMÉLIE, s'approchant de Caliste.

Sais-tu ce que M. de Trélan va chercher au bout du monde ?

ROUSSEL.

M. de Trélan ?... Pardon, madame, mais je ne vois pas ce que M. de Trélan vient faire ici.

AMÉLIE.

Il va chercher l'oubli. Il aime une personne...

CALISTE.

Il aime...

AMÉLIE.

Une personne qu'il ne peut pas épouser.

ROUSSEL.

Qui ne veut pas de lui ? parbleu ! c'est bien fait ! elle a du goût.

CALISTE, à Amélie.

Comment sais-tu... ?

AMÉLIE.

Il me l'a dit. — Je n'aurais jamais trahi sa confidence, si je...

CALISTE, lui prenant la main.

Merci. — Quelle est cette personne ?

AMÉLIE.

Il ne me l'a pas nommée.

ROUSSEL.

Qu'est-ce que cela te fait? Tu as de la curiosité de reste !

Il s'assied à gauche de la table.

CALISTE.

Ce doit être une femme de cœur, celle qu'il aime ! Pourquoi ne peut-il pas l'épouser ?

AMÉLIE.

Autant que j'ai pu le comprendre, elle a une position de famille et de fortune qui ne permet pas à Trélan d'aspirer à sa main.

CALISTE.

Le refus ne vient donc pas d'elle ?

AMÉLIE.

Je n'en sais rien.

CALISTE.

Non, non, il ne vient pas d'elle. Pauvre jeune homme ! c'est bien ce qu'il fait là, de s'en aller. Je suis sûre qu'il part plus pour être oublié que pour oublier lui-même... et je comprends maintenant son émotion de tout à l'heure... chaque adieu qu'il dit l'éloigne d'elle; ce n'est pas nous qu'il quittait, c'était elle.

AMÉLIE, allant à Roussel.

Il est inutile, monsieur Roussel, de vous recommander le secret sur tout ceci?

ROUSSEL, se levant.

Parbleu! je ne pense guère à M. de Trélan, allez! Si personne ne s'en occupe plus que moi...

CALISTE.

Il y a vraiment des parents qui entendent bien mal le bonheur de leurs enfants!

ROUSSEL.

Et des enfants qui se soucient bien peu du bonheur de leurs parents.

CALISTE.

C'est pour moi que tu parles?

ROUSSEL.

Une fille dont j'ai toujours fait les quatre volontés, et qui me refuse la consolation de la voir mariée!

AMÉLIE.

Elle ne vous fera pas ce chagrin-là... n'est-ce pas, Caliste?

ROUSSEL.

Si Balardier te déplaît, je t'en trouverai un autre.

CALISTE.

Autant celui-là qu'un autre.

ROUSSEL.

Autant et mieux... il est bon garçon, il a de l'esprit, de l'instruction... Ton bonheur est là.

CALISTE.

Mon bonheur!... Tu serais bien content de ce mariage?

ROUSSEL.

Oui.

CALISTE.

Cela suffit. Je n'ai que toi à rendre heureux.

ROUSSEL, l'embrassant.

Bon petit cœur... cher bijou!... mais n'aie pas cet air triste, si tu veux que je sois tout à fait content.

CALISTE, souriant.

Est-ce que j'ai l'air triste, Amélie?

AMÉLIE.

Non. Tu es trop raisonnable pour faire mauvaise mine à la loi commune.

UN DOMESTIQUE, entrant par la porte de côté à droite.

Monsieur fait prier madame de passer dans le salon. Plusieurs personnes sont arrivées.

Il s'approche de la cheminée.

AMÉLIE, à Caliste.

Viens, mon aide de camp.

Elles sortent.

SCÈNE VI

ROUSSEL, LE DOMESTIQUE.

ROUSSEL, à part.

Hâtons ce mariage. Il y a des revirements si imprévus dans l'opinion du monde, des réactions si bizarres! ce M. de Saint-Paul, avec ses fortunes scandaleuses! Marions Caliste. (Au domestique.) Quelles sont les personnes arrivées?

LE DOMESTIQUE, cherchant dans ses poches.

M. Javard, madame de Larcy...

ROUSSEL.

Pour qui me prenez-vous, drôle, de me parler les mains dans vos poches?

LE DOMESTIQUE.

Mais, monsieur...

ROUSSEL.

Je vous apprendrai à qui vous avez affaire!

LE DOMESTIQUE.

Je cherchais la clef de cette lampe, qui a besoin d'être remontée.

Il la monte.

ROUSSEL, se frappant le front, à part.

J'ai l'esprit à l'envers depuis hier!... Je ne vois partout que des intentions blessantes... Je suis fou!

Le domestique sort par la porte à gauche.

SCÈNE VII

ROUSSEL, TRÉLAN.

TRÉLAN, entrant par la porte de côté.

Monsieur, je vous cherchais...

ROUSSEL.

Moi, monsieur ?...

TRÉLAN.

Oui, monsieur, c'est pour vous que je reviens. — Je sors d'une maison où il m'est arrivé un bruit tellement étrange, après ce qui s'est passé hier entre nous, que je n'y peux pas ajouter foi et que je crois de mon devoir de vous en instruire.

ROUSSEL.

Quel bruit, monsieur ?

TRÉLAN.

Il paraît qu'un certain M. Balardier se vante partout d'épouser mademoiselle votre fille.

ROUSSEL.

Eh bien, monsieur, cela vous semble incroyable, que je trouve à marier ma fille ?

TRÉLAN.

C'est donc vrai ?

ROUSSEL.

Parfaitement. Ce certain M. Balardier est un fort joli

garçon, très estimé et très estimable, qui gagne cinquante mille francs par an, et qui se trouve très honoré de mon alliance... si calomnié que je sois... car je le suis, vous me l'avez dit.

TRÉLAN.

Pardon, monsieur ! j'ai dit que mademoiselle votre fille ne l'était pas, rien de plus.

ROUSSEL.

Pas d'échappatoire !... Je me sens atteint dans ma considération. Que me reproche-t-on ? Soyez franc, je vous en prie.

TRÉLAN.

De grâce...

ROUSSEL.

Non, monsieur ; parlez. On n'a pas le droit de cacher l'accusation à l'accusé qui demande à se justifier. Je suis fort de ma conscience !

TRÉLAN.

Eh bien, monsieur... que vous dirai-je ? on attaque l'origine de votre fortune...

ROUSSEL.

C'est bien vague.

TRÉLAN.

On parle d'entrepreneurs réduits à la faillite pour avoir compté sur un crédit que vous leur retiriez tout à coup.

ROUSSEL.

Eh bien, n'était-ce pas mon droit ?

TRÉLAN.

Mais on dit que vous rachetiez à vil prix les immeubles inachevés...

ROUSSEL.

Ils étaient à vendre. — Est-ce tout ?

TRÉLAN.

On parle de procès scandaleux...

ROUSSEL.

Je les ai tous gagnés. Est-ce ma faute si j'ai eu affaire à des coquins ?

TRÉLAN.

Tout beau, monsieur. Mon père a été l'un de ces plaideurs que vous traitez si lestement.

ROUSSEL.

Votre père ? Je ne me souviens pas... Dans quelle affaire ?

TRÉLAN.

Dans vos mines de houille.

ROUSSEL.

Le procès a vingt ans de date, et j'en ai oublié les détails ; mais, si je l'ai gagné, c'est que mes actionnaires avaient tort ; j'en suis fâché pour monsieur votre père. — Je ne connais que la loi, moi.

TRÉLAN.

Vous la connaissez peut-être trop bien. C'est ce qu'on vous reproche, puisque vous m'obligez à parler.

ROUSSEL.

Eh bien, mon cher monsieur, ce reproche-là, je l'ac-

cepte et j'en suis fier. Tenez-le-vous pour dit. Serviteur !

Il sort.

SCÈNE VIII

TRÉLAN, seul.

Pauvre homme !... Il est peut-être de bonne foi... il se croit honnête... Que la conscience humaine a d'étranges capitulations ! — Hélas ! pas plus que le cœur humain ! Si ceux qui me traitent de barre de fer pouvaient assister à ce qui se passe dans mon pauvre cœur, à ses combats. à ses subterfuges contre lui-même... quelle pitié ! — Pourquoi suis-je revenu ? Je n'emporterais pas la douleur de la savoir dans les bras d'un autre !... Eh bien, non, j'en suis content ! Puisqu'en un jour elle se résigne à épouser le premier venu, elle ne mérite pas l'admiration passionnée que j'avais pour elle. C'est une femme ordinaire... Le monde est plein de ces jeunes personnes à grands sentiments qui, dans le fond, calculent aussi bien que leurs pères... Ce caractère chevaleresque s'arrange d'un mariage de raison !... Tant mieux ! elle me donne la force de l'oublier.

SCÈNE IX

TRÉLAN, BALARDIER. entrant par la porte de côté.

BALARDIER.

Parbleu ! monsieur de Trélan, dites-moi donc un peu ce que je vous ai fait ?

TRÉLAN.

Rien que je sache, monsieur Balardier.

BALARDIER.

Alors, pourquoi me jouez-vous de ces tours-là?

TRÉLAN.

Quel tour?

BALARDIER.

Vous venez de m'attirer de M. Roussel une algarade fort désagréable. Quel besoin aviez-vous de lui dire que je publie partout mes bans à son de trompe?

TRÉLAN.

Et vous, monsieur, quel besoin avez-vous de les publier?

BALARDIER.

Est-ce que je les publie? On a su que je dînais hier chez M. Roussel... Vous comprenez : quand on voit un joli garçon admis dans la maison d'une jolie fille, chacun se dépêche de lui faire son compliment. Je me suis peut-être défendu un peu mollement... mais ce sont mes affaires et non les vôtres.

TRÉLAN.

Grâce au ciel!

BALARDIER.

Comment, grâce au ciel? Vous n'êtes pas très poli, monsieur.

TRÉLAN.

Non, monsieur, pas avec tout le monde.

BALARDIER.

Vous cherchez une querelle? Vous tombez mal. Je suis

à la Bourse, et je n'ai pas envie de passer pour un casse-cou... Bien le bonjour! (Il remonte jusqu'à la porte du fond à droite et redescend vivement vers Trélan.) Ma foi, tant pis!... je n'aime pas les impertinences!

TRÉLAN.

Ni moi les impertinents!

BALARDIER.

Voici ma carte.

TRÉLAN.

Je devais partir demain matin; mais, à votre considération, je ne partirai que demain soir.

BALARDIER.

Mille grâces. Nous pouvons arranger notre rencontre séance tenante; nous avons ici des amis l'un et l'autre.

TRÉLAN.

Vous allez au-devant de mes vœux. Ce petit duel vous posera bien auprès de mademoiselle Caliste.

BALARDIER.

Tiens, c'est vrai! je n'y pensais pas. Je vous remercie, c'est une très bonne idée.

SCÈNE X

Les Mêmes, MADAME DE LARCY, MADAME DE LAHAYE, MONSIEUR BAJARD.

Ils entrent par la droite.

MADAME DE LARCY.

Ah ! M. Balardier nous a devancées.

MADAME DE LAHAYE.

Quand on a une idée spirituelle, on peut être sûr qu'on va sur ses brisées.

Madame de Larcy et madame de Lahaye s'asseyent près de la cheminée Trélan est auprès d'elles. Balardier et Bajard à droite.

BAJARD.

Mesdames, si l'on en était encore à découvrir l'Amérique, je dirais à Christophe Colomb : « Ne vous dérangez pas, mon bon » ; Balardier doit être arrivé.

BALARDIER, au milieu du théâtre.

Qu'est-ce que j'ai donc découvert, mesdames ?

MADAME DE LARCY.

Un petit endroit à l'abri du Landara.

MADAME DE LAHAYE.

Quel tapageur !

BAJARD.

Est-ce étonnant qu'un simple homme fasse tant de bruit avec ses dix doigts !

BALARDIER.

Dix doigts ? vous plaisantez ! c'est un mille-pattes !

BAJARD.

Il est bon avec sa symphonie humanitaire !

MADAME DE LARCY.

Il regarde son auditoire d'un air de défi, comme s'il jouait des personnalités.

BALARDIER.

Parions qu'il le croit. C'est un crétin de première classe.

MADAME DE LAHAYE.

Ah ! vous n'êtes pas généreux envers vos rivaux !

BALARDIER.

Quel rival ?

MADAME DE LARCY.

Ne vous êtes-vous pas aperçu des œillades que ce pauvre Landara décoche à mademoiselle Roussel ?

BALARDIER.

Le drôle ! (Se reprenant.) Mais je ne vois pas là de rivalité...

Trélan a quitté la cheminée et gagné la droite. Bajard remonte et lui parle.

MADAME DE LAHAYE.

A ce propos, nous avons un compliment à vous faire... La fille est charmante, et le père est le meilleur homme du monde.

BALARDIER.

Quel père ?... quelle fille ?...

MADAME DE LARCY.

M. Roussel, mademoiselle Caliste. Ne l'épousez-vous pas ?

BALARDIER.

Je voudrais bien savoir quel est le mauvais plaisant qui fait courir la nouvelle...

MADAME DE LAHAYE.

On dit que c'est vous.

BALARDIER.

Mais, madame, il y aurait là de quoi me brouiller avec M. Roussel. Il n'y a rien, je vous assure, absolument rien !...

MADAME DE LAHAYE, se levant.

Eh bien, mon cher monsieur Balardier, puisqu'il en est ainsi, je vous fais mon compliment.

MADAME DE LARCY, se levant.

Bien sincère, pour le coup.

BAJARD.

Je m'étonnais aussi qu'un brave garçon comme vous entrât dans une famille...

MADAME DE LAHAYE.

On n'épouse pas la fille de M. Roussel.

BALARDIER.

Pourquoi donc ? les fautes du père ne retombent pas sur la fille.

BAJARD.

Ses fautes, non ; mais sa fortune.

BALARDIER.

A votre compte, on pourrait donc épouser la fille d'un coquin ruiné !

MADAME DE LARCY.

Plutôt.

BALARDIER.

Permettez-moi, madame, de trouver la proposition absurde.

MADAME DE LARCY.

Je ne vous le permets pas du tout. Un homme qui a une honnête fille et une fortune malhonnête, me fait l'effet d'avoir une main propre et l'autre sale. Or, son gendre est obligé de les lui prendre toutes deux.

BALARDIER.

Et vous considérez que la ruine lui lave sa main sale, puisque main sale il y a ?

MADAME DE LAHAYE.

Non ; mais le gendre ne la touche plus.

Trélan sort par le fumoir.

BALARDIER.

Subtilités de femmes !

On entend des applaudissements à la cantonade.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LANDARA, entrant à reculons, saluant et remerciant à la cantonade.

LANDARA.

Mesdames... Messieurs... je ne mérite pas... (Il se retourne

et recommence à saluer les personnages en scène.) L'exécution est fort au-dessous de la pensée, je le sais...

BALARDIER.

Vous êtes modeste, monsieur Landara; vous avez fait une œuvre de haute portée.

LANDARA.

Au point de vue philosophique, peut-être.

BALARDIER.

Peste ! le veau d'or !... Beau sujet ! vous êtes le Molière de la musique.

Il va à la cheminée.

BAJARD.

Le Juvénal du piano.

MADAME DE LARCY.

Voilà une symphonie flagellante. Elle vous fera des ennemis.

BAJARD.

Elle vous en a déjà fait.

LANDARA, inquiet.

Ce n'est pas possible ! Je ne m'en prends à personne, moi ! Je suis un moraliste, et non un satirique ! j'attaque le vice, et non les vicieux.

BALARDIER.

Vous êtes charmant ! vous mettez le feu à la maison, et vous ne voulez pas que les locataires crient !...

LANDARA.

Mais mon intention n'était pas...

MADAME DE LAHAYE.

De vous faire des ennemis.

BAJARD.

Vous ne saviez donc pas que M. Roussel vous écoutait?

LANDARA.

Eh bien?

BAJARD.

Il ne vous le pardonnera jamais.

MADAME DE LAHAYE.

Il a vu dans l'adagio un fait personnel.

LANDARA, consterné.

Est-ce possible?

MADAME DE LARCY.

Il est furieux contre vous.

LANDARA.

Je serais désolé...

MADAME DE LAHAYE.

Il vous traite de pamphlétaire!...

LANDARA.

Diable! diable!

SCÈNE XII

LES MÊMES, ROUSSEL.

LANDARA.

Ah ! monsieur, est-il possible que vous ayez vu un fait personnel dans ma symphonie ? Elle n'attaque pas les riches, monsieur, elle ne fustige que les fripons.

Les trois invités s'esquivent en riant.

ROUSSEL, avec colère.

Monsieur !

BALARDIER, bas, à Landara.

Taisez-vous donc !

LANDARA.

Mais vous, monsieur, vous, l'honneur de la finance, dont vous êtes le patriarche et le parfait modèle...

ROUSSEL, avec impatience.

Eh ! monsieur !...

LANDARA.

Orphelin dès le berceau, je n'ai jamais connu mon père ; mais c'est sous vos traits que j'aime à me le représenter ; comment voulez-vous dès lors... ?

ROUSSEL.

Mais je ne veux rien du tout.

LANDARA.

Qu'est-ce donc qu'on m'a dit, que vous étiez furieux ?... Tout le monde me l'assurait...

ROUSSEL, troublé, à part.

Tout le monde !

BALARDIER.

Ne comprenez-vous pas que monsieur est victime d'une mystification ?

LANDARA.

D'une mystification ?...

BALARDIER.

Sans doute, monsieur ; on vous a berné.

LANDARA.

Il suffit. Je vais trouver ces messieurs et ces dames, et leur dire leur fait. (A part.) Je perds du terrain.

Il sort.

SCÈNE XII

ROUSSEL, BALARDIER.

BALARDIER.

J'espère que vous prenez cette plaisanterie pour ce qu'elle vaut ?

ROUSSEL.

Sans doute. (A part.) On ne l'eût point faite sur le compte de M. de Trélan.

BALARDIER.

Parlons d'autre chose. Vous avez été dur pour moi, monsieur Roussel, et je ne sais plus sur quel pied danser. Ai-je, oui ou non, gâté mes affaires ?

ROUSSEL, distrait.

Pas du tout, mon ami ; venez donc déjeuner avec moi demain.

BALARDIER.

Demain ?... A quelle heure ?

ROUSSEL.

A onze heures.

BALARDIER.

Eh bien, attendez-moi jusqu'à onze heures et quart. Si je ne suis pas arrivé... c'est que je ne déjeune pas.

ROUSSEL.

Les affaires ! Quel travailleur ! Vous me plaisez... Je voudrais que vous plussiez autant à ma fille qu'à moi.

BALARDIER, surpris.

Est-ce que je ne lui plais pas ?

ROUSSEL.

Pas du tout... mais je vous enseignerai le chemin de son cœur.

BALARDIER, lestement.

Merci ! merci ! ce n'est pas la peine; n'en parlons plus.

ROUSSEL.

Vous êtes susceptible ?

BALARDIER.

Je ne suis pas un coureur de dot, moi; j'aime l'argent, parce qu'il est père de l'agrément; mais, quand il vient sans son fils, bien le bonsoir... Voilà mon système. Mademoiselle votre fille est très jolie, mais c'est une en-

fant gâtée qui me ferait damner; et, puisqu'elle ne veut pas de moi, je renonce à sa main.

ROUSSEL.

Voilà justement le chemin de son cœur.

BALARDIER.

Bah !

ROUSSEL.

Jusqu'ici, vous avez fait fausse route, mon camarade. Caliste n'est pas plus gâtée que vous et moi; ses caprices sont autant de pièges qu'elle tend à ses soupirants; vous y êtes tombé en plein.

BALARDIER.

Expliquez-moi donc ça.

ROUSSEL.

Elle a une idée fixe : elle ne veut pas être épousée pour sa dot; je l'approuve là-dessus, et je vous sais bon gré de votre petite révolte; quant à ceux qui persistent malgré les maussaderies de Caliste...

BALARDIER.

Ah ! je comprends ! Soyez tranquille, beau-père, je déploierai la franchise du marin... cela me sera même plus agréable et plus facile... je rongeais mon frein, moi !

ROUSSEL.

Ne le rongez plus.

BALARDIER.

Quelle drôle d'invention ! se rendre haïssable afin d'être aimée pour soi-même ! Il n'y a que les femmes qui aient de ces idées-là... Merci de l'avis.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CALISTE, AMÉLIE, qui tient deux cartes.

AMÉLIE.

Justement, je cherchais deux quatrièmes pour un whist, les voilà trouvés.

BALARDIER.

A vos ordres, madame. Monsieur Roussel, je vous parie cent francs en dehors du jeu.

ROUSSEL.

Je les tiens.

AMÉLIE, bas, à Caliste.

Viens m'aider à trouver les deux autres.

CALISTE.

Laisse-moi un peu ici... le bruit me fatigue.

ROUSSEL.

Veux-tu que nous partions tout de suite ?

CALISTE.

Après ton whist.

BALARDIER, près de la porte.

Monsieur Roussel !...

Amélie, Roussel et Balardier sortent.

SCÈNE XV

CALISTE, *seule. — Elle s'assied.*

J'avais besoin d'être seule pour me reconnaître; j'ai le cœur comme étourdi... je suis mécontente de moi... je suis irritée... Contre qui? Je n'en sais rien. Que M. de Trélan aime qui lui plaira, que m'importe? Je ne l'aime pas, moi! — C'est sans doute quelque fille de grande maison, entichée de sa noblesse... Que les hommes comprennent mal leur bonheur, et qu'ils méritent bien d'être malheureux!... J'aurais cru M. de Trélan au-dessus de ces mesquineries.

Trélan paraît à la porte du fumoir, Caliste pousse un petit cri.

SCÈNE XVI

CALISTE, TRÉLAN.

TRÉLAN.

Je vous ai fait peur, mademoiselle?

CALISTE, *froidement.*

Oui, monsieur... je crains les revenants...

TRÉLAN, *s'asseyant.*

Je n'ai pas voulu partir sans vous complimenter sur une nouvelle déjà officielle... Car M. Balardier l'annonce tout haut, et monsieur votre père vient de me la confirmer.

CALISTE.

M. Balardier, dites-vous... ?

TRÉLAN, *d'un ton un peu amer.*

S'est hâté de proclamer son bonheur, sans doute pour le rendre irrévocable. Monsieur votre père m'a paru charmé de cette alliance... et vous-même, mademoiselle...

CALISTE.

Je n'ai jamais eu d'autres désirs que ceux de mon père.

TRÉLAN.

Ici, l'obéissance doit vous être douce ; M. Balardier est un homme charmant, d'une réserve parfaite et d'une grande distinction naturelle... je ne doute pas que ses sentiments ne soient d'accord avec ses manières, et vous ne pouviez faire un meilleur choix.

CALISTE.

Je ne sais, monsieur, s'il y a de l'ironie dans vos paroles et si vos éloges sont sincères ; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils auraient tort de ne pas l'être. M. Balardier a les manières de son monde, qui est aussi le mien ; ce n'est pas un héros de roman, sans doute, mais il est honnête homme ; il a du bon sens, de la bonté, de l'enjouement, et ce sont là des gages plus solides pour le bonheur de tous les jours que ces hautes vertus dont on trouve à peine l'emploi une fois dans la vie.

TRÉLAN, *d'un ton glacial.*

Sans doute, sans doute... la monnaie est plus commode que les lingots.. je suis charmé de découvrir en vous autant de raison pratique... charmé et surpris.

CALISTE.

Je ne suis pas de celles qui se révoltent contre leur condition : j'ai le bonheur de conformer mes sentiments à la mienne.

Elle se lève et passe à droite.

TRÉLAN, se levant.

C'est la vraie sagesse... Mais nous voilà bien loin, ce me semble, des idées que vous approuviez chez moi il n'y a pas une heure.

CALISTE.

C'est la distance du rêve à la vérité. D'ailleurs, n'est-ce pas l'histoire de toutes les femmes? N'avons-nous pas toutes dans le cœur une attente hautaine qui n'aboutit le plus souvent qu'à une humble réalité?

TRÉLAN.

Très humble, en effet.

CALISTE.

Je ne faisais pas d'application.

TRÉLAN.

Moi non plus : j'aurais mauvaise grâce à dénigrer l'homme que vous épousez; il est digne de vous puisque vous l'avez choisi... puisque vous l'aimez; car vous l'aimez, n'est-ce pas?

CALISTE.

La question est au moins étrange.

TRÉLAN.

C'est juste; mais vous m'aviez offert votre amitié, et je

vous avais naïvement prise au mot... Pardon, mademoiselle.

CALISTE.

Il est certains droits que l'amitié n'acquiert qu'avec le temps... Que diriez-vous si je vous interrogeais vous-même sur la cause de votre départ ?

TRÉLAN.

Je vous répondrais tout simplement que je ne pars plus.

CALISTE, très émue.

Quoi ! est-ce que... ? auriez-vous obtenu la main... ?

TRÉLAN, froidement.

Ah ! madame de Lussan vous a raconté ?... eh bien, non, je n'ai rien obtenu ; seulement je n'aime plus la personne que je voulais oublier.

CALISTE, joyeuse.

Vraiment !... mais vous partiez encore, il y a une heure ?

TRÉLAN.

Il se passe tant de choses en une heure !... il ne faut que cinq minutes pour ouvrir les yeux les mieux fermés.

CALISTE.

Vous l'avez donc revue ?

TRÉLAN.

Je l'ai revue.

CALISTE.

Chez M. de Morangis ?...

TRÉLAN.

Chez M. de Morangis.

CALISTE.

Que s'est-il donc passé?... pardon!... voilà qu'à mon tour je vous demande vos secrets, après vous avoir refusé les miens.

TRÉLAN.

Il me semble, au contraire, que vous m'avez répondu très catégoriquement... et l'éloge que vous avez fait de M. Balardier, de sa loyauté, de son esprit...

CALISTE, finement.

Vous ne m'aviez pas encore donné l'exemple de la confiance.

TRÉLAN, incertain.

L'épouseriez-vous, si vous ne l'aimiez pas?

CALISTE.

Mon père m'a tant suppliée!

TRÉLAN, à part, avec transport.

Ah!... j'aurais dû le deviner... (Haut, et s'asseyant près d'elle.) Mais vous ne devez pas ce sacrifice à votre père! D'ailleurs, serait-il heureux de votre malheur? car vous seriez malheureuse avec M. Balardier... Non que ce soit un méchant ni un malhonnête homme, mais il n'est pas digne de vous.

CALISTE.

Ce n'est peut-être pas le mari que j'espérais; mais il y aurait de l'orgueil à ne pas le trouver digne de moi... Qui sait? suis-je digne moi-même de mon... idéal?

TRÉLAN.

Ah! quel qu'il soit!

CALISTE.

Si je le rencontrais, je suis sûre qu'il passerait près de moi sans me voir.

TRÉLAN, *avec chaleur.*

Qu'importe! un cœur comme le vôtre doit rester fidèle à sa chimère! Qui vous dit, d'ailleurs, qu'elle ne se réalisera pas?... Pourquoi ne pas l'attendre? et, quand votre attente devrait rester vaine, ne vous apporterait-elle pas plus de bonheur que votre soumission?... Au moins n'aurez-vous pas commis le sacrilège de vous donner à qui ne vous mérite pas!

CALISTE.

Vous me conseillez d'attendre?... (*Après un silence.*) Eh bien, j'attendrai.

TRÉLAN.

Merci!

Roussel entre par la porte de côté à droite. — Trélan se lève vivement.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, ROUSSEL.

ROUSSEL.

Voilà ta pelisse. — Monsieur... (*Trélan s'incline et sort par la droite.*) Est-ce qu'il te parlait de moi?

CALISTE.

Non; pourquoi?

ROUSSEL.

Pour rien...

CALISTE.

As-tu gagné?

ROUSSEL.

Ah bien, oui! J'ai joué tout de travers. (A part.) J'ai le cauchemar.

Amélie entre par la droite.

SCÈNE XVIII

CALISTE, ROUSSEL, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Vous partez?

CALISTE.

Oui; je vais coucher papa. Ta soirée était charmante! Je ne me suis jamais tant amusée!

AMÉLIE, étonnée.

Vraiment?

CALISTE.

J'ai entendu la plus délicieuse musique... Ah! j'en avais besoin!

AMÉLIE, bas.

Que veux-tu dire?

CALISTE, bas.

Viens me voir demain matin.

ROUSSEL.

Eh bien, Caliste, il est tard !

CALISTE.

Tu dors debout ; partons.

Elle lui prend le bras.

ROUSSEL, à part.

Il s'agit bien de dormir !...

Ils se dirigent vers la porte du fond, à gauche.

ACTE TROISIÈME

Le cabinet de Roussel. — Au fond, une bibliothèque d'ébène incrustée de cuivre, à hauteur d'appui; dans un pan coupé à gauche, une cheminée; à droite, une fenêtre; portes latérales; un bureau d'ébène incrusté comme la bibliothèque, du côté de la fenêtre. — Le meuble est en ébène recouvert de maroquin grenat.

SCÈNE PREMIÈRE

ROUSSEL, assis dans un grand fauteuil devant son bureau; parcourant un dossier.

C'est évident; j'ai spolié mes actionnaires, il faut dire le mot. Comment ai-je pu, pour cette misérable somme?... Je la trouverais aujourd'hui dans la rue, que je la ferais placarder sur tous les murs! Quand je pense qu'alors je me suis cru dans mon droit!... C'est la faute de ce brigand d'avocat, qui m'a gagné mon procès.

SCÈNE II

ROUSSEL, CALISTE.

CALISTE.

Bonjour, père; comment vas-tu ce matin?

ROUSSEL.

Bien, bien! merci.

CALISTE.

As-tu bien dormi?

ROUSSEL.

Parfaitement.

CALISTE.

Vous mentez, monsieur; je vous ai entendu marcher toute la nuit. Est-ce que tu as été indisposé?

ROUSSEL.

Mais non! mais non! J'avais mal aux nerfs. — Laisse-moi travailler.

CALISTE, *s'approchant.*

Qu'est-ce que tu fais là?

ROUSSEL, *fermant vivement le dossier.*

Ça ne te regarde pas.

CALISTE.

Il paraît que ton mal de nerfs dure encore... Voilà une journée mal commencée; recommençons-la : Bonjour, père, tu as bien dormi? Moi aussi, tant mieux, viens déjeuner.

ROUSSEL.

Je n'ai pas faim

CALISTE.

Tu sais bien que le médecin t'ordonne de prendre quelque chose le matin.

ROUSSEL.

Mais je travaille.

CALISTE.

Eh bien, je vais te faire monter une tasse de chocolat.

Elle sort.

SCÈNE III

ROUSSEL, seul. — Il attend que Caliste ait fermé la porte.

Comment faire, maintenant? Je suis vraiment bien malheureux! La considération qui se dérobe sous moi... ma fille qui peut d'un instant à l'autre s'apercevoir de quelque chose... Ah! ce coup-là me tuerait... Je donnerais la moitié de ma fortune pour avoir perdu ce maudit procès... Brigand d'avocat!

SCÈNE IV

ROUSSEL, BAPTISTE.

BAPTISTE, apportant le chocolat sur un plateau.

Voilà le chocolat de monsieur!

Il le met sur un guéridon près de la cheminée et avance une chaise.

ROUSSEL.

Il y a un louis sur le plateau.

BAPTISTE.

Oui, monsieur; c'est un louis que j'ai trouvé ce matin dans la poche de monsieur en brossant le pantalon de monsieur.

ROUSSEL.

Je ne l'ai pas quitté depuis hier soir, je ne me suis pas couché.

BAPTISTE.

Alors, monsieur, je voulais dire... J'ai trouvé ce louis sur la table de nuit de monsieur....

ROUSSEL.

Dans ma poche, sur ma table de nuit ! Qu'est-ce que tout cela signifie ? Vous mentez !

BAPTISTE, *tombant à genoux.*

Ah ! monsieur, je suis un malheureux, je suis un voleur !

ROUSSEL, *sombre.*

Vous aussi ?

BAPTISTE.

Moi aussi, oui, monsieur ; j'ai trouvé ce louis la semaine dernière en balayant chez monsieur ; j'ai cru que je ne savais pas à qui il appartenait, et je l'ai gardé... mais, depuis huit jours, je ne mange plus, je ne dors plus et j'ai préféré le rendre à monsieur.

ROUSSEL, *se frappant le front.*

Un louis ou cinquante mille francs, c'est la même chose !

BAPTISTE.

Oh ! monsieur, je n'aurais jamais pris cinquante mille francs !

ROUSSEL, *arpentant le théâtre.*

Cela peut se restituer également.

BAPTISTE.

Mais, monsieur, je vous jure que je ne les ai pas pris.

ROUSSEL.

Qui vous parle de cela ?

BAPTISTE.

Monsieur voit bien qu'au fond je suis un honnête homme, puisque je lui rends son argent sans y être forcé.

ROUSSEL.

Oui, Baptiste; oui, votre remords prouve plus de probité que l'innocence de bien d'autres. J'ai pleine confiance en vous désormais; vous êtes un brave garçon, vous venez de faire vos preuves, vous pouvez marcher la tête droite, je double vos gages. Dormez en paix, mangez de bon appétit, et allez me chercher une bouteille de bordeaux et un poulet. — Ah! voilà la clef de ma caisse, Baptiste; vous y prendrez cinquante billets de mille francs que vous m'apporterez.

BAPTISTE.

La clef de la caisse!... monsieur me confusionne.

Il sort.

SCÈNE V

ROUSSEL, seul; puis BAPTISTE.

C'est prodigieux comme j'estime ce garçon-là, maintenant! Il est clair que M. de Trélan va devenir mon plus chaud défenseur, et un homme défendu par M. de Trélan est à l'abri des mauvaises langues. Écrivons-lui une lettre simple et digne. (Il se met à sa table et écrit.) « Monsieur, je viens de compulser le dossier du procès » qui a coûté cinquante mille francs à monsieur votre » père; j'ai reconnu que les conseils de mon avocat » m'avaient égaré, je l'avoue sans fausse honte, et je

» m'empresse de vous restituer une somme qui dé-
» sormais me pèse sur la conscience. Agréez, mon-
» sieur, etc. » (Il cachette la lettre.) Caliste peut venir, maintenant !

Baptiste rentre avec un poulet, une bouteille de bordeaux, et un portefeuille.

ROUSSEL, mettant les billets et la lettre dans une enveloppe.

Tiens, Baptiste ; tiens, mon garçon, voilà un paquet que tu vas porter à son adresse.

BAPTISTE.

Monsieur me comble !

ROUSSEL.

Va vite, ce n'est pas loin.

Entre Caliste.

SCÈNE VI

ROUSSEL, CALISTE.

CALISTE.

Qu'est-ce que je vois ? Un poulet, une bouteille de bordeaux !

ROUSSEL.

Oui, l'appétit m'est revenu, vive la joie ! vive Caliste ! Je t'ai boudée ce matin pour la première fois de ma vie ; tu ne m'en veux pas ?

CALISTE.

Je suis bien trop contente pour t'en vouloir !

ROUSSEL.

Tu es contente aussi ? Fais-moi venir du jambon, alors, et raconte-moi ce qui t'arrive.

CALISTE.

Eh bien, et toi?

ROUSSEL.

Moi, il ne m'arrive rien.

CALISTE.

Moi, tu sauras plus tard.

ROUSSEL.

Tu as des secrets pour ton père, petite masque!

CALISTE.

Il en a bien pour moi.

On annonce Balardier.

SCÈNE VII

Les Mêmes, BALARDIER.

ROUSSEL.

Ah! sapristi, mon cher Balardier, je vous ai oublié tout net. (A Caliste.) Je l'avais invité à déjeuner : sonne, qu'on mette son couvert !

BALARDIER.

Ne sonnez pas, mademoiselle. Je suis enchanté de votre manque de mémoire, monsieur Roussel ; je vous apportais mes excuses, j'ai déjeuné.

ROUSSEL.

Est-ce vrai, au moins ?

BALARDIER.

Parbleu ! puisque je viens de me battre ! (Caliste et Roussel font un geste d'étonnement.) C'est une histoire curieuse.

ROUSSEL.

Contez-nous-la.

BALARDIER.

Mon adversaire...

ROUSSEL.

Qui est-ce ?

BALARDIER.

Il m'a fait promettre de ne pas le nommer. C'est un drôle de corps. Il faut vous dire qu'il m'avait cherché une querelle d'Allemand. Nous arrivons sur le terrain mes témoins et moi : personne. Au bout d'un quart d'heure, nous voyons une voiture dont mon homme descend tout seul. « Je viens de chez vous, monsieur, me dit-il ; je vous ai manqué de cinq minutes ; mais ce que je vous aurais dit chez vous, je vous le dirai aussi bien ici. Cette affaire est ridicule, j'ai eu tous les torts, je vous fais mes excuses. — Touchez là, lui dis-je, et allons déjeuner. » Ne refuse-t-il pas la main et l'invitation ? Moi, je lui dis : « Monsieur, il n'y a pas de milieu : déjeunons ou battons-nous, battons-nous ou déjeunons, je ne connais que ça... » Il me répond : « Battons-nous... » On nous place, je lui égratigne la main, on nous arrête ; il me salue en me priant, si je racontais mon duel, de ne pas le nommer ; il remonte en voiture, et mes témoins m'entraînent à Madrid, où je les ai laissés... dans un état !

ROUSSEL.

J'aime les vaillantises racontées simplement. Du reste,

vous n'en êtes pas à votre premiere affaire, mon gaillard.

BALARDIER, modestement.

Peuh ! vous savez.

UN DOMESTIQUE.

Madame de Lussan est chez mademoiselle.

CALISTE.

Vous permettez, monsieur Balardier.

Elle sort.

SCÈNE VIII

BALARDIER, ROUSSEL.

ROUSSEL.

Vous avez bien fait de raconter ce fait d'armes devant Caliste ; ces choses-là montent la tête aux jeunes filles.

BALARDIER.

Vous pensez que mes actions sont en hausse ?

ROUSSEL.

Parbleu ! — Vous avez une fière imagination, toujours ! Je vous en fais mon compliment !

BALARDIER.

Vous croyez donc que c'est une invention ?

ROUSSEL.

Je ne la blâme pas, elle est de bonne guerre.

BALARDIER.

Mais c'est la vérité pure.

ROUSSEL.

Vous vous êtes battu ?

BALARDIER.

Certainement.

ROUSSEL.

A votre âge ! dans votre position ! sur le point de vous marier ! N'êtes-vous pas honteux ?... Bah ! vous avez bien fait ! Si j'avais votre âge, je voudrais avoir des duels. Un honnête homme doit être pointilleux.

BALARDIER.

Vous parlez en vert galant, monsieur Roussel.

ROUSSEL.

Je ne sais pas si je suis galant, mais je suis vert, je suis gaillard. A votre santé, et faites-moi raison.

BALARDIER.

Je n'ai pas le temps, il faut que j'aille à la Bourse.

ROUSSEL.

C'est juste : le point d'honneur ne défend pas de s'enrichir.

BAPTISTE, entrant.

La commission de monsieur est faite.

BALARDIER.

Eh bien, adieu !

Il sort.

SCÈNE IX

BAPTISTE, ROUSSEL.

ROUSSEL.

M. de Trélan était-il chez lui?

BAPTISTE.

Oui, monsieur; il venait de rentrer.

ROUSSEL.

Qu'est-ce qu'il a dit?

BAPTISTE.

Je n'ai pas pu le voir. J'ai remis le paquet à son valet de chambre, sans lui dire ce qu'il contenait.

ROUSSEL.

Ah! ah! tu es méfiant.

BAPTISTE.

Dame, monsieur, il était en train de ranger le linge de son maître, et il fourrait un tas de choses dans ses poches. Je lui ai même dit ma façon de penser là-dessus.

ROUSSEL, à part.

C'est une perle, ce garçon-là. (Haut.) Je te donne congé pour aujourd'hui. Va boire à ma santé.

Il lui donne le louis du plateau.

BAPTISTE.

Monsieur me comble !

Il sort par la gauche, emportant le guéridon et le déjeuner ; un autre domestique ouvre la porte de droite et annonce M. de Trélan.

SCÈNE X

ROUSSEL, TRÉLAN, la main droite dans son habit.

ROUSSEL.

Vous voilà, monsieur ; je m'attendais presque à votre visite. Mais pas de remerciements, je vous en prie ; je n'ai fait que mon devoir.

TRÉLAN.

Vous ne m'auriez pas revu, monsieur, si j'avais eu quelqu'un à qui confier les cinquante mille francs que je vous rapporte.

ROUSSEL.

Que voulez-vous dire ? ils sont à vous.

TRÉLAN.

Non, monsieur ; que les juges se soient trompés ou non, il y a chose jugée. Cet argent vous appartient légalement ; ce que vous appelez une restitution serait une libéralité, et je n'en accepte de personne.

ROUSSEL.

Comme il vous plaira ; vous ne m'empêcherez pas du moins d'adresser cette somme aux hôpitaux en votre nom.

TRÉLAN.

En votre nom à vous, monsieur ; quand je fais la charité, je la fais avec mon argent.

ROUSSEL.

Très bien, monsieur. Mais vous conviendrez que je me suis conduit en galant homme à votre égard ?

TRÉLAN.

Oui, monsieur.

ROUSSEL.

Et j'espère que dorénavant, si l'on m'attaque devant vous, vous vous ferez un devoir de rétablir les faits ?

TRÉLAN.

En ce qui me concerne, oui, monsieur.

ROUSSEL.

Que voulez-vous dire ? En ce qui vous concerne ?

TRÉLAN.

Je ne peux pas répondre pour les autres.

ROUSSEL.

Les autres ? — Ah çà, monsieur, à quel prix serais-je donc un honnête homme à vos yeux ?

TRÉLAN.

Ne me consultez pas : j'ai à ce sujet des idées de l'autre monde, et, si je vous les disais, vous en ririez probablement.

ROUSSEL.

N'importe, monsieur, parlez.

TRÉLAN.

Ce n'est pas cinquante mille francs qu'il vous faudrait envoyer aux hôpitaux, c'est...

ROUSSEL.

Toute ma fortune? — Vous la croyez donc entachée jusqu'au dernier écu?

TRÉLAN.

Eh ! monsieur, les fortunes les plus mal acquises ne le sont jamais que dans leurs commencements. Qui regarderait aux moyens de gagner ses premiers cent mille francs, s'il suffisait, pour vivre honoré, de les restituer une fois qu'on n'en a plus besoin? Non ! la source empoisonnée empoisonne tout le fleuve.

ROUSSEL.

C'est absurde! c'est injuste! c'est immoral!

TRÉLAN.

C'est le contraire qui serait immoral et injuste! Personne ne consentirait à rester pauvre, si le respect s'achetait aussi avec de l'argent!... Grâce au ciel, il ne s'achète qu'avec de l'honneur, et c'est la seule loi qui retienne un peu de vertu sur la terre.

ROUSSEL.

Vous le prenez un peu trop haut, mon cher monsieur, et je suis bien bon de me confondre en salamalecs! Je suis un autre personnage que vous, je veux bien vous le dire... Vous vous appelez M. de Trélan, et je m'appelle M. Roussel tout court : mais nous ne sommes plus au temps de la féodalité : il n'y a plus qu'un gentilhomme en France, c'est l'argent! qu'un homme

puissant, l'argent ! qu'un honnête homme, l'argent !

TRÉLAN.

Vous avez raison, monsieur ; le monde est à vos pieds. Mais debout, là, dans un coin, il y a un gentilhomme pauvre qui ne s'incline pas... (Il se couvre.) Ce gentilhomme, monsieur, c'est la conscience publique.

La porte s'ouvre, Caliste paraît.

ROUSSEL, bas, à Trélan.

Silence devant ma fille !

SCÈNE XI

LES MÊMES, AMÉLIE, CALISTE, qui, en voyant Trélan, s'arrête sur la porte.

AMÉLIE, à Trélan.

Encore vous ?... (Bas, à Caliste.) Tu avais raison.

TRÉLAN.

Je venais pour une affaire...

ROUSSEL, vivement.

Oui, relative à la maison que monsieur veut vendre.

TRÉLAN.

Notre marché est rompu et notre conférence terminée. Monsieur Roussel, j'ai l'honneur de vous saluer. Adieu, madame.

Amélie lui tend la main. Trélan lui donne la main gauche.

AMÉLIE.

Vous me donnez la main gauche?

TRÉLAN.

Je me suis blessé à la droite en ouvrant une malle.

AMÉLIE.

Vous ouvrez vos malles vous-même?... Voyons cette main, je me connais en bobos. (Trélan tire de son habit sa main entourée d'une bande noire. Elle le regarde fixement en lui tenant la main, et dit :) C'est un coup d'épée ! (Caliste pousse un petit cri et fait un pas en avant. — A Caliste.) C'est avec lui que M. Balardier s'est battu ce matin ! (A Trélan.) Osez dire le contraire ! (Trélan baisse les yeux.) Ah ! vous êtes guéri de votre ancienne passion ! ah ! vous suppliez Caliste de ne pas se marier ! ah ! vous cherchez une querelle d'Allemand à M. Balardier !... Mais dites-le donc franchement : vous aimez Caliste.

ROUSSEL, à part.

Que dit-elle ?

CALISTE.

Amélie !

TRÉLAN.

Madame !

AMÉLIE.

Eh bien, quoi ? Votre secret vous étouffe tous les deux ; je casse les vitres... pour vous donner de l'air.

TRÉLAN.

Malheureux que je suis ! La femme que je voulais oublier par l'absence, c'était elle.

AMÉLIE.

L'oublier ! puisqu'on vous la donne ?

TRÉLAN.

Je ne peux pas l'épouser.

AMÉLIE.

Pourquoi ?

TRÉLAN.

Ne me le demandez pas.

AMÉLIE.

Vous l'aimez, elle vous aime, son père vous la donne, et vous ne pouvez pas l'épouser ?

ROUSSEL.

Eh ! mon Dieu, c'est tout simple... Je suis roturier, et monsieur est gentilhomme.

AMÉLIE.

Il n'a pas de ces sottes idées ; ce ne peut être la cause...

TRÉLAN.

Si, madame ; n'en cherchez pas d'autre.

AMÉLIE.

De l'orgueil nobiliaire, vous ?... C'est la première fois...

TRÉLAN.

Je le cache de mon mieux, car ma raison en rougit... mais ces sentiments-là sont dans le sang.

Roussel s'assied à gauche et prend la main de Caliste.

AMÉLIE.

Et c'est à un préjugé aussi ridicule que vous sacrifiez votre bonheur et celui de Caliste ? Vous dites que vous

l'aimez, et vous la condamnez au malheur éternel, parce qu'il manque une particule à son nom? Ah! monsieur de Trélan, de pareilles petitesses d'esprit viennent du cœur... Console-toi, Caliste... il n'est pas l'homme que nous aimions; reprends-lui ton affection, comme je lui reprends mon amitié. Il n'en est pas digne.

CALISTE, fièrement.

Tu as raison.

TRÉLAN.

Eh bien, non! je ne puis pas endurer votre mépris!... Ce sacrifice est au-dessus de mes forces... Non! ce n'est pas l'orgueil...

ROUSSEL, violemment.

Caliste! ma pauvre Caliste! (Il l'attire vers lui; elle tombe à genoux. Il lui couvre les oreilles de ses mains.) Ma pauvre enfant! Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie avec joie pour te voir heureuse! (Se tournant vers Trélan.) Elle est deux fois ma fille, monsieur : sa mère me l'a léguée en mourant, et je l'ai aimée pour deux. Sa tendresse et son respect sont ma seule joie... Je n'ai qu'elle au monde.

CALISTE.

Et moi, père, et moi... je n'ai plus que toi!

ROUSSEL l'embrasse, la relève doucement, s'avance vers Trélan, et le regardant fixement.

Pourquoi ne pouvez-vous pas épouser ma fille?

TRÉLAN.

Un obstacle invincible, un secret qui ne m'appartient pas... (Avec intention.) que j'ai juré et que je jure de ne révéler à personne. (S'avançant vers Caliste.) La fatalité nous sépare, mademoiselle; n'accusons qu'elle, et gardons

cette consolation que, dans notre malheur, il n'y a ni de votre faute ni de la mienne. Le ciel n'a pas voulu que je partisse à temps pour vous épargner cette douleur ; mais vous ne m'aimez que depuis un jour, et j'espère que vous m'oublierez bientôt. Quant à moi, je ne vous oublierai jamais... ma vie est perdue... Adieu pour toujours !

Il sort.

Caliste tombe en sanglotant dans un fauteuil. Amélie s'empresse autour d'elle.

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins TRÉLAN.

Roussel reste auprès de la porte, considérant sa fille.

AMÉLIE.

Caliste !... Caliste !... je t'en prie !

CALISTE.

Sa vie est perdue ?... Et la mienne donc !

AMÉLIE.

Calme-toi !

CALISTE.

Il m'aime ! il m'aime, et il part ! ô bonheur entrevu !... N'essaye pas de me consoler... tout est fini pour moi... Je suis désespérée !

Roussel tombe sur une chaise à droite, la tête dans ses mains.

AMÉLIE, à Caliste, lui montrant Roussel.

Par pitié pour ton père !

CALISTE, s'essuyant les yeux.

Je l'oubliais. (Elle se lève, va à son père, et, lui posant la main sur

l'épaule.) Père, si tu pleures..., qui est-ce qui me donnera du courage ?

ROUSSEL.

Ah ! pauvre enfant, je ne peux rien pour toi!

CALISTE.

Tu ne peux rien, dis-tu ? Ne me restes-tu pas ? ne m'aimes-tu plus ? Jusqu'ici, ton affection a rempli ma vie : ai-je été malheureuse ?

ROUSSEL.

Ce ne sera plus la même chose.

CALISTE.

S'il y a quelque chose de changé entre nous, c'est que notre douleur nous rend encore plus nécessaires l'un à l'autre ; voilà tout. (Lui essuyant les yeux.) Voyons, essuie tes yeux... Je n'aurais plus été que ta fille... je reste ton enfant.

ROUSSEL.

Tu dis cela pour me consoler.

AMÉLIE.

Mais non; elle a déjà pris le dessus. Elle n'est pas de ces femmes qui se laissent abattre au moindre choc.

CALISTE.

Ne te désole pas plus que moi, c'est tout ce que je te demande.

ROUSSEL.

Espères-tu me persuader que tu n'as plus de chagrin ?

CALISTE, souriant avec effort.

Oh ! non... tu ne le croirais pas... mais le premier

moment est passé, mes larmes m'ont soulagée ; je suis arrivée à une sorte de tranquillité qui n'es pas sans douceur... Tu ne me comprends pas ? C'est que je m'explique mal... mais, tiens : j'ai traversé cet été une petite rue étroite et sombre dont je ne sais pas le nom. A une fenêtre, il y avait une jeune fille qui cousait à côté d'un pot de giroflées. De temps en temps, elle levait la tète et regardait en l'air : elle me serra le cœur. Je comprends aujourd'hui qu'elle n'était pas malheureuse. Je la vois installée dans sa pauvre chambre ; elle a un pot de fleurs et un coin du ciel... Eh bien, père, je me compare à elle. J'ai mon coin du ciel et mon pot de fleurs... Le coin du ciel, c'est la pensée que je suis aimée ;... la giroflée, avec ta permission, c'est toi.

ROUSSEL.

Cher amour !

CALISTE.

Conçois-tu, maintenant ?

ROUSSEL.

Oui, oui.

CALISTE, bas, à Amélie.

Emmène-moi... J'étouffe !

AMÉLIE.

Il faut que je m'en aille ; j'ai une course à faire ; mais je reviendrai. Adieu, monsieur Roussel. (A Caliste.) Viens me conduire.

Elles sortent.

SCÈNE XIII

ROUSSEL, seul ; puis BAPTISTE.

Quel courage! quelle résignation! pauvre chère enfant! Aurais-je pu prévoir, quand j'amassais ta dot, que j'élevais une barrière entre le bonheur et toi! (Il s'assied dans un grand fauteuil à gauche.) Dire que, si j'étais un petit employé à trois ou quatre mille francs, M. de Trélan épouserait Caliste! Ce serait un mariage inespéré; je serais le plus heureux des pères, et elle la plus heureuse des femmes. (Fermant les yeux après un silence.) Je prendrais ma retraite pour n'avoir plus autre chose en tête que mes petits-enfants. Quelle vie charmante! Je loue une chambre au quatrième à côté de ma fille ; tous les jours, après mon dîner, je vais passer ma soirée chez elle, si elle est seule ; s'il vient des visites, je m'esquive discrètement parce que mon gendre a beau ne pas avoir de préjugés, il faut ménager toutes choses... Et puis, qu'est-ce que cela me fait? On me câlinera en cachette. Je mènerai tous les jours les petits à la promenade ; j'économiserai pour leur acheter de temps en temps un joujou... Que me faut-il pour vivre? douze cents francs par an, un habillement d'hiver et un d'été... et encore! à mon âge, on devient frileux... un seul habillement suffira.

BAPTISTE, portant un gros sac d'argent.

Le concierge de la rue de Rivoli apporte les loyers à monsieur.

ROUSSEL.

Que le diable l'emporte!... Nous sommes donc le 16?

BAPTISTE.

Oui, monsieur.

ROUSSEL.

Je ne sais plus comment je vis... Mettez ça là.

BAPTISTE.

Monsieur ne compte pas?

ROUSSEL.

C'est bien! c'est bien!

Baptiste sort.

ROUSSEL, se levant.

Avec ces gens-là, on ne peut pas oublier une minute qu'on est riche. Ah! gredin d'argent! ma fille n'épousera pas celui qu'elle aime, je n'aurai pas de petits-enfants!... gredin d'argent! gredin d'argent!

BAPTISTE, apportant un nouveau sac.

C'est le concierge...

ROUSSEL.

Encore! tonnerre de... Qu'on me laisse tranquille! (Il prend le sac et le jette à terre avec fureur, le sac se répand, Baptiste s'enfuit.) Toute cette fortune maudite va donc me crever sur la tête aujourd'hui? Cette maison pavée d'écus! (Menaçant le ciel du poing.) Quand on pense qu'il y a des gens qui n'ont pas le sou! Quelle injustice!

SCÈNE XIV

ROUSSEL, CALISTE.

CALISTE.

Contre qui donc es-tu en colère?

ROUSSEL.

Moi, en colère? non.

CALISTE.

D'où vient cet argent par terre?

ROUSSEL.

C'est ce maladroit de Baptiste qui a répandu un sac, et je le grondais. Amuse-toi à ramasser ça, c'est pour toi.

CALISTE.

Que veux-tu que j'en fasse?

ROUSSEL.

Tu le donneras aux pauvres.

CALISTE.

Que tu es bon! et que j'ai raison de t'aimer!

ROUSSEL, à part.

Raison de m'aimer! Si elle savait!...

CALISTE.

Je t'apporte ton journal, que tu n'as pas ouvert.

ROUSSEL.

Que m'importe le journal! Il ne m'apprendra pas la seule chose qui pourrait me faire plaisir.

CALISTE.

Celle-là est impossible, n'y pensons plus! — Quel peut être cet obstacle?

ROUSSEL.

Nous ne le saurons jamais.

CALISTE.

Peut-être; Amélie est allée chez M. de Trélan pour tâcher de le faire parler.

ROUSSEL.

Il ne parlera pas, te dis-je, c'est impossible.

CALISTE.

Impossible? est-ce que tu saurais...?

ROUSSEL, *embarrassé.*

Non!... mais il ne dira pas à Amélie ce qu'il ne t'a pas dit à toi.

CALISTE.

Il était sur le point de le dire quand tu l'as interrompu...

SCÈNE XV

LES MÊMES, LANDARA.

ROUSSEL.

Ah! monsieur Landara!... Tu vas prendre ta leçon, fillette, n'est-ce pas? Je vais serrer tout cela.

Il sort, remportant le premier sac.

LANDARA.

Voulez-vous commencer, mademoiselle ?

CALISTE.

Je ne suis pas en train de faire de la musique, monsieur; excusez-moi. Voici votre cachet.

Elle fouille dans son sac à ouvrage.

LANDARA, très pincé.

Permettez-moi de le gagner ou de ne pas le prendre.

CALISTE, à part.

Je l'ai humilié; pauvre garçon! (Haut.) Je vous demande pardon, monsieur; je pensais à autre chose... vous ne m'en voulez pas de ma distraction?

LANDARA.

Pourquoi vous excuser ? Ne sommes-nous pas les parias de la société ?

CALISTE.

Vous êtes injuste pour la société, monsieur Landara;

quant à moi, je trouve qu'un grand artiste est l'égal d'un grand seigneur.

LANDARA.

On ne s'en douterait guère.

CALISTE, allant prendre une petite bourse dans un tiroir d'étagère.

Vous êtes trop susceptible ; je ne vais plus savoir comment vous offrir le prix de vos billets de concert... que j'ai tous placés, monsieur.

LANDARA, tendant la main.

Payez-moi, mademoiselle... comme un marchand.

CALISTE.

Et cette petite bourse, vous me la rendrez donc ?

LANDARA.

Brodée de vos mains ?...

CALISTE.

Peut-être ! (A part.) Mensonge inoffensif.

LANDARA.

Oh ! mademoiselle, que de remerciements, de pardons !...

CALISTE.

Et la somme est en dollars ! Vous avez de la chance de recevoir une pluie aussi fine dans une maison où il tombe des hallebardes.

Elle montre les écus semés à terre.

LANDARA.

On pourrait croire que Jupiter est entré par la fenêtre.

CALISTE.

Ce n'est pas Jupiter, monsieur, c'est la charité. Cet argent est pour les pauvres; aidez-moi à le ramasser.

Landara ramasse les écus, qu'il remet dans le sac.

LANDARA, à part et tout en ramassant.

Une bourse brodée de ses mains, c'est assez significatif... Elle est romanesque... A ses yeux, je suis un grand seigneur, elle l'a dit. Elle mène son père par le nez : il n'a pas l'embarras du choix en fait de gendre... Ma foi! risquons-nous!

Il présente le sac à Caliste.

CALISTE, lui montrant des écus par terre.

Il y en a encore.

LANDARA, à part en s'agenouillant pour ramasser l'argent.

J'y suis, j'y reste!... (A Caliste qui se retourne.) Ayez pitié d'un malheureux à qui vous avez enlevé le repos de sa vie!

CALISTE.

Monsieur...

LANDARA, serrant le sac sur son cœur.

Je suis pauvre et maudit, je n'ai que vous sur la terre, ne me repoussez pas!

SCÈNE XVI

Les Mêmes, ROUSSEL.

ROUSSEL.

Qu'est-ce que vous faites donc là, vous?

LANDARA, se levant.

Je suis prêt à tout réparer par un mariage.

ROUSSEL.

A tout réparer ?

LANDARA.

Parlez, belle Caliste, notre destinée est entre vos mains : ne faiblissez pas à l'instant suprême.

ROUSSEL, à Caliste.

Il a un coup de marteau.

LANDARA.

Elle n'ose pas avouer un sentiment qui contrarie peut-être vos projets ; mais je vous connais, monsieur : vous êtes bon et généreux, vous ne sacrifierez pas votre unique enfant.

ROUSSEL.

Je n'en reviens pas ! Parle-lui donc, Caliste !

CALISTE, à Landara.

Je ne sais, monsieur, comment j'ai pu donner lieu à la méprise que vous commettez.

ROUSSEL.

Là, êtes-vous content ? je ne le lui fais pas dire. En voilà assez, monsieur ; votre demande m'honore, je la refuse, n'en parlons plus.

LANDARA.

Je sais, mademoiselle, ce que de tels aveux coûtent à la modestie d'une jeune fille.

ROUSSEL.

Ah çà ! qui est-ce qui m'a bâti un entêté comme ça ? Puisqu'elle vous dit qu'elle ne vous aime pas ! Mais dis-lui donc que tu le trouves prétentieux, bête et laid : car, ma parole ! nous ne pourrons nous dépêtrer de lui que par des crudités.

CALISTE.

Mon père s'emporte, monsieur ; ne croyez pas...

LANDARA.

Soyez tranquille... Je sais ce que je dois croire, et je ne m'écarterai pas du respect filial.

ROUSSEL.

Filial ? c'est trop fort !

LANDARA.

J'attendrai votre réponse, plein de confiance dans votre tendresse pour votre fille. Adieu ! monsieur.

ROUSSEL, à Caliste.

Il s'en va avec l'idée que tu l'aimes... attends ! attends ! (Le rappelant.) Monsieur... (Landara revient sur ses pas.) Vous me demandez la main de ma fille, n'est-ce pas ?

LANDARA.

Oui, monsieur.

ROUSSEL.

Je vous l'accorde.

LANDARA.

O bonheur !

CALISTE.

Es-tu fou ?

LANDARA.

Oui, fou de joie, ivre de félicité ! ô mon père !...

CALISTE.

Mais, monsieur, je ne consens pas, moi. Je ne vous aime pas, je ne veux pas vous épouser.

LANDARA.

Vous dites ?

ROUSSEL.

Elle dit ce que je me tue de vous répéter depuis une heure.

LANDARA.

Vous ne m'aimez pas ?... Alors, vous vous êtes jouée de moi ?

ROUSSEL.

Finissons cette comédie, monsieur, nous n'en sommes pas dupes. Vous en vouliez à la dot de ma fille ; vous vous êtes imaginé que vous lui tourneriez la tête avec votre tapotage de piano...

LANDARA, *indigné.*

Tapotage !

ROUSSEL.

Vous vous êtes trompé. Saluez, et allez-vous-en.

LANDARA.

En effet, je me suis trompé. Sachez néanmoins que le tapotage vaut mieux que le tripotage, et que ma musique est moins mauvaise que certaine réputation...

CALISTE.

Que voulez-vous dire, monsieur ?

LANDARA.

Votre père me comprend, il suffit. (A Roussel.) Quant à la dot dont vous êtes si fier, je ne sais même pas si ma famille aurait consenti à ce mariage. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée!

CALISTE.

Vous insultez mon père... Sortez, monsieur, sortez!

LANDARA.

Je ne demande pas mieux. (A part.) Tapotage!

Il sort.

SCÈNE XVII

ROUSSEL. CALISTE.

CALISTE.

L'insolent! le lâche!

ROUSSEL.

Calme-toi, mon enfant!

CALISTE.

Oh! je regrette de n'avoir pas de mari, tu aurais un fils pour te défendre...

ROUSSEL.

Je ne lui en veux pas, va!

CALISTE.

Les choses ne se seraient point passées de la sorte, si M. de Trélan avait été là.

ROUSSEL, à part.

M. de Trélan !

CALISTE.

Il lui aurait appris à te respecter, lui qui...

Elle s'arrête.

ROUSSEL, à part, l'observant avec anxiété.

A quoi pense-t-elle ?

CALISTE, à part.

Non, l'obstacle ne peut pas être cela; mon respect ne s'est pas trompé pendant vingt ans.

ROUSSEL, à part.

O mon Dieu ! écartez le soupçon de son esprit !

CALISTE, à part.

Ah ! tout le reste ne serait rien auprès de ce dernier coup.

ROUSSEL, à part.

Et ne pas oser l'interroger !

Il se promène avec agitation.

CALISTE, à part.

Il allait parler... mon père l'a interrompu !...

ROUSSEL, à part.

Je n'aurais plus qu'à me jeter à l'eau.

Caliste est sur le devant de la scène à droite, Roussel au milieu. — Elle le regarde avec une sévérité douloureuse ; leurs yeux se rencontrent; Roussel baisse la tête, tous deux restent immobiles.

SCÈNE XVIII

Les Mêmes, BALARDIER, TRÉLAN,
qui s'arrête sur le seuil.

BALARDIER, s'avançant entre Caliste et Roussel.

Je vous apporte une triste nouvelle, monsieur ; la guerre est déclarée.

ROUSSEL, sans lever la tête.

Qu'est-ce que cela me fait !

BALARDIER.

Vous l'avez voulu, vous êtes ruiné.

CALISTE, dont les yeux n'ont pas quitté Roussel.

Tant mieux !

ROUSSEL, à part.

Je suis condamné.

TRÉLAN, s'avançant vers lui.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille.

CALISTE, immobile.

L'obstacle est levé... par notre ruine.

TRÉLAN.

Oui, mademoiselle. Je puis maintenant avouer ma petitesse : je ne voulais rien devoir à ma femme... que le bonheur.

CALISTE.

Quoi!... c'était là seulement?...

TRÉLAN.

Je vous le jure!

Il tend la main à Roussel.

CALISTE se jette au cou de Roussel en sanglotant.

O mon pauvre père... pardon!

ROUSSEL, à part et la tenant embrassée.

Dieu clément!

BALARDIER.

Vous me coupez l'herbe sous le pied, monsieur de Trélan.

TRÉLAN.

Tendez-lui votre main, chère Caliste; car je suis témoin qu'il venait la demander.

Caliste donne la main à Balardier.

SCÈNE XIX

Les Mêmes, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Eh bien, mon pauvre monsieur Roussel, je viens d'apprendre...

ROUSSEL.

Je vous présente mon gendre, madame.

AMÉLIE.

Ah ! c'est bien, monsieur de Trélan !

CALISTE, *à son père, montrant l'argent sur la table, avec un sourire.*

L'argent des pauvres est arrivé à son adresse.

ROUSSEL.

Pas du tout... je n'ai jamais été aussi riche... (*Avec un geste de bénédiction sur sa fille.*) O mon trésor!

FIN DE CEINTURE DORÉE

THÉATRE COMPLET

DE

ÉMILE AUGIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

III

CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTE

LE MARIAGE D'OLYMPE

PIÈCE EN TROIS ACTES

EN PROSE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 17 juillet 1855.

A MON ILLUSTRE AMI

ERNEST MEISSONIER

PERSONNAGES

	Acteurs qui ont créé les rôles.
LE MARQUIS DE PUYGIRON	MM. CHAMBÉRY.
HENRI DE PUYGIRON	LAGRANGE.
LE BARON DE MONTRICHARD	FÉLIX.
BAUDEL DE BEAUSÉJOUR	E. MONROSE.
ADOLPHE	PARADE.
LA MARQUISE DE PUYGIRON	Mmes CHAMBÉRY.
GENEVIÈVE DE WURZEN	SAINT-MARC.
PAULINE	FARGUEIL.
IRMA	GUILLEMIN.

Le premier acte aux eaux de Pilnitz.

Les deuxième et troisième actes chez le marquis de Puygiron, à Vienne.

LE MARIAGE D'OLYMPE

ACTE PREMIER

Le salon de conversation aux eaux de Pilnitz. — Trois grandes portes cintrées au fond donnant sur un jardin; au milieu, un divan rond; à droite, une table couverte de journaux; à gauche, un tête-à-tête.

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARQUIS DE PUYGIRON, lisant un journal, à gauche, près de la table; MONTRICHARD, assis sur le divan en face du public; BAUDEL DE BEAUSÉJOUR, sur le divan, de façon que le public ne voie que ses jambes.

MONTRICHARD, lisant le *Guide du Voyageur*.

« Pilnitz, à neuf kilomètres sud-est de Dresde, résidence de la cour pendant l'été. Château royal; eaux thermales; magnifique établissement de bains; maison de jeux publics... » (Il jette le livre.) Ce petit ouvrage est palpitant d'intérêt!

LE MARQUIS.

Dites-moi donc, monsieur de Montrichard, vous qui

êtes au courant de la France moderne, qu'est-ce que c'est que mademoiselle Olympe Taverny ? Une actrice?

MONTRICHARD.

Non, monsieur le marquis ; c'est tout simplement une des femmes le mieux et le plus entretenues de Paris. Comment son nom arrive-t-il jusqu'aux eaux de Pilnitz?

LE MARQUIS.

Le *Constitutionnel* annonce sa mort.

MONTRICHARD.

Est-il possible? Une fille de vingt-cinq ans? Pauvre Olympe !

BAUDEL, se levant derrière le divan.

Olympe est morte?

MONTRICHARD, après avoir cherché d'où sort la voix, se lève et salue.

Monsieur l'a connue?

BAUDEL, très fat.

Comme tout le monde... beaucoup.

MONTRICHARD.

Comment est-elle morte, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Voici la nouvelle : (Lisant.) « On écrit de Californie :
» La fièvre jaune vient d'enlever à la fleur de l'âge une
» de nos plus charmantes compatriotes, mademoiselle
» Olympe Taverny, huit jours après son arrivée à San
» Francisco. »

MONTRICHARD.

Que diable allait-elle faire en Californie? Elle avait dix mille livres de rente.

BAUDEL.

Elle les aura perdues à la Bourse.

MONTRICHARD, au marquis.

Cela m'a toujours paru un contresens énorme que ces joyeuses créatures fussent sujettes à un accident aussi sérieux que la mort, ni plus ni moins que les honnêtes femmes.

LE MARQUIS.

C'est la seule façon qu'elles aient de régulariser leur position. Mais ce qui m'étonne, c'est que les journaux leur accordent des articles nécrologiques.

MONTRICHARD, s'asseyant à droite de la table.

Voilà longtemps que vous avez quitté la France, monsieur le marquis ?

LE MARQUIS.

Depuis la Vendée de 1832.

MONTRICHARD.

Il y a eu du changement en vingt-deux ans.

LE MARQUIS.

Cela devait être, et les choses marchaient déjà vers une confusion générale. Mais, que diable ! il y avait une pudeur publique.

MONTRICHARD.

Eh ! que peut la pudeur publique contre un fait reconnu ? Or, l'existence de ces demoiselles en est un. Elles ont passé des régions occultes de la société dans les régions avouées. Elles composent tout un petit monde folâtre qui a pris son rang dans la gravitation universelle. Elles se voient entre elles ; elles reçoivent et

donnent des bals ; elles vivent en famille, elles mettent de l'argent de côté et jouent à la Bourse. On ne les salue pas encore quand on a sa mère ou sa sœur à son bras ; mais on les mène au Bois en calèche découverte et au spectacle en première loge... et cela sans passer pour un cynique.

BAUDEL.

Voilà.

LE MARQUIS.

C'est très curieux. De mon temps, les plus affronteurs n'auraient pas osé s'afficher ainsi.

MONTRICHARD.

Parbleu ! de votre temps ce nouveau monde était encore un marais ; il s'est desséché, sinon assaini. Vous y chassiez bottés jusqu'à la ceinture ; nous nous y promenons en escarpins. Il s'y est bâti des rues, des places, tout un quartier ; et la société a fait comme Paris, qui, tous les cinquante ans, s'agrège ses faubourgs : elle s'est agrégé ce treizième arrondissement. Pour vous montrer d'un mot à quel point ces demoiselles ont pris droit de cité dans les mœurs publiques, le théâtre a pu les mettre en scène.

LE MARQUIS.

Comment ! en plein théâtre, des femmes qui... ? Et le parterre supporte cela ?

MONTRICHARD.

Très bien ; ce qui vous prouve qu'elles sont du domaine de la comédie, et par conséquent du monde.

LE MARQUIS.

Je tombe des nues.

MONTRICHARD.

D'où tomberiez-vous donc si je vous disais que ces dames trouvent à se marier ?

LE MARQUIS.

Avec des chevaliers d'industrie ?

MONTRICHARD.

Non pas ! avec des fils de bonne maison.

LE MARQUIS.

Des idiots de bonne maison.

MONTRICHARD.

Mon Dieu, non. La turlutaine de notre temps, c'est la réhabilitation de la femme perdue... déchue, comme on dit ; nos poètes, nos romanciers, nos dramaturges remplissent les jeunes têtes d'idées fiévreuses de rédemption par l'amour, de virginité de l'âme, et autres paradoxes de philosophie transcendante... que ces demoiselles exploitent habilement pour devenir dames, et grandes dames.

LE MARQUIS.

Grandes dames ?

MONTRICHARD.

Parbleu ! L'hyménée est leur dernier coup de filet ; il faut que le poisson en vaille la peine.

LE MARQUIS, se levant.

Vertubleu ! monsieur de Montrichard, leur beau-père ne leur tord pas le cou ?

MONTRICHARD, se levant.

Et le Code pénal, monsieur le marquis ?

Baudel se lève et descend peu à peu à gauche.

LE MARQUIS.

Je me moquerais bien du Code pénal en pareille circonstance ! Si vos lois ont une lacune par où la honte puisse impunément s'introduire dans les maisons, s'il est permis à une fille perdue de voler l'honneur de toute une famille sur le dos d'un jeune homme ivre, c'est le devoir du père, sinon son droit, d'arracher son nom au voleur, fût-il collé à sa peau comme la tunique de Nessus.

MONTRICHARD.

C'est de la justice un peu sauvage pour notre temps, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

C'est possible ; aussi ne suis-je pas un homme de ce temps-ci !

BAUDEL.

Cependant, monsieur le marquis, supposez que cette fille ne laisse pas traîner dans le ruisseau cette robe volée, comme vous dites...

LE MARQUIS.

Supposition inadmissible, monsieur.

BAUDEL.

Ne se peut-il pas que, lasse de son dévergondage, heureuse d'une vie calme et pure...

LE MARQUIS.

Mettez un canard sur un lac au milieu des cygnes,

vous verrez qu'il regrettera sa mare et finira par y retourner.

MONTRICHARD.

La nostalgie de la boue!

BAUDEL.

Vous n'admettez donc pas de Madeleines repentantes?

LE MARQUIS.

Si fait, mais au désert seulement.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE, GENEVIÈVE,
entrant par le fond à droite.

LE MARQUIS.

Chut, messieurs! Voici des oreilles chastes.

MONTRICHARD.

Comment se portent madame la marquise et mademoiselle Geneviève?

LA MARQUISE.

Mieux, monsieur, je vous remercie... — Avez-vous lu les journaux, mon ami?

LE MARQUIS.

Oui, ma chère, et je suis à vos ordres.

GENEVIÈVE.

Il n'y a pas de nouvelles de Turquie, grand-père?

LE MARQUIS.

Non, mon enfant.

MONTRICHARD.

Vous vous intéressez à la guerre, mademoiselle?

GENEVIÈVE.

Oh! je voudrais être un homme pour y aller.

LA MARQUISE.

Taisez-vous, petite folle.

GENEVIÈVE.

Je ne suis pas poltronne; je tiens cela de vous, grand'-maman; vous ne pouvez pas m'en vouloir.

LA MARQUISE, lui donnant une petite tape sur la joue et se retournant vers son mari.

Voulez-vous venir à la source, Tancrède? C'est l'heure.

LE MARQUIS.

Allons. (Aux jeunes gens.) Nous sommes ici pour les eaux, nous autres invalides... Prenez mon bras, marquise; marchez devant, petite-fille. (Bas, à la marquise.) As-tu mieux dormi?

LA MARQUISE, de même.

Presque bien; et toi?

LE MARQUIS.

Moi aussi.

Ils sortent. — Montrichard les accompagne et se dirige vers le fond.

SCÈNE III

MONTRICHARD, BAUDEL.

BAUDEL, à Montrichard.

Je suis ravi, monsieur, d'avoir eu l'honneur de faire votre connaissance.

MONTRICHARD, se retournant.

Quand donc ai-je eu cet honneur, monsieur?

BAUDEL.

Mais... là... tout à l'heure.

MONTRICHARD.

Pour quelques mots échangés? Diantre! vous êtes prompt connaisseur.

BAUDEL.

Voilà longtemps que je vous connais de réputation, et que j'ai un ardent désir d'être de vos amis.

MONTRICHARD.

Vous êtes bien bon ; mais, quoique mon amitié ne soit pas le temple de l'étiquette, encore n'y entre-t-on pas sans se faire annoncer ! (A part.) Quel est cet olibrius ?

BAUDEL, saluant.

Anatole de Beauséjour...

MONTRICHARD.

Chevalier de Malte?

BAUDEL.

Je l'avoue.

MONTRICHARD.

La croix de Malte coûte quinze cents francs... le nom de Beauséjour coûte combien?

BAUDEL.

Deux cent mille francs en terres...

MONTRICHARD.

C'est cher. Vous devez en avoir un autre... meilleur marché.

BAUDEL.

Ah! ah! ah! très joli! — En effet, monsieur, je m'appelle Baudel de mon nom patronymique.

MONTRICHARD.

Baudel? Comme les Montmorency s'appelaient Bouchard. Il me semble, monsieur, que j'ai déjà entendu parler de vous... Ne vous êtes-vous pas présenté au Jockey l'an dernier?

BAUDEL.

Effectivement.

MONTRICHARD.

Et vous n'avez pas été admis parce que... attendez donc... parce que monsieur votre père était marchande de modes.

BAUDEL.

C'est-à-dire qu'il était le bailleur de fonds, le commanditaire de mademoiselle Aglaé.

MONTRICHARD.

Son associé, en un mot. Eh bien, monsieur, si j'étais

le fils de votre père, je m'appellerais Baudel tout court; il n'y a pas de mal à être chauve : le ridicule commence à la perruque, monsieur de Beauséjour. Sur ce, je suis votre serviteur.

Fausse sortie.

BAUDEL, l'arrêtant.

Monsieur, la terre de Beauséjour est située sur la route d'Orléans, à trente-trois kilomètres de Paris; pourriez-vous me dire où est située la terre de Montrichard?

MONTRICHARD, revenant en scène.

Trois curieux m'ont déjà fait cette question imprudente. Au premier j'ai répondu qu'elle était située dans le bois de Boulogne; au second, dans le bois de Vincennes, et au troisième, dans la forêt de Saint-Germain. J'ai conduit ces trois sceptiques sur ma terre, et ils sont revenus convaincus... très grièvement; si bien que personne ne s'est plus avisé de m'interroger, et je crois, monsieur, que vous n'avez pas besoin vous-même de plus amples renseignements.

BAUDEL.

Vous ne parlez là que des parties d'agrément de votre propriété; vous oubliez les fermes qui en dépendent et qui sont situées à Spa, à Hombourg, à Bade et à Pilnitz.

MONTRICHARD.

Monsieur tient absolument à un coup d'épée?

BAUDEL.

Oui, monsieur, j'en ai besoin; j'ai même une petite affaire à vous proposer à ce sujet.

Ils s'asseyent à droite sur le tête-à-tête.

MONTRICHARD.

Très bien, mon cher monsieur Baudel. Je vous avertis

que vous avez déjà un pouce de fer dans le bras ; prenez garde de grossir la carte.

BAUDEL.

Oh ! je sais que vous êtes la meilleure lame de Paris. Votre épée vous tient lieu de tout, même de généalogie.

MONTRICHARD.

Deux pouces.

BAUDEL.

De noblesse ambiguë, sans autre ressource connue que le jeu, vous êtes parvenu par votre bravoure et votre esprit à vous faire accepter par le monde des viveurs élégants ; vous êtes même un des coryphées de ce monde... où vous vous conduisez d'ailleurs en parfait gentilhomme : dépensant beaucoup, n'empruntant jamais, beau joueur, beau convive, fin tireur et vert galant.

MONTRICHARD.

Trois pouces !

BAUDEL.

Malheureusement, votre déveine a commencé. Vous êtes à sec, vous cherchez cinquante mille francs pour tenter encore la fortune, et vous ne les trouvez pas.

MONTRICHARD.

Cinq pouces.

BAUDEL.

Eh bien, moi, je vous les prête.

MONTRICHARD.

Bah !

BAUDEL.

Combien de pouces, maintenant ?

MONTRICHARD.

Cela dépend des conditions du prêt... car il doit y avoir des conditions ?

BAUDEL.

Sans doute.

MONTRICHARD.

Parlez, monsieur de Beauséjour.

BAUDEL.

Oh ! c'est fort simple ; je voudrais...

MONTRICHARD.

Quoi ?

BAUDEL.

Diable ! ce n'est pas aussi simple qu'il me semblait d'abord.

MONTRICHARD.

Je suis très intelligent.

BAUDEL.

Monsieur, j'ai cent vingt-trois mille livres de rente.

MONTRICHARD.

Vous êtes bien heureux !

BAUDEL.

Eh bien, non ; j'ai reçu une éducation de gentleman, j'ai tous les instincts aristocratiques ; ma fortune, mon éducation m'appellent dans les sphères brillantes du monde...

MONTRICHARD.

Et votre naissance vous en repousse.

BAUDEL.

Précisément. Chaque fois que je frappe à la porte, on me la ferme au nez. Pour entrer et pour me maintenir, il faudrait me battre une dizaine de fois. Or, je ne suis pas plus couard qu'un autre, mais j'ai, comme je vous le disais, cent vingt-trois mille raisons de tenir à la vie, et mon adversaire n'en aurait, la plupart du temps, que trente ou quarante mille tout au plus ; la partie ne saurait donc être égale.

MONTRICHARD.

Je comprends ; vous voulez faire vos preuves une fois pour toutes, et vous vous adressez à moi.

BAUDEL.

Vous y êtes.

MONTRICHARD.

Mais, mon cher monsieur, quand je vous aurai fourré un pouce de fer dans le bras, cela ne prouvera pas que vous tiriez bien l'épée.

BAUDEL.

Aussi n'est-ce pas là ce que...

MONTRICHARD.

Quoi donc alors?

BAUDEL.

C'est très délicat à expliquer.

MONTRICHARD.

Dites la chose brutalement, parbleu ! nous avons un compte ouvert.

BAUDEL.

Vous avez raison... c'est un échange que je voudrais vous proposer.

MONTRICHARD.

Un échange de quoi contre quoi? Sapristi! vous ressemblez à ces bouteilles de champagne qui font semblant de partir pendant un quart d'heure!... Demandez le tire-bouchon, morbleu!

BAUDEL.

Eh bien, monsieur... n'avez-vous pas pris pour devise *Cruore dives?*

MONTRICHARD.

Oui, monsieur, oui, *Cruore dives*, enrichi par son sang. Seulement, je n'ai pas pris cette devise; elle fut donnée par Louis XIV, avec la terre de Montrichard, à mon quadrisaïeul, qui avait reçu huit blessures à la bataille de Senef.

BAUDEL.

Combien valait alors la terre de Montrichard?

MONTRICHARD.

Un million.

BAUDEL, les yeux baissés.

Cela fait cent vingt-cinq mille francs par blessure. Je ne suis pas aussi riche que Louis XIV, monsieur; mais il y a blessure et blessure... Une égratignure au bras, par exemple, ne vous semblerait-elle pas bien payée à cinquante mille francs?

MONTRICHARD, sévèrement.

Vous voulez m'acheter un coup d'épée? Vous êtes fou.

BAUDEL.

Remarquez bien que j'ai plus intérêt que vous à tenir notre marché secret... Ce marché en lui-même n'a rien de répréhensible : le prix du sang a toujours été honorable, votre devise le prouve ainsi que le remplacement militaire.

MONTRICHARD, après une hésitation.

Ma foi, mon cher, vous me plaisez.,. je serais bien embarrassé de dire pourquoi, mais vous me plaisez, et je veux m'amuser à faire de vous un homme à la mode. Je recevrai votre coup d'épée, mais gratis, entendez-vous?

BAUDEL, à part.

Ce sera plus cher, n'importe!

MONTRICHARD.

Envoyez-moi vos témoins.

BAUDEL.

Mais la cause de la querelle?

MONTRICHARD.

Vous vous appelez Baudel : j'ai dit qu'il faudrait barrer l'*l*.

BAUDEL.

Très bien! Montrichard, c'est entre nous à la vie, à la mort!

MONTRICHARD.

Après l'affaire, nous pendrons la crémaillère de notre amitié à l'hôtel du Grand Scanderberg. Allez, j'attends vos témoins ici, mon cher monsieur Baudel.

BAUDEL.

De Beauséjour.

MONTRICHARD.

Oui, oui... de Beauséjour.

Baudel sort.

SCÈNE IV

MONTRICHARD, seul.

Voilà un fier original ! J'en ferai quelque chose... J'en ferai mon ami d'abord... un ami fidèle et attaché... par la patte. — Ma foi ! j'avais grand besoin de cette rencontre pour me remettre à flot. Ah ! Montrichard, mon brave, il faut faire une fin ; l'heure du mariage a sonné pour toi !

Il descend vers la porte de gauche, se croise avec Pauline, la salue, puis s'arrête.

SCÈNE V

MONTRICHARD, PAULINE.

MONTRICHARD.

Tiens ! c'est toi ? tu n'es donc pas morte ? Les journaux n'en font jamais d'autres !

PAULINE.

Il y a méprise, sans doute.

MONTRICHARD.

Comment, n'est-ce pas à Olympe Taverny que... ?

PAULINE.

J'aurais dû m'en douter! Ce n'est pas la première fois qu'on me fait l'honneur de me prendre pour cette personne. — Je suis la comtesse de Puygiron, monsieur.

MONTRICHARD.

Ah ! madame, que de pardons! Mais cette ressemblance est si miraculeuse... Il n'y a pas jusqu'à la voix... Vous m'excuserez d'avoir pu m'y tromper... d'autant que nous sommes sur un terrain vague aussi accessible à Olympe Taverny qu'à la comtesse de Puygiron. Pardon, madame.

PAULINE, descendant à droite.

Vous êtes tout excusé, monsieur. — Je croyais trouver mon oncle et ma tante dans ce salon.

MONTRICHARD.

Ils sont à la source. — M. le marquis ne m'avait pas dit que son neveu fût marié.

PAULINE.

Pour une bonne raison, c'est qu'il ne le sait pas encore.

MONTRICHARD.

Ah!

PAULINE.

C'est une surprise que mon mari et moi lui avons ménagée. Ainsi veuillez ne pas l'avertir de notre arrivée, si vous le voyez avant nous... ou plutôt indiquez-moi le chemin de la source.

MONTRICHARD.

Faites-moi la grâce d'accepter mon bras, madame. J'ai

l'honneur de connaître un peu votre famille... (S'inclinant.) Baron de Montrichard... et je suis heureux du hasard qui... que... Que c'est bête de faire poser un vieil ami !

PAULINE.

Monsieur...

MONTRICHARD.

As-tu peur que je ne te vende? Tu sais bien que je suis toujours du parti des femmes. D'ailleurs, nous pouvons nous servir mutuellement : mon intérêt te répond de ma discrétion.

PAULINE.

Comment serais-je assez heureuse pour vous rendre service, monsieur le baron... de Montrichard, je crois ?

MONTRICHARD.

C'est de la défiance? Vous voulez des arrhes ? volontiers. Je songe à me marier : votre grand oncle, le marquis de Puygiron, a une petite-fille charmante; j'ai ébauché un commencement de connaissance avec lui, mais je ne suis pas encore admis dans la famille; vous m'y ferez entrer et vous servirez mes projets, moyennant quoi, quiconque aurait l'impertinence de vous reconnaître, aura affaire à moi. Voilà.

Il lui tend la main. Pauline jette un coup d'œil pour s'assurer qu'ils sont seuls.

PAULINE, mettant sa main dans celle de Montrichard.

A quoi m'avez-vous reconnue ?

MONTRICHARD.

A ta figure d'abord... Ensuite au petit signe rose de ta nuque d'ivoire, ce petit signe que j'adorais.

PAULINE.

Tu t'en souviens encore ?

MONTRICHARD.

Parbleu ! tu as été mon seul amour.

PAULINE.

Et toi le mien, mon cher Édouard.

MONTRICHARD.

Non, Alfred, tu confonds ; mais je ne t'en veux pas. Ton seul amour a eu tant de petits noms ! — Comment diable t'est venue l'idée saugrenue de te marier ? Tu étais heureuse comme une poule en pâte.

PAULINE.

Ne vous êtes-vous jamais aperçu en arrivant au boulevard que vous aviez oublié votre canne dans un cabinet de restaurant ?

MONTRICHARD.

Cela s'est vu.

PAULINE.

Vous êtes retourné la chercher. Vous avez trouvé toute l'orgie rangée dans un coin, les candélabres éteints, la nappe enlevée ; un bout de bougie sur la table tachée de graisse et de vin ; dans cette salle tout à l'heure éclatante de lumières, de rires et de parfums savoureux, la solitude, le silence et une odeur fade. — Des meubles dorés qui ont l'air de ne connaître personne et de ne pas même se connaître entre eux ; pas un de ces objets familiers qui retiennent autour d'eux quelque chose de la vie du maître absent et semblent attendre son retour ; en un mot, l'abandon.

MONTRICHARD.

C'est exact.

PAULINE.

Eh bien, mon cher, notre existence ressemble à celle de ce cabinet de restaurant : des fêtes ou l'abandon, pas de milieu. Vous étonnerez-vous que l'hôtellerie aspire à devenir la maison ?

MONTRICHARD.

Sans parler d'un certain appétit de vertu que vous avez dû contracter à la longue ?

PAULINE.

Vous croyez rire ?

MONTRICHARD.

Non pas ! La vertu, pour vous, c'est du fruit nouveau, je dirais presque du fruit défendu. — Mais je vous préviens qu'il vous agacera les dents.

PAULINE.

Nous verrons.

MONTRICHARD.

C'est un rude labeur, ma chère, que la vie d'une honnête femme !

PAULINE.

Ce n'est qu'un jeu au prix de la nôtre. Si l'on savait ce qu'il nous faut d'énergie pour ruiner un homme !

MONTRICHARD.

Enfin, n'importe, vous voilà comtesse de Puygiron. Que signifie la nouvelle de votre mort que donne le *Constitutionnel ?*

PAULINE.

C'est une note que ma mère a fait mettre dans tous les journaux.

MONTRICHARD.

Comment va-t-elle, cette bonne Irma?

PAULINE.

Très bien. Elle est heureuse. En me mariant, je lui ai donné tout ce que je possédais, meubles, bijoux, rentes.

MONTRICHARD.

Ça l'a consolée de vous perdre... Mais pourquoi cette mort supposée?

PAULINE.

Ne fallait-il pas dépister les gens? Grâce à mon trépas, personne n'osera reconnaître Olympe Taverny dans la comtesse de Puygiron. Toi-même, mon cher, tu m'aurais encore fait tes excuses si j'avais voulu nier mordicus, et je l'aurais fait si tu n'avais pas donné des arrhes.

MONTRICHARD.

Suppose pourtant que tu sois rencontrée par un de tes amis qui ait connu ta liaison avec le comte?

PAULINE.

Personne ne l'a connue.

MONTRICHARD.

Bah?

PAULINE.

Henri m'a prise tout de suite au sérieux; il faisait de la discrétion à mon endroit... Didier et Marion Delorme, quoi! Tu comprends : j'ai pris la balle au bond, j'ai joué mon jeu. J'ai parlé d'entrer au couvent, il m'a

demandé ma main et je la lui ai accordée. J'ai feint un départ pour la Californie, et j'ai été rejoindre Henri en Bretagne, où je l'ai épousé, il y a un an, sous mon vrai nom de Pauline Morin.

MONTRICHARD.

C'est donc un pur imbécile ?

PAULINE.

Insolent ! C'est un jeune homme très instruit et charmant.

MONTRICHARD.

Alors, comment se fait-il... ?

PAULINE.

Il n'avait jamais eu de maîtresse; son père le tenait très sévèrement ; à sa majorité, il était aussi naïf que...

MONTRICHARD.

Que toi... à quatre ans. Pauvre garçon !

PAULINE.

Il est bien à plaindre ! je le rends complètement heureux.

MONTRICHARD.

Est-ce que vous l'aimez ?

PAULINE.

Ce n'est pas la question. Je sème sa vie de fleurs... artificielles, si vous voulez ; mais ce sont les plus belles et les plus solides.

MONTRICHARD.

Voyons, ma chère, la main sur la conscience, trouvez-vous que le jeu en vaille la chandelle ?

PAULINE.

Jusqu'à présent, non ! Nous avons passé dix mois en Bretagne dans le tête-à-tête le plus complet ; nous voyageons depuis deux mois dans le plus complet tête-à-tête... je ne peux pas dire que ce soit d'une gaieté folle. Je vis en recluse nomade, transférée d'auberge en auberge, comtesse pour mes domestiques, les servantes et les postillons. J'aurais fait un triste rêve s'il n'y avait que cela dans mon rêve... mais il y a autre chose ! Maintenant qu'Olympe Taverny (Dieu ait son âme !) a eu le temps d'aller en Californie, d'y mourir, et d'être pleurée à Paris, je peux entrer hardiment dans le monde par la grande porte, et c'est le marquis de Puygiron qui me l'ouvrira.

MONTRICHARD.

Votre mari va vous présenter à son oncle ?

PAULINE.

Ah bien, oui ! il ne s'attend seulement pas à la rencontre que je lui ai ménagée.

MONTRICHARD.

Eh bien, voilà un brave garçon pris dans un joli piège.

PAULINE.

Bah ! c'est pour son bonheur ! je lui rends une famille. D'ailleurs, en me présentant comme une honnête femme, je ne mentirai pas. Depuis un an, je suis la vertu même. J'ai fait peau neuve.

MONTRICHARD.

Vous n'avez pu qu'y perdre, comtesse.

PAULINE.

Vous êtes un impertinent. — Voilà mon mari.

Montrichard remonte un peu en faisant un grand salut à Pauline.

SCÈNE VI

Les Mêmes, HENRI.

MONTRICHARD.

Faites-moi la grâce, madame, de me présenter à M. le comte.

PAULINE.

M. le baron de Montrichard, mon ami.

HENRI, saluant.

Monsieur...

PAULINE.

Nous venons de faire connaissance d'une façon assez étrange. M. de Montrichard, en me voyant entrer, m'a prise pour cette personne... vous savez... à qui on prétend que je ressemble...

MONTRICHARD.

La méprise était d'autant plus inexcusable que cette personne est morte en Californie, et que je ne crois pas aux revenants.

PAULINE.

Elle est morte, la pauvre fille ? Ma foi, je n'ai pas le courage de la pleurer; il faut espérer que désormais on ne me confondra plus avec elle.

HENRI.

Prenez garde, madame; M. de Montrichard est peut-être plus sensible que vous à cette perte.

MONTRICHARD.

J'en conviens, monsieur; c'était une femme dont je faisais le plus grand cas. Elle avait le cœur fort au-dessus de sa destinée.

HENRI.

Ah !... Sans doute monsieur a été en position de l'apprécier mieux que personne ?

MONTRICHARD.

Non, monsieur, non. Je n'ai jamais eu avec elle que des relations très courtes et très amicales.

HENRI, lui serrant la main avec effusion.

Je suis ravi, monsieur, de vous avoir rencontré... Il ne tiendra qu'à vous que nous devenions amis.

MONTRICHARD.

Monsieur ! (A part.) Il me fait de la peine.

SCÈNE VII

Les Mêmes. UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Il y a là deux messieurs qui demandent M. de Montrichard.

MONTRICHARD, à part.

Ah! ah! les témoins du jeune Baudel. (Haut.) C'est bien, j'y vais. (A Henri.) J'espère, monsieur le comte, que nous reprendrons bientôt cette conversation. — Madame...

HENRI, à part, voyant entrer le marquis.

Mon oncle!

MONTRICHARD, rencontrant le marquis à la porte.

Monsieur le marquis, vous allez vous trouver en famille.

Il sort.

SCÈNE VIII

PAULINE, HENRI, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

C'est Henri! — Ah! cher enfant de mon cœur, la bonne surprise! (Il lui tend les bras, Henri l'embrasse et baise la main de la marquise.) Trois ans sans venir voir les exilés! dont un sans leur écrire, ingrat!

LA MARQUISE.

Qu'importe! les affections de famille ne s'éteignent pas comme les autres par l'absence et le silence. A deux cents lieues d'intervalle, nous avons été frappés du même malheur, nous avons porté le même deuil.

LE MARQUIS.

Nous t'attendions presque après la mort de ton pauvre

père. Il nous semblait que tu devais avoir besoin de te serrer contre nous.

Pauline est remontée au fond sans perdre de vue les personnages; elle se débarrasse de son chapeau et de son mantelet, qu'elle place sur un fauteuil; puis elle descend à gauche.

HENRI.

Je me suis trouvé bien seul en effet, et j'ai songé à vous; mais des affaires importantes...

LE MARQUIS.

Oui, je comprends... une succession à recueillir... C'est le côté le plus triste des douleurs humaines, qu'elles ne puissent s'abstraire des intérêts matériels. Enfin, te voilà, sois le bienvenu.

LA MARQUISE.

Comment avez-vous su que nous étions ici?

HENRI.

Mais... j'avoue que je l'ignorais... Je comptais vous trouver à Vienne en achevant mon tour d'Allemagne.

LE MARQUIS.

Eh bien, vive le hasard si c'est lui qui nous réunit; nous te tenons, nous ne te lâchons pas.

HENRI.

Je serais heureux de passer quelques jours auprès de vous... mais je ne fais que traverser Pilnitz... et je repars dans une heure...

LE MARQUIS.

Allons donc!

HENRI.

Une affaire impérieuse...

LE MARQUIS.

Tu me la donnes belle! Il n'y a pas d'affaire qui puisse t'empêcher...

HENRI.

Pardonnez-moi.

Il regarde Pauline, qui est près de la table. Le marquis surprend ce regard.

LE MARQUIS.

Ah! c'est autre chose! (Bas, à Henri.) Tu voyages en compagnie?... Bien! bien! c'est de ton âge. (Haut.) Puisque tu n'as qu'une heure à nous donner, passons-la du moins ensemble, chez nous. Notre hôtel est à deux pas. Offre le bras à ta tante.

Il prend son chapeau. Henri donne le bras à la marquise; ils font quelques pas vers la porte.

PAULINE.

Henri, je t'attends ici.

LE MARQUIS, se retournant.

Vous manquez de tact, mademoiselle.

HENRI, traversant la scène et prenant la main de Pauline.

La comtesse de Puygiron, mon oncle.

LA MARQUISE.

La comtesse de Puygiron?

LE MARQUIS.

Vous êtes marié?

HENRI.

Oui, mon oncle.

LE MARQUIS, sévèrement.

Comment se fait-il, monsieur, que je n'en aie rien su, moi, le chef de la maison?

HENRI.

Permettez-moi de ne pas aborder une explication qui mettrait mon respect aux prises avec ma dignité. Je ne vous cherchais pas à Pilnitz, et je n'ai pas l'intention de vous y braver par ma présence; mais, en vous cédant la place, je crois faire tout ce que vous pouvez attendre de ma déférence.

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas ici de déférence, monsieur! Il y a dans les familles une solidarité d'honneur dont on ne s'affranchit pas à son caprice. Demandez-moi ce que j'ai fait de notre nom: je vous répondrai que je l'ai toujours porté avec respect et que je ne l'ai taché que de mon sang. À mon tour, j'exige de vous le même compte.

HENRI.

Vous exigez?... En épousant Pauline, j'ai rompu le pacte de famille, et j'ai le droit d'en rejeter les servitudes puisque je n'en réclame pas les privilèges.

LA MARQUISE.

Henri, mon enfant, ne trouvez-vous pas de paroles plus conciliantes?

LE MARQUIS.

Eh! madame, croyez-vous que ce soit lui qui parle? Ne voyez-vous pas qu'on lui a soufflé un esprit de révolte contre tout ce qu'il respectait?

HENRI.

Vous vous trompez, monsieur: je respecte toujours ce qui est véritablement respectable. Mais les préjugés du monde, ses conventions absurdes, ses hypocrisies, ses tyrannies, non, rien ne m'empêchera de les mépriser et de les haïr!

LE MARQUIS.

Qui donc avez-vous épousé pour haïr la société?

HENRI.

Permettez-moi de ne pas répondre.

PAULINE.

Pourquoi ne pas le dire, mon ami? voulez-vous laisser croire à votre oncle que votre mariage est pis qu'une mésalliance? cette pensée le tuerait. Je vais, si vous le voulez bien, rassurer son honneur inquiet... après quoi, nous partirons.

HENRI.

A la bonne heure!

Il remonte un peu.

PAULINE.

Je m'appelle Pauline Morin, monsieur le marquis; je suis fille d'un honnête fermier.

LE MARQUIS.

Vous, fille d'un fermier? avec ce langage, cette élégance?

PAULINE.

La tendresse aveugle de ma mère m'a donné, pour mon malheur, une éducation au-dessus de ma naissance.

LE MARQUIS.

C'est possible. Venez, marquise.

Il donne le bras à sa femme et remonte vers le fond.

PAULINE.

Restez... C'est à moi de me retirer puisque ma présence vous est odieuse.

LE MARQUIS.

Vous ne prétendez pas sans doute être accueillie par une famille où vous êtes entrée à la dérobée ?

Mouvement d'Henri.

PAULINE.

Pourquoi pas furtivement ? Dites toute votre pensée, monsieur le marquis! mon mariage doit vous sembler un miracle d'astuce et de rouerie.

LE MARQUIS.

Il n'y a pas eu besoin de miracle contre l'inexpérience d'un enfant.

HENRI.

Mais elle voulait me fuir dans un couvent!

PAULINE.

C'était une comédie et une comédie grossière... Qui espérez-vous persuader de ma sincérité? Qui admettra qu'une fille du peuple, rencontrant chez vous les élégances d'esprit et les délicatesses de cœur qu'elle avait rêvées, vous ait donné toute son âme? Vous avez été bien naïf de le croire; demandez à votre oncle. Si je vous avais véritablement aimé, j'aurais refusé d'être votre femme... N'est-ce pas, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

C'est vrai.

HENRI.

Croyez-vous qu'elle n'ait pas refusé? Tout ce que vous auriez pu me dire contre ce mariage, elle me l'a dit.

PAULINE.

Ce n'était pas votre bonheur seulement que je défendais, c'était aussi le mien. (Henri s'assied à droite de la table.) Vous croyez que j'ai fait un beau rêve, monsieur le marquis? Si vous saviez ce que je souffre! Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, j'avais prévu ce qui arrive. (A Henri.) J'avais demandé à Dieu un an de ton amour en échange du bonheur de toute ma vie... il a tenu le marché, et il m'a fait la bonne mesure puisque tu m'aimes encore.

HENRI, lui tendant les mains.

Je t'aime encore?... je t'aime comme au premier jour!

PAULINE.

Pauvre ami! vous ne vous rendez pas compte de ce qui se passe en vous! j'ai peut-être tort de vous le dire... mais je n'avance votre clairvoyance que d'une heure. Votre amour s'est fatigué dans la lutte impossible que vous avez entreprise contre les lois du monde; vos traditions de famille, que vous avez foulées aux pieds, et que vous appelez encore des préjugés, se redressent peu à peu...

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Ce doit être vrai.

PAULINE.

Vous résistez, vous vous indignez de trouver votre bonheur inégal à votre sacrifice; mais chaque jour le

bonheur diminue et le sacrifice augmente. En sortant d'ici, vous sentirez nettement le poids de la solitude qui vous entoure; vous regarderez avec d'autres yeux la femme qui doit vous tenir lieu pour toujours de famille, d'amis, de société... et bientôt le regret des biens que vous m'avez sacrifiés se changera en remords.

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Ce n'est pas le langage d'une intrigante.

PAULINE.

Mais sois tranquille, ami ; ce jour-là, je te rendrai tout ce que tu as perdu pour moi, et ton amour aura été ma vie entière.

HENRI.

Qui peut t'entendre et ne pas t'adorer?

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Pauvre femme!

PAULINE.

Adieu, monsieur le marquis; pardonnez-moi l'honneur que j'ai de porter votre nom... je le paye assez cher.

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Dites-lui une parole moins dure.

LE MARQUIS.

Le principe inflexible qui a régi ma vie entière nous sépare, madame, et je le regrette.

PAULINE.

Merci! je pars bien fière, j'emporte l'estime du Grand Marquis!

LE MARQUIS.

Vous connaissez mon nom de guerre?

PAULINE.

Ne suis-je pas fille d'un Vendéen?

HENRI, à part.

Que dit-elle?

LA MARQUISE.

Fille d'un Vendéen ?

PAULINE.

Mort au champ d'honneur.

LE MARQUIS.

Dans quelle rencontre?

PAULINE.

A Chanay.

LE MARQUIS.

Je n'y étais pas, mais les nôtres s'y sont comportés héroïquement!... Comment dites-vous que s'appelait votre père ?

PAULINE.

Yvon Morin.

LE MARQUIS.

Je ne me souviens pas...

PAULINE.

Je le crois... c'est le plus humble soldat de la cause que vous défendiez.

LE MARQUIS.

Nous étions tous égaux, tous anoblis par la fidélité,

et, s'il y a eu des distinctions, c'est la mort qui les a faites. (A Henri.) Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu as épousé la fille d'un Vendéen ? ce n'est pas une mésalliance, cela!... Votre père a déjà mêlé son sang au nôtre, comtesse.

PAULINE.

Oh! monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Votre oncle!

Il lui ouvre les bras, elle s'y jette.

LA MARQUISE, tendant la main à Pauline, qui la baise.

Je savais bien qu'Henri ne pouvait avoir fait un mariage indigne de lui.

LE MARQUIS, à Henri.

Il ne s'agit plus de départ, j'espère?

HENRI.

Mon oncle...

LE MARQUIS.

Pars si tu veux, nous gardons ta femme... Venez à notre auberge, comtesse; je veux vous présenter à ma petite-fille... Il faudra bien que ce fier gentilhomme vous suive.

HENRI.

Eh bien, oui! nous vous rejoignons, mon oncle.

LE MARQUIS.

Ne nous fais pas trop attendre... nous ne nous mettrons pas à table sans toi... (Il leur serre les mains et remonte vers la porte.) C'est au Lion d'Or.

Il sort avec la marquise.

SCÈNE IX

PAULINE, HENRI.

HENRI.

Jure-moi que tu ignorais la présence de mon oncle à Pilnitz, jure-le-moi sur ta vie!

PAULINE.

Sur ma vie, sur la tête de ma mère! Quelle mauvaise pensée t'a traversé l'esprit?

HENRI.

Pardonne-moi! mais, tu l'as deviné, je souffre, je vais quelquefois jusqu'à douter de toi; et ce roman que tu as si vite imaginé...

PAULINE.

Tu crois qu'il était préparé?

HENRI.

Je l'ai craint et mon cœur s'est serré.

PAULINE.

Pauvre enfant! tu as pensé que je voulais entrer dans ta famille, que je voulais être comtesse pour tout de bon?

HENRI.

Oui.

PAULINE.

Je ne t'aurais donc épousé que par ambition? O Henri! à quoi tient ton estime pour moi?

HENRI.

Pardonne-moi, j'ai l'esprit malade.

PAULINE.

Je le sais, et c'est pourquoi j'ai voulu te rendre ta famille ; car je sens bien que mon amour ne te suffit plus... Mais, plutôt que d'encourir un soupçon de toi, je vais dire toute la vérité à ton oncle.

HENRI.

Elle le tuerait... elle le tuerait !...

Il tombe assis sur le divan.

PAULINE, s'asseyant près de lui.

D'ailleurs, nous partirons après-demain... demain, si ce mensonge te pèse...

HENRI.

Oui ! Tu l'as fait dans une intention pieuse, et je t'en remercie ; mais je n'ai pas le droit de violer les préjugés de mon oncle, et surtout de les violer à l'abri d'une supercherie. — Chaque serrement de main, chaque mot que tu échangerais avec ma famille serait un abus de confiance dont je rougirais.

PAULINE, l'entourant de ses bras.

Nous partirons ce soir... Chassez les nuages de votre beau front, mon enfant adoré ! je ne demande pas mieux que de ne vous partager avec personne. Allons, venez ! venez rejoindre ces pauvres gens à qui vous enviez la joie que je leur procure.

HENRI.

Tu es un ange!

PAULINE.

C'est toi qui m'as donné des ailes! (Elle lui donne mignardement le bras; Henri l'embrasse au front. — A part.) Me voilà comtesse!

ACTE DEUXIÈME

A Vienne, chez le marquis.

Le salon de famille. — Vaste pièce dans le style du temps de Louis XIII, à pans coupés, lambrissée du haut en bas de chêne sculpté. — Porte au fond; portes latérales; au second plan dans le pan coupé, à gauche, une grande cheminée, au-dessus de laquelle est le portrait en pied de la marquise; de chaque côté du portrait, une torchère à cinq bougies. — Dans le pan coupé, à droite, une fenêtre à embrasure profonde; sur le premier plan, un miroir de Venise.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE et GENEVIÈVE, assises sur le devant de la scène, à gauche, et travaillant à des ouvrages de femme; LE MARQUIS, debout, au fond, devant la cheminée; PAULINE, à demi étendue sur une causeuse à droite.

LA MARQUISE.

N'oubliez pas, Tancrède, que nous dînons ce soir chez madame de Ransberg.

LE MARQUIS, se levant.

Je n'aurais garde. Vous savez que madame de Ransberg est ma passion.

LA MARQUISE.

Et je crois que vous êtes payé de retour. Si elle avait seulement une trentaine d'années de plus, je serais jalouse.

GENEVIÈVE.

Au contraire, grand'maman! c'est parce qu'elle a vingt ans, il me semble...

LA MARQUISE.

Qu'elle ne peut pas lutter avec moi, qui en ai soixante.

GENEVIÈVE.

Vous croyez que la victoire est du côté des gros bataillons?

LA MARQUISE.

En fait d'amitié, oui.

LE MARQUIS.

Je lui sais bon gré, à cette chère petite baronne, de l'accueil qu'elle a fait à notre Pauline.

GENEVIÈVE.

A ce compte, vous pourriez étendre votre reconnaissance à toute la société de Vienne.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas non. J'ai été touché et flatté, je n'en disconviens pas, des honneurs qu'on a rendus à mon pavillon.

GENEVIÈVE.

Dirait-on pas qu'il couvrait de la contrebande?

LE MARQUIS.

Tu as raison... La fatuité m'emporte, je fais comme l'âne chargé de reliques.

GENEVIÈVE, *se levant.*

Vous entendez, Pauline?

PAULINE, *sortant de sa rêverie.*

Quoi donc?

GENEVIÈVE, *allant à Pauline.*

Tant pis pour vous! vous perdez un beau madrigal... Cela vous apprendra à ne jamais être à la conversation.

PAULINE.

Je suis souffrante.

LA MARQUISE.

Encore!

GENEVIÈVE.

Vous êtes toujours souffrante!

PAULINE.

Ce n'est rien... (*A part.*) L'ennui!

LE MARQUIS, *s'asseyant près de la marquise.*

Nous vous avons fait coucher trop tard hier. Vous n'avez pas l'habitude de veiller.

PAULINE.

C'est vrai.

GENEVIÈVE.

La soirée était si amusante!

PAULINE, à part.

Comme la pluie.

GENEVIÈVE.

Madame de Rosenthal est si gaie! Il semble qu'elle souffle sa gaieté à tout le monde. Nous avons fait la partie de vingt et un la plus bruyante! Le whist des anciens a dû s'en émouvoir.

LA MARQUISE.

Le chevalier de Falkenstheim, mon partenaire, coupait mes rois à tout bout de champ...

LE MARQUIS.

Et il s'en excusait sur les éclats de rire de Pauline, qui le troublaient.

GENEVIÈVE.

C'est bien d'un sourd qui fait la fine oreille! Pauline n'a pas desserré les dents... ce qui ne l'a pas empêchée de gagner des sommes folles.

LA MARQUISE.

Vraiment?

PAULINE.

Folles!... cent francs au moins.

LE MARQUIS.

C'est joli, dans une partie à vingt sous le jeton. Mais je soupçonne que vous n'aimez pas le jeu.

PAULINE.

J'en conviens, monsieur le marquis, je n'aime pas le jeu... (A part.) A vingt sous.

GENEVIÈVE.

Pauline est une personne grave qui s'ennuie dans le monde, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Cependant, vous vous faisiez une fête d'y aller.

PAULINE.

Je me le figurais autrement qu'il n'est.

LE MARQUIS.

Vous avez un caractère trop sérieux pour votre âge, ma chère nièce.

PAULINE.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Mais le monde ne se compose pas uniquement de frivolités. Pourquoi, si vous vous ennuyez dans le camp de la jeunesse, ne venez-vous pas dans celui des gens mûrs? vous trouveriez là une conversation solide et intéressante.

PAULINE.

Mon Dieu, madame, je l'avoue à ma honte, la plupart des choses dont on parle dans le monde ne m'intéressent pas. Je suis une sauvage, j'ai trop vécu dans notre rude Bretagne.

LE MARQUIS.

Nous vous civiliserons, chère enfant. — Quel temps fait-il ?

GENEVIÈVE, *allant à la croisée.*

Superbe!

LA MARQUISE.

Cela ne durera pas.

LE MARQUIS.

Est-ce que votre blessure vous fait souffrir?

LA MARQUISE.

Un peu.

PAULINE.

Quelle blessure?

GENEVIÈVE, *redescendant en scène.*

Vous ne savez donc pas que grand'maman est un ancien militaire?

LE MARQUIS.

Geneviève, vous perdez le respect.

GENEVIÈVE, *allant à la marquise.*

Je vous ai déplu, bonne maman?

LA MARQUISE.

Non, ma fille.

LE MARQUIS.

Vous lui passez tout, ma chère ; elle devient trop familière.

LA MARQUISE.

Eh ! mon ami, la familiarité est la menue monnaie de la tendresse. Nous sommes trop vieux pour thésauriser.

LE MARQUIS.

Soit ! mais cette enfant vous parle comme je n'oserais pas le faire, moi.

GENEVIÉVE.

C'est entre bonne maman et moi, grand-papa ; cela ne vous regarde pas.

LA MARQUISE.

Geneviève, vous vous oubliez...

GENEVIÈVE.

Ah ! vous voyez bien que vous êtes aussi sévère que grand-papa. — Vous ai-je fâché, grand-papa ?

LE MARQUIS.

Non, ma fille! je te permets avec moi certaines choses...

GENEVIÈVE.

Ah ! vous voyez bien que vous êtes aussi indulgent que bonne maman.

Elle l'embrasse.

LE MARQUIS.

L'enfant se joue de nous, marquise.

GENEVIÈVE, leur prenant la main.

Pardonnez-moi ma petite ruse ; j'ai voulu expérimenter ce que m'a dit Henri, du respect que vous avez l'un pour l'autre.

LE MARQUIS.

Cela t'étonne, que je respecte ta grand'mère ?

GENEVIÈVE.

Oh! non ; mais je n'avais pas encore pris garde à quel point... C'est Henri qui me l'a fait remarquer. « Comme c'est beau, me disait-il, ces deux existences qui se sont appartenu tout entières l'une à l'autre ! Ces deux vieillesses sans tache ! ces deux cœurs qui ont traversé la vie ensemble et dans lesquels la vie n'a déposé qu'une vénération mutuelle ! Le chef et la sainte de la famille ! »

PAULINE, à part.

Philémon et Baucis.

GENEVIÈVE.

Et une larme est venue dans ses yeux... une larme d'attendrissement et d'admiration.

LA MARQUISE.

Cher Henri!

LE MARQUIS.

Il a dit vrai, ma fille : ta grand'mère est une sainte.

LA MARQUISE, souriant.

Tancrède, ce n'est pas à vous de me canoniser.

LE MARQUIS.

Vous demandiez l'histoire de cette blessure, Pauline? La voici : La marquise m'avait suivi au château de la Pénisciére... Vous savez les circonstances de ce siège terrible. Quand l'incendie nous força d'abandonner le château, nous fîmes notre retraite en combattant jusqu'à la lisière d'un bois où nous nous dispersâmes après avoir essuyé une dernière décharge. J'arrivai avec la marquise à une ferme où j'étais sûr de trouver un asile. En frappant à la porte, elle s'évanouit, et je m'aperçus alors qu'elle avait le bras cassé d'un coup de feu. Tant que nous avions été en danger, elle n'avait pas poussé une plainte, de peur de retarder ma fuite. (Lui tendant la main.) O chère femme! cette balle reçue sans un soupir te sera comptée dans le ciel!

LA MARQUISE.

Je ne l'espère pas, mon ami : vous me l'avez payée sur la terre.

PAULINE.

Admirable héroïsme! (*A part.*) Posent-ils tous les deux!

GENEVIÈVE.

Je voudrais avoir votre âge et avoir fait cela!

LA MARQUISE.

Tu le ferais dans l'occasion, j'en suis sûre.

GENEVIÈVE.

Oui, je vous le jure!... et Pauline aussi.

LA MARQUISE.

Sans doute... Elle est Bretonne.

PAULINE, *à part.*

Ils finissent par croire que c'est arrivé.

UN DOMESTIQUE.

La voiture est attelée.

LE MARQUIS, *à la marquise.*

Venez, ma chère... (*A Geneviève et à Pauline.*) Nous reviendrons vous prendre pour dîner... Habillez-vous, mesdames.

GENEVIÈVE.

Oh! nous avons le temps.

PAULINE.

Est-ce que je ne peux pas me dispenser de ce dîner?

LE MARQUIS.

Impossible, mon enfant : c'est en votre honneur qu'on le donne.

Le marquis et la marquise sortent par le fond.

PAULINE, à part

Quel ennui !

SCÈNE II

PAULINE, GENEVIÈVE.

PAULINE.

Où vont-ils donc tous les jours, à la même heure, en tête à tête ?

GENEVIÈVE.

Ils vont soi-disant à la promenade, mais personne ne les y rencontre.

PAULINE.

Quel mystère !

GENEVIÈVE.

Oh ! j'en sais le fin mot, mais je ne fais pas semblant de le savoir... Ils vont visiter les pauvres.

PAULINE.

Allons donc ! est-ce que l'on se cache pour cela ?

GENEVIÈVE.

La charité ne doit-elle pas être pudique ?

PAULINE.

Sans doute... sans doute... (A part.) Ma parole, je vis à

tâtons avec ces gens-là... Je me casse le nez à chaque instant.

GENEVIÈVE.

Où donc est Henri ?

PAULINE.

Je n'en sais rien... Chez les pauvres, probablement.

GENEVIÈVE.

Il a l'air triste depuis quelque temps.

PAULINE.

Il n'a jamais été gai... C'est un jeune homme mélancolique.

GENEVIÈVE.

Vous ne lui connaissez pas de chagrin?

PAULINE.

Ma chère, la mélancolie vient de l'estomac. Voyez si les gens bien portants sont tristes... M. de Montrichard, par exemple...

Elle s'assied.

GENEVIÈVE, souriant.

Il doit avoir un bien bon estomac.

PAULINE.

Quelle verve ! quelle gaieté !

GENEVIÈVE.

Il est amusant.

PAULINE.

Et brave comme son épée... En voilà un qui rendra sa femme heureuse!

GENEVIÈVE.

Vous dites cela comme si vous n'étiez pas heureuse avec Henri ?

PAULINE.

Très heureuse ! Henri est charmant. Mais madame de Montrichard n'aura rien à m'envier... et je voudrais que ce fût vous.

GENEVIÈVE.

Moi ?

PAULINE.

N'avez-vous pas remarqué que M. de Montrichard vous regarde beaucoup ?

GENEVIÈVE.

Non. Est-ce qu'il vous l'a dit ?

PAULINE.

Quoi ?

GENEVIÈVE.

Qu'il me regarde beaucoup ?

PAULINE.

Je m'en suis bien aperçue... Il est manifeste qu'il est amoureux de vous.

GENEVIÈVE.

Vous intéressez-vous à lui ?

PAULINE.

Oui, parce que je vous aime.

GENEVIÈVE.

Eh bien, chargez-vous de le décourager.

PAULINE.

Pourquoi ?... Vous déplaît-il ?

GENEVIÈVE, *étourdiment.*

Non, pas plus qu'un autre ; mais je veux rester fille.

PAULINE, *se levant.*

Vous m'étonnez... Je ne vous croyais pas d'une dévotion incompatible avec le mariage.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas dévotion... c'est une idée comme cela.

PAULINE.

Vous aimez donc quelqu'un que vous ne pouvez pas épouser ?

GENEVIÈVE.

Je n'aime personne...

PAULINE.

Vous rougissez... (*L'attirant vers elle.*) Voyons, Geneviève, ayez confiance en moi ; ne suis-je pas votre amie ?

GENEVIÈVE.

Je n'aime personne, je vous le jure.

PAULINE.

Alors, vous avez aimé quelqu'un ?

GENEVIÈVE.

Laissons cela. (*Se dégageant des bras de Pauline.*) Je ne dois pas me marier, voilà tout.

Elle s'approche du canapé à droite.

PAULINE.

Ah! je comprends. (A part.) Bonne affaire pour Montrichard. (Haut.) Eh bien, ma chère, M. de Montrichard n'est pas de ces esprits étroits qui ne pardonnent pas un enfantillage à une jeune fille.

Elle vient près d'elle.

GENEVIÈVE.

Un enfantillage?

PAULINE.

C'est l'homme qu'il vous faut. Il ne vous fera jamais un reproche, et, si quelqu'un s'avise de la moindre allusion...

GENEVIÈVE.

A quoi?

PAULINE.

A ce que vous n'osez pas me dire... Ne rougissez pas, ma toute belle. (Elle la fait asseoir.) Quelle est la jeune fille qui n'a pas été imprudente une fois dans sa vie? On rencontre un beau jeune homme au bal; on se laisse serrer le bout des doigts, on répond peut-être à un billet... (Geneviève fait un mouvement pour se lever, Pauline la retient.) Tout cela, le plus innocemment du monde, et on se trouve compromise sans avoir fait de mal.

GENEVIÈVE.

Un billet? compromise? moi?

PAULINE.

Que signifie alors que vous ne devez pas vous marier?

GENEVIÈVE, se levant, avec hauteur.

Cela signifie, madame, qu'il y a de par le monde un

homme que j'ai été élevée à regarder de loin comme mon mari, et... Mais vous ne me comprendriez pas, puisque vous êtes capable d'un pareil soupçon.

Elle lui tourne le dos.

PAULINE.

Pardonnez-moi si je vous ai offensée, mon enfant; mais vos réticences ne laissaient de place qu'à cette conjecture, et vous avez vu que mon amitié cherchait encore à l'atténuer.

GENEVIÈVE, lui tendant la main.

C'est vrai... j'ai tort.

PAULINE.

Voyons, du courage. Il y a donc de par le monde un homme que vous avez été élevée à regarder de loin comme votre mari...

GENEVIÈVE.

Je lui ai donné tout ce qu'on peut donner de son âme à un fiancé inconnu, mon respect et ma soumission. C'est à lui qu'à son insu j'ai toujours rapporté mes actions et mes sentiments; j'ai été sa compagne dans le secret de mes pensées; enfin, que vous dirai-je? Il me semble que je suis veuve.

PAULINE.

Il est donc mort?

GENEVIÈVE.

Il est mort pour moi : il est marié.

PAULINE.

Oh! les hommes!

GENEVIÈVE.

Il me connaissait à peine; il a rencontré une femme digne de lui; il l'a épousée, il a bien fait.

PAULINE.

Eh bien, faites comme lui.

GENEVIÈVE.

Oh! moi, c'est différent.

PAULINE.

Vous l'aimez donc encore?

GENEVIÈVE.

Si j'avais jamais eu de l'amour pour lui, je n'en aurais plus depuis qu'il est le mari d'une autre.

PAULINE.

Alors, par quelle subtilité de sentiments...?

GENEVIÈVE.

C'est une simple question de clef. (Elles se lèvent.) Un mari doit ouvrir tous les tiroirs de sa femme, n'est-ce pas?

PAULINE.

Sans doute!

GENEVIÈVE.

Eh bien, voici une petite clef dorée que je serais obligée de refuser à mon seigneur et maître.

PAULINE.

Qu'ouvre-t-elle donc?

GENEVIÈVE.

Un coffret d'ébène qui renferme mon journal.

PAULINE.

Votre journal?

GENEVIÈVE.

Oui; ma grand'mère m'a habituée dès mon enfance à écrire tous les soirs ce que j'ai fait et pensé dans la journée.

PAULINE.

Quelle drôle d'idée!

GENEVIÈVE.

C'est bien sain, allez, de faire tous les jours l'inspection de son cœur. S'il y pousse une mauvaise herbe, on l'arrache avant qu'elle ait pris racine.

PAULINE.

La guerre au chiendent, je comprends. Et vous avez écrit jour par jour l'histoire de votre roman? — En sorte que cette petite clef est, sans métaphore, la clef de votre cœur?

GENEVIÈVE.

Précisément.

PAULINE.

Eh bien, soyez sûre que quelqu'un vous la volera.

GENEVIÈVE.

En tout cas, ce ne sera pas M. de Montrichard.

PAULINE.

Tant pis pour lui et pour vous.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. de Beauséjour!

GENEVIÈVE.

Ce sera encore moins celui-là. Il me déplaît outre mesure, ce spadassin doucereux... Je vais m'habiller.

Elle sort.

SCÈNE III

PAULINE, BAUDEL.

BAUDEL.

Je mets quelqu'un en fuite?

PAULINE.

Ma cousine.

BAUDEL.

Je le regretterais si l'on pouvait regretter quelque chose auprès de vous, comtesse.

PAULINE, allant chercher un petit miroir à main placé sur la console à droite et faisant signe à Baudel de s'asseoir.

Très galant!

BAUDEL, à part.

Elle est seule! à merveille!... profitons des conseils de Montrichard, et que Buckingham me protège.

Il avance sa chaise près de Pauline.

PAULINE, s'asseyant sur le canapé.

Est-ce que M. de Montrichard est malade, que nous voyons Pylade tout seul?

BAUDEL, s'asseyant.

Non, madame, non; il doit venir vous présenter ses hommages.

PAULINE.

Savez-vous que votre amitié est digne des temps de la chevalerie?

BAUDEL.

Cimentée dans notre sang... Mais je dois une revanche à Montrichard et je crois que je la lui donnerai bientôt.

PAULINE.

Comment! deux inséparables?

BAUDEL.

Que voulez-vous! il est absurde! il m'exaspère! Croiriez-vous qu'il s'obstine à trouver une ressemblance impertinente entre vous...

PAULINE, se regardant dans le miroir.

Et cette pauvre fille qui est morte en Californie, je sais cela. — Est-ce que vous n'êtes pas de son avis?

BAUDEL.

Il y a quelque chose, j'en conviens... Elle vous ressemblait comme l'oie au cygne.

PAULINE.

Merci pour elle!

BAUDEL.

Elle n'avait pas cette grâce, cette distinction, ce cachet aristocratique!

PAULINE.

Montrichard prétend qu'on l'aurait prise pour ma sœur...

BAUDEL.

Votre sœur de laid... l, a, i, d.

Il rit.

PAULINE.

Le mot est charmant... Mais vous n'êtes pas poli pour les femmes que vous avez aimées... car vous avez aimé cette Olympe, je crois?

BAUDEL.

Pas du tout! c'est elle qui s'était monté la tête pour moi.

PAULINE.

Vraiment?

BAUDEL.

J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire entendre raison : ne parlait-elle pas de s'asphyxier!

PAULINE.

Est-il possible! C'est peut-être le chagrin de vous perdre qui l'a poussée en Californie?

BAUDEL, se levant.

J'en ai peur. Mais voilà comme va le monde : nous n'aimons pas celles qui nous aiment, et nous aimons celles qui ne nous aiment pas. Vous vengez cette pauvre créature, madame la comtesse.

PAULINE.

Je croyais vous avoir interdit ce sujet de conversation.

BAUDEL.

Hélas! de quoi voulez-vous que je vous parle?

PAULINE, posant le miroir sur le canapé.

De tout le reste, du raout d'hier, si vous voulez.

BAUDEL.

Il était charmant.

PAULINE.

Prenez garde!... c'est un piège que je vous tends; je vais juger de votre goût. Comment avez-vous trouvé ma voisine?

BAUDEL.

Laquelle?

PAULINE.

Ma voisine de droite, la maigre, celle qui avait sur la tête toute une autruche... dont les pieds passaient sous sa robe.

BAUDEL.

Ah! ah! vous êtes méchante. Eh bien, je trouve qu'il faut être un naturaliste endiablé pour la classer parmi les mammifères.

PAULINE.

Pas mal. — Et la maîtresse de la maison, avec tous ses diamants?

BAUDEL.

J'ai trouvé ses diamants superbes.

PAULINE.

Ils ressemblent à ses dents, il y en a la moitié de faux.

Elle se lève.

BAUDEL, à part.

Quelle transition! (Haut.) Vous vous y connaissez donc, comtesse?

PAULINE.

Toutes les femmes sont des joailliers en chambre.

BAUDEL.

Voulez-vous me dire votre avis sur ce colifichet?

Il tire un écrin de sa poche et l'ouvre.

PAULINE.

C'est très beau! la perle du fermoir est magnifique. Mais qu'avez-vous donc à faire d'une rivière?

BAUDEL.

J'ai à la faire couler aux pieds de... à des pieds.

PAULINE.

De danseuse, je parie?

BAUDEL.

En fait de pieds, ce sont les plus méritants.

PAULINE.

Ces filles-là sont bien heureuses!

Elle fait miroiter la rivière.

BAUDEL, à part.

C'est vrai qu'elle ressemble à Olympe!

PAULINE.

Vous êtes un mauvais sujet.

BAUDEL.

N'en accusez que vous, madame; ce sont les mauvais

souverains qui font les mauvais sujets. (A part.) Allez donc !

PAULINE

Vous avez trop d'esprit. — Votre collier me semble un peu étroit.

BAUDEL.

Croyez-vous ?

PAULINE.

Tenez, vous allez voir. (Elle le retire de l'écrin, va chercher le petit miroir. Baudel qui a pris l'écrin, le pose sur la table et revient près de Pauline, qui lui fait tenir le miroir. — Elle met le collier à son cou.) Non, il est bien. (A part, se mirant dans la glace.) Comme cela relève le teint !

BAUDEL, à part.

Montrichard avait raison : les grandes dames sont aussi friandes de bijoux que les petites ! — Comme il connaît les femmes, cet être-là ! — Amant d'une comtesse, moi ! quel rêve ! voilà qui achèverait de me poser dans le monde !

PAULINE, ôtant le collier.

Allez porter ces diamants à votre danseuse.

BAUDEL.

Après qu'ils ont touché votre cou ? ce serait une profanation.

PAULINE.

Qu'en ferez-vous donc ?

BAUDEL.

Je les conserverai comme un souvenir...

PAULINE.

Mais, je n'entends pas cela, je vous le défends !

BAUDEL.

Alors, comtesse, il n'y a qu'un moyen : c'est de garder ces diamants vous-même et de vous résigner à avoir un souvenir de moi, puisque vous ne voulez pas que j'aie un souvenir de vous.

PAULINE.

Vous êtes fou. Est-ce que ces choses-là sont possibles ?

BAUDEL.

Pourquoi pas? C'est tout simple. N'accepteriez-vous pas un bouquet? Des diamants sont des fleurs... qui durent plus longtemps, voilà tout.

PAULINE.

Croyez-vous que mon mari fût de votre avis?

BAUDEL, déposant la boîte sur le guéridon à gauche.

Vous lui diriez que c'est du strass.

PAULINE, à part.

Tiens, je n'y pensais pas ! — Ah ! je suis folle ! j'oublie que j'ai cent mille livres de rente. (Haut.) Finissons cet enfantillage, monsieur. Rendez cette rivière au bijoutier qui vous l'a vendue... Voilà qui arrangera tout.

Elle lui met la rivière dans la main.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRI.

BAUDEL, à part.

Le mari... quelle idée ! (Haut.) Bonjour, monsieur le

comte; vous arrivez à propos pour mettre fin à une mystification dont je suis victime.

HENRI.

Laquelle, monsieur?

BAUDEL.

Madame ne veut-elle pas me persuader que ces diamants sont du strass?

Il remet à Henri le collier.

PAULINE, à part.

Qui aurait cru cela de lui ?

HENRI.

Je ne m'y connais pas. (A la comtesse.) Vous avez acheté cela, madame?

PAULINE.

Oui... pour la monture, qui est ancienne... C'est une fantaisie à bon marché.

BAUDEL.

Je me tiens pour battu, madame, et je promets de garder le secret le plus inviolable à ce strass merveilleux... Il est de mon honneur qu'il fasse d'autres dupes que moi. Le porterez-vous ce soir, chez madame de Ransberg ?

HENRI.

Est-ce que vous y dînez, monsieur?

BAUDEL.

Non, monsieur le comte; mais Montrichard doit me présenter à la soirée. J'espère me dédommager là du contretemps de votre absence ici : car je suis forcé de

vous quitter... (Saluant.) Madame la comtesse!... Monsieur le comte !... (A part.) Mes affaires sont en bon chemin !

Il sort.

SCÈNE V

HENRI, PAULINE.

HENRI.

Vous avez un grand défaut, Pauline : c'est l'adresse; vous en mettez partout.

PAULINE.

Je ne vois pas...

HENRI.

Ne pouviez-vous pas me déclarer tout franchement que vous désiriez des diamants ?

PAULINE, à part.

L'eau va à la rivière... c'est le cas de le dire.

HENRI.

Je ne vous ai jamais rien refusé de raisonnable ; puisque vous allez dans le monde, je comprends qu'il vous faut des parures, et, si je ne vous en ai pas donné plus tôt, c'est qu'en vérité je n'y ai pas songé. Mais, encore une fois, je n'aime pas les détours.

Il lui rend le collier.

PAULINE, le prenant.

Je vous demande pardon, mon ami ; cette exigence de notre position est si futile, que j'étais honteuse de vous en parler.

HENRI.

Combien vous faut-il pour cette dépense?

PAULINE.

Votre mère n'avait-elle pas un écrin ?

HENRI.

Oui.

PAULINE.

Eh bien?

HENRI.

Ses diamants sont devenus des choses saintes par sa mort; ce ne sont plus des bijoux, ce sont des reliques. (Il descend à gauche.) Je mets cinquante mille francs à votre disposition; est-ce assez?

PAULINE.

Merci.

Un silence

HENRI, remontant vers la croisée.

Ma tante est sortie?

PAULINE.

Avec votre oncle. — Puis-je vous demander d'où vous venez vous-même?

HENRI.

J'ai été me promener dans la campagne.

PAULINE.

Dans ce costume?

HENRI.

J'en ai changé en rentrant.

PAULINE, le rejoignant.

Pourquoi ne m'avez-vous pas emmenée ?

HENRI.

Vous n'aimez que la promenade en voiture et dans les endroits à la mode.

PAULINE.

La campagne doit être bien belle.

HENRI.

Oui.

PAULINE.

Toutes les splendeurs mélancoliques de l'automne.

HENRI.

Quelle robe mettez-vous ce soir ?

Il descend près de la cheminée.

PAULINE.

Henri, qu'avez-vous contre moi ?

HENRI.

Que puis-je avoir contre vous ?

PAULINE.

Je vous le demande... car évidemment vous avez quelque chose. Ma conduite n'est-elle pas irréprochable ? Vous ai-je donné un sujet de mécontentement ?

HENRI.

Vous aurais-je moi-même manqué d'égards à mon insu ?

PAULINE.

Vous me parlez d'égards !

HENRI.

De grâce, madame, laissons les scènes de ménage aux petites gens ; vous êtes trop grande dame pour aller sur leurs brisées.

PAULINE.

Je le vois, vos méchants soupçons vous sont revenus.

HENRI.

Je n'ai pas de soupçons.

PAULINE.

C'est une certitude, voulez-vous dire ? Parlez, Henri ; je suis forte de ma conscience, et j'appelle une explication.

HENRI.

Elle est inutile, madame ; vous n'aurez jamais à vous plaindre de mes procédés.

PAULINE.

Mais c'est un refroidissement complet ! Et vous avez cru que je l'accepterais ?

HENRI.

Que vous importe ?

PAULINE.

Voyons, Henri, au nom du ciel ! C'est tout notre bonheur qui se joue là ! Soyons de bonne foi tous les deux. Je vais vous donner l'exemple. — Oui, en vous conduisant à Pilnitz, je savais que nous y trouverions votre oncle.

HENRI.

Son intendant m'a, en effet, parlé d'une lettre que vous lui auriez écrite...

PAULINE, à part.

Je m'en doutais!

HENRI.

Mais je n'ai rien cru; vous m'avez juré le contraire sur la tête de votre mère.

PAULINE.

Je l'aurais juré sur la tête de mon enfant, si j'en avais un; car vous m'êtes plus cher que le monde entier, et mon premier devoir, c'est votre bonheur!... J'ai voulu vous faire rentrer malgré vous dans votre milieu naturel, vous rendre votre air respirable, voilà mon crime.

HENRI.

Je vous en suis très reconnaissant.

PAULINE.

Comme vous dites cela! Vous figurez-vous, par hasard, que j'ai obéi à un instinct de vanité personnelle? que j'ai voulu figurer dans le monde et jouer à la grande dame? Triste jeu, mon ami; je ne demande pas mieux que d'en être dispensée.

HENRI.

Je le crois.

PAULINE.

Cette vie factice m'ennuie!

HENRI, s'asseyant.

Je le sais.

PAULINE.

Alors, de quoi m'accusez-vous ?

HENRI.

De rien.

Il s'assied à droite de la table.

PAULINE, s'asseyant près de lui sur un tabouret.

Voyons, monsieur, ne froncez plus le sourcil, embrassez votre femme, qui n'aime que vous... (Elle lui tend son front; Henri l'effleure de ses lèvres.) Tu m'en voulais d'avoir pris un détour pour te demander des diamants ? Ne m'en donne pas; je n'en ai pas besoin; je n'irai plus dans le monde. — Quant à l'écrin de ta mère, pardonne-moi mon étourderie... mon manque de tact. J'aurais dû comprendre que les reliques d'une sainte ne peuvent appartenir qu'à un ange. Garde-les religieusement; et, si le ciel nous accorde une fille...

HENRI, se levant, avec violence.

Une fille de vous ? elle n'aurait qu'à vous ressembler!...

PAULINE.

Henri!...

Elle veut se lever, Henri la rejette sur son tabouret.

HENRI.

Silence! assez de comédie! Je vous connais trop! Les vertus dont vous vous parez, le désintéressement, l'amour, le repentir, tout ce fard est tombé de vos joues dans l'atmosphère pénétrante de la famille! J'ai vu clair! je ne suis plus l'enfant que vous avez séduit.

PAULINE, se levant.

Vous vous rajeunissez, mon cher; vous aviez l'âge de discernement!

HENRI, douloureusement.

J'avais vingt-deux ans! Je venais de perdre un père dont la sévérité avait prolongé mon enfance jusque dans ma jeunesse; vous étiez ma première maîtresse, et je ne savais rien de la vie, sinon ce que vous m'en appreniez. Il vous a été facile de vous emparer de moi, de me prendre pour marchepied de votre ambition!

PAULINE.

Mon ambition? montrez-m'en donc les résultats!... Je vous admire! on dirait que j'ai mené une vie de plaisirs avec vous! un an de tête à tête...

HENRI.

Oui, vous devez regretter amèrement les ennuis de la route après les déceptions du but! Le monde et la famille n'ont pas tenu ce que vous en attendiez, je le sais, et le spectacle de votre déconvenue n'a pas peu contribué à m'ouvrir les yeux. Le monde, votre vanité y reste en souffrance, vous vous y sentez hors de votre élément, vous y êtes gauche, décontenancée; vous ne pardonnez pas aux véritables grandes dames la supériorité de leurs manières et de leur éducation... (Mouvement de Pauline.) Votre amertume se trahit dans toutes vos paroles!... La famille, vous n'en comprenez ni la grandeur ni la sainteté; vous vous y ennuyez comme l'impie dans une église!...

PAULINE, d'un ton bref.

Assez, mon cher! Puisque vous ne m'aimez plus, car toute votre diatribe revient à cela, nous n'avons qu'un parti à prendre : c'est de nous séparer à l'amiable.

HENRI.

Nous séparer? Jamais!

PAULINE.

Me feriez-vous l'honneur de tenir à ma compagnie?

HENRI.

Vous portez mon nom, madame, et je ne le laisserai pas courir les champs. (*Un silence.*) Croyez-moi, acceptons tous les deux sans murmurer la destinée que nous nous sommes faite. Nous sommes compagnons de chaîne : marchons côte à côte, et tâchons de ne pas nous haïr.

PAULINE.

Cela vous sera difficile.

HENRI.

Soyez tranquille ; si je ne puis oublier par quels moyens vous êtes comtesse de Puygiron, je n'oublierai pas non plus que vous l'êtes ; et, passé cette explication où le trop plein de mon cœur a débordé malgré moi, nous vivrons selon toutes les bienséances.

PAULINE.

Jolie perspective, en vérité!

SCÈNE VI

LES MÊMES, GENEVIÈVE, *en toilette.*

GENEVIÈVE.

Eh bien, Pauline, vous ne pensez donc pas à vous habiller ? on va venir nous prendre.

PAULINE.

Je causais avec Henri, et je me suis oubliée. J'aurai bientôt réparé le temps perdu. (Fausse sortie.) Grondez un peu votre cousine, mon cher; ne veut-elle pas rester fille!

GENEVIÈVE.

Pauline!

PAULINE.

Henri est un autre moi-même... Ne veut-elle pas rester fille par fidélité à un petit mari d'enfance qui l'a laissée veuve avec trois poupées sur les bras?

HENRI, troublé.

Quoi! Geneviève?

GENEVIÈVE.

Je ne sais ce qu'elle veut dire.

PAULINE, à part.

Comme ils sont troublés!

HENRI, à Pauline.

Vous ne serez jamais prête.

PAULINE, à part.

Il rompt les chiens. Le petit mari, serait-ce lui? Je le saurai... (Mouvement d'Henri. — Haut.) Je m'en vais... Faites-lui entendre raison, n'est-ce pas?

Elle sort.

SCÈNE VII

HENRI, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE.

Cette Pauline est folle!... elle ne peut pas croire qu'on veuille rester fille sans qu'il y ait quelque mystère sous roche.

HENRI.

C'est donc vrai, que vous ne voulez pas vous marier?

GENEVIÈVE.

Je n'en sais rien, je n'ai pas de parti pris; mais je trouve que le mariage est une domesticité, à moins d'être une religion, et je suis trop fière pour accepter un maître dont je ne pourrais pas faire mon dieu.

HENRI.

Vous avez raison, Geneviève; attendez un homme digne de vous.

GENEVIÈVE.

L'exemple de mon grand-père et de ma grand'mère m'a donné une si haute idée du mariage, que j'aime cent fois mieux coiffer sainte Catherine que de me marier par bienséance, selon l'usage, avec le premier venu...

HENRI.

Le plus affreux malheur qui puisse tomber sur une créature humaine. c'est une... c'est une union mal assortie.

GENEVIÈVE.

D'ailleurs, je suis si heureuse ici... mes parents sont si bons! L'homme pour qui je quitterais leur maison me semblerait toujours un étranger, je croirais changer un temple contre une auberge.

HENRI, à part.

Mon bonheur était là, insensé!... Je n'avais qu'à étendre la main.

Il se détourne et porte la main à ses yeux.

GENEVIÈVE.

A quoi pensez-vous donc?

HENRI.

A rien; je regardais ce portrait.

Il montre le portrait de la marquise sur la cheminee.

GENEVIÈVE.

Comme il est tutélaire! quelle douce présence! Il semble que la maison tout entière soit sous son invocation.

HENRI, à part, regardant le portrait.

Voilà celle qui devait être ma mère! (On annonce madame Morin. — A part.) Madame Morin?

SCÈNE VIII

Les Mêmes, IRMA.

IRMA.

Où est-elle? où est ma fille?... Bonjour, mon gendre!

GENEVIÈVE.

Oh ! que Pauline va être heureuse !

IRMA.

Où est-elle ?

GENEVIÈVE.

A sa toilette. — Ne l'avertissons pas, nous jouirons de sa surprise.

IRMA.

Vous devez être la petite cousine, mademoiselle. Quel joli physique ! Voulez-vous m'embrasser, mon petit ange ?

GENEVIÈVE.

Bien volontiers, madame.

Elle s'avance vers Irma, Henri passe vivement entre les deux.

HENRI.

A quoi dois-je le plaisir de vous voir, madame ?

IRMA.

A ma sensibilité.

On entend une voiture.

GENEVIÈVE.

Voilà grand-papa qui rentre ; je vais l'avertir de votre arrivée.

Elle sort.

SCÈNE XI

IRMA, HENRI.

HENRI.

Que venez-vous faire ici ?

IRMA.

Tiens donc ! on a une fille ou on n'en a pas !

HENRI.

Vous n'en avez plus. Elle est morte pour vous : vous avez hérité d'elle.

IRMA.

Oh ! mon cher, l'héritage est loin ! J'ai joué à la Bourse.

HENRI.

Je comprends. Combien vous faut-il pour partir ?

IRMA.

Dieu du ciel ! il veut acheter l'amour d'une mère !

HENRI.

Quinze cents francs de pension.

IRMA.

Ce qu'il me faut, c'est mon enfant !

HENRI.

Trois mille ?

IRMA.

Le malheureux !

HENRI.

Dépêchons, madame, on va entrer ; dites votre chiffre.

IRMA.

Cinq mille.

HENRI.

Vous les aurez, mais vous partirez demain matin.

IRMA.

C'est convenu.

HENRI.

Chut ! voici mon oncle !

SCÈNE X

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Madame Morin, je suis enchanté de vous voir.

IRMA.

Monsieur le marquis, j'ai l'honneur d'être.

LE MARQUIS.

D'être la mère d'une aimable fille, c'est vrai.

IRMA.

Excusez mon négligé de voyage ; j'aurais dû faire un bout de toilette ; mais ça me démangeait d'embrasser ma fille.

LE MARQUIS.

C'est trop naturel. Mais votre costume breton aurait été le bienvenu chez un vieux chouan ; vous avez eu tort de le quitter.

HENRI, bas, à Irma.

Ayez l'air de comprendre.

IRMA.

Que voulez-vous ! en voyage, il ne faut pas s'habiller comme une bête curieuse.

LE MARQUIS, bas, à Henri.

Elle a l'air d'une revendeuse à la toilette; mais ta femme l'arrangera. (Haut.) Tu feras préparer une chambre à madame Morin.

IRMA.

Mille et un remerciements, monsieur le marquis; je ne fais que passer. Il faut que je parte demain matin pour Dantzig.

LE MARQUIS.

Et qui vous presse tant d'aller à Dantzig?

IRMA.

Il s'agit d'une créance de cent mille francs qui m'échappe si je ne pars pas demain. Demandez plutôt à mon gendre.

HENRI.

En effet.

LE MARQUIS.

Je n'ai plus rien à dire; mais vous nous dédommagerez au retour.

IRMA.

Vous êtes trop honnête, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Je veux faire connaissance avec vous. Nous causerons de la Bretagne et nous parlerons breton.

IRMA, à part.

Fichtre!

HENRI.

Je crois, mon oncle, qu'il est temps d'aller chez madame de Ransberg. Pauline restera avec sa mère, dont l'arrivée est une excellente excuse.

LE MARQUIS.

C'est juste.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LA MARQUISE, GENEVIÈVE, puis PAULINE.

LA MARQUISE.

Soyez la bienvenue, madame.

LE MARQUIS.

Ma femme, madame Morin.

IRMA, balbutiant.

Madame... je... j'ai... l'honneur...

LA MARQUISE.

Vous ne trouverez ici, madame, que des gens tout prêts à aimer la mère de votre fille.

IRMA.

Oh! si... je... mais... madame est bien bonne.

Entre Pauline en toilette, la rivière au cou.

PAULINE.

Partons-nous?

LE MARQUIS.

Vous êtes dispensée de cette corvée, mon enfant.

PAULINE.

Comment cela? (Geneviève la prend par la main et la conduit devant Irma.) Ma mère!

Elle recule et regarde le marquis avec inquiétude.

IRMA.

Oui, Minette.

LE MARQUIS, à la marquise.

Nous gênons les épanchements de ces dames. Nous sommes obligés de vous quitter, madame Morin; nous dînons en ville.

LA MARQUISE.

Nous le regretterions, madame, si nous ne vous laissions pas un tête-à-tête dont votre cœur doit avoir un grand besoin.

IRMA.

Oh! je crois... je vous en prie...

GENEVIÈVE, à Pauline.

Ah! les beaux diamants!

LE MARQUIS.

Malepeste! Henri est galant.

PAULINE.

C'est du strass, un caprice ridicule que je me suis passé.

LA MARQUISE.

C'est merveilleux d'imitation, la perle surtout; mais, mon enfant, la comtesse de Puygiron ne doit pas porter de bijoux faux. — Au revoir, madame Morin.

Elle prend le bras d'Henri, Geneviève celui du marquis, et ils sortent. La nuit commence à venir.

SCÈNE XII

PAULINE, IRMA.

PAULINE, après avoir écouté les pas s'éloigner.

Ah! ma bonne mère! quel bonheur de te voir! (Elle l'embrasse.) Que fait-on à Paris? Comment va Céleste? et Clémence? et Taffetas? et Ernest? Jules? Gontran? et le bal de l'Opéra? et la Maison d'Or? et le mont-de-piété?

IRMA.

Si on t'entendait!

PAULINE.

Ah! j'étouffe depuis un an!... laisse-moi ôter mon corset!... Dieu! que c'est bon de causer un peu avec sa mère!

IRMA.

Je retrouve ton cœur! je savais bien que les grandeurs ne te changeraient pas; tu es toujours la même!

PAULINE.

Plus que jamais!... La nouvelle de ma mort a-t-elle fait de l'effet dans Paris?

IRMA.

Je t'en réponds, et il y avait du monde à ton service funèbre! c'était pis qu'au convoi de La Fayette... j'étais bien fière d'être ta mère, je t'en donne mon billet!

PAULINE.

Pauvre chérie!... mais je suis là à te questionner, je

ne pense pas que tu as peut-être besoin de te rafraîchir...

IRMA.

Je prendrais bien un fruit... un peu saignant : il est six heures.

PAULINE.

Je l'avais oublié... La joie de te voir.

Elle sonne.

IRMA.

Moi, les émotions me creusent.

Entre un domestique. — Irma ôte son chapeau et son châle.

PAULINE.

Vous mettrez deux couverts. (A Irma.) Veux-tu que nous dînions ici?

IRMA.

Le local me plaît.

PAULINE, durement au domestique.

Vous entendez? Tâchez de ne pas nous faire attendre une heure!

LE DOMESTIQUE, à part.

Elle croit toujours parler à des chiens.

Il sort.

PAULINE, revenant à Irma.

Comment mes petites amies ont-elles pris mon trépas?

IRMA.

Le luxe de tes obsèques les a joliment vexées! Clémence s'est jetée dans mes bras en s'écriant: « Quel genre! Excusez! »

PAULINE.

Pauvre biche! — Avec qui est-elle?

IRMA.

Ne m'en parle pas! elle a plus de chance qu'une honnête femme. Elle a trouvé un excellent général qui lui a fait quinze mille de viager.

PAULINE.

Elle n'a pas été si bête que moi!

On apporte la table qu'on place sur le devant de la scène, à droite.

IRMA.

Est-ce que tu n'es pas heureuse?

PAULINE.

Nous parlerons de cela plus tard. (Bas.) Comment Henri t'a-t-il reçue?

IRMA, de même.

Très bien; il m'a flanquée à la porte avec cinq mille francs de pension.

PAULINE.

Ah! voilà ce que tu venais chercher?

IRMA.

Subsidiairement, comme dit la *Gazette des Tribunaux*. Que veux-tu! j'ai fait des pertes à la Bourse!

On annonce M. de Montrichard.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, MONTRICHARD.

MONTRICHARD.

J'ai appris en bas, comtesse, que madame votre mère était arrivée, et je m'empresse... (Les domestiques sortent.) Bonjour, Irma.

IRMA, à Pauline.

Il sait donc...?

PAULINE.

Oui, c'est un ami. (Entrent deux domestiques avec deux candélabres allumés.) Avez-vous dîné, monsieur de Montrichard?

MONTRICHARD.

Non, madame.

PAULINE.

Vous dînerez avec nous. (A un domestique.) Ajoutez un couvert.

IRMA, bas, à Pauline.

Est-ce que la valetaille va nous tenir compagnie?

PAULINE, aux domestiques.

Approchez ce guéridon, et laissez-nous.

Les domestiques sortent.

MONTRICHARD.

Qui est-ce qui nous servira?

IRMA.

Moi, parbleu!

MONTRICHARD.

Diantre? servis par Hébé!

IRMA.

Hébé vous-même! — Voilà qu'il va recommencer à m'ennuyer en latin!

MONTRICHARD.

Ne vous fâchez pas, ô Irma! Hébé était une jeune personne très adroite de ses mains.

PAULINE.

A table!

On s'assied.

IRMA.

Qui est-ce qui meurt de faim? Moi!

MONTRICHARD.

Quelle belle nature!

IRMA.

Tiens! je ne fais que deux bons repas par jour!

MONTRICHARD.

Savez-vous que vous êtes toujours belle, Irma?

IRMA.

Farceur!

MONTRICHARD.

Non, parole! vous avez gagné depuis trois ans. Il vous est venu un peu de barbe qui donne à votre beauté un air viril.

IRMA.

Vous êtes un malhonnête!

PAULINE.

Voyons, sois gentille.

IRMA.

Ce n'est pas de la barbe, c'est un grain de beauté.

PAULINE.

Laisse-nous rire un peu... il y a si longtemps que ça ne m'est arrivé!

IRMA.

Tu t'ennuies donc!

PAULINE.

Demande à Montrichard, et enlève les assiettes.

Irma se lève et prend les assiettes.

IRMA.

Est-ce qu'elle s'ennuie, Montrichard?

MONTRICHARD, servant du poulet.

Parbleu!

IRMA.

Ce n'est pas Dieu possible! une comtesse!

PAULINE.

Je ne sais pas comment les grandes dames peuvent s'habituer à la vie qu'elles mènent.

MONTRICHARD.

On les prend toutes petites.

IRMA, à Pauline.

Du cresson, sans te commander. — Est-ce que ton mari n'est pas bon pour toi?

PAULINE.

Je n'ai pas à m'en plaindre, le pauvre garçon! mais il ne m'aime plus.

MONTRICHARD.

Alors, il doit vous détester. Est-ce qu'il y a eu explication?

PAULINE.

Aujourd'hui même.

MONTRICHARD, à part.

Bon!

PAULINE.

Ah! j'ai fait un sot mariage.

IRMA.

Pauvre chatte! tu me coupes l'appétit!

MONTRICHARD.

Avec les sots mariages, on fait des séparations bien spirituelles.

IRMA.

Il a raison, Montrichard, il me rouvre l'appétit... Il faut te séparer. (Elle se verse à boire.) Tu gardes ton titre de comtesse, vingt-cinq mille livres de rente, et tu t'amuses!

PAULINE.

Henri ne veut pas entendre parler de séparation.

IRMA.

Puisqu'il ne t'aime plus!

PAULINE.

Il a peur que je ne galvaude son nom.

MONTRICHARD.

L'impertinent!

IRMA.

Il faut le mettre dans son tort... sévices, injures graves, article 231.. On aposte des témoins et on se fait souffleter.

PAULINE.

Il est trop niais pour battre une femme.

MONTRICHARD.

Faites-vous enlever; Baudel est là.

IRMA.

Vous êtes bon, vous! Séparation pour cause d'adultère, ça rapporte de trois mois à deux ans de prison... article 308.

PAULINE.

C'est tout ce qu'il désire!

MONTRICHARD.

Moi?

PAULINE.

Croyez-vous que je ne lis pas dans votre jeu? Vous attendez pour démasquer vos prétentions conjugales le jour où cette illustre famille aura l'oreille basse, et vous me poussez à une escapade, sans vous soucier de ce qu'il m'en coûterait.

MONTRICHARD.

Vous voilà bien malade pour trois mois de prison, que vous passeriez dans une maison de santé! Vous y retrouveriez vos bonnes joues d'autrefois, et votre procès serait une réclame superbe.

PAULINE.

Et les donations matrimoniales?

IRMA.

Annulées par l'adultère, mon bon.

MONTRICHARD, à part.

Elles connaissent le code comme des voleurs.

PAULINE.

Henri m'a donné cinq cent mille francs par contrat de mariage, je n'ai pas envie de les perdre.

MONTRICHARD.

Oui. vous ne voulez pas sortir de la souricière sans emporter le lard.

PAULINE.

J'espère bien arriver à une séparation amiable. Il s'agit d'avoir barres sur la famille, et d'être en posture de faire mes conditions... Je trouverai bien moyen d'y parvenir... J'ai déjà entrevu quelque chose.

IRMA.

Quoi donc ?

PAULINE.

Je ne suis pas encore sûre de mon fait, mais je m'en assurerai. En attendant, buvons du champagne. et tâchons de rire un bon coup pendant que nous sommes seuls.

IRMA.

Ça me va.

MONTRICHARD.

A moi aussi !... A votre santé, Irma !

UN DOMESTIQUE, apportant une carte sur un plat d'argent.

On demande à parler à madame la comtesse.

PAULINE, lisant la carte.

« Adolphe, premier comique au théâtre de Vienne. » Je ne connais pas.

IRMA.

Un comique? Dis donc, toi qui n'as pas ri depuis longtemps!

PAULINE.

L'avez-vous vu jouer, Montrichard?

MONTRICHARD.

Oui, il imite les acteurs de Paris.

IRMA.

Faites entrer... Des imitations, ça t'amusera, Minette.

PAULINE, au domestique.

Faites entrer et donnez-nous le dessert.

SCÈNE XIV

Les Mêmes, ADOLPHE, habit noir, cravate blanche.

ADOLPHE.

Mille pardons, madame la comtesse, de la liberté que je prends et du dérangement...

PAULINE.

Asseyez-vous, monsieur.

Le domestique met le dessert sur la table.

ADOLPHE.

Le théâtre donne après-demain une représentation à mon bénéfice, et j'ai cru pouvoir me permettre, en qualité de compatriote, madame, de vous offrir une loge.

Il présente le coupon à Montrichard, qui le passe à Pauline.

PAULINE.

Je vous remercie, monsieur. On me dit que vous faites des imitations ?

ADOLPHE.

Oui, madame; c'est par là que je réussis à l'étranger.

PAULINE.

Si votre soirée est libre, vous seriez bien aimable de nous donner une séance.

ADOLPHE.

Très volontiers, madame.

IRMA, au domestique.

Un verre, et allez-vous-en... — Tenez, monsieur Adolphe, buvez-moi ça.

ADOLPHE.

Mille grâces, madame; le champagne me fait mal.

IRMA, toujours assise et se tournant vers lui.

C'est du cliquot, mon cher; ça ne grise pas. A votre santé!

ADOLPHE, après avoir bu.

Il est bon.

IRMA, lui versant.

Dites donc, mon petit, vous avez un tic dans l'œil.

ADOLPHE.

Oui, madame... c'est même ce tic qui a déterminé ma vocation pour les comiques.

MONTRICHARD.

Et qui va nous procurer le plaisir de vous entendre.

Adolphe boit.

PAULINE.

Chantez-nous donc une chanson, monsieur Adolphe.

ADOLPHE.

Le Petit Cochon de Barbarie.

Irma lui remplit son verre.

PAULINE.

Non, une chanson d'étudiant.

ADOLPHE.

Je n'en sais pas.

MONTRICHARD.

Vous avez pourtant l'air d'avoir été clerc de notaire.

ADOLPHE.

En effet, monsieur.

PAULINE.

Vous l'avez été ?

ADOLPHE.

Je suis de bonne famille, madame : mon père, un des premiers quincailliers de Paris, me destinait au barreau ; mais une vocation irrésistible m'entraînait au théâtre.

Il boit.

MONTRICHARD.

Monsieur votre père a dû vous maudire ?

ADOLPHE.

Hélas ! il m'a défendu de prostituer son nom sur des affiches de spectacle.

PAULINE.

Comment s'appelle-t-il ?

ADOLPHE.

Mathieu.

MONTRICHARD.

Le fait est que c'eût été un sacrilége.

IRMA.

Eh bien, à ta santé, fils Mathieu ! Tu me plais ! tu es laid, tu es bête, mais tu es naïf !

ADOLPHE, vexé.

Madame !

IRMA.

Ne te fâche pas, mon petit ! c'est pour rire. (Elle se lève tenant la bouteille d'une main et son verre de l'autre.) Tu es joli, joli... dans les intervalles de ton tic.

PAULINE.

A la bonne heure ! mettons les coudes sur la table et disons des bêtises ! on va se croire aux *Provençaux*... Je me sens renaître.

MONTRICHARD, à part.

La nostalgie de la boue.

IRMA.

On ne voit pas clair ici ! Moi, je n'aime pas dire des bêtises dans l'obscurité.

Elle donne la bouteille à Adolphe.

MONTRICHARD.

On pourrait se blesser.

PAULINE, prenant une bougie au candélabre de la table.

Allumons toutes les chandelles!... Aidez-moi, Montrichard.

MONTRICHARD.

Je ne sais pas combien il y en a; mais tout à l'heure Irma en verra trente-six.

ADOLPHE.

J'en vois déjà quinze pour ma part.

Pauline et Montrichard montent sur les fauteuils aux coins de la cheminée et allument les torchères de chaque côté du portrait.

IRMA.

Tiens, une peinture! Qu'est-ce que c'est?

PAULINE.

C'est un baromètre.

IRMA.

Il ressemble à la vieille dame, ce baromètre.

MONTRICHARD, à Pauline.

Hem!... si elle rentrait dans ce moment-ci!

PAULINE.

Qu'ils rentrent tous! qu'ils me donnent leur malédiction avec mes cinq cent mille francs, et je les tiens quittes du reste.

ADOLPHE, qui a pris la place de Montrichard.

Je demande la permission de porter un toast.

IRMA, descendant à droite.

Vous l'avez, mais tâchez d'être convenable.

MONTRICHARD.

Attendez-nous. (Arrivé près de la table.) Nous vous écoutons.

ADOLPHE.

Au sexe enchanteur qui fait le charme et le tourment de l'existence, en un mot aux dames!

MONTRICHARD.

Vous allez un peu loin, monsieur Adolphe.

IRMA.

Oui, c'est risqué.

PAULINE.

Cela sent son homme à bonnes fortunes.

ADOLPHE.

Oh! madame...

MONTRICHARD.

Vous devez en avoir furieusement! Un homme est si exposé au théâtre!

ADOLPHE, fat.

Ce ne sont pas les occasions qui me manquent, je l'avoue.

MONTRICHARD.

Qu'est-ce qui vous manque donc, mon Dieu?

ADOLPHE.

J'ai toujours eu des mœurs : je suis marié.

PAULINE.

C'est un défaut, mon cher; tâchez de vous en corriger.

IRMA.

Et surveille ta femme, je ne te dis que ça!

ADOLPHE.

Je vous prie de respecter la mère de mes enfants.

MONTRICHARD.

Vous avez des enfants, ô Adolphe?

ADOLPHE.

Trois, qui sont tout mon portrait.

PAULINE.

Je plains le plus jeune.

ADOLPHE.

Pourquoi?

PAULINE.

C'est celui qui a le plus longtemps à vous ressembler.

MONTRICHARD.

Bah! tous les enfants commencent par ressembler à leur papa et finissent pas ressembler à leur père!

IRMA.

La voix du sang est un préjugé!

PAULINE, levant son verre.

A l'extinction des préjugés! à bas la famille! à bas le mariage! à bas les marquis!

MONTRICHARD.

A bas les quincailliers!

ADOLPHE.

A bas les quincailliers !

IRMA.

Vive nous!

PAULINE, chantant.

Quand on n'a plus d'argent,
On écrit à son père,
Qui vous répond : « Brigand,
Tu n'es pas là pour faire
L'amour (*ter*)
La nuit comme le jour. »

Tous reprennent le refrain en l'accompagnant des couteaux contre les verres. — Adolphe tombe sur son siège, et Irma peu à peu s'endort.

MONTRICHARD, à part.

Quand on songe à tout ce qu'elle a fait pour être comtesse!

PAULINE. rêveuse.

Oh! les douces chansons de la jeunesse! le beau temps des robes de guingamp et des châles de barège! les bals de la *Chaumière*, les dîners du *Moulin-Rouge*, ce premier moulin par-dessus lequel on jette son bonnet! Figurez-vous une jeune fille qui a passé toute sa vie dans une soupente, et qui s'échappe un jour à travers champs pour faire connaissance avec le plaisir, le soleil et la fainéantise!... Cordon, s'il vous plaît!

IRMA, à moitié endormie.

Voilà!

MONTRICHARD, à part.

Eh bien, je m'en étais toujours douté!

ADOLPHE, complètement gris, se levant.

Je vous assure que je ne suis pas laid.

PAULINE.

Alors, tu n'es qu'un vil imposteur! Ote ton nez de carton et tes yeux de faïence.

MONTRICHARD.

Qu'il ôte sa tête, pendant qu'il y est.

ADOLPHE.

Ma femme me trouve l'air distingué.

PAULINE.

Elle te trompe.

ADOLPHE.

Ah! si je le croyais!

MONTRICHARD.

Soyez-en sûr, mon bon ami; il ne faut jamais douter de sa femme.

ADOLPHE.

Oseriez-vous le jurer sur la tête de cette respectable dame ?

MONTRICHARD.

Prêtez-moi votre tête, Irma, que je satisfasse monsieur.

ADOLPHE, sanglotant.

Malheureux que je suis! ma femme me trompe!...

PAULINE.

Sur ta beauté, imbécile!

IRMA.

En voilà un comique affligeant!

ADOLPHE, se jetant dans les bras d'Irma.

O vous qui êtes mère, vous me comprenez!

IRMA, le repoussant.

Voyons donc, farceur! Racontez-nous quelque chose de drôle : vous êtes ici pour nous faire rire.

ADOLPHE.

C'est vrai... Voilà... C'est une chanson de baptême.

Il chante.

Petit Léon, dans le sein de ta mère,
Tu n'a jamais connu l'adversité...

Il s'arrête en sanglotant.

Mes pauvres enfants, à moi! ils la connaissent, l'adversité.

PAULINE.

Comment! vos enfants ?

ADOLPHE.

J'ai acheté hier une palatine à ma femme, et je n'ai pas payé le boulanger.

Il retombe sur sa chaise.

MONTRICHARD, à part.

Pauvre diable !

IRMA.

Dis donc, Minette... il a bon cœur! Il se ruine pour les femmes.

PAULINE.

Ne pleure pas, grand niais... tu ne rentreras pas chez toi les mains vides... — Montrichard, donne-lui ta bourse.

MONTRICHARD, à Pauline.

La charité te ruinera, toi. (Donnant sa bourse à Adolphe.) Tenez, mon ami.

ADOLPHE, repoussant la bourse.

Non, monsieur... non... je ne reçois de l'argent que de mon directeur... quand il m'en donne : ce serait une aumône... Merci... je suis de bonne famille.

PAULINE.

Il me fait mal! Je n'aime pas à voir la misère de près.

IRMA.

S'il est fier, tant pis pour lui.

PAULINE.

Que pourrais-je donc lui faire accepter ?... (Elle arrache vivement la perle de son collier et la donne à Adolphe.) Tiens, grand imbécile; voilà un petit bijou pour ta femme... cela ne se refuse pas.

MONTRICHARD, à part.

C'est fantastique!

ADOLPHE.

Vous êtes bien bonne, madame la comtesse.

Il lui baise la main.

PAULINE.

Il est tard, rentrez chez vous; reconduisez-le, Montrichard.

Irma fourre les restes du dessert dans les poches d'Adolphe.

MONTRICHARD.

Prenez mon bras, monsieur Adolphe. (A part.) Olympe est lancée, elle va faire des siennes!

ADOLPHE, à Pauline.

Vous êtes un ange. (A Irma.) Vous êtes deux anges!

MONTRICHARD.

Ne leur dites pas cela, elles ne vous croiront pas.

ADOLPHE, à Montrichard.

Et vous aussi!

MONTRICHARD.

Et moi aussi, c'est entendu. Vous aussi, vous êtes un ange... insupportable... Allons, fils Mathieu!

Ils sortent.

SCÈNE XV

IRMA, PAULINE.

IRMA, bâillant et se détirant.

Quelle drôle d'idée de lui donner une perle fausse?

PAULINE.

Fausse? Elle vaut au moins mille francs.

IRMA, bondissant.

Mille francs! Es-tu folle?

PAULINE

Que veux-tu! je n'avais pas autre chose sous la main. (Mélancoliquement.) Et puis cela me portera bonheur! ma séparation réussira.

IRMA.

As-tu des cartes, ici?

PAULINE, prenant un flambeau et se dirigeant vers sa chambre.

Non, mais j'en ai dans ma chambre. Pourquoi ?

IRMA, la suivant.

Pour faire une réussite.

PAULINE.

Tu crois donc toujours aux cartes ?

IRMA.

Si j'y crois! Il n'y a que cela de certain.

PAULINE.

Allons donc !

IRMA.

Tais-toi ! on finit toujours mal quand on ne croit à rien.

PAULINE.

Je ne compte que sur moi.

Elle prend un candélabre.

IRMA.

Tu as raison... Il ne faut pas non plus s'abandonner. Aide-toi, le ciel t'aidera.

PAULINE.

Ah! oui, le ciel!

IRMA.

C'est une façon de parler. — Allons tirer les cartes.

PAULINE.

À ma séparation !

Elles sortent par la gauche; Irma, en passant devant le portrait de la marquise, fait la révérence.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MONTRICHARD, UN DOMESTIQUE, puis PAULINE.

LE DOMESTIQUE.

Madame la comtesse prie M. le baron de l'attendre un instant. Voici les journaux.

Il sort.

MONTRICHARD.

Arriverais-je en pleine crise ? Ce ne serait pas adroit. Après tout, que m'importe? Si ce mariage-là m'échappe, j'en retrouverai un autre... je suis un parti maintenant! — Tiens, mais alors pourquoi me marier ?

PAULINE, entrant.

Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau !

MONTRICHARD.

Je vous semble donc beau ?

PAULINE.

Comme tout ce qu'on a craint de perdre!

MONTRICHARD.

Bah ! j'ai été assez heureux pour vous donner des inquiétudes, madame la comtesse?

PAULINE.

Voire même des insomnies, ou plutôt des cauchemars. Rester une semaine à Hombourg sans écrire à vos amis, ingrat ! Vous m'êtes apparu en costume de décavé, la tête enveloppée de linges sanglants!

MONTRICHARD.

Et vous avez versé une larme? Pleuré d'Olympe, quelle occasion pour mourir ! Mais j'ai toujours manqué d'à-propos. Loin de me faire sauter la cervelle, j'ai fait sauter la banque.

PAULINE.

Vraiment?

MONTRICHARD.

Comme j'ai l'honneur de vous le dire.

PAULINE, avec enthousiasme.

Quel homme ! quelle veine ! Et on s'étonne que les femmes l'aiment et l'admirent ! Ah ! si tu voulais, Alfred, ce n'est pas cet imbécile de Baudel qui m'enlèverait...

MONTRICHARD.

Ce serait cet imbécile de Montrichard... Mais tu serais encore plus bête que lui.

PAULINE, riant.

C'est bien vrai.

MONTRICHARD.

Mais quelle est cette plaisanterie d'enlèvement?

PAULINE.

C'est très sérieux. Je suis enfin résolue à rompre mon ban, et j'ai choisi le sire de Beauséjour pour complice de mon évasion.

MONTRICHARD.

Mais on m'a dit ce matin chez lui qu'il était parti hier soir.

PAULINE.

Oui, pour Nice.

MONTRICHARD.

Pourquoi sans vous?

PAULINE.

Moi, je reste pour négocier avec la noble famille une séparation amiable.

MONTRICHARD.

Et vous espérez l'obtenir?

PAULINE.

J'en suis sûre. Il y aura un peu de tirage, parce que je prétends dicter mes conditions; mais j'ai barres sur eux depuis hier, et tout s'arrangera, je vous en réponds. Ah! on trouve que j'ai déshonoré la famille en y entrant... On verra ma sortie!

MONTRICHARD.

Et pourquoi Baudel ne vous a-t-il pas attendue?

PAULINE.

D'abord et avant tout, j'avais à mettre hors d'atteinte certains objets précieux qu'il emporte.

MONTRICHARD.

Vos diamants?

PAULINE.

Et autre chose encore. Ensuite ne faut-il pas qu'il me prépare une installation digne de moi? Croyez-vous que je veuille descendre à l'hôtel? J'en ai assez de la piteuse existence que je mène depuis dix-huit mois! Je vais me rattraper, je vous en avertis.

MONTRICHARD.

Pauvre Baudel! Soyez bonne fille, comtesse; ne le mettez pas sur la paille.

PAULINE.

Il n'aurait que ce qu'il mérite; c'est un maître fat.

MONTRICHARD.

Lui? une violette!

PAULINE.

Vous croyez ça? Ne m'a-t-il pas soutenu, à moi, qu'il avait été l'amant d'Olympe Taverny!

MONTRICHARD.

Tandis qu'au contraire il est de ceux qui ne l'ont pas été?

PAULINE.

Ah! mais, dites donc, vous!

MONTRICHARD.

Pardon, comtesse... si de ce nom j'ose encore vous nommer.

PAULINE.

Osez, mon cher... je ne songe pas à le quitter.

MONTRICHARD.

Les Puygiron y songeront peut-être pour vous.

PAULINE

Je renoncerais plutôt à mes donations matrimoniales. Leur nom est une mine d'or, mon cher.

MONTRICHARD.

Mais s'ils faisaient de ce renoncement une condition?

PAULINE.

Des conditions, eux? Pauvres gens! Je ne leur conseille pas de broncher. Je vous répète que je les tiens.

MONTRICHARD.

A ce point-là?

PAULINE.

A ce point-là. Je n'ai pas perdu mon temps en votre absence; je me livre depuis huit jours à un petit travail...

MONTRICHARD.

Oh! ne me le racontez pas!

PAULINE.

Vous craignez la complicité?

MONTRICHARD.

Je ne veux tremper dans vos diableries qu'en qualité de bon génie... et encore!

PAULINE.

Et encore! Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD.

Que ce mariage... je n'y tiens plus qu'à moitié.

PAULINE.

Comment?

MONTRICHARD.

Je ne songe à faire des bêtises, moi, que quand je n'ai pas de quoi faire des folies. Or, j'ai de l'argent frais!... En second lieu, la jeune personne ne me paraît pas très sensible à mes agréments; si elle était réduite à me prendre comme pis aller, je craindrais qu'elle ne me le fît payer cher; et, ma foi, j'aime mieux qu'elle coiffe sainte Catherine que moi!

PAULINE.

Je n'insiste pas, puisque vous prenez les choses de ce côté-là... Je dois reconnaître que, non seulement, la petite n'a pas de disposition à vous aimer, mais qu'elle en aime un autre.

MONTRICHARD.

Je m'en doutais.

PAULINE.

Et cet autre, savez-vous qui c'est? Je vous le donne en mille! C'est mon mari.

MONTRICHARD.

Bah! qui vous l'a dit? Elle?

PAULINE.

Elle ne soupçonne même pas que j'ai découvert son secret.

MONTRICHARD.

Comment a pu lui pousser, cet amour sans espoir?

PAULINE.

Pas sans espoir... et c'est là le plus joli de l'affaire... Elle s'est mis en tête que je suis poitrinaire, que je n'en ai pas pour six mois... Je ne sais pas où elle a pris cela...

MONTRICHARD, à part.

Je m'en doute, moi.

PAULINE.

Et elle attend mon décès avec une sérénité angélique. Les voilà, les anges de ces marchands de morale! Ma parole, nous valons mieux que ça; qu'en pensez-vous?

MONTRICHARD.

Ma foi, entre celle qui a tendu ce piège et celle qui s'y laisse prendre, je donnerais le choix pour une épingle. Je l'échappe belle! Merci de l'avertissement...

PAULINE.

Et maintenant que vous êtes au courant, faites-moi l'amitié de vous en aller. Je suis attendue chez ma couturière avec qui je dois avoir une conférence sérieuse: car vous pensez bien que je ne compte pas étaler sur la promenade des Anglais les costumes monastiques dont je régalais la naïveté d'Henri.

MONTRICHARD.

Vous reverrai-je?

PAULINE.

Dans ce monde-ci, non; mais vous viendrez bien à Nice un jour où vous aurez besoin qu'on vous remette à flot?

MONTRICHARD.

Parbleu! vous m'y faites songer! (Tirant son portefeuille.) Rendez-moi donc le service de porter à Baudel ce bon sur la Banque de France... que je comptais lui offrir ce matin à son réveil.

PAULINE.

Un bon de cinquante mille francs? à quel propos?

MONTRICHARD.

Un prêt qu'il m'a fait...

PAULINE.

Tu payeras donc toujours tes dettes, grand enfant?

MONTRICHARD.

On n'est pas parfait.

PAULINE.

A votre place, baron, je garderais à mon ami... cette poire pour la soif.

MONTRICHARD.

Non pas... j'aurai peut-être soif avant lui et je serais capable de boire. Sauvons l'honneur!

PAULINE.

Reprenez ça. Je n'aime pas à porter sur moi des petits papiers qui valent tant d'argent.

MONTRICHARD.

Soit. J'enverrai par mon banquier. Au revoir, *contessina*.

Il lui baise la main.

PAULINE.

Au revoir, *baronino*.

Il sort.

SCÈNE II

PAULINE, seule; puis GENEVIÈVE

PAULINE, seule.

Quel singulier mélange ! Je le croyais plus fort... Décidément il n'y a pas d'homme complet... (Entre Geneviève qui semble chercher quelque chose.) Bonjour, Geneviève.

GENEVIÈVE.

Pardon, je ne vous voyais pas... Comment êtes-vous ce matin ?

PAULINE.

Très bien, comme toujours.

GENEVIÈVE.

Comme toujours !

PAULINE.

Vous cherchiez quelque chose ?

GENEVIÈVE.

Une petite clef d'or que j'ai perdue hier.

PAULINE.

La clef du fameux coffret, celle que vous appelez la clef de votre cœur ?

GENEVIÈVE.

Justement.

PAULINE.

Je vous avais bien dit qu'on vous la volerait.

GENEVIÈVE.

Oh ! je la retrouverai !

PAULINE, mettant son chapeau.

Tout se retrouve, excepté le temps perdu.

GENEVIÈVE.

Vous sortez?

PAULINE.

Ma couturière m'attend.

GENEVIÈVE.

Ah ! vous pensez à la toilette ?

PAULINE.

Oui, je suis dans un jour de gaieté.

GENEVIÈVE.

C'est que vous allez mieux.

PAULINE.

Mais je me porte comme le Pont-Neuf, petite obstinée que vous êtes.

GENEVIÈVE.

Ce n'est pas ce que vous disiez l'autre jour.

PAULINE.

Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas que vous m'avez juré de ne pas répéter un mot de ce que j'ai pu vous dire.

GENEVIÈVE.

C'est un serment surpris... je vous supplie de m'en relever !

PAULINE.

Dieu m'en garde ! Vous mettriez martel en tête aux grands-parents qui me persécuteraient de leur sollicitude... La place ne serait plus tenable. N'en parlons plus.

GENEVIÈVE.

J'aurai du moins fait mon possible.

PAULINE.

Oui, vous avez mis votre conscience en règle. A tout à l'heure, petit ange.

Elle sort.

SCÈNE III

GENEVIÈVE, seule; puis LE MARQUIS et la MARQUISE.

GENEVIÈVE, seule.

J'ai mon idée... Mais par quel détour attaquer la question avec grand-papa et grand'maman ? (Elle s'assied et reste rêveuse le menton dans la main.) O Henri ! mon cher Henri !

Entrent le marquis et la marquise.

LE MARQUIS, montrant Geneviève à la marquise.

A quoi pense-t-elle donc? On dirait la statue de la Méditation!

LA MARQUISE.

Elle a l'air triste.

LE MARQUIS.

Bah!... Oui, très triste... — Qu'as-tu, mon enfant?

GENEVIÈVE, tressaillant.

Vous étiez là?

LA MARQUISE.

Tu ne nous as pas entendus entrer?... Quelle grave pensée t'absorbait donc?

LE MARQUIS.

Est-ce qu'on t'a contrariée?

GENEVIÈVE.

Pas du tout!

LA MARQUISE.

Désires-tu quelque chose?

GENEVIÈVE.

Non... (Se reprenant.) C'est-à-dire...

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, oui... Voyons, petite sournoise, dites-nous sur-le-champ ce que c'est.

GENEVIÈVE.

Je voudrais voir l'Italie!

LE MARQUIS.

Voir l'Italie?... comme ça, au pied levé?

GENEVIÈVE.

J'ai le *spleen*... Vienne me déplaît... j'y tomberai malade.

LA MARQUISE.

Mais depuis quand as-tu cette fantaisie?

GENEVIÈVE.

Depuis longtemps; je ne voulais pas vous en parler; j'espérais qu'elle me passerait..... Elle ne fait que grandir! Je vous en supplie... emmenez-moi à Rome!

LE MARQUIS.

Mais cela n'a pas le sens commun.

LA MARQUISE.

C'est un caprice d'enfant gâté.

GENEVIÈVE.

Non, je vous le jure! J'ai besoin de faire ce voyage! Je n'ai pas coutume d'abuser de votre bonté, n'est-ce pas? Il m'en coûte de vous demander le sacrifice de votre tranquillité, de vos habitudes...

LE MARQUIS.

Oh! nos habitudes... la principale est de te voir contente, et je commence à croire qu'elle nous manquerait ici. — Qu'en dites-vous, marquise?

LA MARQUISE.

Nous sommes chez nous partout où Geneviève est heureuse.

GENEVIÈVE.

Eh bien, si vous me conduisez à Rome, je vous promets de chanter du matin au soir ; vous m'aurez toute la journée autour de vous ; il n'y aura pas de bals qui vous prendront votre petite-fille ; nous serons bien plus ensemble !

LE MARQUIS.

C'est vrai ! nous serions bien plus ensemble.

GENEVIÈVE.

Vous nous apprendrez le whist, à Pauline et à moi.

LE MARQUIS.

Pauline serait donc du voyage ?

GENEVIÈVE.

Sans doute, c'est un voyage de famille ! Tous les soirs vous aurez votre partie comme ici, et même plus agréable ; car je serai votre partenaire, et vous pourrez me gronder quand je couperai vos rois, tandis que vous n'osez pas gronder bonne maman.

LE MARQUIS.

Eh bien, je ne dis pas non... Si la marquise y consent, nous reparlerons de cela.

GENEVIÈVE.

Comment, nous en reparlerons?

LE MARQUIS.

Donne-nous le temps de nous faire à cette idée, que diable !

GENEVIÈVE.

Vous me montrerez Rome vous-même, grand-papa...

Toutes les jeunes femmes y vont avec leur mari, qui leur explique les monuments... Moi, j'aime bien mieux que ce soit vous.

LA MARQUISE.

Elle a raison, mon ami; profitons du temps où elle est à nous seuls.

LE MARQUIS.

Si on m'avait dit, il y a une heure, que je passerais l'hiver à Rome, on m'aurait bien étonné.

GENEVIÈVE.

Vous consentez! Oh! que je vous remercie!

LA MARQUISE.

Ses couleurs lui sont déjà revenues.

GENEVIÈVE.

Quand partons-nous?

LE MARQUIS, riant.

Donne-moi ma canne et mon chapeau.

LA MARQUISE.

Quels délais nous accordes-tu pour nos préparatifs?

GENEVIÈVE.

Je les ferai; vous n'aurez qu'à monter en voiture.

LE MARQUIS.

Voyons, donne-nous huit jours.

GENEVIÈVE.

Non, c'est trop! vous auriez le temps de changer d'avis.

LA MARQUISE.

Eh bien, quatre !

GENEVIÈVE.

Trois.

LE MARQUIS.

Mais tu chanteras du matin au soir ?

GENEVIÈVE.

Et je ferai votre whist... je vous lirai le journal... enfin, tout ce que vous voudrez... Je vous adore !

Elle lui saute au cou.

LE MARQUIS.

Décidément, ce voyage me sourit... Si nous partions demain ?

GENEVIÈVE.

Je vous ai donné trois jours... je suis raisonnable ! Il nous faut le temps de décider Pauline et Henri.

LA MARQUISE.

Je ne pense pas qu'ils fassent de difficultés.

GENEVIÈVE.

S'ils en faisaient... vous êtes le chef de la famille, grand-papa ; vous emploieriez votre autorité.

LE MARQUIS.

Il me semble que le chef de la famille, c'est toi.

GENEVIÈVE.

D'abord je vous préviens que, si Pauline ne vient pas avec nous, je ne pars pas. Si vous tenez à ce voyage, arrangez-vous.

LE MARQUIS.

C'est bien, mademoiselle; j'emploierai mon autorité. (A la marquise.) Quand nous aurons des arrière-petits-enfants, ils nous feront marcher à quatre pattes.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Un monsieur dont voici la carte demande à voir M. le marquis.

LE MARQUIS, prenant la carte.

Mathieu, dit Adolphe. Je ne connais pas. A quoi ressemble-t-il, ce monsieur?

LE DOMESTIQUE.

A un acteur que j'ai entendu souvent au petit théâtre... Je crois même que c'est lui.

LE MARQUIS.

Que peut-il me vouloir? Un artiste, un Français!... Faites entrer.

LA MARQUISE, à Geneviève.

Va dans ta chambre.

Geneviève sort.

SCÈNE IV

LE MARQUIS, LA MARQUISE, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Je vous demande pardon de vous déranger, madame et monsieur; c'est à madame la comtesse que j'eusse désiré parler, mais elle est sortie, et j'ai pris la liberté...

LE MARQUIS.

Enchanté de vous voir, mon cher, j'ai toujours aimé les artistes.

ADOLPHE.

Pardon, monsieur le marquis... ce n'est pas l'artiste qui se présente à vous, c'est l'homme du monde. Vous voyez un fils de famille égaré sur les planches par une vocation irrésistible, mais qui retrouve en les quittant ses manières originelles.

LE MARQUIS, sèchement.

Alors, c'est différent. Que puis-je pour votre service?

ADOLPHE.

Reprenons de plus haut, si vous permettez. J'ai eu tout dernièrement l'honneur de m'asseoir à votre table.

LE MARQUIS.

A ma table? Vous rêvez, monsieur!

ADOLPHE.

Pas le moins du monde. La scène (c'est le mot) se passait même dans cette salle, témoin ce tableau, dont nous avions allumé tout le luminaire. (Regardant la marquise.) Très ressemblant, madame, et, par conséquent, très noble; mes compliments. C'est si rare un bon portrait! J'ai voulu avoir celui de madame Mathieu...

LE MARQUIS.

Au fait, monsieur.

LA MARQUISE.

Quel jour cela se passait-il?

ADOLPHE.

Samedi dernier.

LA MARQUISE, à son mari.

Le jour de l'arrivée de madame Morin. Nous dînions en ville, vous et moi.

ADOLPHE.

Vous étiez absents, en effet... Nous n'étions que quatre convives : votre charmante nièce, une dame âgée, de la plus haute distinction, un gentilhomme fort gai, et enfin votre serviteur qui se trouvait là par occasion.

LE MARQUIS.

Quelle occasion ?

ADOLPHE.

J'étais venu proposer une loge pour ma représentation à bénéfice.

LE MARQUIS.

Dites-le donc tout de suite, monsieur. Je ne vais plus au spectacle, mais, en ma qualité de compatriote, je suis prêt à souscrire.

ADOLPHE.

Vous êtes trop bon. La représentation a eu lieu hier.

LE MARQUIS.

A-t-elle été brillante ?

ADOLPHE.

Elle n'a pas couvert les frais.

LE MARQUIS.

Je comprends. Veuillez me dire le prix de ma loge ?

ADOLPHE.

Mais je ne demande pas l'aumône, monsieur. Je sors d'un père qui, sans être gentilhomme, est un des bons quincailliers de Paris.

LE MARQUIS, souriant.

C'est une noblesse qui en vaut bien une autre. Je n'avais pas dessein de vous offenser, monsieur.

LA MARQUISE.

Nous vous faisons toutes nos excuses.

ADOLPHE.

Je n'en demande pas tant, madame.

LE MARQUIS, lui offrant une chaise.

Asseyez-vous donc. (Lui présentant sa tabatière.) Prenez-vous du tabac?

ADOLPHE.

Par boutade.

LE MARQUIS.

Comment trouvez-vous celui-là?

ADOLPHE.

Délicieux. — Mais où en étais-je?

LE MARQUIS.

Vous étiez à table...

ADOLPHE.

Parfaitement. À la fin du dîner, on me demanda quelques chansonnettes... Naturellement je ne voulus pas entendre parler d'honoraires, puisque j'avais chanté comme homme du monde... Alors, madame la comtesse

me força d'accepter cette perle pour ma femme. (Il tire une perle de sa poche.)

LA MARQUISE, vivement.

Voyons, monsieur... (Il la lui donne.) N'est-ce pas une perle qui faisait partie d'un collier de diamants ?

ADOLPHE.

Oui, madame.

LE MARQUIS, à part.

Voilà un trait de mauvais goût.

ADOLPHE.

Je voulais conserver ce souvenir ; mais j'avais compté sur cette maudite représentation d'hier pour payer quelques dettes.

LE MARQUIS.

Vous avez des dettes ?

ADOLPHE.

Dettes de jeu... (A part.) chez le boulanger... (Haut.) exigibles dans les vingt-quatre heures, comme bien vous savez, et je me suis résigné à porter ce bijou chez le joaillier.

LE MARQUIS.

Qui vous a édifié sur sa valeur.

ADOLPHE.

Oui, monsieur. Or, je ne puis croire que madame la comtesse ait eu l'intention de me faire un cadeau de cette importance.

LE MARQUIS.

De quelle importance ?

ADOLPHE.

Le joaillier m'en offre mille florins.

LA MARQUISE.

Elle est donc fine ? (Frappant la perle contre la table.) Oui bien !

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que cela signifie?

ADOLPHE.

Que supposiez-vous donc ? Que je venais réclamer de l'argent, quand, au contraire...

LE MARQUIS.

Vous en rapportez !... Touchez là, monsieur, vous êtes un galant homme. Quant à cette perle, ma nièce savait ce qu'elle faisait en vous la donnant ; elle est bien à vous. Mais permettez-moi de vous la racheter pour la lui rendre.

Il tire des billets de banque de son portefeuille.

ADOLPHE.

Ah ! monsieur le marquis !

LE MARQUIS.

Je vous demande la préférence sur votre joaillier !

LA MARQUISE, bas, au marquis.

Pauvre garçon ! il est tout décontenancé !

LE MARQUIS.

Et. puisque mon tabac vous paraît bon, faites-moi l'amitié d'accepter ma tabatière en souvenir de moi.

Il lui donne sa boîte.

ADOLPHE.

Ah ! monsieur le marquis, je vous jure qu'elle ne me quittera plus.

LE MARQUIS.

Au revoir, mon bon ami.

ADOLPHE.

Quoi !... vous me permettez de revenir de temps en temps ?

LE MARQUIS.

Les honnêtes gens comme vous sont toujours les bienvenus chez les honnêtes gens comme moi.

ADOLPHE.

Ah ! monsieur le marquis, vous m'avez décoré !

LE MARQUIS, riant.

L'ordre de la Tabatière !

Adolphe sort.

SCÈNE V

LE MARQUIS, LA MARQUISE, puis HENRI.

LE MARQUIS.

Voilà un brave garçon qui emporte un de mes préjugés ! (Henri entre.) Tiens, mon neveu, tu rendras cette perle à ta femme et tu la prieras de ne plus nous donner des lanternes pour des vessies ; en d'autres termes, de ne plus nous donner du diamant pour du strass.

HENRI, allant à la marquise.

Comment cela?

LA MARQUISE.

Cette perle est fine, comme le reste probablement.

HENRI.

Mais alors, pourquoi ce mensonge qu'elle nous a fait?

LA MARQUISE.

Elle aura craint que vous ne la grondiez de s'être passé un caprice aussi cher.

HENRI.

Mais j'ai mis cinquante mille francs à sa disposition pour acheter des diamants; elle m'aurait avoué qu'elle avait pris les devants.

LA MARQUISE.

Un peu de mauvaise honte, peut-être.

HENRI.

C'est possible.

LE MARQUIS.

La voici! Parbleu! je veux me donner le plaisir de l'embarrasser là-dessus.

Henri, après l'entrée de Pauline, descend à gauche et ne cesse de l'observer.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PAULINE, en chapeau, entrant par le fond.

LE MARQUIS.

Vous arrivez bien, ma nièce : nous parlions de voter

strass et nous nous étonnions des progrès de la chimie.

PAULINE, ôtant son chapeau et son châle au fond de la scène.

Le fait est qu'on imite le diamant à s'y méprendre.

LE MARQUIS.

Montrez-nous donc cette rivière?

PAULINE.

Je ne l'ai plus... je l'ai renvoyée au marchand.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc?

PAULINE.

Madame m'a fait comprendre que la comtesse de Puygiron ne pouvait pas porter de bijoux faux.

LA MARQUISE.

On vous tend un piège, mon enfant.

HENRI.

Ma tante!

LA MARQUISE.

Non, je ne veux pas qu'on la pousse plus avant dans son petit mensonge. Nous savons que vos diamants sont vrais.

PAULINE.

Ah!... eh bien, j'avoue...

LE MARQUIS.

Que vous ne les avez pas renvoyés au marchand?

PAULINE.

Mon Dieu, si! j'ai craint que ma ruse ne se découvrît... et j'ai mis fin à cet enfantillage ridicule.

HENRI.

Combien le marchand vous a-t-il pris ?

PAULINE.

Rien du tout.

HENRI.

Rien du tout ?

PAULINE.

Sans doute.

HENRI.

Pas même la valeur de cette perle !

Il la lui montre.

PAULINE, à part.

Diable ! (Haut.) Je voulais vous cacher... je comptais payer sur mes économies...

HENRI.

Où demeure-t-il ?

PAULINE.

Ne vous en occupez pas ; je m'en charge.

HENRI.

Où demeure-t-il ?

PAULINE.

Mais, monsieur... cette insistance...

HENRI.

Répondez sans chercher de subterfuges !

PAULINE.

Que soupçonnez-vous donc ?

HENRI, avec éclat.

Je soupçonne que ces diamants vous ont été donnés par M. de Beauséjour.

PAULINE.

Oh! Henri!

LA MARQUISE.

Vous outragez votre femme!

HENRI.

Si je me trompe, qu'elle me dise l'adresse du marchand, et je vais m'assurer sur l'heure...

PAULINE.

Non, monsieur, je ne descendrai pas à me justifier. Vos soupçons ne méritent pas que je les dissipe. Croyez tout ce qu'il vous plaira.

HENRI.

Vous oubliez que vous n'avez pas le droit de le prendre de si haut.

PAULINE.

Pourquoi, s'il vous plaît? Je vous défie de le dire.

HENRI.

Vous m'en défiez?

LE MARQUIS.

Tu es fou, mon ami. Ta femme a tort de s'obstiner dans une cachotterie puérile, j'en conviens; mais, que diable! pense donc à l'infamie dont tu l'accuses.

LA MARQUISE, à Pauline.

Pauline, ayez pitié de cet insensé!... Otez-lui cet horrible soupçon!

PAULINE.

Non... madame... non, je ne dirai pas un mot.

HENRI.

Misérable ! elle s'est vendue !

LE MARQUIS.

Henri ! votre conduite est indigne d'un gentilhomme ! Demandez pardon à votre femme.

HENRI.

Ah ! c'est à vous que je dois demander pardon... Cette femme, c'est Olympe Taverny ! (Le marquis reste atterré, immobile, la marquise près de lui, Pauline à droite de la scène, Henri à gauche. — Henri, s'approchant de son oncle et mettant un genou à terre.) Pardonnez-moi, mon père ! pardonnez-moi d'avoir déshonoré le nom que vous portez ! d'avoir consenti aux impostures de cette femme, d'avoir souillé de sa présence votre chaste maison !

LE MARQUIS.

Je ne vous connais plus !

LA MARQUISE.

Il l'aimait alors ! il la croyait digne de nous, puisqu'il la croyait digne de lui... Ce mariage a été la faute de son enfance et non le crime de son honneur... Ne le repoussez pas, mon ami, il est bien malheureux !

Le marquis, après un silence, tend la main à Henri, et le relève sans le regarder. Henri prend les mains de sa tante et les baise avec effusion.

HENRI.

Je vais souffleter M. de Beauséjour. Un duel à mort, au pistolet, à dix pas !

LE MARQUIS.

Va ! je serai ton témoin.

Henri sort.

SCÈNE VII

Les Mêmes, moins HENRI.

Le marquis ouvre un meuble et en tire une boîte de pistolets qu'il pose sur la table en silence.

PAULINE.

Ne prenez pas la peine de préparer les armes, monsieur le marquis. Votre neveu ne soufflettera pas M. de Beauséjour, par l'excellente raison que M. de Beauséjour a quitté Vienne depuis hier au soir. Si je n'ai pas retenu Henri, c'est que la présence de ce fougueux jeune homme aurait gêné l'explication que nous allons avoir ensemble.

LE MARQUIS.

Une explication entre nous, mademoiselle ? Vous vous expliquerez devant les tribunaux.

PAULINE.

Je pense bien que vous voulez m'y traîner, et c'est justement à ce propos que nous avons à causer. Il y a une pièce du procès que vous ne connaissez pas et que je tiens à vous communiquer.

LE MARQUIS.

Votre avoué s'en chargera. Laissez-nous.

PAULINE.

Soit. (A la marquise.) Voulez-vous bien, madame, re-

mettre à mademoiselle Geneviève cette petite clef d'or qu'elle cherche depuis hier?

LA MARQUISE.

La clef du coffret...

PAULINE.

Qui renferme le journal de son cœur.

LA MARQUISE.

Comment se trouve-t-elle entre vos mains?

PAULINE.

Très simplement : je l'ai dérobée. C'est peut-être indélicat; mais j'ai été si mal élevée! Je pressentais que je trouverais dans cet écrin des armes dont j'aurais un jour besoin; je ne me trompais pas. Si madame la marquise daignait prendre connaissance de quelques extraits seulement?

Elle présente un papier à la marquise.

LE MARQUIS.

Une nouvelle infamie, sans doute?

PAULINE.

Le mot est dur, mais ce n'est pas à moi de défendre votre petite-fille.

LA MARQUISE, ouvrant le papier.

Ce n'est pas son écriture!

PAULINE.

Parbleu! me croyez-vous assez simple pour vous livrer l'original? Il est en mains sûres, à Paris. Lisez donc.

LA MARQUISE, lisant.

« 17 avril. Que se passe-t-il en moi? Henri n'aime
» plus Pauline; c'est moi qu'il aime... »

LE MARQUIS, à sa femme.

Henri aurait-il eu l'indignité...

PAULINE, à gauche.

De faire une déclaration à sa cousine?... On le dirait, n'est-ce pas? Mais rassurez-vous, c'est moi.

MARQUIS, passant au milieu.

Vous, madame!

PAULINE.

Je n'ai dit d'ailleurs que la pure vérité.

LE MARQUIS, à sa femme.

Henri aime sa cousine?

LA MARQUISE, lisant.

« C'est moi qu'il aime. Ah! je sens maintenant que je
» n'ai jamais cessé de l'aimer... » (Parlé.) Pauvre enfant! (Lisant.) « Ayez pitié de moi, mon Dieu! Cet amour est
» un crime. Donnez-moi la force de l'arracher de mon
» cœur. Je le croyais si bien mort. Pourquoi l'a-t-on
» ranimé? »

LE MARQUIS, à Pauline.

Oui, pourquoi?

PAULINE.

Continuez, vous allez voir!

LA MARQUISE, lisant.

« 20 avril. Je suis troublée jusqu'au fond de l'âme. Où

» puiser à présent la force de combattre un amour qui » peut devenir légitime? Hélas ! il ne sera jamais sans » remords. Il est déshonoré par l'horrible espoir qu'il » accueille malgré moi. Est-ce ma faute pourtant si » Pauline ne veut pas guérir du mal qui la tue?... »

LE MARQUIS.

Toujours vous, n'est-ce pas?

Pauline s'incline.

LA MARQUISE.

Voilà pourquoi elle voulait nous conduire en Italie!

LE MARQUIS, à Pauline.

Un homme capable d'une pareille infamie, on le tuerait comme un chien ! Mais une femme, tous les attentats lui sont permis.

PAULINE, tournant la tête vers lui en souriant.

C'est bien le moins que nous ayons les priviléges de notre faiblesse, vous en conviendrez. Pour en revenir à votre petite-fille, je crois que la lecture de son petit roman lui attirerait plus d'admirateurs que de maris. Mais rassurez-vous, je ne publierai ce document précieux que si vous m'y réduisez, et vous ne m'y réduirez pas, j'en suis sûre.

LE MARQUIS.

Faites vos conditions, madame.

PAULINE.

A la bonne heure, vous voilà raisonnable. Je le serai aussi. Je ne demande qu'une séparation amiable avec mes donations matrimoniales.

LE MARQUIS.

Mais vous quitterez notre nom?

PAULINE.

Ah ! monsieur le marquis!... je sais trop ce qu'il vaut.

LE MARQUIS.

Nous vous le payerons !

PAULINE.

Vous n'êtes pas assez riche. Et puis que penseriez-vous de moi si je vous le vendais ? Non, je l'ai, je le garde. Une séparation amiable ne peut pas m'ôter ce que ne m'ôterait pas une séparation judiciaire, soyez juste.

LA MARQUISE, *à son mari.*

Elle nous tient sous ses pieds!

LE MARQUIS.

Soit!

PAULINE.

Ainsi voilà qui est convenu... Vous vous chargez d'arranger les choses avec Henri. Moi, j'ai hâte de vous délivrer de ma présence.

Elle fait quelques pas.

LE MARQUIS.

Permettez ; il nous faut d'abord le journal de Geneviève.

PAULINE.

Ne vous ai-je pas dit qu'il est à Paris ?

LE MARQUIS.

Écrivez au receleur qu'il vous le renvoie courrier par courrier.

PAULINE.

Rien de plus simple, en effet. Mais, si je me dessaisis de mon gage, quelle sera ma garantie ?

LE MARQUIS.

Ma parole de gentilhomme.

PAULINE.

C'est juste. Entre gens d'honneur une parole suffit. Eh bien, je vous donne la mienne que je n'abuserai pas du précieux dépôt... Quel intérêt y aurais-je d'ailleurs?

LE MARQUIS.

Le plaisir de vous venger de nous. Vous devez nous haïr, car vous sentez que nous vous méprisons.

PAULINE.

Si c'est ainsi que vous espérez m'amadouer !

LA MARQUISE.

Le marquis est violent, il a tort... Laissez-vous toucher, madame ! Accordez-nous la grâce de notre enfant ! Ayez pitié de nos cheveux blancs... Je prierai Dieu pour vous !

PAULINE, souriant.

A charge de revanche, madame.

LE MARQUIS.

Assez, marquise ! (Il passe devant Pauline sans la regarder et présente sa main à la marquise.) Laissez-moi avec elle.

LA MARQUISE.

Mon ami...

LE MARQUIS, la conduisant vers la porte.

Laisse-nous ! (La marquise sort. Le marquis lui envoie des deux mains un long baiser et revient en scène.)

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, PAULINE.

PAULINE.

Vous êtes pâle, monsieur le marquis.

LE MARQUIS, les bras croisés et immobile.

Vous le seriez plus que moi si vous saviez à quoi je pense.

PAULINE.

Des menaces?

LE MARQUIS, lentement.

N'avons-nous pas épuisé les supplications? Ma sainte femme n'a-t-elle pas en vain courbé le front devant vous?

PAULINE.

Eh bien, après?

LE MARQUIS, s'élançant sur elle.

Après, misérable? (Il s'arrête.) Nous n'avons plus de salut à attendre que de nous-mêmes, comprends-tu?

PAULINE.

Vous ne me faites pas peur, j'en ai muselé de plus féroces que vous.

LE MARQUIS, d'une voix brève.

Écrivez la lettre que je vous ai dite.

PAULINE, haussant les épaules.

Vous rabâchez, marquis.

LE MARQUIS.

Écrivez-la tout de suite, entendez-vous? Demain serait trop tard!

PAULINE.

Parce que?

LE MARQUIS.

Parce que le secret de ma petite-fille une fois ébruité, il n'y aurait plus pour elle d'autre réparation possible que d'épouser votre mari... Et elle l'épouserait, je vous le jure!

PAULINE, souriant.

Voulez-vous dire par là que vous me supprimeriez! Ah çà! mon cher monsieur, me prenez-vous pour une enfant?

Elle fait quelques pas.

LE MARQUIS, mettant la main sur la boîte de pistolets.

Prenez garde!

PAULINE.

A quoi? Ne taquinez donc pas vos pistolets, ils ne sont pas chargés. Finissons cette petite comédie; elle ne vous réussira pas.

LE MARQUIS, se contenant.

Écrivez, et je vous donne cinq cent mille francs.

PAULINE.

Vous m'offrez de m'acheter mes canons le jour de la

bataille?... Je suis votre servante; adieu, cher oncle...

Elle se dirige vers la porte de gauche.

LE MARQUIS, prenant un pistolet.

Si vous passez le seuil de cette porte, je vous tue.

PAULINE, sur le seuil, fredonnant l'air des *Étudiants*.

Quand on a compromis
Une petite fille...

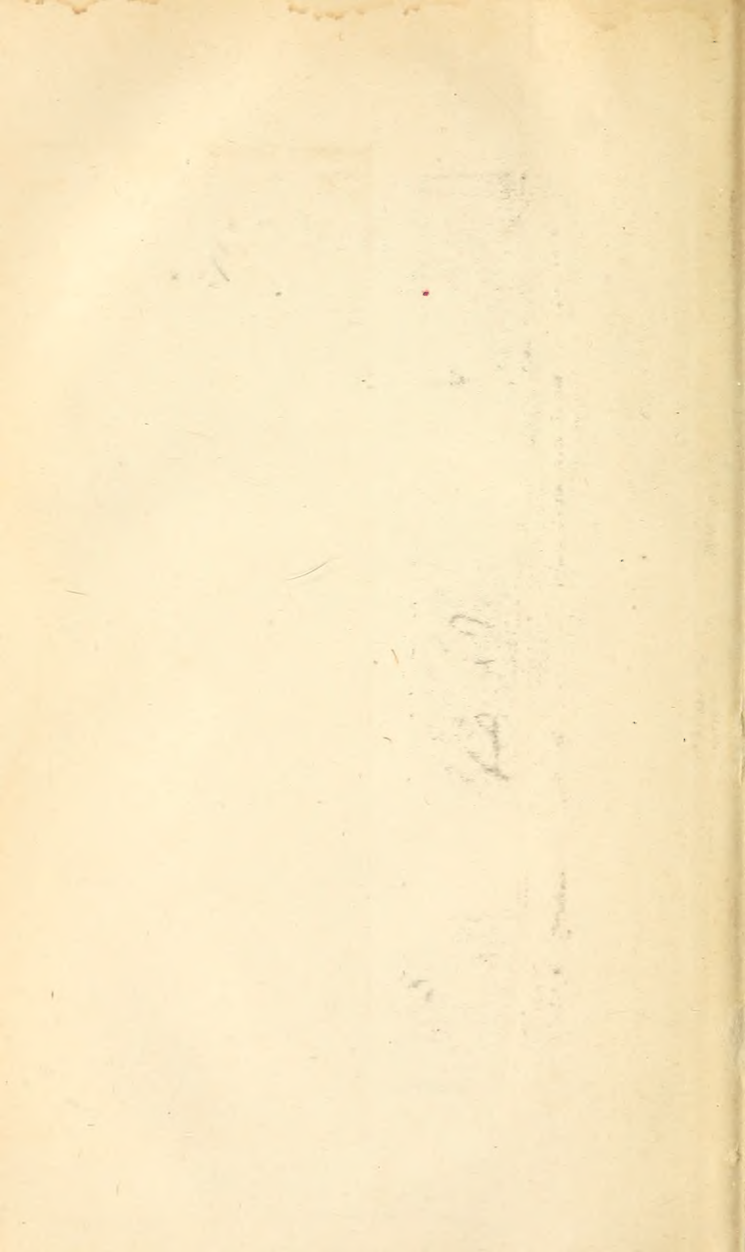
LE MARQUIS fait feu; Pauline jette un cri et tombe dans la coulisse. — Le marquis prend le second pistolet, l'arme et dit :

Dieu me jugera.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE DU TOME TROISIÈME

4480-89 — CORBEIL. Imprimerie CRÉTÉ.



Augier, Émile
Théâtre complet

